

SEMPÉ-GOSCINNY

LE PETIT NICOLAS.

à Henri Amouroux, parrain de ce Nicolas.
Éditions Denoël, 1960.

Un souvenir qu'on va chérir
Les cow-boys
Le Bouillon
Le football
On a eu l'inspecteur
Rex
Djodjo
Le chouette bouquet
Les carnets
Louissette
On a répété pour le ministre
Je fume
Le petit poucet
Le vélo
Je suis malade
On a bien rigolé
Je fréquente Agnan
M. Bordenave n'aime pas le soleil
Je quitte la maison

Un souvenir qu'on va chérir

Ce matin, nous sommes tous arrivés à l'école bien contents, parce qu'on va prendre une photo de la classe qui sera pour nous un souvenir que nous allons chérir toute notre vie, comme nous l'a dit la maîtresse. Elle nous a dit aussi de venir bien propres et bien coiffés.

C'est avec plein de brillantine sur la tête que je suis entré dans la cour de récréation. Tous les copains étaient déjà là et la maîtresse était en train de gronder Geoffroy qui était venu habillé en martien. Geoffroy a un papa très riche qui lui achète tous les jouets qu'il veut. Geoffroy disait à la maîtresse qu'il voulait absolument être photographié en martien et que sinon il s'en irait.

Le photographe était là, aussi, avec son appareil et la maîtresse lui a dit qu'il fallait faire vite, sinon, nous allions rater notre cours d'arithmétique. Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, a dit que ce serait dommage de ne pas avoir arithmétique, parce qu'il aimait ça et qu'il avait bien fait tous ses problèmes. Eudes, un copain qui est très fort, voulait donner un coup de poing sur le nez d'Agnan, mais Agnan a des lunettes et on ne peut pas taper sur lui aussi souvent qu'on le voudrait. La maîtresse s'est mise à crier que nous étions insupportables et que si ça continuait il n'y aurait pas de photo et qu'on irait en classe. Le photographe, alors, a dit : «Allons, allons, allons, du calme, du calme. Je sais comment il faut parler aux enfants, tout va se passer très bien.»

Le photographe a décidé que nous devions nous mettre sur trois rangs; le premier rang assis par terre, le deuxième, debout autour de la maîtresse qui serait assise sur une chaise et le troisième, debout sur des caisses. Il a vraiment des bonnes idées, le photographe.

Les caisses, on est allés les chercher dans la cave de l'école. On a bien rigolé, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de lumière dans la cave et Rufus s'était mis un vieux sac sur la tête et il criait «Hou! Je suis le fantôme.» Et puis, on a vu arriver la maîtresse. Elle n'avait pas l'air contente, alors nous sommes vite partis avec les caisses. Le seul qui est resté, c'est Rufus. Avec son sac, il ne voyait pas ce qui se passait et il a continué à crier «Hou! Je suis le fantôme», et c'est la maîtresse qui lui a enlevé le sac. Il a été drôlement étonné, Rufus.

De retour dans la cour, la maîtresse a lâché l'oreille de Rufus et elle s'est frappé le front avec la main. « Mais vous êtes tout noirs », elle a dit. C'était vrai, en faisant les guignols dans la cave, on s'était un peu salis. La maîtresse n'était pas contente, mais le photographe lui a dit que ce n'était pas grave, on avait le temps de se laver pendant que lui disposait les caisses et la chaise pour la photo. A part Agnan, le seul qui avait la figure propre, c'était Geoffroy, parce qu'il avait la tête dans son casque de martien, qui ressemble à un bocal. «Vous voyez, a dit Geoffroy à la maîtresse, s'ils étaient venus tous habillés comme moi, il n'y aurait pas d'histoires.» J'ai vu que la maîtresse avait bien envie de tirer les oreilles de Geoffroy, mais il n'y avait pas de prise sur le bocal. C'est une combine épatante, ce costume de martien!

Nous sommes revenus après nous être lavés et peignés. On était bien un peu mouillés, mais le photographe a dit que ça ne faisait rien, que sur la photo ça ne se verrait pas.

«Bon, nous a dit le photographe, vous voulez faire plaisir à votre maîtresse?» Nous avons répondu que oui, parce que nous l'aimons bien la maîtresse, elle est drôlement gentille quand nous ne la mettons pas en colère. «Alors, a dit le photographe, vous allez sagement prendre vos places pour la photo. Les plus grands sur les caisses, les moyens debout, les petits assis.» Nous on y est allés et le photographe était en train d'expliquer à la maîtresse qu'on obtenait tout des enfants quand on était patient, mais la maîtresse n'a pas pu l'écouter jusqu'au bout. Elle a dû nous séparer, parce que nous voulions être tous sur les caisses.

«Il y a un seul grand ici, c'est moi!» criait Eudes et il poussait ceux qui voulaient monter sur

les caisses. Comme Geoffroy insistait, Eudes lui a donné un coup de poing sur le bocal et il s'est fait très mal. On a dû se mettre à plusieurs pour enlever le bocal de Geoffroy qui s'était coincé.

La maîtresse a dit qu'elle nous donnait un dernier avertissement, après ce serait l'arithmétique, alors, on s'est dit qu'il fallait se tenir tranquilles et on a commencé à s'installer. Geoffroy s'est approché du photographe : «C'est quoi, votre appareil?» il a demandé. Le photographe a souri et il a dit : « C'est une boîte d'où va sortir un petit oiseau, bonhomme. Il est vieux votre engin, a dit Geoffroy, mon papa il m'en a donné un avec para-soleil, objectif à courte focale, téléobjectif, et, bien sûr, des écrans... » Le photographe a paru surpris, il a cessé de sourire et il a dit à Geoffroy de retourner à sa place. «Est-ce que vous avez au moins une cellule photoélectrique? » a demandé Geoffroy. «Pour la dernière fois, retourne à ta place! » a crié le photographe qui, tout d'un coup, avait l'air très nerveux.

On s'est installés. Moi, j'étais assis par terre, à côté d'Alceste. Alceste, c'est mon copain qui est très gros et qui mange tout le temps. Il était en train de mordre dans une tartine de confiture et le photographe lui a dit de cesser de manger, mais Alceste a répondu qu'il fallait bien qu'il se nourrisse. «Lâche cette tartine! » a crié la maîtresse qui était assise juste derrière Alceste. Ça l'a tellement surpris, Alceste, qu'il a laissé tomber la tartine sur sa chemise. «C'est gagné », a dit Alceste, en essayant de racler la confiture avec son pain. La maîtresse a dit qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire, c'était de mettre Alceste au dernier rang pour qu'on ne voie pas la tache sur sa chemise. «Eudes, a dit la maîtresse, laissez votre place à votre camarade. — Ce n'est pas mon camarade, a répondu Eudes, il n'aura pas ma place et il n'a qu'à se mettre de dos à la photo, comme ça on ne verra pas la tache, ni sa grosse figure. » La maîtresse s'est fâchée et elle a donné comme punition à Eudes la conjugaison du verbe : « Je ne dois pas refuser de céder ma place à un camarade qui a renversé sur sa chemise une tartine de confiture.» Eudes n'a rien dit, il est descendu de sa caisse et il est venu vers le premier rang, tandis qu'Alceste allait vers le dernier rang. Ça a fait un peu de désordre, surtout quand Eudes a croisé Alceste et lui a donné un coup de poing sur le nez. Alceste a voulu donner un coup de pied à Eudes, mais Eudes a esquivé, il est très agile, et c'est Agnan qui a reçu le pied, heureusement, là où il n'a pas de lunettes. Ça ne l'a pas empêché, Agnan, de se mettre à pleurer et à hurler qu'il ne voyait plus, que personne ne l'aimait et qu'il voulait mourir. La maîtresse l'a consolé, l'a mouché, l'a repeigné et a puni Alceste, il doit écrire cent fois:

«Je ne dois pas battre un camarade qui ne me cherche pas noise et qui porte des lunettes.» «C'est bien fait», a dit Agnan. Alors, la maîtresse lui a donné des lignes à faire, à lui aussi. Agnan, il a été tellement étonné qu'il n'a même pas pleuré. La maîtresse a commencé à les distribuer drôlement, les punitions, on avait tous des tas de lignes à faire et finalement, la maîtresse nous a dit : «Maintenant, vous allez vous décider à vous tenir tranquilles. Si vous êtes très gentils, je lèverai toutes les punitions. Alors, vous allez bien prendre la pose, faire un joli sourire et le monsieur va nous prendre une belle photographie!» Comme nous ne voulions pas faire de la peine à la maîtresse, on a obéi. Nous avons tous souri et on a pris la pose.

Mais, pour le souvenir que nous allions chérir toute notre vie, c'est raté, parce qu'on s'est aperçu que le photographe n'était plus là. Il était parti, sans rien dire.

Les cow-boys

J'ai invité les copains à venir à la maison cet après-midi pour jouer aux cow-boys. Ils sont arrivés avec toutes leurs affaires. Rufus avait mis la panoplie d'agent de police que lui avait offerte son papa avec le képi, les menottes, le revolver, le bâton blanc et le sifflet à roulette; Eudes portait le vieux chapeau boy-scout de son grand frère et un ceinturon avec des tas de cartouches en bois et deux étuis dans lesquels il y avait des revolvers terribles avec des crosses faites dans le même genre d'os que le poudrier que papa a acheté à maman après qu'ils se sont disputés à cause du rôti qui était trop cuit mais maman disait que c'était parce que papa était arrivé en retard. Alceste était en Indien, il avait une hache en bois et des plumes sur la tête, il ressemblait à un gros poulet; Geoffroy, qui aime bien se déguiser et qui a un papa très riche qui lui donne tout ce qu'il veut, était habillé complètement en cow-boy, avec un pantalon en mouton, un gilet en cuir, une chemise à carreaux, un grand chapeau, des revolvers à capsules et des éperons avec des pointes terribles. Moi, j'avais un masque noir qu'on m'avait donné pour Mardi-Gras, mon fusil à flèches et un mouchoir rouge autour du cou qui est un vieux foulard à ma maman. On était chouettes!

On était dans le jardin et maman nous avait dit qu'elle nous appellerait pour le goûter. «Bon, j'ai dit, alors voilà, moi je suis le jeune homme et j'ai un cheval blanc et vous, vous êtes les bandits, mais à la fin c'est moi qui gagne. » Les autres, ils n'étaient pas d'accord, c'est ça qui est embêtant, quand on joue tout seul, on ne s'amuse pas et quand on n'est pas tout seul, les autres font des tas de disputes. «Pourquoi est-ce que ce ne serait pas moi le jeune homme, a dit Eudes, et puis, pourquoi je n'aurais pas un cheval blanc, moi aussi? — Avec une tête comme la tienne, tu peux pas être le jeune homme», a dit Alceste. «Toi, l'Indien, tais-toi ou je te donne un coup de pied dans le croupion! » a dit Eudes qui est très fort et qui aime bien donner des coups de poing sur les nez des copains et le coup du croupion ça m'a étonné, mais c'est vrai qu'Alceste ressemblait à un gros poulet. «En tout cas, moi, a dit Rufus, je serai le shérif. — Le shérif? a dit Geoffroy. Où est-ce que tu as vu un shérif avec un képi, tu me fais rigoler!» Ça, ça n'a pas plu à Rufus, dont le papa est agent de police. «Mon papa, il a dit, il porte un képi et il ne fait rigoler personne! — Il ferait rigoler tout le monde s'il s'habillait comme ça au Texas », a dit Geoffroy et Rufus lui a donné une gifle, alors, Geoffroy a sorti un revolver de l'étui et il a dit : «Tu le regretteras, Joe» et Rufus lui a donné une autre gifle et Geoffroy est tombé assis par terre en faisant pan! avec son revolver; alors Rufus s'est appuyé les mains sur le ventre, et il fait des tas de grimaces et il est tombé en disant : «Tu m'as eu coyote, mais je serai vengé! »

Moi je galopais dans le jardin en me donnant des tapes dans la culotte pour avancer plus vite et Eudes s'est approché de moi. « Descends de ce cheval, il a dit. Le cheval blanc, c'est moi qui l'ai! — Non monsieur, je lui ai dit, ici je suis chez moi et le cheval blanc, c'est moi qui l'ai », et Eudes m'a donné un coup de poing sur le nez. Rufus a donné un grand coup de sifflet à roulette. «Tu es un voleur de chevaux, il a dit à Eudes, et à Kansas City, les voleurs de chevaux, on les pend! » Alors, Alceste est venu en courant et il a dit : « Minute! Tu peux pas le pendre, le shérif, c'est moi! — Depuis quand, volaille? » a demandé Rufus. Alceste, qui pourtant n'aime pas se battre, a pris sa hache en bois et avec le manche, toc! il a donné un coup sur la tête de Rufus qui ne s'y attendait pas. Heureusement que sur la tête de Rufus il y avait le képi. «Mon képi! Tu as cassé mon képi! » il a crié Rufus et il s'est mis à courir après Alceste, tandis que moi je galopais de nouveau autour du jardin.

«Eh, les gars, a dit Eudes, arrêtez! J'ai une idée. Nous on sera les bons et Alceste la tribu des Indiens et il essaie de nous capturer et puis il prend un prisonnier, mais nous on arrive et on délivre le prisonnier et puis Alceste est vaincu! » Nous on était tous pour cette idée qui était vraiment chouette, mais Alceste n'était pas d'accord. «Pourquoi est-ce que je ferais l'Indien?» il a dit Alceste. «Parce que tu as des plumes sur la tête, idiot! a répondu

Geoffroy, et puis si ça ne te plaît pas, tu ne joues plus, c'est vrai ça, à la fin, tu nous embêtes! — Eh bien, puisque c'est comme ça, je ne joue plus», a dit Alceste et il est allé dans un coin boudier et manger un petit pain au chocolat qu'il avait dans sa poche. «Il faut qu'il joue, a dit Eudes, c'est le seul indien que nous ayons d'ailleurs, s'il ne joue pas, je le plume!» Alceste a dit que bon, qu'il voulait bien, mais à condition d'être un bon Indien à la fin. «D'accord, d'accord, a dit Geoffroy, ce que tu peux être contrariant, tout de même! — Et le prisonnier, ce sera qui? j'ai demandé — Ben, ça sera Geoffroy, a dit Eudes, on va l'attacher à l'arbre avec la corde à linge. — Ça va pas, non? a demandé Geoffroy, pourquoi moi? Je ne peux pas être le prisonnier, je suis le mieux habillé de tous! — Ben quoi? a répondu Eudes, ce n'est pas parce que j'ai un cheval blanc que je refuse de jouer! — Le cheval blanc c'est moi qui l'ai!» j'ai dit. Eudes s'est fâché, il a dit que le cheval blanc c'était lui et que si ça ne me plaisait pas il me donnerait un autre coup de poing sur le nez. «Essaie!» j'ai dit et il a réussi. «Bouge pas, Oklahoma Kid!» criait Geoffroy et il tirait des coups de revolver partout; Rufus, lui, donnait du sifflet à roulette et il disait : «Ouais, je suis le shérif, ouais, je vous arrête tous!» et Alceste lui a donné un coup de hache sur le képi en disant qu'il le faisait prisonnier et Rufus s'est fâché parce que son sifflet à roulette était tombé dans l'herbe, moi je pleurais et je disais à Eudes qu'ici j'étais chez moi et que je ne voulais plus le voir; tout le monde criait, c'était chouette, on rigolait bien, terrible.

Et puis, papa est sorti de la maison. L'air pas content. «Eh bien les enfants, qu'est-ce que c'est que ce vacarme, vous ne savez pas vous amuser gentiment? — C'est à cause de Geoffroy, monsieur, il ne veut pas être le prisonnier!» a dit Eudes. «Tu veux ma main sur la figure?» a demandé Geoffroy et ils ont recommencé à se battre, mais papa les a séparés. «Allons, les enfants, il a dit, je vais vous montrer comme il faut jouer. Le prisonnier ce sera moi!» Nous on était drôlement contents! Il est chouette mon papa! Nous avons attaché papa à l'arbre avec la corde à linge et à peine on avait fini, que nous avons vu monsieur Blédurt sauter par-dessus la haie du jardin.

Monsieur Blédurt, c'est notre voisin qui aime bien taquiner papa. «Moi aussi je veux jouer, je serai le peau-rouge Taureau Debout! — Sors d'ici Blédurt, on ne t'a pas sonné!» Monsieur Blédurt il était formidable, il s'est mis devant papa avec les bras croisés et il a dit: «Que le visage pâle retienne sa langue!» Papa faisait des drôles d'efforts pour se détacher de l'arbre et monsieur Blédurt s'est mis à danser autour de l'arbre en poussant des cris. Nous on aurait bien aimé rester voir papa et monsieur Blédurt s'amuser et faire les guignols, mais on n'a pas pu parce que maman nous a appelés pour le goûter et après on est allés dans ma chambre jouer au train électrique. Ce que je ne savais pas, c'est que papa aimait tellement jouer aux cow-boys. Quand on est descendus, le soir, monsieur Blédurt était parti depuis longtemps, mais papa était toujours attaché à l'arbre à crier et à faire des grimaces. C'est chouette de savoir s'amuser tout seul, comme ça!

Le Bouillon

Aujourd'hui, à l'école, la maîtresse a manqué. Nous étions dans la cour, en rangs, pour entrer en classe, quand le surveillant nous a dit : «Votre maîtresse est malade, aujourd'hui.» Et puis, monsieur Dubon, le surveillant, nous a conduits en classe. Le surveillant, on l'appelle le Bouillon, quand il n'est pas là, bien sûr. On l'appelle comme ça, parce qu'il dit tout le temps : « Regardez-moi dans les yeux », et dans le bouillon il y a des yeux. Moi non plus je n'avais pas compris tout de suite, c'est des grands qui me l'ont expliqué. Le Bouillon a une grosse moustache et il punit souvent, avec lui, il ne faut pas rigoler. C'est pour ça qu'on était embêtés qu'il vienne nous surveiller, mais, heureusement, en arrivant en classe,

il nous a dit : « Je ne peux pas rester avec vous, je dois travailler avec monsieur le Directeur, alors, regardez-moi dans les yeux et promettez-moi d'être sages. » Tous nos tas d'yeux ont regardé dans les siens et on a promis. D'ailleurs, nous sommes toujours assez sages.

Mais il avait l'air de se méfier, le Bouillon, alors, il a demandé qui était le meilleur élève de la classe. «C'est moi monsieur! » a dit Agnan, tout fier. Et c'est vrai, Agnan c'est le premier de la classe, c'est aussi le chouchou de la maîtresse et nous on ne l'aime pas trop, mais on ne peut pas lui taper dessus aussi souvent qu'on le voudrait, à cause de ses lunettes. « Bon, a dit le Bouillon, tu vas venir t'asseoir à la place de la maîtresse et tu surveilleras tes camarades. Je reviendrai de temps en temps voir comment les choses se passent. Révisez vos leçons. » Agnan, tout content, est allé s'asseoir au bureau de la maîtresse et le Bouillon est parti.

«Bien, a dit Agnan, nous devons avoir arithmétique, prenez vos cahiers, nous allons faire un problème. — T'es pas un peu fou? » a demandé Clotaire. «Clotaire, taisez-vous! » a crié Agnan, qui avait vraiment l'air de se prendre pour la maîtresse. «Viens me le dire ici, si t'es un homme!» a dit Clotaire et la porte de la classe s'est ouverte et on a vu entrer le Bouillon tout content. « Ah! il a dit. J'étais resté derrière la porte pour écouter. VOUS, là-bas, regardez-moi dans les yeux! » Clotaire a regardé, mais ce qu'il a vu n'a pas eu l'air de lui faire tellement plaisir. «Vous allez me conjuguer le verbe: je ne dois pas être grossier envers un camarade qui est chargé de me surveiller et qui veut me faire faire des problèmes d'arithmétique.» Après avoir dit ça, le Bouillon est sorti, mais il nous a promis qu'il reviendrait.

Joachim s'est proposé pour guetter le surveillant à la porte, on a été tous d'accord, sauf Agnan qui criait : « Joachim, à votre place!» Joachim a tiré la langue à Agnan, il s'est assis devant la porte et il s'est mis à regarder par le trou de la serrure «Il n'y a personne, Joachim? » a demandé Clotaire. Joachim a répondu qu'il ne voyait rien. Alors, Clotaire s'est levé et il a dit qu'il allait faire manger son livre d'arithmétique à Agnan, ce qui était vraiment une drôle d'idée, mais ça n'a pas plu à Agnan qui a crié : «Non! J'ai des lunettes! Tu vas les manger aussi! » a dit Clotaire, qui voulait absolument qu'Agnan mange quelque chose. Mais Geoffroy a dit qu'il ne fallait pas perdre de temps avec des bêtises, qu'on ferait mieux de jouer à la balle. « Et les problèmes, alors? » a demandé Agnan, qui n'avait pas l'air content, mais nous, on n'a pas fait attention et on a commencé à se faire des passes et c'est drôlement chouette de jouer entre les bancs. Quand je serai grand, je m'achèterai une classe, rien que pour jouer dedans. Et puis, on a entendu un cri et on a vu Joachim assis pat terre et qui se tenait le nez avec les mains. C'était le Bouillon qui venait d'ouvrir la porte et Joachim n'avait pas dû le voir venir. «Qu'est-ce que tu as?» a demandé le Bouillon tout étonné, mais Joachim n'a pas répondu, il faisait ouille, ouille, et c'est tout, alors, le Bouillon l'a pris dans ses bras et l'a emmené dehors/ Nous, on a ramassé la balle et on est retournés à nos places. Quand le Bouillon est revenu avec Joachim qui avait le nez tout gonflé il nous a dit qu'il commençait à en avoir assez et que si ça continuait on verrait ce qu'on verrait. «Pourquoi ne prenez vous pas exemple sur votre camarade Agnan? il a demandé, *il est sage, lui.*» Et le Bouillon est parti. On a demandé à Joachim ce *qu'il lui* était arrivé et *il* nous a répondu qu'il s'était endormi à force de regarder par le trou de la serrure.

«Un fermier va à la foire, a dit Agnan dans un panier, il a vingt-huit oeufs à cinq cents francs la douzaine. C'est de ta faute, le coup du nez », a dit Joachim «Ouais! a dit Clotaire, on va lui faire manger son livre d'arithmétique, avec le fermier, les oeufs et les lunettes! » Agnan, alors, s'est mis à pleurer. Il nous a dit que nous étions des méchants et qu'il le dirait à ses parents et qu'ils nous feraient tous renvoyer et le Bouillon a ouvert la porte. On était tous assis à nos places et on ne disait rien et le Bouillon a regardé Agnan qui pleurait tout seul assis au bureau de la maîtresse. «Alors quoi, il a dit le Bouillon, c'est vous qui vous

dissipez, maintenant? Vous allez me rendre fou! Chaque fois que je viens, il y en a un autre qui fait le pitre! Regardez-moi bien dans les yeux, tous! Si je reviens encore une fois et que je vois quelque chose d'anormal, je sévirai!» et il est parti de nouveau. Nous, on s'est dit que ce n'était plus le moment de faire les guignols, parce que le surveillant, quand il n'est pas content, il donne de drôles de punitions. On ne bougeait pas, on entendait seulement renifler Agnan et mâcher Alceste, un copain qui mange tout le temps. Et puis, on a entendu un petit bruit du côté de la porte. On a vu le bouton de porte qui tournait très doucement et puis la porte a commencé à s'ouvrir petit à petit, en grinçant. Tous, on regardait et on ne respirait pas souvent, même Alceste s'est arrêté de mâcher. Et, tout d'un coup, il y en a un qui a crié : « C'est le Bouillon! » La porte s'est ouverte et le Bouillon est entré, tout rouge. «Qui a dit ça?» il a demandé. «C'est Nicolas!» a dit Agnan. «C'est pas vrai, sale menteur!» et c'était vrai que c'était pas vrai, celui qui avait dit ça, c'était Rufus. «C'est toi! C'est toi! C'est toi!» a crié Agnan et il s'est mis à pleurer. «Tu seras en retenue! » m'a dit le Bouillon. Alors je me suis mis à pleurer, j'ai dit que ce n'était pas juste et que je quitterais l'école et qu'on me regretterait bien. «C'est pas lui, m'sieu, c'est Agnan qui a dit le Bouillon!» a crié Rufus. «Ce n'est pas moi qui ai dit le Bouillon!» a crié Agnan. «Tu as dit le Bouillon, je t'ai entendu dire le Bouillon, parfaitement, le Bouillon! - Bon, ça va comme ça, a dit le Bouillon, vous serez tous en retenue!» « Pourquoi moi? a demandé Alceste. Je n'ai pas dit le Bouillon, moi! » « Je ne veux plus entendre ce sobriquet ridicule, vous avez compris?» a crié le Bouillon, qui avait l'air drôlement énervé. «Je ne viendrai pas en retenue!» a crié Agnan et il s'est roulé par terre en pleurant et il avait des hoquets et il est devenu tout rouge et puis tout bleu. En classe, à peu près tout le monde criait ou pleurait, j'ai cru que le Bouillon allait s'y mettre aussi, quand le Directeur est entré. « Que se passe-t-il, le Bouil... Monsieur Dubon? » il a demandé, le Directeur. «Je ne sais plus, monsieur le Directeur, a répondu le Bouillon, il y en a un qui se roule par terre, un autre qui saigne du nez quand j'ouvre la porte, le reste qui hurle, je n'ai jamais vu ça! Jamais» et le Bouillon se passait la main dans les cheveux et sa moustache bougeait dans tous les sens. Le lendemain, la maîtresse est revenue, mais le Bouillon a manqué.

Le football

Alceste nous a donné rendez-vous, à un tas de copains de la classe, pour cet après-midi dans le terrain vague, pas loin de la maison. Alceste c'est mon ami, il est gros, il aime bien manger, et s'il nous a donné rendez-vous, c'est parce que son papa lui a offert un ballon de football tout neuf et nous allons faire une partie terrible. Il est chouette, Alceste.

Nous nous sommes retrouvés sur le terrain à trois heures de l'après-midi, nous étions dix-huit. Il a fallu décider comment former les équipes, pour qu'il y ait le même nombre de joueurs de chaque côté.

Pour l'arbitre, ça a été facile. Nous avons choisi Agnan. Agnan c'est le premier de la classe, on ne l'aime pas trop, mais comme il porte des lunettes on ne peut pas lui taper dessus, ce qui, pour un arbitre, est une bonne combine. Et puis, aucune équipe ne voulait d'Agnan, parce qu'il est pas très fort pour le sport et il pleure trop facilement. Là où on a discuté c'est quand Agnan a demandé qu'on lui donne un sifflet. Le seul qui en avait un, c'était Rufus, dont le papa est agent de police.

«Je ne peux pas le prêter, mon sifflet à roulette, a dit Rufus, c'est un souvenir de famille. » Il n'y avait rien à faire. Finalement, on a décidé qu'Agnan préviendrait Rufus et Rufus

sifflerait à la place d'Agnan.

« Alors? On joue ou quoi? Je commence à avoir faim, moi! » a crié Alceste.

Mais là où c'est devenu compliqué, c'est que si Agnan était arbitre, on n'était plus que dix-sept joueurs, ça en faisait un de trop pour le partage. Alors, on a trouvé le truc il y en a un qui serait arbitre de touche et qui agiterait un petit drapeau, chaque fois que la balle sortirait du terrain. C'est Maixent qui a été choisi. Un seul arbitre de touche, ce n'est pas beaucoup pour surveiller tout le terrain mais Maixent court très vite, il a des jambes très longues et toutes maigres, avec de gros genoux sales. Maixent, il ne voulait rien savoir, il voulait jouer au ballon, lui, et puis il nous a dit qu'il n'avait pas de drapeau. Il a tout de même accepté d'être arbitre de touche pour la première mi-temps. Pour le drapeau, il agiterait son mouchoir qui n'était pas propre, mais bien sûr, il ne savait pas en sortant de chez lui que son mouchoir allait servir de drapeau.

« Bon, on y va? » a crié Alceste.

Après, c'était plus facile, on n'était plus que seize joueurs.

Il fallait un capitaine pour chaque équipe. Mais tout le monde voulait être capitaine. Tout le monde sauf Alceste, qui voulait être goal, parce qu'il n'aime pas courir. Nous, on était d'accord, il est bien, Alceste, comme goal; il est très large et il couvre bien le but. Ça laissait tout de même quinze capitaines et ça en faisait plusieurs de trop.

« Je suis le plus fort, criait Eudes, je dois être capitaine et je donnerai un coup de poing sur le nez de celui qui n'est pas d'accord!

— Le capitaine c'est moi, je suis le mieux habillé! » a crié Geoffroy, et Eudes lui a donné un coup de poing sur le nez.

C'était vrai, que Geoffroy était bien habillé, son papa, qui est très riche, lui avait acheté un équipement complet de joueur de football, avec une chemise rouge, blanche et bleue.

« Si c'est pas moi le capitaine, a crié Rufus, j'appelle mon papa et il vous met tous en prison! »

Moi, j'ai eu l'idée de tirer au sort avec une pièce de monnaie. Avec deux pièces de monnaie, parce que la première s'est perdue dans l'herbe et on ne l'a jamais retrouvée. La pièce, c'était Joachim qui l'avait prêtée et il n'était pas content de l'avoir perdue; il s'est mis à la chercher, et pourtant Geoffroy lui avait promis que son papa lui enverrait un chèque pour le rembourser. Finalement, les deux capitaines ont été choisis : Geoffroy et moi.

« Dites, j'ai pas envie d'être en retard pour le goûter, a crié Alceste. On joue? »

Après, il a fallu former les équipes. Pour tous, ça allait assez bien, sauf pour Eudes. Geoffroy et moi, on voulait Eudes, parce que, quand il court avec le ballon, personne ne l'arrête. Il ne joue pas très bien, mais il fait peur. Joachim était tout content parce qu'il avait retrouvé sa pièce de monnaie, alors on la lui a demandée pour tirer Eudes au sort, et on a perdu la pièce de nouveau. Joachim s'est remis à la chercher, vraiment fâché, cette fois-ci, et c'est à la courte paille que Geoffroy a gagné Eudes. Geoffroy l'a désigné comme gardien de but, il s'est dit que personne n'oserait s'approcher de la cage et encore moins mettre le ballon dedans. Rudes se vexe facilement. Alceste mangeait des biscuits, assis entre les pierres qui marquaient son but. Il n'avait pas l'air content. « Alors, ça vient, oui? » il criait.

On s'est placés sur le terrain. Comme on n'était que sept de chaque côté, à part les gardiens de but, ça n'a pas été facile. Dans chaque équipe on a commencé à discuter. Il y en avait des tas qui voulaient être avant-centres. Joachim voulait être arrière-droit, mais c'était parce que la pièce de monnaie était tombée dans ce coin et il voulait continuer à la chercher tout en jouant.

Dans l'équipe de Geoffroy ça s'est arrangé très vite, parce que Eudes a donné des tas de coups de poing et les joueurs se sont mis à leur place sans protester et en se frottant le nez. C'est qu'il frappe dur, Eudes!

Dans mon équipe, on n'arrivait pas à se mettre d'accord, jusqu'au moment où Eudes a dit

qu'il viendrait nous donner des coups de poing sur le nez à nous aussi : alors, on s'est placés.

Agnan a dit à Rufus : « Siffle! » et Rufus, qui jouait dans mon équipe, a sifflé le coup d'envoi. Geoffroy n'était pas content. Il a dit : « C'est malin! Nous avons le soleil dans les yeux! Il n'y a pas de raison que mon équipe joue du mauvais côté du terrain! »

Moi, je lui ai répondu que si le soleil ne lui plaisait pas, il n'avait qu'à fermer les yeux, qu'il jouerait peut-être même mieux comme ça. Alors, nous nous sommes battus. Rufus s'est mis à souffler dans son sifflet à roulette.

« Je n'ai pas donné l'ordre de siffler, a crié Agnan, l'arbitre c'est moi! » Ça n'a pas plu à Rufus qui a dit qu'il n'avait pas besoin de la permission

d'Agnan pour siffler, qu'il sifflerait quand il en aurait envie, non mais tout de même. Et il s'est mis à siffler comme un fou. « Tu es méchant, voilà ce que tu es! » a crié Agnan, qui a commencé à pleurer.

« Eh, les gars! » a dit Alceste, dans son but.

Mais personne ne l'écoutait. Moi, je continuais à me battre avec Geoffroy. je lui avais déchiré sa belle chemise rouge, blanche et bleue, et lui il disait : « Bah, bah, bah! Ça ne fait rien! Mon papa, il m'en achètera des tas d'autres! » Et il me donnait des coups de pied, dans les chevilles. Rufus courait après Agnan qui criait : « J'ai des lunettes! J'ai des lunettes! » Joachim, il ne s'occupait de personne, il cherchait sa monnaie, mais il ne la trouvait toujours pas. Eudes, qui était resté tranquillement dans son but, en a eu assez et il a commencé à distribuer des coups de poing sur les nez qui se trouvaient le plus près de lui, c'est-à-dire sur ceux de son équipe. Tout le monde criait, courait. On s'amusait vraiment bien, c'était formidable!

« Arrêtez, les gars! » a crié Alceste de nouveau.

Alors Eudes s'est fâché. « Tu étais pressé de jouer, il a dit à Alceste, eh! bien, on joue. Si tu as quelque chose à dire, attends la mi-temps! »

« La mi-temps de quoi? a demandé Alceste. Je viens de m'apercevoir que nous n'avons pas de ballon, je l'ai oublié à la maison! »

On a eu l'inspecteur

La maîtresse est entrée en classe toute nerveuse. « M. l'Inspecteur est dans l'école, elle nous a dit, je compte sur vous pour être sages et faire une bonne impression. » Nous on a promis qu'on se tiendrait bien, d'ailleurs, la maîtresse a tort de s'inquiéter, nous sommes presque toujours sages. « Je vous signale, a dit la maîtresse, que c'est un nouvel inspecteur, l'ancien était déjà habitué à vous, mais il a pris sa retraite... » Et puis, la maîtresse nous a fait des tas et des tas de recommandations, elle nous a défendu de parler sans être interrogés, de rire sans sa permission, elle nous a demandé de ne pas laisser tomber des billes comme la dernière fois que l'inspecteur est venu et qu'il s'est retrouvé par terre, elle a demandé à Alceste de cesser de manger quand l'inspecteur serait là et elle a dit à Clotaire, qui est le dernier de la classe, de ne pas se faire remarquer. Quelquefois je me demande si la maîtresse ne nous prend pas pour des guignols. Mais, comme on l'aime bien, la maîtresse, on lui a promis tout ce qu'elle a voulu. La maîtresse a regardé pour Voir si la classe et nous nous étions bien propres et elle a dit que la classe était plus propre que certains d'entre nous. Et puis, elle a demandé à Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou, de mettre de l'encre dans les encriers, au cas où l'inspecteur voudrait nous faire une dictée. Agnan a pris la grande bouteille d'encre et il allait commencer à verser dans les encriers du premier banc,

là où sont assis Cyrille et Joachim, quand quelqu'un a crié « Voilà l'inspecteur! » Agnan a eu tellement peur qu'il a renversé de l'encre partout sur le banc. C'était une blague, l'inspecteur n'était pas là et la maîtresse était très fâchée. « Je vous ai vu, Clotaire, elle a dit. C'est vous l'auteur de cette plaisanterie stupide. Allez au piquet! » Clotaire s'est mis à pleurer, il a dit que s'il allait au piquet, il allait se faire remarquer et l'inspecteur allait lui poser des tas de questions et lui il ne savait rien et il allait se mettre à pleurer et que ce n'était pas une blague, qu'il avait vu l'inspecteur passer dans la cour avec le directeur et comme c'était vrai, la maîtresse a dit que bon, ça allait pour cette fois-ci. Ce qui était embêtant, c'est que le premier banc était tout plein d'encre, la maîtresse a dit alors qu'il fallait passer ce banc au dernier rang, là où on ne le verrait pas. On s'est mis au travail et ça a été une drôle d'affaire, parce qu'il fallait remuer tous les bancs et on s'amusait bien et l'inspecteur est entré avec le directeur.

On n'a pas eu à se lever, parce qu'on était tous debout, et tout le monde avait l'air bien étonné. « Ce sont les petits, ils..., ils sont un peu dissipés », a dit le directeur. « Je vois, a dit l'inspecteur, asseyez-vous, mes enfants. » On s'est tous assis, et, comme nous avions retourné leur banc pour le changer de place, Cyrille et Joachim tournaient le dos au tableau. L'inspecteur a regardé la maîtresse et il lui a demandé si ces deux élèves étaient toujours placés comme ça. La maîtresse, elle a fait la tête de Clotaire quand on l'interroge, mais elle n'a pas pleuré. « Un petit incident... » elle a dit. L'inspecteur n'avait pas l'air très content, il avait de gros sourcils, tout près des yeux. « Il faut avoir un peu d'autorité, il a dit. Allons, mes enfants, mettez ce banc à sa place. » On s'est tous levés et l'inspecteur s'est mis à crier « Pas tous à la fois vous deux seulement! » Cyrille et Joachim ont retourné le banc et se sont assis. L'inspecteur a fait un sourire et il a appuyé ses mains sur le banc. « Bien, il a dit, que faisiez-vous, avant que je n'arrive? — On changeait le banc de place », a répondu Cyrille. « Ne parlons plus de ce banc! a crié l'inspecteur, qui avait l'air d'être nerveux. Et d'abord, pourquoi changiez-vous ce banc de place?

— A cause de l'encre », a dit Joachim. « L'encre? » a demandé l'inspecteur et il a regardé ses mains qui étaient toutes bleues. L'inspecteur a fait un gros soupir et il a essuyé ses doigts avec un mouchoir.

Nous, on a vu que l'inspecteur, la maîtresse et le directeur n'avaient pas l'air de rigoler. On a décidé d'être drôlement sages.

« Vous avez, je vois, quelques ennuis avec la discipline, a dit l'inspecteur à la maîtresse, il faut user d'un peu de psychologie élémentaire », et puis, il s'est tourné vers nous, avec un grand sourire et il a éloigné ses sourcils de ses yeux. « Mes enfants, je veux être votre ami. Il ne faut pas avoir peur de moi, je sais que vous aimez vous amuser, et moi aussi, j'aime bien rire. D'ailleurs, tenez, vous connaissez l'histoire des deux sourds un sourd dit à l'autre: tu vas à la pêche? et l'autre dit : non, je vais à la pêche. Alors le premier dit : ah bon, je croyais que tu allais à la pêche. » C'est dommage que la maîtresse nous ait défendu de rire sans sa permission, parce qu'on a eu un mal fou à se retenir. Moi, je vais raconter l'histoire ce soir à papa, ça va le faire rigoler, je suis sûr qu'il ne la connaît pas. L'inspecteur, qui n'avait besoin de la permission de personne, a beaucoup ri, mais comme il a vu que personne ne disait rien dans la classe, il a remis ses sourcils en place, il a toussé et il a dit « Bon, assez ri, au travail. — Nous étions en train d'étudier les fables, a dit la maîtresse, *Le Corbeau et le Renard*. — Parfait, parfait, a dit l'inspecteur, eh bien, continuez. » La maîtresse a fait semblant de chercher au hasard dans la classe, et puis, elle a montré Agnan du doigt : « Vous, Agnan, récitez-nous la fable. » Mais l'inspecteur a levé la main. « Vous permettez? » il a dit à la maîtresse, et puis, il a montré Clotaire. « Vous, là-bas, dans le fond, récitez-moi cette fable. » Clotaire a ouvert la bouche et il s'est mis à pleurer. « Mais, qu'est-ce qu'il a? » a demandé l'inspecteur. La maîtresse a dit qu'il fallait excuser Clotaire, qu'il était très timide, alors, c'est Rufus qui a été interrogé. Rufus c'est un copain, et son papa, il

est agent de police. Rufus a dit qu'il ne connaissait pas la fable par coeur, mais qu'il savait à peu près de quoi il s'agissait et il a commencé à expliquer que c'était l'histoire d'un corbeau qui tenait dans son bec un roquefort.

« Un roquefort? » a demandé l'inspecteur, qui avait l'air de plus en plus étonné. « Mais non, a dit Alceste, c'était un camembert. — Pas du tout, a dit Rufus, le camembert, le corbeau il n'aurait pas pu le tenir dans son bec, ça coule et puis ça sent pas bon! — Ça sent pas bon, mais c'est chouette à manger, a répondu Alceste. Et puis, ça ne veut rien dire, le savon ça sent bon, mais c'est très mauvais à manger, j'ai essayé, une fois. — Bah! a dit Rufus, tu es bête et je vais dire à mon papa de donner des tas de contraventions à ton papa! » Et ils se sont battus.

Tout le monde était levé et criait, sauf Clotaire qui pleurait toujours dans son coin et Agnan qui était allé au tableau et qui récitait *Le Corbeau et le Renard*. La maîtresse, l'inspecteur et le directeur criaient « Assez! ». On a tous bien rigolé.

Quand ça s'est arrêté et que tout le monde s'est assis, l'inspecteur a sorti son mouchoir et il s'est essuyé la figure, il s'est mis de l'encre partout et c'est dommage qu'on n'ait pas le droit de rire, parce qu'il faudra se retenir jusqu'à la récréation et ça ne va pas être facile.

L'inspecteur s'est approché de la maîtresse et il lui a serré la main. « Vous avez toute ma sympathie, Mademoiselle. Jamais, comme aujourd'hui, je ne me suis aperçu à quel point notre métier est un sacerdoce. Continuez! Courage! Bravo! » Et il est parti, très vite, avec le directeur.

Nous, on l'aime bien, notre maîtresse, mais elle a été drôlement injuste. C'est grâce à nous qu'elle s'est fait féliciter, et elle nous a tous mis en retenue!

Rex

En sortant de l'école, j'ai suivi un petit chien. Il avait l'air perdu, le petit chien, il était tout seul et ça m'a fait beaucoup de peine. J'ai pensé que le petit chien serait content de trouver un ami et j'ai eu du mal à le rattraper. Comme le petit chien n'avait pas l'air d'avoir tellement envie de venir avec moi, il devait se méfier, je lui ai offert la moitié de mon petit pain au chocolat et le petit chien a mangé le petit pain au chocolat et il s'est mis à remuer la queue dans tous les sens et moi je l'ai appelé Rex, comme dans un film policier que j'avais vu jeudi dernier.

Après le petit pain, que Rex a mangé presque aussi vite que l'aurait fait Alceste, un copain qui mange tout le temps, Rex m'a suivi tout content. J'ai pensé que ce serait une bonne surprise pour papa et pour maman quand j'arriverais avec Rex à la maison. Et puis, j'apprendrais à Rex à faire des tours, il garderait la maison, et aussi, il m'aiderait à retrouver des bandits, comme dans le film de jeudi dernier.

Eh bien, je suis sûr que vous ne me croirez pas, quand je suis arrivé à la maison, maman n'a pas été tellement contente de voir Rex, elle n'a pas été contente du tout. Il faut dire que c'est un peu de la faute de Rex. Nous sommes entrés dans le salon et maman est arrivée, elle m'a embrassé, m'a demandé si tout s'était bien passé à l'école, si je n'avais pas fait de bêtises et puis elle a vu Rex et elle s'est mise à crier « Où as-tu trouvé cet animal? » Moi, j'ai commencé à expliquer que c'était un pauvre petit chien perdu qui m'aiderait à arrêter des tas de bandits, mais Rex, au lieu de se tenir tranquille, a sauté sur un fauteuil et il a commencé à mordre dans le coussin. Et c'était le fauteuil où papa n'a pas le droit de s'asseoir, sauf s'il y a des invités!

Maman a continué à crier, elle m'a dit qu'elle m'avait défendu de ramener des bêtes à la

maison (c'est vrai, maman me l'a défendu la fois où j'ai ramené une souris), que c'était dangereux, que ce chien pouvait être enragé, qu'il allait nous mordre tous et qu'on allait tous devenir enragés et qu'elle allait chercher un balai pour mettre cet animal dehors et qu'elle me donnait une minute pour sortir ce chien de la maison.

J'ai eu du mal à décider Rex à lâcher le coussin du fauteuil, et encore, il en a gardé un bout dans les dents, je ne comprends pas qu'il aime ça, Rex. Et puis, je suis sorti dans le jardin, avec Rex dans les bras. J'avais bien envie de pleurer. alors, c'est ce que j'ai fait. Je ne sais pas si Rex était triste aussi, il était trop occupé à cracher des petits bouts de laine du coussin. Papa est arrivé et il nous a trouvés tous les deux, assis devant la porte, moi en train de pleurer, Rex en train de cracher. «Eh bien, il a dit papa, qu'est-ce qui se passe ici?» Alors moi j'ai expliqué à papa que maman ne voulait pas de Rex et Rex c'était mon ami et j'étais le seul ami de Rex et il m'aiderait à retrouver des tas de bandits et il ferait des tours que je lui apprendrais et que j'étais bien malheureux et je me suis remis à pleurer un coup pendant que Rex se grattait une oreille avec la patte de derrière et c'est drôlement difficile à faire, on a essayé une fois à l'école et le seul qui y réussissait c'était Maixent qui a des jambes très longues.

Papa, il m'a caressé la tête et puis il m'a dit que maman avait raison, que c'était dangereux de ramener des chiens à la maison, qu'ils peuvent être malades et qu'ils se mettent à vous mordre et puis après, bing! tout le monde se met à baver et à être enragé et que, plus tard, je l'apprendrais à l'école, Pasteur a inventé un médicament, c'est un bienfaiteur de l'humanité et on peut guérir, mais ça fait très mal. Moi, j'ai répondu à papa que Rex n'était pas malade, qu'il aimait bien manger et qu'il était drôlement intelligent. Papa, alors, a regardé Rex et il lui a gratté la tête, comme il me fait à moi, quelquefois. « C'est vrai qu'il a l'air en bonne santé, ce petit chien », a dit papa et Rex s'est mis à lui lécher la main. Ça lui a fait drôlement plaisir à papa. «Il est mignon », il a dit papa, et puis, il a tendu l'autre main et il a dit « La patte, donne la papatte, allons, la papatte, donne!» et Rex lui a donné la papatte et puis il lui a léché la main et puis il s'est gratté l'oreille, il était drôlement occupé, Rex. Papa, il rigolait et puis il m'a dit « Bon, attends-moi ici, je vais essayer d'arranger ça avec ta mère », et il est entré dans la maison. Il est chouette papa! Pendant que papa arrangeait ça avec maman, je me suis amusé avec Rex, qui s'est mis à faire le beau et puis comme je n'avais rien à lui donner à manger, il s'est remis à gratter son oreille, il est terrible, Rex!

Quand papa est sorti de la maison, il n'avait pas l'air tellement content. Il s'est assis à côté de moi, il m'a gratté la tête et il m'a dit que maman ne voulait pas du chien dans la maison, surtout après le coup du fauteuil. J'allais me mettre à pleurer, mais j'ai eu une idée. « Si maman ne veut pas de Rex dans la maison, j'ai dit, on pourrait le garder dans le jardin. » Papa, il a réfléchi un moment et puis il a dit que c'était une bonne idée, que dans le jardin Rex ne ferait pas de dégâts et qu'on allait lui construire une niche, tout de suite. Moi j'ai embrassé papa.

Nous sommes allés chercher des planches dans le grenier et papa a apporté ses outils. Rex, lui, il s'est mis à manger les bégonias, mais c'est moins grave que pour le fauteuil du salon, parce que nous avons plus de bégonias que de fauteuils.

Papa, il a commencé à trier les planches. « Tu vas voir, il m'a dit, on va lui faire une niche formidable, un vrai palais. — Et puis, j'ai dit, on va lui apprendre à faire des tas de tours et il va garder la maison! — Oui, a dit papa, on va le dresser pour chasser les intrus, Blédurt par exemple. » Monsieur Blédurt, c'est notre voisin, papa et lui, ils aiment bien se taquiner l'un l'autre. On s'amusait bien, Rex, moi et papa! Ça s'est un peu gâté quand papa a crié, à cause du coup de marteau qu'il s'est donné sur [e doigt et maman est sortie de la maison. « Qu'est-ce que vous faites? » a demandé maman. Alors moi, je lui ai expliqué que nous avions décidé, papa et moi, de garder Rex dans le jardin, là où il n'y avait pas de fauteuils et que papa lui fabriquait une niche et qu'il allait apprendre à Rex à mordre monsieur Blédurt,

pour le faire enrager. Papa, il ne disait pas grand-chose, il se suçait le doigt et il regardait maman. Maman n'était pas contente du tout. Elle a dit qu'elle ne voulait pas de bête chez elle et regardez-moi un peu ce que cet animal a fait de mes bégonias! Rex a levé la tête et il s'est approché de maman en remuant la queue et puis il a fait le beau. Maman l'a regardé et puis elle s'est baissée et elle a caressé la tête de Rex et Rex lui a léché la main et on a sonné à la porte du jardin.

Papa est allé ouvrir et un monsieur est entré. Il a regardé Rex et il a dit : « Kiki! Enfin te voilà! Je te cherche partout! — Mais enfin, monsieur, a demandé papa, que désirez-vous? — Ce que je désire? a dit le monsieur. Je désire mon chien! Kiki s'est échappé pendant que je lui faisais faire sa petite promenade et on m'a dit qu'on avait vu un gamin l'emmener par ici. — Ce n'est pas Kiki, c'est Rex, j'ai dit. Et tous les deux on va attraper des bandits comme dans le film de jeudi dernier et on va le dresser pour faire des blagues à monsieur Blédurt! » Mais Rex avait l'air tout content et il a sauté dans les bras du monsieur. « Qui me prouve que ce chien est à vous, a demandé papa, c'est un chien perdu! — Et le collier, a répondu le monsieur, vous n'avez pas vu son collier? Il y a mon nom dessus! Jules Joseph Trempé, avec mon adresse, J'ai bien envie de porter plainte! Viens, mon pauvre Kiki, non mais! » et le monsieur est parti avec Rex.

On est restés tout étonnés, et puis maman s'est mise à pleurer. Alors, papa, il a consolé maman et il lui a promis que je ramènerais un autre chien, un de ces jours.

Djodjo

Nous avons eu un nouveau, en classe. L'après-midi, la maîtresse est arrivée avec un petit garçon qui avait des cheveux tout rouges, des taches de rousseur et des yeux bleus comme la bille que j'ai perdue hier à la récréation, mais Maixent a triché. « Mes enfants, a dit la maîtresse, je vous présente un nouveau petit camarade. Il est étranger et ses parents l'ont mis dans cette école pour qu'il apprenne à parler français. Je compte sur vous pour m'aider et être très gentils avec lui. » Et puis la maîtresse s'est tournée vers le nouveau et elle lui a dit « Dis ton nom à tes petits camarades. » Le nouveau n'a pas compris ce que lui demandait la maîtresse, il a souri et nous avons vu qu'il avait des tas de dents terribles. « Le veinard, a dit Alceste, un copain gros, qui mange tout le temps, avec des dents comme ça. il doit mordre des drôles de morceaux! » Comme le nouveau ne disait rien, la maîtresse nous a dit qu'il s'appelait Georges Mac Intosh. « Yes, a dit le nouveau, Dgeorges. — Pardon, mademoiselle, a demandé Maixent, il s'appelle Georges ou Dgeorges? » La maîtresse nous a expliqué qu'il s'appelait Georges, mais que dans sa langue, ça se prononçait Dgeorges. « Bon, a dit Maixent, on l'appellera Jojo. — Non, a dit Joachim, il faut prononcer Djodjo. — Tais-toi, Djoachim », a dit Maixent et la maîtresse les a mis tous les deux au piquet.

La maîtresse a fait asseoir Djodjo à côté d'Agan. Agan avait l'air de se méfier du nouveau, comme il est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, il a toujours peur des nouveaux, qui peuvent devenir premiers et chouchous. Avec nous, Agan sait qu'il est tranquille.

Djodjo s'est assis, toujours en faisant son sourire plein de dents. « C'est dommage que personne ne parle sa langue », a dit la maîtresse. « Moi je possède quelques rudiments d'anglais », a dit Agan, qui, il faut le dire, parle bien. Mais après qu'Agan eut sorti ses rudiments à Djodjo, Djodjo l'a regardé et puis il s'est mis à rire et il s'est tapé le front avec le doigt. Agan était très vexé, mais Djodjo avait raison. Après, on a su qu'Agan lui avait raconté des choses sur son tailleur qui était riche et sur le jardin de son oncle qui était plus

grand que le chapeau de sa tante. Il est fou, Agnan!

La récréation a sonné et nous sommes sortis, tous, sauf Joachim, Maixent et Clotaire, qui étaient punis. Clotaire est le dernier de la classe et il ne savait pas sa leçon. Quand Clotaire est interrogé, il n'a jamais de récréation.

Dans la cour, on s'est mis tous autour de Djodjo. On lui a posé beaucoup de questions, mais lui, tout ce qu'il faisait, c'était nous montrer des tas de dents. Et puis, il s'est mis à parler, mais on n'a rien compris, ça faisait « oinshouinshouin » et c'est tout. « Ce qu'il y a, a dit Geoffroy qui va beaucoup au cinéma, c'est qu'il parle en version originale. Il lui faudrait des sous-titres. — Je pourrais peut-être traduire », a dit Agnan qui voulait essayer ses rudiments encore un coup. « Bah, a dit Rufus, toi, tu es un dingue! » Ça, ça lui a plu, au nouveau, il a montré Agnan du doigt et il a dit : « Aoh! Dinguedinguedingue! » Il était tout content. Agnan, lui, il est parti en pleurant, il pleure tout le temps, Agnan. Nous, on a commencé à le trouver drôlement chouette, Djodjo, et moi, je lui ai donné un bout de mon morceau de chocolat de la récréation. « Qu'est-ce qu'on fait comme sport dans ton pays? » a demandé Eudes. Djodjo, bien sûr, n'a pas compris, il continuait à dire « dingue-dingue dingue », mais Geoffroy a répondu « En voilà une question, ils jouent au tennis, chez eux! — Espèce de guignol, a crié Eudes, je ne te parle pas, à toi! — Espèce guignol! Dinguedingue! » a crié le nouveau qui avait l'air de beaucoup s'amuser avec flous. Mais Geoffroy n'avait pas aimé la façon dont lui avait répondu Eudes. « Qui est un guignol? » il a demandé et il a eu tort parce que Eudes est très fort et il aime bien donner des coups de poing sur les nez et ça n'a pas raté pour celui de Geoffroy. Quand il a vu le coup de poing, Djodjo s'est arrêté de dire « dinguedingue » et « espèce guignol ». Il a regardé Eudes et il a dit : « boxing? très bon! » Et il a mis ses poings devant sa figure et il a commencé. a danser tout autour d'Eudes comme les boxeurs à la télévision chez Clotaire, parce que nous on n'en a pas encore et moi je voudrais bien que papa en achète une. « Qu'est-ce qui lui prend? » a demandé Eudes. « Il veut faire de la boxe avec toi, gros malin! » a répondu Geoffroy qui se frottait le nez. Eudes a dit « bon » et il a essayé de boxer avec Djodjo. Mais Djodjo se débrouillait drôlement mieux qu'Eudes. Il lui donnait tout un tas de coups et Eudes commençait à se fâcher : « S'il ne laisse pas son nez en place, comment voulez-vous que je me batte? » il a crié et bing! Djodjo a donné un coup de poing à Eudes qui l'a fait tomber assis. Eudes n'était pas fâché. « T'es costaud! » il a dit en se relevant. « Costaud, dingue, espèce guignol! » a répondu le nouveau, qui apprend drôlement vite. La récréation s'est terminée, et, comme d'habitude, Alceste s'est plaint qu'on ne lui laissait pas le temps de terminer les quatre petits pains pleins de beurre qu'il apporte de chez lui.

En classe, quand nous sommes entrés, la maîtresse a demandé à Djodjo s'il s'était bien amusé, alors, Agnan s'est levé et il a dit : « Mademoiselle, ils lui apprennent des gros mots! — C'est pas vrai, sale menteur! » a crié Clotaire, qui n'était pas sorti en récréation. « Dingue, espèce guignol, sale menteur », a dit Djodjo tout fier.

Nous, on ne disait rien, parce qu'on voyait que la maîtresse n'était pas contente du tout. « Vous devriez avoir honte, elle a dit, de profiter d'un camarade qui ignore votre langue! Je vous avais demandé pourtant d'être gentils, mais on ne peut pas vous faire confiance! Vous vous êtes conduits comme des petits sauvages, des mal élevés! — Dingue, espèce guignol, sale menteur, sauvage, mal élevé », a dit Djodjo, qui avait l'air de plus en plus content d'apprendre tant de choses.

La maîtresse l'a regardé avec des yeux tout ronds. « Mais... mais, elle a dit, Georges, il ne faut pas dire des choses comme ça! — Vous avez vu, mademoiselle? Qu'est-ce que je vous disais? » a dit Agnan. « Si tu ne veux pas rester en retenue, Agnan, a crié la maîtresse, je te prierai de garder tes réflexions pour toi! » Agnan s'est mis à pleurer. « Vilain cafard! » a crié quelqu'un, mais la maîtresse n'a pas su qui c'était, sinon, j'aurais été puni, alors, Agnan s'est roulé par terre en criant que personne ne l'aimait, que c'était affreux et qu'il allait

mourir, et la maîtresse a dû sortir avec lui pour lui passer de l'eau sur la figure et le calmer. Quand la maîtresse est revenue, avec Agnan, elle avait l'air fatiguée, mais heureusement, la cloche a sonné la fin de la classe. Avant de partir, la maîtresse a regardé le nouveau et lui a dit : « Je me demande ce que tes parents vont penser. — Vilain cafard », a répondu Djodjo en lui donnant la main.

La maîtresse avait tort de s'inquiéter, parce que les parents de Djodjo ont dû penser qu'il avait appris tout le français dont il avait besoin.

La preuve, c'est que Djodjo n'est plus revenu à l'école.

Le chouette bouquet

C'est l'anniversaire de ma maman et j'ai décidé de lui acheter un cadeau comme toutes les années depuis l'année dernière, parce qu'avant j'étais trop petit.

J'ai pris les sous qu'il y avait dans ma tirelire et il y en avait beaucoup, heureusement, parce que, par hasard, maman m'a donné de l'argent hier. Je savais le cadeau que je ferais à maman : des fleurs pour mettre dans le grand vase bleu du salon, un bouquet terrible, gros comme tout.

A l'école, j'étais drôlement impatient que la classe finisse pour pouvoir aller acheter mon cadeau. Pour ne pas perdre mes sous, j'avais ma main dans ma poche, tout le temps, même pour jouer au football à la récréation, mais, comme je ne joue pas gardien de but, ça n'avait pas d'importance. Le gardien de but c'était Alceste, un copain qui est très gros et qui aime bien manger. « Qu'est-ce que tu as à courir avec une seule main? » il m'a demandé. Quand je lui ai expliqué que c'était parce que j'allais acheter des fleurs pour ma maman, il m'a dit que lui, il aurait préféré quelque chose à manger, un gâteau, des bonbons ou du boudin blanc, mais, comme le cadeau ce n'était pas pour lui, je n'ai pas fait attention et je lui ai mis un but. On a gagné par 44 à 32.

Quand nous sommes sortis de l'école, Alceste m'a accompagné chez le fleuriste en mangeant la moitié du petit pain au chocolat qui lui restait de la classe de grammaire. Nous sommes entrés dans le magasin, j'ai mis tous mes sous sur le comptoir et j'ai dit à la dame que je voulais un très gros bouquet de fleurs pour ma maman, mais pas des bégonias, parce qu'il y en a des tas dans notre jardin et ce n'est pas la peine d'aller en acheter ailleurs. « Nous voudrions quelque chose de bien », a dit Alceste et il est allé fourrer son nez dans les fleurs qui étaient dans la vitrine, pour voir si ça sentait bon. La dame a compté mes sous et elle m'a dit qu'elle ne pourrait pas me donner beaucoup, beaucoup de fleurs. Comme j'avais l'air très embêté, la dame m'a regardé, elle a réfléchi un peu, elle m'a dit que j'étais un mignon petit garçon, elle m'a donné des petites tapes sur la tête et puis elle m'a dit qu'elle allait arranger ça. La dame a choisi des fleurs à droite et à gauche et puis elle a mis des tas de feuilles vertes et ça, ça a plu à Alceste, parce qu'il disait que ces feuilles ressemblaient aux légumes qu'on met dans le pot-au-feu. Le bouquet était très chouette et très gros, la dame l'a enveloppé dans un papier transparent qui faisait du bruit et elle m'a dit de faire attention en le portant. Comme j'avais mon bouquet et qu'Alceste avait fini de sentir les fleurs, j'ai dit merci à la dame et nous sommes sortis.

J'étais tout content avec mon bouquet, quand nous avons rencontré Geoffroy, Clotaire et Rufus, trois copains de l'école. « Regardez Nicolas, a dit Geoffroy, ce qu'il peut avoir l'air andouille avec ses fleurs! — Tu as de la veine que j'aie des fleurs, je lui ai dit, sinon, tu recevrais une gifle! Donne-les-moi, tes fleurs, m'a dit Alceste, je veux bien les tenir pendant que tu gifles Geoffroy.» Alors, moi, j'ai donné le bouquet à Alceste et Geoffroy m'a donné

une gifle. On s'est battus et puis j'ai dit qu'il se faisait tard, alors on s'est arrêtés. Mais j'ai dû rester encore un peu, parce que Clotaire a dit : « Regardez Alceste, maintenant c'est lui qui a l'air d'une andouille, avec les fleurs! » Alors, Alceste lui a donné un grand coup sur la tête, avec le bouquet.

« Mes fleurs! j'ai crié. Vous allez casser mes fleurs! » C'est vrai, aussi! Alceste, il donnait des tas de coups avec mon bouquet et les fleurs volaient de tous les côtés parce que le papier s'était déchiré et Clotaire criait « Ça ne me fait pas mal, ça ne me fait pas mal! »

Quand Alceste s'est arrêté, Clotaire avait la tête couverte par les feuilles vertes du bouquet et c'est vrai que ça ressemblait drôlement à un pot-au-feu. Moi, j'ai commencé à ramasser mes fleurs et je leur disais, à mes copains, qu'ils étaient méchants. « C'est vrai, a dit Rufus, c'est pas chouette ce que vous avez fait aux fleurs de Nicolas! — Toi, on ne t'a pas sonné! » a répondu Geoffroy et ils ont commencé à se donner des gifles. Alceste, lui, est parti de son côté, parce que la tête de Clotaire lui avait donné faim et il ne voulait pas être en retard pour le dîner.

Moi, je suis parti avec mes fleurs. Il en manquait, il n'y avait plus de légumes ni de papier, mais ça faisait encore un beau bouquet, et puis, plus loin, j'ai rencontré Eudes.

« Tu fais une partie de billes? » il m'a demandé, Eudes. « Je ne peux pas, je lui ai répondu, il faut que je rentre chez moi donner ces fleurs à ma maman. » Mais Eudes m'a dit qu'il était encore de bonne heure et puis moi, j'aime bien jouer aux billes, je joue très bien, je vise et bing! presque toujours, je gagne. Alors, j'ai rangé les fleurs sur le trottoir et j'ai commencé à jouer avec Eudes et c'est chouette de jouer aux billes avec Eudes, parce qu'il perd souvent. L'ennui, c'est que quand il perd il n'est pas content et il m'a dit que je trichais et moi je lui ai dit qu'il était un menteur, alors, il m'a poussé et je suis tombé assis sur le bouquet et ça ne leur a pas fait du bien aux fleurs. « Je le dirai à maman, ce que tu as fait à ses fleurs », je lui ai dit à Eudes et Eudes était bien embêté. Alors, il m'a aidé à choisir les fleurs qui étaient les moins écrasées. Moi je l'aime bien Eudes, c'est un bon copain.

Je me suis remis à marcher, mon bouquet, il n'était plus bien gros, mais les fleurs qui restaient, ça allait; une fleur était un peu écrasée, mais les deux autres étaient très bien. Et alors, j'ai vu arriver Joachim sur son vélo. Joachim, c'est un copain d'école qui a un vélo.

Alors, là, j'ai bien décidé de ne pas me battre, parce que si je continuais à me disputer avec tous les copains que je rencontrais dans la rue, bientôt, il ne me resterait plus de fleurs pour donner à ma maman. Et puis, après tout, ça ne les regarde pas les copains, si je veux offrir des fleurs à ma maman, c'est mon droit et puis moi, je crois qu'ils sont jaloux, tout simplement, parce que ma maman va être très contente et elle va me donner un bon dessert et elle va dire que je suis très gentil et puis qu'est-ce qu'ils ont tous à me taquiner?

« Salut, Nicolas! » il m'a dit, Joachim. « Qu'est ce qu'il a mon bouquet? j'ai crié à Joachim. An douille toi-même! » Joachim a arrêté son vélo, il m'a regardé avec des yeux tout ronds et il m'a demandé : « Quel bouquet? — Celui-ci! » je lui ai répondu et je lui ai envoyé les fleurs à la figure. Je crois que Joachim ne s'attendait pas à recevoir des fleurs sur la figure, en tout cas, ça ne lui a pas plu du tout. Il a jeté les fleurs dans la rue et elles sont tombées sur le toit d'une auto qui passait et elles sont parties avec l'auto. « Mes fleurs! j'ai crié. Les fleurs de ma maman! — T'en fais pas, m'a dit Joachim, je prends le vélo et je rattrape l'auto! » Il est gentil, Joachim, mais il ne pédale pas vite, surtout quand ça monte, et pourtant, il s'entraîne pour le Tour de France qu'il fera quand il sera grand. Joachim est revenu en me disant qu'il n'avait pas pu rattraper l'auto, qu'elle l'avait lâché dans un col. Mais il me ramenait une fleur qui était tombée du toit de l'auto. Pas de chance, c'était celle qui était écrasée.

Joachim est parti très vite, ça descend pour aller chez lui, et moi, je suis rentré à la maison, avec ma fleur toute chiffonnée. J'avais comme un grosse boule dans la gorge. Comme quand je ramène mon Carnet de classe à la maison avec des zéros dedans.

J'ai ouvert la porte et j'ai dit à maman «Joyeux anniversaire, maman» et je me suis mis à pleurer. Maman a regardé la fleur, elle avait l'air un peu étonnée, et puis, elle m'a pris dans ses bras, elle m'a embrassé des tas et des tas de fois, elle a dit qu'elle n'avait jamais reçu un aussi beau bouquet et elle a mis la fleur dans le grand vase bleu du salon.

Vous direz ce que vous voudrez, mais ma maman, elle est chouette!

Les carnets

Cet après-midi, à l'école, on n'a pas rigolé, parce que le directeur est venu en classe nous distribuer les carnets. Il n'avait pas l'air content, le directeur, quand il est entré avec nos carnets sous le bras. «Je suis dans l'enseignement depuis des années, il a dit, le directeur, et je n'ai jamais vu une classe aussi dissipée. Les observations portées sur vos carnets par votre maîtresse en font foi. Je vais commencer à distribuer les carnets. » Et Clotaire s'est mis à pleurer. Clotaire c'est le dernier de la classe et tous les mois, dans son carnet, la maîtresse écrit des tas de choses et le papa et la maman de Clotaire ne sont pas contents et le privent de dessert et de télévision. Ils sont tellement habitués, m'a raconté Clotaire, qu'une fois par mois, sa maman ne fait pas de dessert et son papa va voir la télévision chez des voisins.

Sur mon carnet à moi il y avait : «Élève turbulent, souvent distrait. Pourrait faire mieux. » Eudes avait : « Elève dissipé. Se bat avec ses camarades. Pourrait faire mieux. » Pour Rufus, c'était : «Persiste à jouer en classe avec un sifflet à roulette, maintes fois confisqué. Pourrait faire mieux. » Le seul qui ne pouvait pas faire mieux, c'était Agnan. Agnan, c'est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse. Le directeur nous a lu le carnet d'Agnan : « Elève appliqué, intelligent. Arrivera. » Le directeur nous a dit qu'on devait suivre l'exemple d'Agnan, que nous étions des petits vauriens, que nous finirions au bagnon et que ça ferait sûrement beaucoup de peine à nos papas et à nos mamans qui devaient avoir d'autres projets pour nous. Et puis il est parti.

Nous, on était bien embêtés, parce que les carnets, nos papas doivent les signer et ça, ce n'est pas toujours très rigolo. Alors, quand la cloche a sonné la fin de la classe, au lieu de courir tous à la porte, de nous bousculer, de nous pousser et de nous jeter nos cartables à la tête comme nous le faisons d'habitude, nous sommes sortis doucement, sans rien dire. Même la maîtresse avait l'air triste. Nous, on ne lui en veut pas à la maîtresse. Il faut dire que ce mois-ci, on a un peu fait les guignols et puis Geoffroy n'aurait pas dû renverser son encrier par terre sur Joachim qui était tombé en faisant des tas de grimaces parce que Eudes lui avait donné un coup de poing sur le nez alors que c'était Rufus qui lui avait tiré les cheveux à Eudes.

Dans la rue, nous marchions pas vite, en traînant les pieds. Devant la pâtisserie on a attendu Alceste qui était entré acheter six petits pains au chocolat qu'il a commencé à manger tout de suite. «Il faut que je fasse des provisions, il nous a dit Alceste, parce que ce soir, pour le dessert... » et puis il a poussé un gros soupir, tout en mâchant. Il faut dire que sur le carnet d'Alceste, il y avait « Si cet élève mettait autant d'énergie au travail qu'à se nourrir, il serait le premier de la classe, car il pourrait faire mieux. »

Celui qui avait l'air le moins embêté, c'était Eudes. « Moi, il a dit, je n'ai pas peur. Mon papa, il ne me dit rien, je le regarde droit dans les yeux et puis lui, il signe le carnet et puis voilà! » Il a de la veine, Eudes. Quand on est arrivés au coin, on s'est séparés. Clotaire est parti en pleurant, Alceste en mangeant et Rufus en sifflant tout bas dans son sifflet à roulette.

Moi, je suis resté tout seul avec Eudes. « Si tu as peur de rentrer chez toi, c'est facile, m'a

dit Eudes. Tu viens chez moi et tu restes coucher à la maison. » C'est un copain Eudes. Nous sommes partis ensemble et Eudes m'expliquait comment il regardait son papa dans les yeux. Mais, plus on s'approchait de la maison de Eudes, moins Eudes parlait. Quand on s'est trouvés devant la porte de la maison, Eudes ne disait plus rien. On est restés là un moment et puis j'ai dit à Eudes « Alors, on entre? » Eudes s'est gratté la tête et puis il m'a dit « Attends-moi un petit moment. Je reviendrai te chercher. » Et puis Eudes est entré chez lui. Il avait laissé la porte entrouverte, alors j'ai entendu une claque, une grosse voix qui disait : « Au lit sans dessert, petit bon à rien » et Eudes qui pleurait. Je crois que pour ce qui est des yeux de son papa, Eudes n'a pas dû bien regarder.

Ce qui était embêtant, c'est que maintenant il fallait que je rentre chez moi. J'ai commencé à marcher en faisant attention de ne pas mettre les pieds sur les raies entre les pavés, c'était facile parce que je n'allais pas vite. Papa, je savais bien ce qu'il me dirait. Il me dirait que lui était toujours le premier de sa classe et que son papa à lui était très fier de mon papa à moi et qu'il ramenait de l'école des tas de tableaux d'honneur et de croix et qu'il aimerait me les montrer, mais qu'il les a perdus dans le déménagement quand il s'est marié. Et puis, papa me dirait que je n'arriverais à rien, que je serais pauvre et que les gens diraient ça c'est Nicolas, celui qui avait des mauvaises notes à l'école, et ils me montreraient du doigt et je les ferais rigoler.

Après, papa me dirait qu'il se saignait aux quatre veines pour me donner une éducation soignée et pour que je sois armé pour la vie et que moi j'étais un ingrat et que je ne souffrais même pas de la peine que je faisais à mes pauvres parents et que je n'aurai pas de dessert et pour ce qui est du cinéma, on attendra le prochain carnet.

Il va me dire tout ça, mon papa, comme le mois dernier et le mois d'avant, mais moi, j'en ai assez. Je vais lui dire que je suis très malheureux, et Puisque c'est comme ça, eh bien je vais quitter la maison et partir très loin et on me regrettera beaucoup et je ne reviendrai que dans des tas d'années et j'aurai beaucoup d'argent et papa aura honte de m'avoir dit que je n'arriverai à rien et les gens n'oseront pas me montrer du doigt pour rigoler et avec mon argent j'emmènerai papa et maman au cinéma et tout le monde dira : « Regardez, c'est Nicolas qui a des tas d'argent et le cinéma c'est lui qui le paie à son papa et à sa maman, même s'ils n'ont pas été très gentils avec lui » et au cinéma, j'emmènerai aussi la maîtresse et le directeur de l'école et je me suis trouvé devant chez moi.

En pensant à tout ça et me racontant des chouettes histoires, j'avais oublié mon carnet et j'avais marché très vite. J'ai eu une grosse boule dans la gorge et je me suis dit que peut-être il valait mieux partir tout de suite et ne revenir que dans des tas d'années, mais il commençait à faire nuit et maman n'aime pas que je sois dehors quand il est tard. Alors, je suis entré.

Dans le salon, papa était en train de parler avec maman. Il avait des tas de papiers sur la table devant lui et il n'avait pas l'air content. « C'est incroyable, disait papa, à voir ce que l'on dépense dans cette maison, on croirait que je suis un multimillionnaire! Regarde-moi ces factures! Cette facture du boucher! Celle de l'épicier! Oh, bien sûr, l'argent c'est moi qui dois le trouver! » Maman n'était pas contente non plus et elle disait à papa qu'il n'avait aucune idée du coût de la vie et qu'un jour il devrait aller faire des courses avec elle et qu'elle retournerait chez sa mère et qu'il ne fallait pas discuter de cela devant l'enfant. Moi, alors, j'ai donné le carnet à papa. Papa, il a ouvert le carnet, il a signé et il me l'a rendu en disant : « L'enfant n'a rien à voir là-dedans. Tout ce que je demande, c'est que l'on m'explique pourquoi le gigot coûte ce prix-là! — Monte jouer dans ta chambre, Nicolas », m'a dit maman. « C'est ça, c'est ça », a dit papa.

Je suis monté dans ma chambre, je me suis couché sur le lit et je me suis mis à pleurer. C'est vrai ça, si mon papa et ma maman m'aimaient, ils s'occuperaient un peu de moi!

Louissette

Je n'étais pas content quand maman m'a dit qu'une de ses amies viendrait prendre le thé avec sa petite fille. Moi, je n'aime pas les filles. C'est bête, ça ne sait pas jouer à autre chose qu'à la poupée et à la marchande et ça pleure tout le temps. Bien sûr, moi aussi je pleure quelquefois, mais c'est pour des choses graves, comme la fois où le vase du salon s'est cassé et papa m'a grondé et ce n'était pas juste parce que je ne l'avais pas fait exprès et puis ce vase il était très laid et je sais bien que papa n'aime pas que je joue à la balle dans la maison, mais dehors il pleuvait.

« Tu seras bien gentil avec Louissette, m'a dit maman, c'est une charmante petite fille et je veux que tu lui montres que tu es bien élevé. »

Quand maman veut montrer que je suis bien élevé, elle m'habille avec le costume bleu et la chemise blanche et j'ai l'air d'un guignol. Moi j'ai dit à maman que j'aimerais mieux aller avec les copains au cinéma voir un film de cow-boys, mais maman elle m'a fait des yeux comme quand elle n'a pas envie de rigoler.

« Et je te prie de ne pas être brutal avec cette petite fille, sinon, tu auras affaire à moi, a dit maman, compris? » A quatre heures, l'amie de maman est venue avec sa petite fille. L'amie de maman m'a embrassé, elle m'a dit, comme tout le monde, que j'étais un grand garçon, elle m'a dit aussi « Voilà Louissette. » Louissette et moi, on s'est regardés. Elle avait des cheveux jaunes, avec des nattes, des yeux bleus, un nez et une robe rouges. On s'est donné les doigts, très vite. Maman a servi le thé, et ça, c'était très bien, parce que, quand il y a du monde pour le thé, il y a des gâteaux au chocolat et on peut en reprendre deux fois. Pendant le goûter, Louissette et moi on n'a rien dit. On a mangé et on ne s'est pas regardés. Quand on a en fini, maman a dit : «Maintenant, les enfants, allez vous amuser. Nicolas, emmène Louissette dans ta chambre et montre-lui tes beaux jouets. » Maman elle a dit ça avec un grand sourire, mais en même temps elle m'a fait des yeux, ceux avec lesquels il vaut mieux ne pas rigoler. Louissette et moi on est allés dans ma chambre, et là, je ne savais pas quoi lui dire. C'est Louissette qui a dit, elle a dit «Tu as l'air d'un singe. » Ça ne m'a pas plu, ça, alors je lui ai répondu : « Et toi, tu n'es qu'une fille! » et elle m'a donné une gifle. J'avais bien envie de me mettre à pleurer, mais je me suis retenu, parce que maman voulait que je sois bien élevé, alors, j'ai tiré une des nattes de Louissette et elle m'a donné un coup de pied à la cheville. Là, il a fallu quand même que je fasse « ouille, ouille »parce que ça faisait mal. J'allais lui donner une gifle, quand Louissette a changé de conversation, elle m'a dit « Alors, ces jouets, tu me les montres? » J'allais lui dire que c'était des jouets de garçon, quand elle a vu mon ours en peluche, celui que j'avais rasé à moitié une fois avec le rasoir de papa. Je l'avais rasé à moitié seulement, parce que le rasoir de papa n'avait pas tenu le coup. « Tu joues à la poupée? » elle m'a demandé Louissette, et puis elle s'est mise à rire. J'allais lui tirer une natte et Louissette levait la main pour me la mettre sur la figure, quand la porte s'est ouverte et nos deux mamans sont entrées. « Alors, les enfants, a dit maman, vous vous amusez bien? — Oh, oui madame! » a dit Louissette avec des yeux tout ouverts et puis elle a fait bouger ses paupières très vite et maman l'a embrassée en disant : «Adorable, elle est adorable! C'est un vrai petit poussin! » et Louissette travaillait dur avec les paupières. «Montre tes beaux livres d'images à Louissette », m'a dit ma maman, et l'autre maman a dit que nous étions deux petits poussins et elles sont parties.

Moi, j'ai sorti mes livres du placard et je les ai donnés à Louissette, mais elle ne les a pas regardés et elle les a jetés par terre, même celui où il y a des tas d'Indiens et qui est terrible : « Ça ne m'intéresse pas tes livres, elle m'a dit, Louissette, t'as pas quelque chose de plus rigolo? » et puis elle a regardé dans le placard et elle a vu mon avion, le chouette, celui qui a

un élastique, qui est rouge et qui vole. « Laisse ça, j'ai dit, c'est pas pour les filles, c'est mon avion ! » et j'ai essayé de le reprendre, mais Louissette s'est écartée. « Je suis l'invitée, elle a dit, j'ai le droit de jouer avec tous tes jouets, et situ n'es pas d'accord, j'appelle ma maman et on verra qui a raison ! » Moi, je ne savais pas quoi faire, je ne voulais pas qu'elle le casse, mon avion, mais je n'avais pas envie qu'elle appelle sa maman, parce que ça ferait des histoires. Pendant que j'étais là, à penser, Louissette a fait tourner l'hélice pour remonter l'élastique et puis elle a lâché l'avion. Elle l'a lâché par la fenêtre de ma chambre qui était ouverte, et l'avion est parti. « Regarde ce que tu as fait, j'ai crié. Mon avion est perdu ! » et je me suis mis à pleurer. « Il n'est pas perdu, ton avion, bêta, m'a dit Louissette, regarde, il est tombé dans le jardin, on n'a qu'à aller le chercher. »

Nous sommes descendus dans le salon et j'ai demandé à maman si on pouvait sortir jouer dans le jardin et maman a dit qu'il faisait trop froid, mais Louissette a fait le coup des paupières et elle a dit qu'elle voulait voir les jolies fleurs. Alors, ma maman a dit qu'elle était un adorable poussin et elle a dit de bien nous couvrir pour sortir. Il faudra que j'apprenne, pour les paupières, ça a l'air de marcher drôlement, ce truc !

Dans le jardin, j'ai ramassé l'avion, qui n'avait rien, heureusement, et Louissette m'a dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? Je ne sais pas, moi, je lui ai dit, tu voulais voir les fleurs, regarde-les, il y en a des tas par là. » Mais Louissette m'a dit qu'elle s'en moquait de mes fleurs et qu'elles étaient minables. J'avais bien envie de lui taper sur le nez, à Louissette, mais je n'ai pas osé, parce que la fenêtre du salon donne sur le jardin, et dans le salon il y avait les mamans. « Je n'ai pas de jouets, ici, sauf le ballon de football, dans le garage. » Louissette m'a dit que ça, c'était une bonne idée. On est ailes chercher le ballon et moi j'étais très embêté, j'avalais peur que les copains me voient jouer avec une fille. « Tu te mets entre les arbres, m'a dit Louissette, et tu essaies d'arrêter le ballon. »

Là, elle m'a fait rire, Louissette, et puis, elle a pris de l'élan et, boum ! un shoot terrible ! La balle, je n'ai pas pu l'arrêter, elle a cassé la vitre de la fenêtre du garage.

Les mamans sont sorties de la maison en courant. Ma maman a vu la fenêtre du garage et elle a compris tout de suite. « Nicolas ! elle m'a dit, au lieu de Jouer à des jeux brutaux, tu ferais mieux de t'occuper de tes invités, surtout quand ils sont aussi gentils que Louissette ! » Moi, j'ai regardé Louissette, elle était plus loin, dans le jardin, en train de Sentir les bégonias.

Le soir, j'ai été privé de dessert, mais ça ne fait rien, elle est chouette, Louissette, et quand on sera grands, on se mariera.

Elle a un shoot terrible !

On a répété pour le ministre

On nous a fait tous descendre dans la cour et le directeur est venu nous parler. « Mes chers enfants, il nous a dit, j'ai le grand plaisir de vous annoncer qu'à l'occasion de son passage dans notre ville Monsieur le Ministre va nous faire l'honneur de venir visiter cette école. Vous n'ignorez peut-être pas que Monsieur le Ministre est un ancien élève de l'école. Il est pour vous un exemple, un exemple qui prouve qu'en travaillant bien il est possible d'aspirer aux plus hautes destinées. Je tiens à ce que Monsieur le Ministre reçoive ici un accueil inoubliable et je compte sur vous pour m'aider dans ce but. » Et le directeur a envoyé Clotaire et Joachim au piquet parce qu'ils se battaient.

Après, le directeur a réuni tous les professeurs et les surveillants autour de lui et il leur a dit qu'il avait des idées terribles pour recevoir le ministre. Pour commencer, on allait tous

chanter *La Marseillaise* et puis après, trois petits s'avanceraient avec des fleurs et ils donneraient les fleurs au ministre. C'est vrai qu'il a des chouettes idées le directeur et ce sera une bonne surprise pour le ministre de recevoir des fleurs, il ne s'y attend sûrement pas. Notre maîtresse a eu l'air inquiète, je me demande pourquoi. Je la trouve nerveuse, ces derniers temps, la maîtresse.

Le directeur a dit qu'on allait commencer la répétition tout de suite et là, on a été rudement contents, parce qu'on n'allait pas aller en classe. Mademoiselle Vanderblergue, qui est professeur de chant, nous a fait chanter *La Marseillaise*. Il paraît que ce n'était pas trop réussi, pourtant, on faisait un drôle de bruit. C'est vrai que nous, nous étions un peu en avance sur les grands. Eux, ils en étaient au jour de gloire qui est arrivé et nous, nous en étions déjà au deuxième étendard sanglant qui est levé, sauf Rufus qui ne connaît pas les paroles et qui faisait « lalala » et Alceste qui ne chantait pas parce qu'il était en train de manger un croissant. Mademoiselle Vanderblergue a fait des grands gestes avec les bras pour nous faire taire, mais au lieu de gronder les grands qui étaient en retard, elle nous a grondés nous qui avons gagné et ce n'est pas juste. Peut-être, ce qui a mis en colère mademoiselle Vanderblergue, c'est que Rufus, qui chante en fermant les yeux, n'avait pas vu qu'il fallait s'arrêter et il avait continué à faire « lalala ». Notre maîtresse a parlé au directeur et à mademoiselle Vanderblergue et puis le directeur nous a dit que seuls les grands chanteraient, les petits feraient semblant. On a essayé et ça a très bien marché, mais il y avait moins de bruit et le directeur a dit à Alceste que ce n'était pas la peine de faire des grimaces pareilles pour faire semblant de chanter et Alceste lui a répondu qu'il ne faisait pas semblant de chanter, qu'il mâchait et le directeur a poussé un gros soupir.

«Bon, a dit le directeur, après *La Marseillaise*, On va faire avancer trois petits. » Le directeur nous a regardés et puis il a choisi Eudes, Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, et moi. «Dommage que ce ne soit pas des filles, adit le directeur, on pourrait les habiller en bleu, blanc et rouge, ou alors, ce qui se fait parfois, on leur met un noeud dans les cheveux, c'est du meilleur effet. » « Si on me met un noeud dans les cheveux, ça va fumer », a dit Eudes. Le directeur a tourné la tête très vite et il a regardé Eudes avec un oeil tout grand et l'autre tout petit, à cause du sourcil qu'il avait mis dessus. «Qu'est-ce que tu as dit? » a demandé le directeur, alors notre maîtresse a dit très vite : «Rien, monsieur le directeur, il a toussé. — Mais non, mademoiselle, a dit Agnan, je l'ai entendu, il a dit... » Mais la maîtresse ne l'a pas laissé finir, elle lui a dit qu'elle ne lui avait rien demandé. «Exactement, sale cafard, a dit Eudes, on ne t'a pas sonné. » Agnan s'est mis à pleurer et à dire que personne ne l'aimait et qu'il était très malheureux et qu'il se sentait mal et qu'il allait en parler à son papa et qu'on allait voir ce qu'on allait voir et la maîtresse a dit à Eudes de ne pas parler sans avoir la permission et le directeur s'est passé la main sur la figure comme pour l'essuyer et il a demandé à la maîtresse si cette petite conversation était terminée et s'il pouvait continuer, la maîtresse elle est devenue toute rouge et ça lui allait très bien, elle est presque aussi jolie que maman, mais chez nous c'est plutôt papa qui devient rouge.

« Bien, a dit le directeur, ces trois enfants vont s'avancer vers Monsieur le Ministre et vont lui offrir des fleurs. Il me faut quelque chose qui ressemble à des bouquets de fleurs pour la répétition. » Le Bouillon, qui est le surveillant, a dit « J'ai une idée, monsieur le directeur, je reviens tout de suite », et il est parti en courant et il est revenu avec trois plumeaux. Le directeur a eu l'air un peu surpris et puis il a dit que oui, après tout, pour la répétition, ça ferait l'affaire. Le Bouillon nous a donné un plumeau à chacun, à Eudes, à Agnan et à moi. « Bien, a dit le directeur, maintenant, les enfants, nous allons supposer que je suis Monsieur le Ministre, alors vous, vous vous avancez et vous me donnez les plumeaux. » Nous, on fait comme il avait dit, le directeur, et on lui a donné les plumeaux. Le directeur tenait les plumeaux dans les bras, quand tout d'un coup il s'est fâché. Il a regardé Geoffroy et il lui a

dit «Vous, là-bas! Je vous ai vu rire. J'aimerais bien que vous nous disiez ce qu'il y a de tellement drôle, pour que nous puissions tous en profiter. C'est ce que vous avez dit, m'sieu, a répondu Geoffroy, l'idée de mettre des noeuds dans les cheveux de Nicolas, Eudes et ce sale chouchou d'Agnan, c'est ça qui m'a fait rigoler! Tu veux un coup de poing sur le nez?» a demandé Eudes. « Ouais », j'ai dit, et Geoffroy m'a donné une gifle. On a commencé à se battre et les autres copains s'y sont mis aussi, sauf Agnan qui se roulait par terre en criant qu'il n'était pas un sale chouchou et que personne ne l'aimait et que son papa se plaindrait au ministre. Le directeur agitait ses plumeaux et criait : « Arrêtez! Mais arrêtez! » Tout le monde courait partout, mademoiselle Vanderblergue s'est trouvée mal, c'était terrible.

Le lendemain, quand le ministre est venu, ça c'est bien passé, mais nous on ne l'a pas vu, parce qu'on nous avait mis dans la buanderie, et même si le ministre avait voulu nous voir il n'aurait pas pu Parce que la porte était fermée à clef.

Il a de drôles d'idées, le directeur!

Je fume

J'étais dans le jardin et je ne faisais rien, quand est venu Alceste et il m'a demandé ce que je faisais et je lui ai répondu : « Rien. »

Alors, Alceste m'a dit : « Viens avec moi, j'ai quelque chose à te montrer, on va rigoler. » Moi, j'ai tout de suite suivi Alceste, on s'amuse bien tous les deux. Alceste, je ne sais pas si je vous l'ai dit, c'est un copain qui est très gros et qui mange tout le temps. Mais là, il ne mangeait pas, il avait la main dans la poche et, pendant que nous marchions dans la rue, il regardait derrière lui comme pour voir si on ne nous suivait pas. « Qu'est-ce que tu veux me montrer, Alceste? » j'ai demandé. « Pas encore », il m'a dit.

Enfin, quand on a tourné le coin de la rue, Alceste a sorti de sa poche un gros cigare. «Regarde, il m'a dit, et c'est un vrai, pas en chocolat! »Ça, qu'il n'était pas en chocolat, il n'avait pas besoin de me le dire, si le cigare avait été en chocolat, Alceste ne me l'aurait pas montré, il l'aurait mangé.

Moi, j'étais un peu déçu, Alceste m'avait dit qu'on allait rigoler. « Et qu'est-ce qu'on va faire avec ce cigare? » j'ai demandé. « Cette question! m'a répondu Alceste, on va le fumer, pardi! » Je n'étais pas tellement sûr que ce soit une bonne idée de fumer le cigare, et puis, j'avais bien l'impression que ça ne plairait pas à maman et à papa, mais Alceste m'a demandé si mon papa et ma maman m'avaient défendu de fumer le cigare. J'ai réfléchi, et là, je dois dire que papa et maman m'ont défendu de faire des dessins sur les murs de ma chambre, de parler à table quand il y a des invités sans que je sois interrogé, de remplir la baignoire pour jouer avec mon bateau, de manger des gâteaux avant le dîner, de claquer les portes, de me mettre les doigts dans le nez et de dire des gros mots, mais, de fumer le cigare, ça, papa et maman ne me l'ont jamais défendu.

«Tu vois, m'a dit Alceste. De toute façon, pour qu'on n'ait pas d'histoires, nous allons nous cacher quelque part où nous pourrions fumer tranquillement. » Moi, j'ai proposé qu'on aille dans le terrain vague qui n'est pas loin de la maison. Papa, il n'y va jamais. Alceste a dit que c'était une bonne idée et nous allions déjà passer la palissade pour entrer dans le terrain vague, quand Alceste s'est frappé le front. «Tu as du feu? » il m'a demandé, je lui ai répondu que non. «Ben alors, a dit Alceste, comment on va faire pour le fumer, ce cigare? » J'ai proposé qu'on demande du feu à un monsieur dans la rue, je l'ai déjà vu faire à mon papa et c'est très amusant, parce que l'autre monsieur essaie toujours d'allumer son briquet et avec le vent il ne peut pas, alors il donne sa cigarette à papa et papa appuie sa cigarette contre celle du monsieur et la cigarette du monsieur est toute chiffonnée et le monsieur n'est

pas tellement content. Mais Alceste m'a dit que j'étais tombé sur la tête et que jamais un monsieur ne voudrait nous donner du feu parce qu'on était trop petits. Dommage, ça m'aurait amusé de chiffonner la cigarette d'un monsieur avec notre gros cigare. « Et si on allait acheter des allumettes chez un marchand de tabac? » j'ai dit. « T'as des Sous? » m'a demandé Alceste. Moi j'ai dit qu'on pourrait se cotiser comme à la fin de l'année, à l'école, pour acheter un cadeau à la maîtresse. Alceste s'est fâché, il a dit que lui il mettait le cigare, qu'il était juste que je paie les allumettes. « Tu l'as payé, le cigare? » j'ai demandé. « Non, m'a dit Alceste, je l'ai trouvé dans le tiroir du bureau de mon papa, et, comme mon papa ne fume pas le cigare, ça ne va pas le priver et il ne verra jamais que le cigare n'est plus là. — Si t'as pas payé le cigare, il n'y a pas de raison que je paie les allumettes », j'ai dit. Finalement, j'ai accepté d'acheter les allumettes, à condition qu'Alceste vienne avec moi dans le bureau de tabac, j'avais un peu peur d'y aller seul.

Nous sommes entrés dans le bureau de tabac et la dame nous a demandé : « Qu'est-ce que vous vouiez, mes lapins? — Des allumettes » j'ai dit. « C'est pour nos papas », a dit Alceste, mais ça, ce n'était pas malin, parce que la dame s'est méfiée et elle a dit que nous ne devions pas jouer avec des allumettes, qu'elle ne voulait pas nous en vendre et que nous étions des petits garnements. Moi, j'aimais mieux avant, quand Alceste et moi on était des lapins.

Nous sommes sortis du bureau de tabac et nous étions bien embêtés. C'est difficile de fumer le cigare, quand on est petit! « Moi j'ai un cousin qui est boy-scout, m'a dit Alceste. Il paraît qu'on lui a appris à faire du feu en frottant des bouts de bois. Si on était boy-scouts, on saurait comment faire pour fumer le cigare. » Je ne savais pas qu'on apprenait ces choses-là, chez les boy-scouts, mais il ne faut pas croire tout ce que raconte Alceste. Moi, je n'ai jamais vu de boy-scout fumer le cigare.

« J'en ai assez de ton cigare, j'ai dit à Alceste, je rentre chez moi. — Oui, a dit Alceste, d'ailleurs je commence à avoir faim et je ne veux pas être en retard pour le goûter, il y a du baba. » Et, tout d'un coup, on a vu par terre, sur le trottoir, une boîte d'allumettes! Vite, on l'a ramassée et on a vu qu'il restait une allumette dedans. Alceste était tellement nerveux qu'il en a oublié son baba. Et pour qu'Alceste oublie un baba, il faut qu'il soit drôlement nerveux! « Allons vite dans le terrain vague! » a crié Alceste.

Nous avons couru et nous avons passé la palissade, là où il manque une planche. Il est chouette le terrain vague, nous y allons souvent, pour jouer. Il y a de tout, là-bas : de l'herbe, de la boue, des pavés, des vieilles caisses, des boîtes de conserve, des chats et surtout, surtout, une auto! C'est une vieille auto, bien sûr, elle n'a plus de roues, ni de moteur, ni de portes, mais nous, on s'amuse bien là-dedans, on fait vrom, vrom et on joue aussi à l'autobus, ding, ding, fin de section, complet. C'est terrible!

« Nous allons fumer dans l'auto », a dit Alceste. Nous y sommes entrés et, quand nous sommes assis, les ressorts dans les fauteuils ont fait un drôle de bruit, comme le fauteuil de pépé, chez mémé, que mémé ne veut pas faire arranger parce qu'il lui rappelle pépé.

Alceste a mordu le bout du cigare et il l'a crache. Il m'a dit qu'il avait vu faire ça dans un film de bandits. Et puis, on a fait bien attention de ne pas gâcher l'allumette et tout s'est bien passé. Alceste, comme le cigare était à lui, c'était lui qui commençait, aspirait en faisant des tas de bruit et il y avait beaucoup de fumée. Le premier coup, ça l'a surpris, Alceste, ça l'a fait tousser et il m'a passé le cigare. J'ai aspiré, moi aussi, et, je dois dire que je n'ai pas trouvé ça tellement bon et ça m'a fait tousser, aussi. « Tu ne sais pas, m'a dit Alceste, regarde! La fumée par le nez! » Et Alceste a pris le cigare et il a essayé de faire passer la fumée par son nez, et ça, ça l'a rudement fait tousser. Moi, j'ai essayé à mon tour et j'ai mieux réussi, mais la fumée m'a fait piquer les yeux. On rigolait bien.

On était là à se passer le cigare, quand Alceste m'a dit : « Ça me fait tout chose, je n'ai plus faim. » Il était vert, Alceste, et puis, tout d'un coup, il a été drôlement malade. Le cigare, on

l'a jeté, moi, j'avais la tête qui me tournait et j'avais un peu envie de pleurer. « Je rentre chez ma maman », a dit Alceste et il est parti en se tenant le ventre. Je crois qu'il ne mangera pas de baba ce soir.

Je suis rentré à la maison, aussi. Ça n'allait pas très fort. Papa était assis dans le salon en fumant sa pipe, maman tricotait et moi j'ai été malade. Maman était très inquiète, elle m'a demandé ce que j'avais, je lui ai dit que c'était la fumée, mais je n'ai pas pu continuer à lui expliquer le coup du cigare, parce que j'ai encore été malade. « Tu vois, a dit maman à papa, je t'ai toujours dit que cette pipe empestait! » Et, à la maison, depuis que j'ai fumé le cigare, papa n'a plus le droit de fumer la pipe.

Le petit poucet

La maîtresse nous a expliqué que le directeur de l'école allait partir, il prenait sa retraite. Pour fêter ça, on prépare des choses terribles, à l'école, on va faire comme pour la distribution des prix : les papas et les mamans viendront, on mettra des chaises dans la grande classe, des fauteuils pour le directeur et les professeurs, des guirlandes et une estrade pour faire la représentation. Les comiques, comme d'habitude, ça va être nous, les élèves.

Chaque classe prépare quelque chose. Les grands vont faire la gymnastique, ils se mettent tous les uns sur les autres et celui qui est le plus haut, il agite un petit drapeau et tout le monde applaudit. Ils ont fait ça, l'année dernière, pour la distribution des prix et c'était très chouette, même si à la fin ça a un peu raté pour le drapeau, parce qu'ils sont tombés avant de l'agiter. La classe au-dessus de la nôtre va danser, ils seront tous habillés en paysans, avec des sabots, ils se mettront en rond, taperont sur l'estrade avec les sabots, mais au lieu d'agiter un drapeau, ils agiteront des mouchoirs en criant « youp-là! » Eux aussi, ils ont fait ça l'année dernière, c'était moins bien que la gymnastique, mais ils ne sont pas tombés. Il y a une classe qui va chanter Frère Jacques et un ancien élève qui va réciter un compliment et nous dire que c'est parce que le directeur lui a donné de bons conseils qu'il est devenu un homme et secrétaire à la mairie.

Nous, ça va être formidable! La maîtresse nous a dit que nous allons jouer une pièce! Une pièce comme dans les théâtres et dans la télévision de Clotaire, parce que papa n'a pas voulu encore en acheter une.

La pièce s'appelle Le Petit Poucet et le Chat Botté, et aujourd'hui, en classe, nous faisons la première répétition, la maîtresse doit nous dire quels rôles on va jouer. Geoffroy, à tout hasard, est venu habillé en cow-boy, son papa est très riche et il lui achète des tas de choses, mais la maîtresse n'a pas tellement aimé le déguisement de Geoffroy. « Je t'ai déjà prévenu, Geoffroy, elle lui a dit, que je n'aime pas te voir venir à l'école déguisé. D'ailleurs, il n'y a pas de cow-boys dans cette pièce. — Pas de cow-boys? a demandé Geoffroy, et vous appelez ça une pièce? Ça va être rien moche! » et la maîtresse l'a mis au piquet.

L'histoire de la pièce est très compliquée et je n'ai pas très bien compris quand la maîtresse nous l'a racontée. Je sais qu'il y a le Petit Poucet qui cherche ses frères et il rencontre le Chat Botté et il y a le marquis de Carabas et un ogre qui veut manger les frères du Petit Poucet et le Chat Botté aide le Petit Poucet et l'ogre est vaincu et il devient gentil et je crois qu'à la fin il ne mange pas les frères du Petit Poucet et tout le monde est content et ils mangent autre chose.

« Voyons, a dit la maîtresse, qui va jouer le rôle du Petit Poucet? — Moi, mademoiselle, a dit Agnan. C'est le rôle principal et je suis le premier de la classe! » C'est vrai qu'Agnan est le premier de la classe, c'est aussi le chouchou et un mauvais camarade qui pleure tout le

temps et qui porte des lunettes et on ne peut pas lui taper dessus a cause d'elles. «T'as une tête à jouer le Petit Poucet, comme moi à faire de la dentelle! » a dit Eudes, un copain, et Agnan s'est mis à pleurer et la maîtresse a mis Eudes au piquet, à côté de Geoffroy.

« Il me faut un ogre, maintenant, a dit la maîtresse, un ogre qui a envie de manger le Petit poucet! » Moi, j'ai proposé que l'ogre soit Alceste, parce qu'il est très gros et il mange tout le temps. Mais Alceste n'était pas d'accord, il a regardé Agnan et il a dit : «Je ne mange pas de ça, moi!» C'est la première fois que je lui vois l'air dégoûté, à Alceste, c'est vrai que l'idée de manger Agnan, ce n'est pas tellement appétissant. Agnan s'est vexé qu'on ne veuille pas le manger. «Si tu ne retires pas ce que tu as dit, a crié Agnan, je me plaindrai à mes parents et je te ferai renvoyer de l'école! — Silence! a crié la maîtresse. Alceste, tu feras la foule des villageois et puis aussi, tu seras le souffleur, pour aider tes camarades pendant la représentation. »L'idée de souffler aux copains, comme quand ils sont au tableau, ça l'a amusé, Alceste, il a pris un biscuit dans sa poche, se l'est mis dans la bouche et il a dit : « D'ac! — En voilà une façon de s'exprimer, a crié la maîtresse, veux-tu parler correctement! — D'ac, mademoiselle », a corrigé Alceste et la maîtresse a poussé un gros soupir, elle a l'air fatiguée, ces jours-ci.

Pour le Chat Botté, la maîtresse avait d'abord choisi Maixent. Elle lui avait dit qu'il aurait un beau costume, une épée, des moustaches et une queue. Maixent était d'accord pour le beau costume, les moustaches et surtout l'épée, mais il ne Voulait rien savoir pour la queue. « J'aurai l'air d'un singe », il a dit. « Ben quoi, a dit Joachim, tu Seras naturel! » et Maixent lui a donné un coup de pied, Joachim lui a rendu une gifle, la maîtresse les a mis tous les deux au piquet et elle m'a dit que le Chat Botté ce serait moi et que si ça ne me plaisait pas c'était le même prix, parce qu'elle commençait a en avoir assez de cette bande de garnements et elle plaignait beaucoup nos parents d'avoir à nous élever et que si ça continuait comme ça on finirait au bagne et elle plaignait les gardiens.

Après avoir choisi Rufus pour faire l'ogre et Clotaire le marquis de Carabas, la maîtresse nous a donné des feuilles écrites à la machine, où il y avait ce que nous avons à dire. La maîtresse a vu qu'il y avait des tas d'acteurs au piquet, alors, elle leur a dit de revenir pour aider Alceste à faire la foule des villageois. Alceste n'était pas content, il voulait faire la foule tout seul, mais la maîtresse lui a dit de se taire. « Bon, a dit la maîtresse, on va commencer, lisez bien vos rôles. Agnan, voilà ce que tu vas faire tu arrives ici, tu es désespéré, c'est la forêt, tu cherches tes frères et tu te trouves devant Nicolas, le Chat Botté. Vous autres, la foule, vous dites, tous ensemble : mais, c'est le Petit Poucet et le Chat Botté! Allons-y. »

Nous nous sommes mis devant le tableau noir. Moi, j'avais une règle à ma ceinture pour faire semblant que c'était l'épée et Agnan a commencé à lire son rôle. « Mes frères, il a dit, où sont mes pauvres frères! — Mes frères, a crié Alceste, où sont mes pauvres frères! — Mais enfin, Alceste, que fais-tu? » a demandé la maîtresse. « Ben quoi, a répondu Alceste, je suis le souffleur, alors, je souffle! — Mademoiselle, a dit Agnan, quand Alceste souffle, il m'envoie des miettes de biscuit sur mes lunettes et je n'y vois plus rien! Je me plaindrai à mes parents! » Et Agnan a enlevé ses lunettes pour les essuyer, alors, Alceste en a vite profité et il lui a donné une gifle. « Sur le nez! a crié Eudes, tape sur le nez! » Agnan s'est mis à crier et à pleurer. Il a dit qu'il était malheureux et qu'on voulait le tuer et il s'est roulé par terre. Maixent, Joachim et Geoffroy ont commencé à faire la foule : « Mais c'est le Petit Poucet, ils disaient, et le Chat Botté! »Moi je me battais avec Rufus. J'avais la règle et lui un plumier. La répétition marchait drôlement bien, quand tout d'un coup, la maîtresse a crié «Assez! A vos places! Vous ne jouerez pas cette pièce pendant la fête. Je ne veux pas que monsieur le Directeur voie ça! » Nous sommes tous restés la bouche ouverte.

C'était la première fois que nous entendions la maîtresse punir le directeur!

Le vélo

Papa ne voulait pas m'acheter de vélo. Il disait toujours que les enfants sont très imprudents et qu'ils veulent faire des acrobaties et qu'ils cassent leurs vélos et qu'ils se font mal. Moi, je disais à papa que je serais prudent et puis je pleurais et puis je boudais et puis je disais que j'allais quitter la maison, et, enfin, papa a dit que j'aurais un vélo si j'étais parmi les dix premiers à la composition d'arithmétique.

C'est pour ça que j'étais tout content hier en rentrant de l'école, parce que j'étais dixième à la composition. Papa, quand il l'a su, il a ouvert des grands yeux et il a dit : «Ça alors, eh ben ça alors» et maman m'a embrassé et elle m'a dit que papa m'achèterait tout de suite un beau vélo et que c'était très bien d'avoir réussi ma composition d'arithmétique, il faut dire que j'ai eu de la chance, parce qu'on n'était que onze pour faire la composition, tous les autres copains avaient la grippe et le onzième c'était Clotaire qui est toujours le dernier mais lui ce n'est pas grave parce qu'il a déjà un vélo.

Aujourd'hui, quand je suis arrivé à la maison, j'ai vu papa et maman qui m'attendaient dans le jardin avec des gros sourires sur la bouche.

«Nous avons une surprise pour notre grand garçon! » a dit maman et elle avait des yeux qui rigolaient, et papa est allé dans le garage et il a ramené, vous ne le devinerez pas : un vélo! Un vélo rouge et argent qui brillait, avec une lampe et une sonnette. Terrible! Moi, je me suis mis à courir et puis, j'ai embrassé maman, j'ai embrassé papa et j'ai embrassé le vélo. «Il faudra me promettre d'être prudent, a dit papa, et de ne pas faire d'acrobaties!» J'ai promis, alors maman m'a embrassé, elle m'a dit que j'étais son grand garçon à elle et qu'elle allait préparer une crème au chocolat pour le dessert et elle est rentrée dans la maison. Ma maman et mon papa sont les plus chouettes du monde!

Papa, il est resté avec moi dans le jardin. « Tu sais, il m'a dit, que j'étais un drôle de champion cycliste et que si je n'avais pas connu ta mère, je serais peut-être passé professionnel? » Ça, je ne le savais pas. Je savais que papa avait été un champion terrible de football, de rugby, de natation et de boxe, mais pour le vélo, c'était nouveau. «Je vais te montrer », a dit papa, et il s'est assis sur mon vélo et il a commencé à tourner dans le jardin. Bien sûr, le vélo était trop petit pour papa et il avait du mal avec ses genoux qui lui remontaient jusqu'à la figure, mais il se débrouillait.

« C'est un des spectacles les plus grotesques auxquels il m'ait été donné d'assister depuis la dernière fois que je t'ai vu! » Celui qui avait parlé c'était monsieur Blédurt, qui regardait par-dessus la haie du jardin. Monsieur Blédurt c'est notre voisin, qui aime bien taquiner papa. «Tais-toi, lui a répondu papa, tu n'y connais rien au vélo! — Quoi? a crié monsieur Blédurt, sache, pauvre ignorant, que j'étais champion interrégional amateur et que je serais passé professionnel si je n'avais pas connu ma femme! » Papa s'est mis à rire. « Champion, toi? il a dit, papa. Ne me fais pas rire, tu sais à peine te tenir sur un tricycle! » Ça, ça ne lui a pas plu à monsieur Blédurt. « Tu vas voir », il a dit et il a sauté par-dessus la haie. « Passe-moi ce vélo », il a dit monsieur Blédurt en mettant la main sur le guidon, mais papa refusait de lâcher le vélo. «On ne t'a pas fait signe, Blédurt, a dit papa, rentre dans ta tanière! — Tu as peur que je te fasse honte devant ton malheureux enfant? » a demandé monsieur Blédurt. « Tais-toi, tiens, tu me fais de la peine, voilà ce que tu me fais! » a dit papa, il a arraché le guidon des mains de monsieur Blédurt et il a recommencé à tourner dans le jardin. «Grotesque! » a dit monsieur Blédurt, « Ces paroles d'envie ne m'atteignent pas », a répondu papa.

Moi, je courais derrière papa et je lui ai demandé Si je pourrais faire un tour sur mon vélo, mais il ne m'écoutait pas, parce que monsieur Blédurt s'est mis à rigoler en regardant papa

et papa a dérapé sur les bégonias. « Qu'est-ce que tu as à rire bêtement? » a demandé papa. « Je peux faire un tour, maintenant? » j'ai dit. « Je ris parce que ça m'amuse de rire! » a dit monsieur Blédurt. « C'est mon vélo, après tout », j'ai dit. « Tu es complètement idiot, mon pauvre Blédurt », a dit papa. « Ah oui? » a demandé monsieur Blédurt. « Oui! » a répondu papa. Alors, monsieur Blédurt s'est approché de papa et il a poussé papa qui est tombé avec mon vélo dans les bégonias. « Mon vélo! » j'ai crié. Papa s'est levé et il a poussé monsieur Blédurt qui est tombé à son tour en disant « Non mais, essaie un peu! »

Quand ils ont cessé de se pousser l'un l'autre, monsieur Blédurt a dit « J'ai une idée, je te fais une course contre la montre autour du pâté de maisons, on verra lequel de nous deux est le plus fort! Pas question, a répondu papa, je t'interdis de monter sur le vélo de Nicolas! D'ailleurs, gros comme tu l'es, tu le casserais, le vélo. — Dégonflé! » a dit monsieur Blédurt. « Dégonflé? moi? a crié papa, tu vas voir! » Papa a pris le vélo et il est sorti sur le trottoir. Monsieur Blédurt et moi nous l'avons suivi. Moi, je commençais à en avoir assez et puis je ne m'étais même pas assis sur le vélo! « Voilà, a dit papa, on fait chacun un tour du pâté de maisons et on chronomètre, le gagnant est proclamé champion. Ce n'est d'ailleurs qu'une formalité, pour moi, c'est gagné d'avance! — Je suis heureux que tu reconnaisse ta défaite », a dit monsieur Blédurt. « Et moi, qu'est-ce que je fais? » J'ai demandé. Papa s'est retourné vers moi, tout surpris, comme s'il avait oublié que j'étais là. « Toi? il m'a dit papa, toi? Eh bien, toi, tu seras le chronométreur. Monsieur Blédurt va te donner sa montre. » Mais monsieur Blédurt ne voulait pas la donner, sa montre, parce qu'il disait que les enfants ça cassait tout, alors papa lui a dit qu'il était radin et il m'a donné sa montre à lui qui est chouette avec une grande aiguille qui va très vite mais moi j'aurais préféré mon vélo.

Papa et monsieur Blédurt ont tiré au sort et c'est monsieur Blédurt qui est parti le premier. Comme c'est vrai qu'il est assez gros, on ne voyait presque pas le vélo et les gens qui passaient dans la rue se retournaient en rigolant pour le regarder, monsieur Blédurt. Il n'allait pas très vite et puis, il a tourné le coin et il a disparu. Quand on l'a vu revenir par l'autre coin, monsieur Blédurt était tout rouge, il tirait la langue et il faisait des tas de zigzags. « Combien? » il a demandé quand il est arrivé devant moi. « Neuf minutes et la grande aiguille entre le cinq et le six », j'ai répondu. Papa s'est mis à rigoler. « Ben mon vieux, il a dit, avec toi, le Tour de France ça durerait six mois! — Plutôt que de te livrer à des plaisanteries infantiles, a répondu monsieur Blédurt qui avait du mal à respirer, essaie de faire mieux! » Papa a pris le vélo et il est parti.

Monsieur Blédurt qui reprenait sa respiration et moi qui regardais la montre, on attendait. Moi, je voulais que papa gagne, bien sûr, mais la montre avançait et on a vu neuf minutes et puis après, dix minutes. « J'ai gagné! Je suis le champion! » a crié monsieur Blédurt.

A quinze minutes, on ne voyait toujours pas revenir papa. « C'est curieux, a dit monsieur Blédurt, on devrait aller voir ce qui s'est passé. » Et puis, on a vu papa qui arrivait. Il arrivait à pied. Il avait le pantalon déchiré, il avait son mouchoir sur le nez et il tenait le vélo à la main. Le vélo qui avait le guidon de travers, la roue toute tordue et la lampe cassée. « Je suis rentré dans une poubelle », a dit papa.

Le lendemain, j'en ai parlé pendant la récré à Clotaire. Il m'a dit qu'il lui était arrivé à peu près la même chose avec son premier vélo.

« Qu'est-ce que tu veux, il m'a dit, Clotaire, les papas, c'est toujours pareil, ils font les guignols, et, si on ne fait pas attention, ils cassent les vélos et ils se font mal. »

Je suis malade

Je me sentais très bien hier, la preuve, j'ai mangé des tas de caramels, de bonbons, de gâteaux, de frites et de glaces, et, dans la nuit, je me demande pourquoi, comme ça, j'ai été très malade.

Le docteur est venu ce matin. Quand il est entré dans ma chambre, j'ai pleuré, mais plus par habitude que pour autre chose, parce que je le connais bien, le docteur, et il est rudement gentil. Et puis ça me plaît quand il met la tête sur ma poitrine, parce qu'il est tout chauve et je vois son crâne qui brille juste sous mon nez et c'est amusant. Le docteur n'est pas resté longtemps, il m'a donné une petite tape sur la joue et il a dit à maman : « Mettez-le à la diète et surtout, qu'il reste couché, qu'il se repose. » Et il est parti.

Maman m'a dit « Tu as entendu ce qu'a dit le docteur. J'espère que tu vas être très sage et très obéissant. » Moi, j'ai dit à maman qu'elle pouvait être tranquille. C'est vrai, j'aime beaucoup nia maman et je lui obéis toujours. Il vaut mieux, parce que, sinon, ça fait des histoires.

J'ai pris un livre et j'ai commencé à lire, c'était chouette avec des images partout et ça parlait d'un petit ours qui se perdait dans la forêt où il y avait des chasseurs. Moi j'aime mieux les histoires de cow-boys, mais tante Pulchérie, à tous mes anniversaires, me donne des livres pleins de petits ours, de petits lapins, de petits chats, de toutes sortes de petites bêtes. Elle doit aimer ça, tante Pulchérie.

J'étais en train de lire, là où le méchant loup allait manger le petit ours, quand maman est entrée suivie d'Alceste. Alceste c'est mon copain, celui qui est très gros et qui mange tout le temps. « Regarde, Nicolas, m'a dit maman, ton petit ami Alceste est venu te rendre visite, n'est-ce pas gentil? Bonjour, Alceste, j'ai dit, c'est chouette d'être venu. » Maman a commencé à me dire qu'il ne fallait pas dire « chouette » tout le temps, quand elle a vu la boîte qu'Alceste avait sous le bras. « Que portes-tu là, Alceste? » elle a demandé. « Des chocolats », a répondu Alceste. Maman, alors, a dit à Alceste qu'il était très gentil, mais qu'elle ne voulait pas qu'il me donne les chocolats, parce que j'étais à la diète. Alceste a dit à maman qu'il ne pensait pas me donner les chocolats, qu'il les avait apportés pour les manger lui-même et que si je voulais des chocolats, je n'avais qu'à aller m'en acheter, non mais sans blague. Maman a regardé Alceste, un peu étonnée, elle a soupiré et puis elle est sortie en nous disant d'être sages. Alceste s'est assis à côté de mon lit et il me regardait sans rien dire, en mangeant ses chocolats. Ça me faisait drôlement envie. « Alceste, j'ai dit, tu m'en donnes de tes chocolats? T'es pas malade? » m'a répondu Alceste. « Alceste, t'es pas chouette », je lui ai dit. Alceste m'a dit qu'il ne fallait pas dire « chouette » et il s'est mis deux chocolats dans la bouche, alors on s'est battus.

Maman est arrivée en courant et elle n'était pas contente. Elle nous a séparés, elle nous a grondés, et puis, elle a dit à Alceste de partir. Moi, ça m'embêtait de voir partir Alceste, on s'amusait bien, tous les deux, mais j'ai compris qu'il valait mieux ne pas discuter avec maman, elle n'avait vraiment pas l'air de rigoler. Alceste m'a serré la main, il m'a dit à bientôt et il est parti. Je l'aime bien, Alceste, c'est un copain.

Maman, quand elle a regardé mon lit, elle s'est mise à crier. Il faut dire qu'en nous battant, Alceste et moi, on a écrasé quelques chocolats sur les draps, il y en avait aussi sur mon pyjama et dans mes cheveux. Maman m'a dit que j'étais insupportable et elle a changé les draps, elle m'a emmené à la salle de bains, où elle m'a frotté avec une éponge et de l'eau de Cologne et elle m'a mis un pyjama propre, le bleu à rayures. Après, maman m'a couché et elle m'a dit de ne plus la déranger. Je suis resté seul et je me suis remis à mon livre, celui avec le petit ours. Le vilain loup, il ne l'avait pas eu, le petit ours, parce qu'un chasseur

avait battu le loup, mais maintenant, c'était un lion qui voulait manger le petit ours et le petit ours, il ne voyait pas le lion, parce qu'il était en train de manger du miel. Tout ça, ça me donnait de plus en plus faim. J'ai pensé à appeler maman, mais je n'ai pas voulu me faire gronder, elle m'avait dit de ne pas la déranger, alors je me suis levé pour aller voir s'il n'y aurait pas quelque chose de bon dans la glacière.

Il y avait des tas de bonnes choses, dans la glacière. On mange très bien à la maison. J'ai pris dans mes bras une cuisse de poulet, c'est bon froid, du gâteau à la crème et une bouteille de lait. «Nicolas! » j'ai entendu crier derrière moi. J'ai eu très peur et j'ai tout lâché. C'était maman qui était entrée dans la cuisine et qui ne s'attendait sans doute pas à me trouver là. J'ai pleuré, à tout hasard, parce que maman avait l'air fâchée comme tout. Alors, maman n'a rien dit, elle m'a emmené dans la salle de bains, elle m'a frotté avec l'éponge et l'eau de Cologne et elle m'a changé de pyjama, parce que, sur celui que je portais, le lait et le gâteau à la crème avaient fait des éclaboussures. Maman m'a mis le pyjama rouge à carreaux et elle m'a envoyé coucher en vitesse, parce qu'il fallait qu'elle nettoie la cuisine.

De retour dans mon lit, je n'ai pas voulu reprendre le livre avec le petit ours que tout le monde voulait manger. J'en avais assez de cette espèce d'ours qui me faisait faire des bêtises. Mais ça ne m'amusait pas de rester comme ça, sans rien faire, alors, j'ai décidé de dessiner. Je suis allé chercher tout ce qu'il me fallait dans le bureau de papa. Je n'ai pas voulu prendre les belles feuilles de papier blanc avec le nom de papa écrit en lettres brillantes dans le coin, parce que je me serais fait gronder, j'ai préféré prendre des papiers où il y avait des choses écrites d'un côté et qui ne servaient sûrement plus. J'ai pris aussi le vieux stylo de papa, celui qui ne risque plus rien.

Vite, vite, vite, je suis rentré dans ma chambre et je me suis couché. J'ai commencé à dessiner des trucs formidables : des bateaux de guerre qui se battaient à coups de canon contre des avions qui explosaient dans le ciel, des châteaux forts avec des tas de monde qui attaquaient et des tas de monde qui leur jetaient des choses sur la tête pour les empêcher d'attaquer. Comme je ne faisais pas de bruit depuis un moment, maman est venue voir ce qui se passait. Elle s'est mise à crier de nouveau. Il faut dire que le stylo de papa perd un peu d'encre, c'est pour ça d'ailleurs que papa ne s'en sert plus. C'est très pratique pour dessiner les explosions, mais je me suis mis de l'encre partout et aussi sur les draps et le couvre-lit. Maman était fâchée et ça ne lui a pas plu les papiers sur lesquels je dessinais, parce qu'il paraît que ce qui était écrit de l'autre côté du dessin, c'était des choses importantes pour papa.

Maman m'a fait lever, elle a changé les draps du lit, elle m'a emmené dans la salle de bains, elle m'a frotté avec une pierre ponce, l'éponge et ce qui restait au fond de la bouteille d'eau de Cologne et elle m'a mis une vieille chemise de papa à la place de mon pyjama, parce que, de pyjama propre, je n'en avais plus.

Le soir, le docteur est venu mettre sa tête sur ma poitrine, je lui ai tiré la langue, il m'a donné une petite tape sur la joue et il m'a dit que j'étais guéri et que je pouvais me lever.

Mais on n'a vraiment pas de chance avec les maladies, à la maison, aujourd'hui. Le docteur a trouvé que maman avait mauvaise mine et il lui a dit de se coucher et de se mettre à la diète.

On a bien rigolé

Cet après-midi, en allant à l'école, j'ai rencontré Alceste qui m'a dit : «Si on n'allait pas à l'école?» Moi, je lui ai dit que ce n'était pas bien de ne pas aller à l'école, que la maîtresse ne serait pas contente, que mon papa m'avait dit qu'il fallait travailler si on voulait arriver dans la vie et devenir aviateur, que ça ferait de la peine à maman et que ce n'était pas beau de mentir. Alceste m'a répondu que cet après-midi on avait arithmétique, alors j'ai dit «bon» et nous ne sommes pas allés à l'école.

Au lieu d'aller dans la direction de l'école, nous sommes partis en courant dans l'autre sens. AlceSte, il s'est mis à souffler et il n'arrivait pas à me suivre. Il faut vous dire qu'Alceste c'est un gros qui mange tout le temps, alors, bien sûr, ça le gêne pour courir, surtout que moi, je suis très fort pour le quarante mètres, qui est la longueur de la cour de l'école. «Dépêche-toi, Alceste », j'ai dit. « Je ne peux plus », m'a répondu Alceste, il a fait des tas de « pouf-poufs » et puis il s'est arrêté. Alors moi, je lui ai dit qu'il valait mieux ne pas rester là, parce que, sinon, nos papas et nos mamans risquaient de nous voir et nous priveraient de dessert et puis qu'il y avait des inspecteurs de l'école et ils nous emmèneraient au cachot et on nous donnerait à manger du pain et de l'eau. Quand il a entendu ça, Alceste, ça lui a donné un drôle de courage et il s'est mis à courir tellement vite, que je n'arrivais pas à le rattraper.

On s'est arrêtés très loin, bien après l'épicerie de monsieur Compani qui est très gentil et chez qui maman achète la confiture de fraises qui est chouette parce qu'il n'y a pas de pépins, ce n'est pas comme les abricots. « Ici, on est tranquilles », a dit Alceste, et il a sorti des biscuits de sa poche et il a commencé à les manger, parce que, il m'a dit, de courir tout de suite après le déjeuner, ça lui avait donné faim.

«Tu as eu une bonne idée, Alceste, j'ai dit, quand je pense aux copains qui sont à l'école en train de faire de l'arithmétique, j'ai envie de rigoler! — Moi aussi », a dit Alceste et nous avons rigolé. Quand on a eu fini de rigoler, j'ai demandé à Alceste ce qu'on allait faire. « Je ne sais pas, moi, a dit Alceste, on pourrait aller au cinéma. » Ça aussi, c'était une drôlement bonne idée, mais on n'avait pas de sous. Dans nos poches, on a trouvé de la ficelle, des billes, deux élastiques et des miettes. Les miettes on ne les a pas gardées, parce qu'elles étaient dans la poche d'Alceste et il les a mangées. « Peuh, j'ai dit, ça ne fait rien, même sans cinéma, les autres voudraient bien être avec nous! — Ouais, a dit Alceste, après tout, je n'avais pas tellement envie d'aller voir la Revanche du Shérif. — Ouais, j'ai dit, ce n'est qu'un film de cow-boys.» Et on est passés devant le cinéma pour regarder les images. Il y avait un dessin animé aussi.

«Si on allait au square, j'ai dit, on pourrait faire une balle avec du papier et on pourrait s'entraîner. » Alceste m'a répondu que ce n'était pas bête, mais qu'au square il y avait le gardien et que, s'il nous voyait, il nous demanderait pourquoi on n'est pas à l'école et qu'il nous emmènerait au cachot et qu'il nous ferait le coup du pain et de l'eau. Rien que d'y penser, ça lui a donné faim à Alceste et il a sorti un sandwich au fromage de son cartable. On a continué à marcher dans la rue et quand Alceste a fini son sandwich, il m'a dit : « Les autres, à l'école, ils ne rigolent pas! — C'est vrai, j'ai dit, et puis, de toute façon, il est trop tard pour y aller, on serait punis.»

On a regardé des vitrines. Alceste m'a expliqué celle de la charcuterie et puis on a fait des grimaces devant celle de la parfumerie où il y a des glaces, mais on est partis, parce qu'on s'est aperçu que les gens dans le magasin nous regardaient et qu'ils avaient l'air étonnés. Dans la vitrine de l'horloger on a vu l'heure et c'était encore très tôt. «Chouette, j'ai dit, on a encore le temps de rigoler avant de rentrer à la maison. » Comme on était fatigués de

marcher, Alceste m'a proposé d'aller dans le terrain vague, là-bas, il n'y a personne et on peut s'asseoir par terre. Il est très bien, le terrain vague, et on a commencé à s'amuser en jetant des pierres contre les boîtes de conserves. Et puis, on en a eu assez des pierres, alors, on s'est assis et Alceste a commencé à manger un sandwich au jambon, le dernier de son cartable. «A l'école, il a dit, Alceste, ils doivent être en plein dans les problèmes. — Non, j'ai dit, à l'heure qu'il est, ça doit être la récré.

- Peuh, tu trouves ça amusant, la récré? » il m'a demandé Alceste. «Peuh!» je lui ai répondu et puis je me suis mis à pleurer. C'est vrai, ça, à la fin, c'était pas rigolo d'être là, tout seuls, et de ne rien pouvoir faire et d'être obligés de se cacher et moi j'avais raison de vouloir aller à l'école, même avec les problèmes, et si je n'avais pas rencontré Alceste, je serais à la récré maintenant et je jouerais aux billes et au gendarme et au voleur et je suis terrible aux billes. « Qu'est-ce qui te prend à pleurer comme ça? » il m'a demandé Alceste. «C'est de ta faute si je ne peux pas jouer au gendarme et au Voleur », je lui ai dit. Alceste, ça ne lui a pas plu. « Je ne t'ai pas demandé de me suivre, il m'a dit, et puis, situ avais refusé de venir, eh bien, j'y serais allé à l'école, tout ça, c'est de ta faute! — Ah oui? » j'ai dit à Alceste, comme dit papa à monsieur Blédurt qui est un voisin qui aime bien taquiner Papa. «Oui », a répondu Alceste, comme monsieur Blédurt répond à papa, et on s'est battus, comme Papa avec monsieur Blédurt.

Quand on a eu fini de se battre, il a commencé à pleuvoir. Nous sommes partis en courant du terrain vague, parce qu'il n'y avait pas où se mettre pour ne pas être mouillés et ma maman m'a dit qu'elle ne veut pas que je reste sous la pluie et moi, je ne désobéis presque jamais à ma maman.

Alceste et moi on est allés se mettre contre la vitrine de l'horloger. Il pleuvait très fort et on était tout seuls dans la rue, ce n'était pas très rigolo. On a attendu comme ça l'heure de rentrer à la maison.

Quand je suis arrivé à la maison, maman dit que j'étais tout palôt et que j'avais l'air fatigué et que, si je voulais, demain je pourrais ne pas aller à l'école, mais moi j'ai refusé et maman a été bien étonnée.

C'est que demain, quand Alceste et moi on va leur raconter comme on a bien rigolé, les copains de l'école, ils vont être drôlement jaloux!

Je fréquente Agnan

Je voulais sortir pour aller jouer avec mes copains, mais maman m'a dit que non, qu'il n'en était pas question, qu'elle n'aimait pas beaucoup les petits garçons que je fréquentais, qu'on faisait tout le temps des bêtises ensemble et que j'étais invité à goûter chez Agnan qui, lui, est très gentil, bien élevé et que je ferais bien de prendre exemple sur lui.

Moi, je n'avais pas tellement envie d'aller goûter chez Agnan, ni de prendre exemple sur lui. Agnan, c'est le premier de la classe, le chouchou de la maîtresse, il n'est pas bon camarade, mais on ne tape pas trop sur lui, parce qu'il porte des lunettes. J'aurais préféré aller à la piscine avec Alceste, Geoffroy, Eudes et les autres, mais il n'y avait rien à faire, maman n'avait pas l'air de rigoler, et, de toute façon, moi j'obéis toujours à ma maman, surtout quand elle n'a pas l'air de rigoler.

Maman m'a fait baigner, peigner, elle m'a dit de mettre le costume bleu marine, celui qui a des plis au pantalon, la chemise blanche en soie et la cravate à pois. J'étais habillé comme pour le mariage de ma cousine Elvire, la fois où j'ai été malade après le repas.

«Ne fais pas cette tête-là, m'a dit maman, tu vas bien t'amuser avec Agnan! » et puis nous sommes sortis. J'avais surtout peur de rencontrer les copains. Ils se seraient moqués de moi s'ils m'avaient vu habillé comme ça!

C'est la maman d'Agnan qui nous a ouvert la porte. «Comme il est mignon! » elle a dit, elle m'a embrassé et puis elle a appelé Agnan : «Agnan ! Viens vite! Ton petit ami Nicolas est arrivé! »Agnan est venu, lui aussi était drôlement habillé, il avait une culotte de velours, des chaussettes blanches et des drôles de sandales noires qui brillaient beaucoup. On avait l'air de deux guignols, lui et moi.

Agnan n'avait pas l'air tellement content de me voir, il m'a tendu la main et c'était tout mou. «Je vous le confie, a dit maman, j'espère qu'il ne fera pas trop de bêtises, je reviendrai le chercher à six heures. » La maman d'Agnan a dit qu'elle était sûre qu'on allait bien s'amuser et que j'allais être très sage. Maman est partie, après m'avoir regardé comme si elle était un peu inquiète.

Nous avons goûté. C'était bien, il y avait du chocolat, de la confiture, des gâteaux, des biscottes, et nous n'avons pas mis les coudes sur la table. Après, la maman d'Agnan nous a dit d'aller jouer gentiment dans la chambre d'Agnan.

Dans sa chambre, Agnan a commencé par me prévenir que je ne devais pas lui taper dessus, parce qu'il avait des lunettes et qu'il se mettrait à crier et que sa maman me ferait mettre en prison. Je lui ai répondu que j'avais bien envie de lui taper dessus, mais que je ne le ferais pas, parce que j'avais promis à ma maman d'être sage. Ça a semblé lui faire plaisir à Agnan et il m'a dit qu'on allait jouer. Il a commencé à sortir des tas de livres, de géographie, de sciences, d'arithmétique et il m'a proposé que nous lisions et que nous fassions des problèmes pour passer le temps. Il m'a dit qu'il y avait des problèmes chouettes avec des robinets qui coulent dans une baignoire débouchée et qui se vide en même temps qu'elle se remplit.

C'était une bonne idée et j'ai demandé à Agnan si je pouvais voir la baignoire, qu'on pourrait s'amuser. Agnan m'a regardé, il a enlevé ses lunettes, les a essuyées, a réfléchi un peu et puis il m'a dit de le suivre.

Dans la salle de bains, il y avait une grande baignoire et j'ai dit à Agnan qu'on pourrait la remplir et jouer aux petits bateaux. Agnan m'a dit qu'il n'avait jamais pensé à ça, mais que ce n'était pas une mauvaise idée. La baignoire s'est remplie très vite, jusqu'au bord, il faut dire que nous, on l'avait bouchée. Mais là, Agnan était très embêté, parce qu'il n'avait pas de bateaux pour jouer. Il m'a expliqué qu'il avait très peu de jouets, qu'il avait surtout des livres. Heureusement, moi je sais faire des bateaux en papier et on a pris les feuilles du livre d'arithmétique. Bien sûr, on a essayé de faire attention, pour qu'Agnan puisse recoller après les pages dans son livre, parce que c'est très vilain de faire du mal à un livre, à un arbre ou à une bête.

On s'est bien amusés. Agnan faisait des vagues en mettant le bras dans l'eau. C'est dommage qu'il n'ait pas relevé la manche de sa chemise et qu'il n'ait pas enlevé la montre-bracelet qu'il a eue pour sa dernière composition d'histoire où il a été premier et qui maintenant marque quatre heures vingt et ne bouge plus. Au bout d'un temps, je ne sais pas combien, avec cette montre qui ne marchait plus, on en a eu assez, et puis il y avait de l'eau partout et on n'a pas voulu faire trop de gâchis, surtout que par terre ça faisait de la boue et les sandales d'Agnan étaient moins brillantes qu'avant.

Nous sommes retournés dans la chambre d'Agnan et là, il m'a montré la mappemonde. C'est une grosse boule en métal, sur laquelle on a peint des mers et des terres. Agnan m'a expliqué que c'était pour apprendre la géographie et où se trouvaient les pays. Ça, je le savais, il y a une mappemonde comme ça à l'école et la maîtresse nous a montré comment ça marche. Agnan m'a dit qu'on pouvait dévisser la mappemonde et alors, ça ressemblait à une grosse balle. Je crois que c'est moi qui ai eu l'idée de jouer avec, ce n'était pas une très

bonne idée. On s'amuse à se jeter la mappemonde, mais Agnan avait enlevé ses lunettes pour ne pas risquer de les casser, et, sans ses lunettes, il ne voit pas bien, alors, il a raté la mappemonde qui est allée frapper du côté de l'Australie contre le miroir qui s'est cassé. Agnan, qui avait remis ses lunettes pour voir ce qui s'était passé, était bien embêté. On a remis la mappemonde à sa place et on a décidé de faire attention, sinon, nos mamans pourraient ne pas être trop contentes.

On a cherché autre chose à faire et Agnan m'a dit que pour étudier les sciences, son papa lui offert un jeu de chimie. Il m'a montré et c'est très chouette. C'est une grosse boîte pleine de tubes, de drôles de bouteilles rondes, de petits flacons pleins de choses de toutes les couleurs, il y avait aussi un réchaud à alcool. Agnan m'a dit qu'avec tout ça, on pouvait faire des expériences très instructives.

Agnan s'est mis à verser des petites poudres et des liquides dans les tubes et ça changeait de couleur, ça devenait rouge ou bleu et, de temps en temps, il y avait une petite fumée blanche. C'était drôlement instructif! J'ai dit à Agnan que nous devrions essayer d'autres expériences plus instructives encore et il a été d'accord. Nous avons pris la plus grande des bouteilles et nous avons mis dedans toutes les petites poudres et tous les liquides, après, on a pris le réchaud à alcool et on a fait chauffer la bouteille. Au début, ce n'était pas mal ça a commencé à faire de la mousse et puis après, une fumée très noire. L'ennui, c'est que la fumée ne sentait pas bon et elle salissait partout. On a dû arrêter l'expérience quand la bouteille a éclaté.

Agnan s'est mis à crier qu'il ne voyait plus, mais, heureusement, c'était simplement parce que les verres de ses lunettes étaient tout noirs. Pendant qu'il les essuyait, moi j'ai ouvert la fenêtre, parce que la fumée nous faisait tousser. Sur le tapis, la mousse faisait des drôles de bruits, comme l'eau qui bout, les murs étaient tout noirs et nous, on n'était pas bien propres. Et puis la maman d'Agnan est entrée. Pendant un tout petit moment, elle n'a rien dit, elle a ouvert les yeux et la bouche et puis elle s'est mise à crier, elle a enlevé les lunettes d'Agnan et elle lui a donné une claque, après elle nous a pris par la main pour nous emmener dans la salle de bains pour nous laver. Quand elle a vu la salle de bains, ça ne lui a pas tellement plu, à la maman d'Agnan.

Agnan, lui, il tenait dur à ses lunettes, parce qu'il n'avait pas envie de recevoir une autre claque. Alors, la maman d'Agnan est partie en courant en me disant qu'elle allait téléphoner à ma maman pour qu'elle vienne me chercher tout de suite et qu'elle n'avait jamais vu une chose pareille et que c'était absolument incroyable.

Maman est venue me chercher très vite et j'étais bien content, parce que je commençais à ne pas m'amuser dans la maison d'Agnan, surtout avec sa maman qui avait l'air drôlement nerveuse. Maman m'a ramené à la maison en me disant tout le temps que je pouvais être fier de moi et que pour le dessert, ce soir, je n'en aurais pas. Je dois dire que c'était assez juste, parce qu'avec Agnan, on a tout de même fait pas mal de bêtises. En somme, maman avait raison, comme toujours je me suis bien amusé avec Agnan. Moi, je serais bien retourné le voir, mais maintenant, il paraît que c'est la maman d'Agnan qui ne veut pas qu'il me fréquente.

J'aimerais tout de même que les mamans finissent par savoir ce qu'elles veulent, on ne sait plus qui fréquenter!

M. Bordenave n'aime pas le soleil

Moi, je ne comprends pas monsieur Bordenave quand il dit qu'il n'aime pas le beau temps. C'est vrai ça, la pluie ce n'est pas chouette. Bien sûr, on peut s'amuser aussi quand il pleut. On peut marcher dans le ruisseau, on peut lever la tête et ouvrir la bouche pour avaler plein de gouttes d'eau et à la maison c'est bien, parce qu'il fait chaud et on joue avec le train électrique et maman fait du chocolat avec des gâteaux. Mais quand il pleut, on n'a pas de récré à l'école, parce qu'on ne nous laisse pas descendre dans la cour. C'est pour ça que je ne comprends pas monsieur Bordenave, puisque lui aussi il en profite du beau temps, c'est lui qui nous surveille à ta récré.

Aujourd'hui, par exemple, il a fait très beau, avec des tas de soleil et on a eu une récré terrible, d'autant plus que, depuis trois jours, il avait plu tout le temps et on avait dû rester en classe. On est arrivés dans la cour en rang, comme pour chaque récré et monsieur Bordenave nous a dit « Rompez », et On a commencé à rigoler. « On joue au gendarme et au voleur ! » a crié Rufus, dont le papa est agent de

police. « Tu nous embêtes, a dit Eudes, on joue au foot. » Et ils se sont battus. Eudes est très fort et il aime bien donner des coups de poing sur les nez des copains, et, comme Rufus c'est un copain, il lui a donné un coup de poing sur le nez. Rufus ne s'y attendait pas, alors, il a reculé et il s'est cogné sur Alceste qui était en train de manger un sandwich à la confiture et le sandwich est tombé par terre et Alceste s'est mis à crier. Monsieur Bordenave est venu en courant, il a séparé Eudes et Rufus et il les a mis au piquet.

« Et mon sandwich, a demandé Alceste, qui me le rendra ? — Tu veux aller au piquet aussi ? » a répondu monsieur Bordenave. « Non, moi je veux mon sandwich à la confiture », a dit Alceste. Monsieur Bordenave est devenu tout rouge, et il a commencé à souffler par le nez, comme quand il se met en colère, mais il n'a pas pu continuer à parler avec Alceste, parce que Maixent et Joachim étaient en train de se battre. « Rends-moi ma bille, tu as triché ! » criait Joachim et il tirait sur la cravate de Maixent et Maixent lui donnait des gifles. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » a demandé monsieur Bordenave. « Joachim n'aime pas perdre, c'est pour ça qu'il crie, si vous voulez, je peux lui donner un coup de poing sur le nez », a dit Eudes qui s'était approché pour voir. Monsieur Bordenave a regardé Eudes, tout surpris : « Je croyais que tu étais au piquet ? » il a dit. « Ah, ben oui, c'est vrai », a dit Eudes, et il est retourné au piquet, pendant que Maixent devenait tout rouge, parce que Joachim ne la lâchait pas, la cravate, et monsieur Bordenave les a envoyés tous les deux au piquet, rejoindre les autres.

« Et mon sandwich à la confiture ? » a demandé Alceste, qui mangeait un sandwich à la confiture. « Mais tu es en train d'en manger un ! » a dit monsieur Bordenave. « C'est pas une raison, a crié Alceste, j'apporte quatre sandwiches pour la récré et je veux manger quatre sandwiches ! » Monsieur Bordenave n'a pas eu le temps de se fâcher, parce qu'il a reçu la balle sur la tête, pof ! « Qui a fait ça ? » a crié monsieur Bordenave en se tenant le front. « C'est Nicolas, monsieur, je l'ai vu ! » a dit Agnan. Agnan, c'est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, nous, on ne l'aime pas trop, c'est un vilain cafard, mais il porte des lunettes et on ne peut pas lui taper dessus aussi souvent qu'on en aurait envie. « Vilain cafard, j'ai crié, si t'avais pas de lunettes, je t'en enverrais une ! » Agnan s'est mis à pleurer, en disant qu'il était très malheureux et qu'il allait se tuer et puis il s'est roulé par terre. Monsieur Bordenave m'a demandé si c'était vrai que c'était moi qui avais jeté la balle et je

lui ai dit que oui, qu'on jouait à la balle au chasseur et que j'avais raté Clotaire, et que ce n'était pas de ma faute, parce que je n'avais pas envie de chasser monsieur Bordenave. «Je ne veux pas que vous jouiez à ces jeux brutaux! Je confisque la balle! Et toi, tu vas au piquet! » il m'a dit, monsieur Bordenave. Moi je lui ai dit que c'était drôlement injuste. Agnan, lui, il m'a fait « bisque, bisque, rage » et il avait l'air tout content et il est parti avec son livre. Agnan ne joue pas pendant la récré, il emporte un livre et il repasse ses leçons. Il est fou, Agnan!

«Et alors, qu'est-ce qu'on fait pour le sandwich à la confiture? a demandé Alceste. J'en suis à mon troisième sandwich, la récré va se terminer et il va me manquer un sandwich, je vous préviens! »Monsieur Bordenave allait commencer à lui répondre, mais il n'a pas pu et c'est dommage, parce que ça avait l'air intéressant ce qu'il avait à dire à Alceste. Il n'a pas pu répondre, parce qu'Agnan était par terre et il poussait des cris terribles. «Quoi encore?» a demandé monsieur Bordenave. « C'est Geoffroy! Il m'a poussé! Mes lunettes! Je meurs! » a dit Agnan qui parlait comme dans un film que j'ai vu où il y avait des gens dans un sous-marin qui ne pouvaient pas remonter et les gens se sauvaient, mais le sous-marin était fichu. « Mais non, monsieur, ce n'est pas Geoffroy, Agnan est tombé tout seul, il ne tient pas debout », a dit Eudes. « De quoi te mêles-tu? a demandé Geoffroy, on ne t'a pas sonné, c'est moi qui l'ai poussé et après? »Monsieur Bordenave s'est mis à crier à Eudes de retourner au piquet et il a dit à Geoffroy de l'accompagner. Et puis, il a ramassé Agnan qui saignait du nez et qui pleurait et il l'a emmené à l'infirmerie, suivi d'Alceste qui lui parlait de son sandwich à la confiture.

Nous, on a décidé de jouer au foot. Ce qui était embêtant, c'est que les grands jouaient déjà au foot dans la cour, et, avec les grands, on ne s'entend pas toujours très bien et on se bat souvent. Et là, dans la cour, avec les deux balles et les deux parties de foot qui se mélangeaient, ça n'a pas raté. « Laisse cette balle, sale mioche, a dit un grand à Rufus, elle est à nous! — C'est pas vrai! » a crié Rufus, et c'était vrai que c'était pas vrai, et un grand a mis un but avec la balle des petits et le grand a giflé Rufus et Rufus a donné un coup de pied dans la jambe du grand. Les batailles avec les grands, ça se passe toujours comme ça, eux, ils nous donnent des gifles et nous on leur donne des coups de pied dans les jambes. Là, on se donnait à plein et tout le monde se battait et ça faisait un drôle de bruit. Et, malgré le bruit, on a entendu le cri de monsieur Bordenave qui revenait de l'infirmerie avec Agnan et Alceste. « Regardez, a dit Agnan, ils ne sont plus au piquet! » Monsieur Bordenave avait l'air vraiment fâché et il est venu en courant vers nous, mais il n'est pas arrivé, parce qu'il a glissé sur le sandwich à la confiture d'Alceste et il est tombé. « Bravo, a dit Alceste, c'est gagné, marchez-lui dessus, à mon sandwich à la confiture! »

Monsieur Bordenave s'est relevé et il se frottait le pantalon et il s'est mis plein de confiture sur la main. Nous, on avait recommencé à se battre et c'était une récré drôlement chouette, mais monsieur Bordenave a regardé sa montre et il est allé en boitant sonner la cloche. La récré était finie.

Pendant qu'on se mettait en rang, le Bouillon est venu. Le Bouillon, c'est un autre surveillant, qu'on appelle comme ça parce qu'il dit toujours : « Regardez-moi dans les yeux», et comme dans le bouillon il y a des yeux, on l'appelle le Bouillon. Ce sont les grands qui ont trouvé ça.

«Alors, mon vieux Bordenave, a dit le Bouillon, ça ne s'est pas trop mal passé? — Comme d'habitude, a répondu monsieur Bordenave, qu'est-ce que tu veux, moi, je prie pour qu'il pleuve, et quand je me lève le matin et que je vois qu'il fait beau, je suis désespéré! »

Non, vraiment, moi je ne comprends pas monsieur Bordenave, quand il dit qu'il n'aime pas le soleil!

Je quitte la maison

Je suis parti de la maison! J'étais en train de jouer dans le salon et j'étais bien sage, et puis, simplement parce que j'ai renversé une bouteille d'encre sur le tapis neuf, maman est venue et elle m'a grondé. Alors, je me suis mis à pleurer et je lui ai dit que je m'en irais et qu'on me regretterait beaucoup et maman a dit : «Avec tout ça il se fait tard, il faut que j'aille faire mes courses ». et elle est partie.

Je suis monté dans ma chambre pour prendre ce dont j'aurais besoin pour quitter la maison. J'ai pris mon cartable et j'ai mis dedans la petite voiture rouge que m'a donnée tante Eulogie, la locomotive du petit train à ressort, avec le wagon de marchandises, le seul qui me reste, les autres wagons sont cassés, et un morceau de chocolat que j'avais gardé du goûter. J'ai pris ma tirelire, on ne sait jamais, je peux avoir besoin de sous, et je suis parti.

C'est une veine que maman n'ait pas été là, elle m'aurait sûrement défendu de quitter la maison. Une fois dans la rue, je me suis mis à courir. Maman et papa vont avoir beaucoup de peine, je reviendrai plus tard, quand ils seront très vieux, comme mémé, et je serai riche, j'aurai un grand avion, une grande auto et un tapis à moi, où je pourrai renverser de l'encre et ils seront drôlement contents de me revoir.

Comme ça, en courant, je suis arrivé devant la maison d'Alceste, Alceste c'est mon copain, celui qui est très gros et qui mange tout le temps, je vous en ai peut-être déjà parlé. Alceste était assis devant la porte de sa maison, il était en train de manger du pain d'épices. « Où vas-tu? » m'a demandé Alceste en mordant un bon coup dans le pain d'épices. Je lui ai expliqué que j'étais parti de chez moi et je lui ai demandé s'il ne voulait pas venir avec moi. «Quand on reviendra, dans des tas d'années, je lui ai dit, nous serons très riches, avec des avions et des autos et nos papas et nos mamans seront tellement contents de nous voir, qu'ils ne nous gronderont plus jamais. » Mais Alceste n'avait pas envie de venir. «T'es pas un peu fou, il m'a dit, ma mère fait de la choucroute ce soir, avec du lard et des saucisses, je ne peux pas partir. » Alors, j'ai dit au revoir à Alceste et il m'a fait signe de la main qui était libre, l'autre était occupée à pousser le pain d'épices dans sa bouche.

J'ai tourné le coin de la rue et je me suis arrêté un peu, parce qu'Alceste m'avait donné faim et j'ai mangé mon bout de chocolat, ça me donnera des forces pour le voyage. Je voulais aller très loin, très loin, là où papa et maman ne me trouveraient pas, en Chine ou à Arcachon où nous avons passé les vacances l'année dernière et c'est drôlement

loin de chez nous, il y a la mer et des huîtres. Mais, pour partir très loin, il fallait acheter une auto ou un avion. Je me suis assis au bord du trottoir et j'ai cassé ma tirelire et j'ai compté mes sous. Pour l'auto et pour l'avion, il faut dire qu'il n'y en avait pas assez, alors, je suis entré dans une pâtisserie et je me suis acheté un éclair au chocolat qui était vraiment bon.

Quand j'ai fini l'éclair, j'ai décidé de continuer à pied, ça prendra plus longtemps, mais puisque je n'ai pas à rentrer chez moi, ni à aller à l'école, j'ai tout le temps. Je n'avais pas encore pensé à l'école et je me suis dit que demain, la maîtresse, en classe, dirait : « Le pauvre Nicolas est parti tout seul, tout seul et très loin, il reviendra très riche, avec une auto et un avion », et tout le monde parlerait de moi et serait inquiet pour moi et Alceste regretterait de ne pas m'avoir accompagné. Ce sera drôlement chouette.

J'ai continué à marcher, mais je commençais à être fatigué, et puis, ça n'allait pas bien vite, il faut dire que je n'ai pas des grandes jambes, ce n'est pas comme mon ami Maixent, mais je ne peux pas demander à Maixent de me prêter ses jambes. Ça, ça m'a donné une idée je pourrais demander à un copain de me prêter son vélo. Justement je passais devant la maison de Clotaire. Clotaire a un chouette vélo, tout jaune et qui brille bien. Ce qui est embêtant,

c'est que Clotaire n'aime pas prêter des choses.

J'ai sonné à la porte de la maison de Clotaire et c'est lui-même qui est venu ouvrir. « Tiens, il a dit, Nicolas! Qu'est-ce que tu veux? — Ton vélo », je lui ai dit, alors Clotaire a fermé la porte. J'ai sonné de nouveau et, comme Clotaire n'ouvrait pas, j'ai laissé le doigt sur le bouton de la sonnette. Dans la maison j'ai entendu la maman de Clotaire qui criait «Clotaire! Va ouvrir cette porte! » Et Clotaire a ouvert la porte mais il n'avait pas l'air tellement content de me voir toujours là. « Il me faut ton vélo, Clotaire, je lui ai dit. Je suis parti de la maison et mon papa et ma maman auront de la peine et je reviendrai dans des tas d'années et je serai très riche avec une auto et un avion. » Clotaire m'a répondu que je vienne le voir à mon retour, quand je serai très riche, là, il me vendra son vélo. Ça ne m'arrangeait pas trop, ce que m'avait dit Clotaire, mais j'ai pensé qu'il fallait que je trouve des sous; pour des sous, je pourrais acheter le vélo de Clotaire. Clotaire aime bien les sous.

Je me suis demandé comment faire pour trouver des sous. Travailler, je ne pouvais pas, c'était jeudi. Alors j'ai pensé que je pourrais vendre les jouets que j'avais dans mon cartable: l'auto de tante Eulogie et la locomotive avec le wagon de marchandises, qui est le seul qui me reste parce que les autres wagons sont cassés. De l'autre côté de la rue j'ai vu un magasin de jouets, je me suis dit que, là, ça pourrait les intéresser mon auto et le train.

Je suis entré dans le magasin et un monsieur très gentil m'a fait un grand sourire et il m'a dit : «Tu veux acheter quelque chose, mon petit bonhomme? Des billes? Une balle? » Je lui ai dit que je ne voulais rien acheter du tout, que je voulais vendre des jouets et j'ai ouvert le cartable et j'ai mis l'auto et le train par terre, devant le comptoir. Le monsieur gentil s'est penché, il a regardé, il a eu l'air étonné et il a dit : « Mais, mon petit, je n'achète pas des jouets,j'en vends.» Alors je lui ai demandé où il trouvait les jouets qu'il vendait, ça m'intéressait. « Mais, mais, mais, il m'a répondu, le monsieur, je ne les trouve pas, je les achète. — Alors, achetez-moi les miens », j'ai dit au monsieur. «Mais, mais, mais, il a fait de nouveau, le monsieur, tu ne comprends pas, je les achète, mais pas à toi, à toi je les vends, je les achète dans des fabriques, et toi... C'est-à-dire... » Il s'est arrêté et puis il a dit « Tu comprendras plus tard, quand tu seras grand.» Mais, ce qu'il ne savait pas, le monsieur, c'est que quand je serai grand, je n'aurai pas besoin de sous, puisque je serai très riche, avec une auto et un avion. Je me suis mis à pleurer. Le monsieur était très embêté, alors, il a cherché derrière le comptoir et il m'a donné une petite auto et puis il m'a dit de partir parce qu'il se faisait tard, qu'il devait fermer le magasin et que des clients comme moi, c'était fatigant après une journée de travail. Je suis sorti du magasin avec le petit train et deux autos, j'étais rudement content. C'est vrai qu'il se faisait tard, il commençait à faire noir et il n'y avait plus personne dans les rues, je me suis mis à courir. Quand je suis arrivé à la maison, maman m'a grondé parce que j'étais en retard pour le dîner.

Puisque c'est comme ça, c'est promis : demain je quitterai la maison. Papa et maman auront beaucoup de peine et je ne reviendrai que dans des tas d'années, je serai riche et j'aurai une auto et un avion!

SEMPÉ-GOSCINNY
Les récrés du petit Nicolas
Denoël

Alceste a été renvoyé
Le nez de tonton Eugène
La montre
On fait un journal
Le vase rose du salon
À la récré, on se bat
King
L'appareil de photo
Le football
1re mi-temps
2e mi-temps
Le musée de peintures
Le défilé
Les boy-scouts
Le bras de Clotaire
On a fait un test
La distribution des prix

Alceste a été renvoyé

Il est arrivé une chose terrible à l'école r Alceste a été renvoyé!

Ça s'est passé pendant la deuxième récré du matin.

Nous étions tous là à jouer à la balle au chasseur, vous savez comment on y joue : celui qui a la balle, c'est le chasseur; alors, avec la balle il essaie de taper sur un copain et puis le copain pleure et devient chasseur à son tour. C'est très chouette. Les seuls qui ne jouaient pas, c'étaient Geoffroy, qui est absent ; Agnan, qui repasse toujours ses leçons pendant la récré, et Alceste, qui mangeait sa dernière tartine à la confiture du matin. Alceste garde toujours sa plus grande tartine pour la deuxième récré, qui est un peu plus longue que les autres. Le chasseur, c'était Eudes, et ça n'arrive pas souvent:

comme il est très fort, on essaie toujours de ne pas l'attraper avec la balle, parce que quand c'est lui qui chasse, il fait drôlement mal. Et là, Eudes a visé Clotaire, qui s'est jeté par terre avec les mains sur la tête; la balle est passée au-dessus de lui, et bing elle est venue taper dans le dos d'Alceste qui a lâché sa tartine, qui est tombée du côté de la confiture. Alceste, ça ne lui a pas plu ; il est devenu tout rouge et il s'est mis à pousser des cris ; alors, le Bouillon — c'est notre surveillant — il est venu en courant pour voir ce qui se passait; ce qu'il n'a pas vu, c'est la tartine et il a marché dessus, il a glissé et il a failli tomber. Il a été étonné, le Bouillon, il avait tout plein de confiture sur sa chaussure. Alceste, ça a été terrible, il a agité les bras et il a crié:

— Nom d'un chien, zut! Pouvez pas faire attention où vous mettez les pieds ? C'est vrai, quoi, sans blague!

Il était drôlement en colère, Alceste ; il faut dire qu'il ne faut jamais faire le guignol avec sa nourriture, surtout quand c'est la tartine de la deuxième récré. Le Bouillon, il n'était pas content non plus.

— Regardez-moi bien dans les yeux, il a dit à Alceste ; qu'est-ce que vous avez dit?

— J'ai dit que nom d'un chien, zut, vous n'avez pas le droit de marcher sur mes tartines ! a crié Alceste.

Alors, le Bouillon a pris Alceste par le bras et il l'a emmené avec lui. Ça faisait chouic, chouic, quand il marchait, le Bouillon, à cause de la confiture qu'il avait au pied.

Et puis, M. Mouchabière a sonné la fin de la récré. M. Mouchabière est un nouveau surveillant pour lequel nous n'avons pas encore eu le temps de trouver un surnom rigolo. Nous sommes entrés en classe et Alceste n'était toujours pas revenu. La maîtresse a été étonnée.

— Mais où est donc Alceste? elle nous a demandé.

Nous allions tous lui répondre, quand la porte de la classe s'est ouverte et le directeur est entré, avec Alceste et le Bouillon.

— Debout ! a dit la maîtresse.

— Assis ! a dit le directeur.

Il n'avait pas l'air content, le directeur; le Bouillon non plus; Alceste, lui, il avait sa grosse figure toute pleine de larmes et il reniflait.

— Mes enfants, a dit le directeur, votre camarade a été d'une grossièreté inqualifiable avec le Bouil... avec M. Dubon. Je ne puis trouver d'excuses pour ce manque de respect vis-à-vis d'un supérieur et d'un aîné. Par conséquent, votre camarade est renvoyé. Il n'a pas pensé, oh! bien sûr, à la peine immense qu'il va causer à ses parents. Et si dans l'avenir il ne s'amende pas, il finira au bagne, ce qui est le sort inévitable de tous les ignorants. Que ceci Soit un exemple pour vous tous!

Et puis le directeur a dit à Alceste de prendre ses affaires. Alceste y est allé en

pleurant, et puis il est parti, avec le directeur et le Bouillon.

Nous, on a tous été très tristes. La maîtresse aussi.

— J'essaierai d'arranger ça, elle nous a promis.

Ce qu'elle peut être chouette la maîtresse, tout de même!

Quand nous sommes sortis de l'école, nous avons vu Alceste qui nous attendait au coin de la rue en mangeant un petit pain au chocolat. Il avait l'air tout triste, Alceste, quand on s'est approchés de lui.

— T'es pas encore rentré chez toi ? j'ai demandé.

— Ben non, a dit Alceste, mais il va falloir que j'y aille, c'est l'heure du déjeuner. Quand je vais raconter ça à Papa et à Maman, je vous parie qu'ils vont me priver de dessert. Ah ! c'est le jour, je vous jure...

Et Alceste est parti, en traînant les pieds et en mâchant doucement. On avait presque l'impression qu'il se *forçait* pour manger. Pauvre Alceste, on était bien embêtés pour lui.

Et puis, l'après-midi nous avons vu arriver à l'école la maman d'Alceste, qui n'avait pas l'air contente et qui tenait Alceste par la main. Ils sont entrés chez le directeur et le Bouillon y est allé aussi.

Et un peu plus tard, nous étions en classe quand le directeur est entré avec Alceste, qui faisait un gros sourire.

— Debout! a dit la maîtresse.

— Assis ! a dit le directeur.

Et puis il nous a expliqué qu'il avait décidé d'accorder une nouvelle chance à Alceste. Il a dit qu'il le faisait en pensant aux parents de notre camarade, qui étaient tout tristes devant l'idée que leur enfant risquait de devenir un ignorant et de finir au bagne.

— Votre camarade a fait des excuses à M. Dubon, qui a eu la bonté de les accepter, a dit le directeur; j'espère que votre camarade sera reconnaissant envers cette indulgence et que, la leçon ayant porté et ayant servi d'avertissement, il saura racheter dans l'avenir, par sa conduite, la lourde faute qu'il a commise aujourd'hui. N'est-ce pas ?

— Ben... oui, a répondu Alceste.

Le directeur l'a regardé, il a ouvert la bouche, il a fait un soupir et il est parti.

Nous, on était drôlement contents; on s'est tous mis à parler à la fois, mais la maîtresse a tapé sur la table avec une règle et elle a dit:

— Assis, tout le monde. Alceste, regagnez votre place et soyez sage. Clotaire, passez au tableau.

Quand la récré a sonné, nous sommes tous descendus, sauf Clotaire qui est puni, comme chaque fois qu'il est interrogé. Dans la cour, pendant qu'Alceste mangeait son sandwich au fromage, on lui a demandé comment ça s'était passé dans le bureau du directeur, et puis le Bouillon est arrivé.

— Allons, allons, il a dit, laissez votre camarade tranquille; l'incident de ce matin est terminé, allez jouer ! Allons !

Et il a pris Maixent par le bras et Maixent a bousculé Alceste et le sandwich au fromage est tombé par terre.

Alors, Alceste a regardé le Bouillon, il est devenu tout rouge, il s'est mis à agiter le bras, et il a crié:

— Nom d'un chien, zut! C'est pas croyable ! Voilà que vous recommencez ! C'est vrai, quoi, sans blague, vous êtes incorrigible !

Le nez de tonton Eugène

C'est Papa qui m'a emmené à l'école aujourd'hui, après le déjeuner. Moi, j'aime bien quand Papa m'accompagne, parce qu'il me donne souvent des sous pour acheter des choses. Et là, ça n'a pas raté. Nous sommes passés devant le magasin de jouets et, dans la vitrine, j'ai vu des nez en carton qu'on met sur la figure pour faire rire les copains.

«Papa, j'ai dit, achète-moi un nez! » Papa a dit que non, que je n'avais pas besoin de nez, mais moi je lui ai montré un grand, tout rouge, et je lui ai dit:

«Oh! oui, Papa! Achète-moi celui-là, on dirait le nez de tonton Eugène!»

Tonton Eugène, c'est le frère de Papa ; il est gros, il raconte des blagues et il rit tout le temps. On ne le voit pas beaucoup, parce qu'il voyage, pour vendre des choses très loin, à Lyon, à Clermont-Ferrand et à Saint-Étienne. Papa s'est mis à rigoler.

— C'est vrai, il a dit Papa, on dirait le nez d'Eugène en plus petit. La prochaine fois qu'il viendra à la maison je le mettrai.

Et puis nous sommes entrés dans le magasin, nous avons acheté le nez, je l'ai mis sur ma figure; ça tient avec un élastique, et puis Papa l'a mis sur sa figure, et puis la vendeuse l'a mis sur sa *figure*, on s'est tous regardés dans une glace et on a drôlement rigolé. Vous direz ce que vous voudrez, mais mon papa il est très chouette!

En me laissant à la porte de l'école, Papa m'a dit: «Surtout, sois sage et essaie de ne pas avoir d'ennuis avec le nez d'Eugène.» Moi, j'ai promis et je suis entré dans l'école.

Dans la cour, j'ai vu les copains et j'ai mis mon nez pour leur montrer et on a tous rigolé.

— On dirait le nez de ma tante Claire, a dit Maixent.

— Non, j'ai dit, c'est le nez de mon tonton Eugène, celui qui est explorateur.

— Tu me prêtes le nez ? m'a demandé Eudes.

— Non, j'ai répondu. Si tu veux un nez, t'as qu'à demander à ton papa de t'en acheter un!

— Si tu ne me le prêtes pas, je lui donne un coup de poing, à ton nez! il m'a dit Eudes, qui est très fort, et bing! il a tapé sur le nez de tonton Eugène.

Moi, ça ne m'a pas fait mal, mais j'ai peur qu'il ait cassé le nez de tonton Eugène ; alors, je l'ai mis dans ma poche et j'ai donné un coup de pied à Eudes. On était là à se battre, avec les copains qui regardaient, quand le Bouillon est arrivé en courant. Le Bouillon, c'est notre surveillant, et un jour, je vous raconterai pourquoi on l'appelle comme ça.

— Alors, il a dit le Bouillon, qu'est-ce qui se passe ici?

— C'est Eudes, j'ai dit ; il m'a donné un coup de poing sur le nez et il me l'a cassé

Le Bouillon a ouvert des grands yeux, il s'est baissé pour mettre sa figure devant la mienne, et il m'a dit: «Montre voir un peu... »

Alors, moi, j'ai sorti le nez de tonton Eugène de ma poche et je lui ai montré. Je ne sais pas pourquoi, mais ça l'a mis dans une colère terrible, le Bouillon, de voir le nez de tonton Eugène.

— Regardez-moi bien dans les yeux, il a dit le Bouillon, qui s'est relevé. Je n'aime pas qu'on se moque de moi, mon petit ami. Vous viendrez jeudi en retenue, c'est compris?

Je me suis mis à pleurer, alors Geoffroy a dit:

— Non, m'sieur, c'est pas sa faute!

Le Bouillon a regardé Geoffroy, il a souri, et il lui a mis la main sur l'épaule.

— C'est bien, mon petit, de se dénoncer pour sauver un camarade.

— Ouais, a dit Geoffroy, c'est pas sa faute, c'est la faute à Eudes.

Le Bouillon est devenu tout rouge, il a ouvert la bouche plusieurs fois avant de parler, et puis il a donné une retenue à Eudes, une à Geoffroy, et une autre à Clotaire qui riait. Et il est allé sonner la cloche.

En classe, la maîtresse a commencé à nous expliquer des histoires de quand la France était pleine de Gaulois. Alceste qui est assis à côté de moi, m'a demandé si le nez de tonton Eugène était vraiment cassé. Je lui ai dit que non, qu'il était seulement un peu aplati au bout, et puis je l'ai sorti de ma poche pour voir si je pouvais l'arranger. Et ce qui est chouette, c'est qu'en poussant avec le doigt à l'intérieur, je suis arrivé à lui donner la forme qu'il avait avant. J'étais bien content.

— Mets-le, pour voir, m'a dit Alceste.

Alors, je me suis baissé sous le pupitre et j'ai mis le nez, Alceste a regardé et il a dit:

— Ça va, il est bien.

— Nicolas! Répétez ce que je viens de dire! a crié la maîtresse qui m'a fait très peur.

Je me suis levé d'un coup et j'avais bien envie de pleurer, parce que je ne savais pas ce qu'elle venait de dire, la maîtresse, et elle n'aime pas quand on ne l'écoute pas. La maîtresse m'a regardé en faisant des yeux ronds, comme le Bouillon.

— Mais... qu'est-ce que vous avez sur la figure? elle m'a demandé.

— C'est le nez que m'a acheté mon papa j'ai expliqué en pleurant.

La maîtresse, elle s'est fâchée et elle s'est mise à crier, en disant qu'elle n'aimait pas les pitres et que si je continuais comme ça, je serais renvoyé de l'école et que je deviendrais un ignorant et que je serais la honte de mes parents. Et puis elle m'a dit: «Apportez-moi ce nez! »

Alors, moi, j'y suis allé en pleurant, j'ai mis le nez sur le bureau de la maîtresse et elle a dit qu'elle le confisquait, et puis elle m'a donné à conjuguer le verbe «Je ne dois pas apporter des nez en carton en classe d'histoire, dans le but de faire le pitre et de dissiper mes camarades. »

Quand je suis rentré à la maison, Maman m'a regardé et elle m'a dit: «Qu'est-ce que tu as, Nicolas, tu es tout pâlot. » Alors je me suis mis à pleurer, je lui ai expliqué que le Bouillon m'avait donné une retenue quand j'avais sorti le nez de tonton Eugène de ma poche, et que c'était la faute d'Eudes qui avait aplati le bout du nez de tonton Eugène et qu'en classe la maîtresse m'avait donné des choses

à conjuguer, à cause du nez de tonton Eugène, qu'elle m'avait confisqué. Maman m'a regardé, l'air tout étonné, et puis elle m'a mis la main sur le front, elle m'a dit qu'il faudrait que je me couche un peu et que je me repose.

Et puis, quand Papa est revenu de son bureau, Maman lui a dit:

— Je t'attendais avec impatience, je suis très inquiète. Le petit est rentré très énervé de l'école. Je me demande s'il ne faudrait pas appeler le docteur.

— Ça y est! a dit Papa, j'en étais sûr, je l'avais pourtant prévenu! Je parie que ce petit étourdi de Nicolas a eu des ennuis avec le nez d'Eugène!

Alors on a eu tous très peur, parce que Maman s'est trouvée mal et il a fallu appeler le docteur.

La montre

Hier soir, après ma rentrée de l'école, un facteur est venu et il a apporté un paquet pour moi. C'était un cadeau de Mémé. Un cadeau terrible et vous ne devineriez jamais ce que c'était: une montre-bracelet !

Ma mémé et ma montre sont drôlement chouettes, et les copains vont faire une drôle

de tête. Papa n'était pas là, parce que ce soir il avait un dîner pour son travail, et Maman m'a appris comment il fallait *faire* pour remonter la montre et elle me l'a attachée autour du poignet. Heureusement, je sais bien lire l'heure, pas comme l'année dernière quand j'étais petit et j'aurais été obligé tout le temps de demander aux gens quelle heure il est à ma montre, ce qui n'aurait pas été facile. Ce qu'elle avait de bien, ma montre, c'est qu'elle avait une grande aiguille qui tournait plus vite que les deux autres qu'on ne voit pas bouger à moins de regarder bien et longtemps. J'ai demandé à Maman à quoi servait la grande aiguille et elle m'a dit que c'était très pratique pour savoir si les oeufs à la coque étaient prêts.

C'est dommage, à 7 h 32, quand nous nous sommes mis à table, Maman et moi, il n'y avait pas d'oeufs à la coque. Moi, je mangeais en regardant ma montre et Maman m'a dit de me dépêcher un peu parce que le potage allait refroidir; alors j'ai fini ma soupe en deux tours et un petit peu de la grande aiguille. A 7 h 51, Maman a apporté le morceau de chouette gâteau qui restait de midi et nous nous sommes levés de table à 7 h 58. Maman m'a laissé jouer un petit peu, je collais mon oreille à la montre pour entendre le tic-tac et puis, à 8 h 15, Maman m'a dit d'aller me coucher. J'étais aussi content que la fois où on m'a donné un stylo qui faisait des taches partout. Moi, je voulais garder ma montre à mon poignet pour dormir, mais Maman m'a dit que ce n'était pas bon pour la montre, alors je l'ai mise sur la table de nuit, là où je pouvais la voir bien en me mettant sur le côté, et Maman a éteint la lumière à 8 h 38.

Et là, ça été formidable ! Parce que les numéros et les aiguilles de ma montre, eh bien, ils brillaient dans le noir ! Même si j'avais voulu faire des oeufs à la coque, je n'aurais pas eu besoin d'allumer la lumière. Je n'avais pas envie de dormir, je regardais tout le temps ma montre et c'est comme ça que j'ai entendu s'ouvrir la porte de la maison : c'était Papa qui rentrait. J'étais bien content parce que je pourrais lui montrer le cadeau de Mémé. Je me suis levé, j'ai mis la montre à mon poignet et je suis sorti de ma chambre.

J'ai vu Papa qui montait l'escalier sur la pointe des pieds. «Papa ! j'ai crié, regarde la belle montre que Mémé m'a donnée ! » Papa, il a été très surpris, tellement surpris qu'il a failli tomber dans l'escalier.

«Chut, Nicolas, il m'a dit, chut, tu vas réveiller ta mère ! » La lumière s'est allumée et on a vu sortir Maman de sa chambre. «Sa mère s'est réveillée» a dit Maman à Papa, l'air content, et puis elle a demandé si c'était une heure pour revenir d'un dîner d'affaires. «Ben quoi, a dit Papa, il n'est pas si tard.

— Il est 11 h 58, j'ai dit, drôlement fier, parce que moi j'aime bien aider mon papa et ma maman.

— Ta mère a toujours de bonnes idées pour les cadeaux, a dit Papa à Maman.

— C'est bien le moment de parler de ma mère, surtout devant le petit », a répondu Maman qui n'avait pas l'air de rigoler, et puis elle m'a dit que j'aille me coucher mon chéri et que je fasse un gros dodo.

Je suis revenu dans ma chambre, j'ai entendu Papa et Maman parler un peu et j'ai commencé mon dodo à 12 h 14.

Je me suis réveillé à 5 h 07 ; il commençait à faire jour et c'était dommage parce que les numéros de ma montre brillaient moins. Moi, je n'étais pas pressé de me lever parce qu'il n'y avait pas classe, mais je me suis dit que je pourrais aider mon Papa qui se plaint que son patron se plaint toujours qu'il arrive en retard au bureau. J'ai attendu un peu et à 5 h 12 je suis allé dans la chambre de Papa et Maman et j'ai crié : «Papa! Il fait jour ! Tu vas être en retard au bureau! » Papa a eu l'air très surpris, mais c'était moins dangereux que dans l'escalier, parce que dans son lit, il ne pouvait pas tomber. Mais il a fait une drôle de tête, Papa, comme s'il était tombé. Maman s'est réveillée aussi, d'un coup. «Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? elle a demandé.

— C'est la montre, a dit Papa; il paraît qu'il fait Jour.

— Oui, j'ai dit, il est 5 h 15 et ça marche vers le 16.

Bravo, a dit Maman, va te recoucher maintenant, nous sommes réveillés. »

Je suis allé me recoucher, mais il a fallu que je revienne trois fois, à 5 h 47, 6 h 18 et 7 h 02, pour que Papa et Maman se lèvent enfin.

Nous étions assis pour le petit déjeuner et Papa a crié à Maman: «Dépêche-toi un peu, chérie, avec le café, je vais être en retard, ça fait cinq minutes que j'attends.

— Huit », j'ai dit, et Maman est venue et elle m'a regardé d'une drôle de façon. Quand elle a versé le café dans les tasses, elle en a mis un peu sur la toile cirée parce que sa main tremblait ; j'espère qu'elle n'est pas malade, Maman.

«Je vais rentrer de bonne heure pour le déjeuner, a dit Papa; je pointerai à l'entrée. » J'ai demandé à Maman ce que ça voulait dire: pointer, mais elle m'a dit de ne pas m'occuper de ça et d'aller m'amuser dehors. C'est bien la première fois que je regrettais qu'il n'y ait pas classe, parce que j'aurais voulu que mes copains voient ma montre. A l'école, le seul qui soit venu avec une montre, une fois, c'est Geoffroy, qui avait la montre de son papa, une grosse montre avec un couvercle et une chaîne. Elle était très chouette, la montre du papa de Geoffroy, mais il paraît que Geoffroy n'avait pas la permission de la prendre et il a eu des tas d'ennuis et on n'a plus jamais revu la montre. Geoffroy a eu une telle fessée, il nous a dit, qu'on a bien failli ne plus jamais le revoir, lui non plus.

Je suis allé chez Alceste, un copain qui habite tout près de chez moi, un gros qui mange beaucoup. Je sais qu'il se lève de bonne heure parce que son petit déjeuner lui prend du temps. «Alceste ! j'ai crié devant sa maison, Alceste! Viens voir ce que j'ai » Alceste est sorti, un croissant à la main et un autre dans la bouche. «J'ai une montre!» j'ai dit à Alceste en mettant mon bras à la hauteur du bout de croissant qui était dans sa bouche. Alceste s'est mis à loucher un peu, il a avalé et il a dit: «Elle est rien chouette!»

— Elle marche bien, elle a une aiguille pour les oeufs à la coque et elle brille la nuit, j'ai expliqué.

— Et dedans, elle est comment ? il m'a demandé, Alceste.

Ça je n'avais pas pensé à regarder. «Attends », m'a dit Alceste et il est entré en courant dans sa maison. Il en est ressorti avec un autre croissant et un canif. «Donne ta montre, m'a dit Alceste, je vais l'ouvrir avec mon canif. Je sais comment faire, j'ai déjà ouvert la montre de mon papa. » J'ai donné la montre à Alceste, qui a commencé à travailler dessus avec le canif. Moi, j'ai eu peur qu'il ne casse ma montre et je lui ai dit: «Rends-moi la montre. »

Mais Alceste n'a pas voulu, il tirait la langue et essayait d'ouvrir la montre; alors j'ai essayé de reprendre la montre de force, le canif a glissé sur le doigt d'Alceste, Alceste a crié, la montre s'est Ouverte et elle est tombée par terre à 9 h 10. Il était toujours 9 h 10 quand je suis arrivé en pleurant à la maison. La montre ne marchait plus. Maman m'a pris dans ses bras et elle m'a dit que Papa arrangerait tout.

Quand Papa est arrivé pour le déjeuner, Maman lui a donné ma montre. Papa a tourné le petit bouton, il a regardé Maman, il a regardé la montre, il m'a regardé moi et puis il m'a dit: «Ecoute, Nicolas, cette montre ne peut plus être réparée. Mais ça ne t'empêchera pas de t'amuser avec elle, bien au contraire: elle ne risque plus rien et elle sera toujours aussi jolie à ton poignet. » Il avait l'air tellement content, Maman avait l'air tellement contente, que j'ai été content aussi.

Ma montre marque maintenant toujours 4 heures: c'est une bonne heure, l'heure des petits pains au chocolat, et la nuit, les numéros continuent à briller.

C'est vraiment un chouette cadeau, le cadeau de Mémé !

On fait un journal

Maixent, à la récré, nous a montré le cadeau que lui avait donné sa marraine: une imprimerie. C'est une boîte où il y a des tas de lettres en caoutchouc, et on met les lettres dans une pince et on peut faire tous les mots qu'on veut. Après, on appuie sur un tampon plein d'encre comme il y en a à la poste, et puis sur un papier, et les mots sont écrits en imprimerie comme dans le journal que lit Papa, et il crie toujours parce que Maman lui enlève les pages où il a les robes, les réclames et la façon de *faire* la cuisine. Elle est très chouette, l'imprimerie de Maixent! Maixent nous a montré ce qu'il avait déjà fait avec l'imprimerie. Il a sorti de sa poche trois feuilles de papier où il y avait écrit «Maixent» des tas de fois, dans tous les sens.

Ça fait drôlement mieux que quand c'est écrit à la Plume, flous a dit Maixent, et c'est vrai.

— Hé, les gars, a dit Rufus, si on faisait un journal? Ça, c'était une drôlement bonne idée et on a été tous d'accord, même Agnan, qui est le chouchou de la maîtresse et qui, d'habitude, ne joue pas avec le Us pendant la récré parce qu'il repasse ses leçons. Il est fou, Agnan!

— Et on va l'appeler comment, le journal? j'ai demandé.

Là, on n'a pas pu se mettre d'accord. Il y en avait qui voulaient l'appeler «le Terrible», d'autres «le Triomphant », d'autres «le Magnifique» ou «le Sans-Peur ». Maixent voulait qu'on l'appelle «le Maixent» et il s'est fâché quand Alceste a dit que c'était un nom idiot, et qu'il préférerait que le journal s'appelle «la Délicieuse », qui est le nom de la charcuterie qui est à côté de chez lui. On a décidé que le titre, on le trouverait après.

— Et qu'est-ce qu'on va mettre dans le journal? a demandé Clotaire.

— Ben, la même chose que dans les vrais journaux, a dit Geoffroy : des tas de nouvelles, des photos, des dessins, des histoires avec des voleurs et des morts tout plein, et les cours de la Bourse.

Nous, on ne savait pas ce que c'était, les cours de la Bourse. Alors, Geoffroy nous a expliqué que c'était des tas de numéros écrits en petites lettres et que c'était ce qui intéressait le plus son papa. Avec Geoffroy, il faut pas croire ce qu'il raconte: il est drôlement menteur et il dit n'importe quoi.

— Pour les photos, a dit Maixent, je ne peux pas les imprimer; il n'y a que des lettres dans mon imprimerie.

— Mais on peut faire des dessins, j'ai dit. Moi, je sais faire un château avec des gens qui attaquent, des dirigeables et des avions qui bombardent.

— Moi, je sais dessiner les cartes de France avec tous les départements, a dit Agnan.

— Moi, j'ai fait un dessin de ma maman en train de se mettre des bigoudis, a dit Clotaire, mais ma maman l'a déchiré. Pourtant, Papa avait bien rigolé quand il l'avait vu.

— Tout ça, c'est très joli, a dit Maixent, mais si vous mettez vos sales dessins partout, il ne restera plus de place pour imprimer des choses intéressantes dans le journal.

Moi, j'ai demandé à Maixent s'il voulait une claque, mais Joachim a dit que Maixent avait raison et que lui il avait une rédaction sur le printemps, où il avait eu 12, et que ça serait très chouette à imprimer et que, là-dedans, il parlait des fleurs et des oiseaux qui faisaient cui-cui.

— Tu crois pas qu'on va user les lettres pour Imprimer tes cui-cui, non? a demandé Rufus, et ils se sont battus.

— Moi, a dit Agnan, je pourrais mettre des problèmes et on demanderait aux gens de nous envoyer les solutions. On leur mettrait des notes.

On s'est tous mis à rigoler; alors Agnan a commencé à pleurer, il a dit qu'on était tous des méchants, qu'on se moquait toujours de lui et qu'il se plaindrait à la maîtresse et qu'on serait tous punis et qu'il ne dirait plus rien et que ça serait bien fait pour nous.

Avec Joachim et Rufus qui se battaient et Agnan qui pleurait, on avait du mal à s'entendre : c'est pas facile de faire un journal avec les copains!

— Quand le journal sera imprimé, a demandé Eudes, qu'est-ce qu'on va en faire?

— Cette question! a dit Maixent. On va le vendre! Les journaux, c'est fait pour ça: on les vend, on devient très riches et on peut s'acheter des tas de choses.

— Et on le vend à qui ? j'ai demandé.

— Ben, a dit Alceste, à des gens, dans la rue. On court, on crie «Edition spéciale » et tout le monde donne des sous.

— On en aura un seul, de journal, a dit Clotaire; alors, on n'aura pas des tas de sous.

— Ben, je le vendrai pour très cher, a dit Alceste.

— Pourquoi toi? C'est moi qui vais le vendre, a dit Clotaire; d'abord, toi, tu as les doigts toujours pleins de gras, alors tu vas faire des taches sur le journal et personne ne voudra l'acheter.

— Tu vas voir si j'ai les mains pleines de gras, a dit Alceste, et il les a mises sur la figure de Clotaire, et ça, ça m'a étonné, parce que d'habitude Alceste n'aime pas se battre pendant la récré : ça l'empêche de manger. Mais là, il n'était pas du tout content, Alceste, et Rufus et Joachim se sont poussés un peu pour laisser de la place à Alceste et à Clotaire pour se battre. C'est pourtant vrai qu'Alceste a les mains pleines de gras. Quand on lui dit bonjour, ça glisse.

— Bon, alors, c'est entendu, a dit Maixent, le directeur du journal, ce sera moi.

— Et pourquoi, je vous prie ? a demandé Eudes.

— Parce que l'imprimerie est à moi, voilà pourquoi! a dit Maixent.

— Minute, a crié Rufus qui est arrivé; c'est moi qui ai eu l'idée du journal, le directeur c'est moi!

— Dis donc, a dit Joachim, tu me laisses tomber Comme ça? On était en train de se battre T'es pas un copain!

— T'avais ton compte, a dit Rufus, qui saignait du nez.

— Ne me fais pas rigoler, a dit Joachim, qui était tout égratigné; et ils ont recommencé à se battre à Côté d'Alceste et de Clotaire.

— Répète-le, que j'ai du gras ! criait Alceste.

— T'as du gras ! T'as du gras ! T'as du gras ! criait Clotaire.

— Si tu veux pas mon poing sur le nez, a dit Eudes, tu sauras, Maixent, que le directeur c'est moi.

— Tu crois que tu me *fais* peur? a demandé Maixent; et moi je crois que oui, parce

qu'en parlant, Maixent faisait des petits pas en arrière ; alors, Eudes l'a poussé et l'imprimerie est tombée avec toutes les lettres par terre. Maixent, il est devenu tout rouge et il s'est jeté sur Eudes. Moi j'ai essayé de ramasser les lettres, mais Maixent m'a marché sur la main; alors, quand Eudes m'a laissé un peu de place, j'ai donné une gifle à Maixent et puis le Bouillon (c'est notre surveillant, mais ce n'est pas son vrai nom) est arrivé pour nous séparer. Et on n'a pas rigolé, parce qu'il nous a confisqué l'imprimerie, il nous a dit que nous étions tous des garnements, il nous a mis en retenue, il est allé sonner la cloche et il est allé porter Agnan à l'infirmerie, parce qu'il était malade. Il a été drôlement occupé, le Bouillon!

Le journal, on ne le fera pas. Le Bouillon ne veut pas nous rendre l'imprimerie avant les grandes vacances. Bah ! de toute façon, on n'aurait rien eu à raconter dans le journal.

Chez nous, il ne se passe jamais rien.

Le vase rose du salon

J'étais à la maison, en train de jouer à la balle, quand, bing ! j'ai cassé le vase rose du salon.

Maman est venue en courant et moi je me suis mis à pleurer.

— Nicolas! m'a dit Maman, tu sais qu'il est défendu de jouer à la balle dans la maison! Regarde ce que tu as fait: tu as cassé le vase rose du salon! Ton père y tenait beaucoup, à ce vase. Quand il viendra, tu lui avoueras ce que tu as fait, il te punira et ce sera une bonne leçon pour toi!

Maman a ramassé les morceaux de vase qui étaient sur le tapis et elle est allée dans la cuisine. Moi, j'ai continué à pleurer, parce qu'avec Papa, le vase, ça va faire des histoires.

Papa est arrivé de son bureau, il s'est assis dans son fauteuil, il a ouvert son journal et il s'est mis à lire. Maman m'a appelé dans la cuisine et elle m'a dit:

— Eh bien ? Tu lui as dit, à Papa, ce que tu as fait?

— Moi, je veux pas lui dire ! j'ai expliqué, et j'ai pleuré un bon coup.

— Ah! Nicolas, tu sais que je n'aime pas ça, m'a dit Maman. Il faut avoir du courage dans la vie. Tu es un grand garçon, maintenant ; tu vas aller dans le salon et tout avouer à Papa!

Chaque fois qu'on me dit que je suis un grand garçon, j'ai des ennuis, c'est vrai à la fin! Mais comme Maman n'avait pas l'air de rigoler, je suis allé dans le salon.

— Papa... j'ai dit.

— Hmm? a dit Papa, qui a continué à lire son journal.

— J'ai cassé le vase rose du salon, j'ai dit très vite à Papa, et j'avais une grosse boule dans la gorge.

— Hmm? a dit Papa, c'est très bien, mon chéri, va jouer.

Je suis retourné dans la cuisine drôlement content, et Maman m'a demandé:

— Tu as parlé à Papa?

— Oui, Maman, j'ai répondu.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit? m'a demandé Maman.

— Il m'a dit que c'était très bien, mon chéri, et que j'aille jouer, j'ai répondu.

Ça, ça ne lui a pas plu, à Maman. «Ça, par exemple ! » elle a dit, et puis elle est allée dans le salon.

— Alors, a dit Maman, c'est comme ça que tu fais l'éducation du petit?

Papa a levé la tête de son journal l'air très étonné.

— Qu'est-ce que tu dis ? il a demandé.

— Ah! non, je t'en prie, ne fais pas l'innocent, a dit Maman. Evidemment, tu préfères lire tranquillement ton journal, pendant que moi je m'occupe de la discipline.

— J'aimerais en effet, a dit Papa, lire tranquillement mon journal, mais il semble que ce soit une chose impossible dans cette maison !

— Oh ! bien sûr, Monsieur aime prendre ses aises! Les pantoufles, le journal, et à moi toutes les sales besognes ! a crié Maman. Et après, tu t'étonneras si ton fils devient un dévoyé!

— Mais enfin, a crié Papa, que veux-tu que je fasse ? Que je fouette le gosse dès que j'entre dans la maison?

— Tu refuses tes responsabilités, a dit Maman, ta famille ne t'intéresse guère

— Ça, par exemple ! a crié Papa, moi qui travaille comme un forcené, qui supporte la mauvaise humeur de mon patron, qui me prive de bien des joies pour vous mettre, toi et Nicolas, à l'abri du besoin...

— Je t'ai déjà dit de ne pas parler d'argent devant le petit ! a dit Maman.

— On me rend fou dans cette maison ! a crié Papa, mais ça va changer! Oh ! la la ! ça va changer!

— Ma mère m'avait prévenue, a dit Maman; j'aurais dû l'écouter !

— Ah ! ta mère! Ça m'étonnait qu'elle ne soit pas encore arrivée dans la conversation, ta mère! a dit Papa.

— Laisse ma mère tranquille, a crié Maman! Je t'interdis de parler de ma mère !

— Mais ce n'est pas moi qui... a dit Papa, et on a sonné à la porte.

C'était M. Blédurt, notre voisin.

— J'étais venu voir si tu voulais faire une partie de dames, il a dit à Papa.

— Vous tombez bien, monsieur Blédurt, a dit Maman; vous allez être juge de la situation ! Ne pensez-vous pas qu'un père doit prendre une part active dans l'éducation de son fils?

— Qu'est-ce qu'il en sait? Il n'a pas d'enfants! A dit Papa.

— Ce n'est pas une raison, a dit Maman : les dentistes n'ont jamais mal aux dents, ça ne les empêche pas d'être dentistes !

— Et d'où as-tu sorti cette histoire que les dentistes n'ont jamais mal aux dents? a dit Papa; tu me fais rigoler Et il s'est mis à rigoler.

— Vous voyez, vous voyez, monsieur Blédurt? Il se moque de moi! a crié Maman. Au lieu de s'occuper de son fils, il fait de l'esprit Qu'en pensez-vous, monsieur Blédurt?

— Pour les dames, a dit M. Blédurt, c'est fichu. Je m'en vais.

— Ah! non, a dit Maman; vous avez tenu à mettre votre grain de sel dans cette conversation, vous resterez jusqu'au bout!

— Pas question, a dit Papa ; cet imbécile que personne n'a sonné n'a rien à faire ici ! Qu'il retourne dans sa niche !

— Ecoutez... a dit M. Blédurt.

— Oh ! vous, les hommes, tous pareils! a dit Maman. Vous vous tenez bien entre vous! Et puis vous feriez mieux de rentrer chez vous, plutôt que d'écouter aux portes de vos voisins !

— Eh bien, on jouera aux dames un autre jour, a dit M. Blédurt. Bonsoir. Au revoir, Nicolas!

Et M. Blédurt est parti.

Moi, je n'aime pas quand Papa et Maman se disputent, mais ce que j'aime bien, c'est quand ils se réconcilient. Et là, ça n'a pas raté. Maman s'est mise à pleurer, alors Papa il a eu l'air embêté, il a dit : « Allons, allons, allons... » et puis il a embrassé Maman, il a dit qu'il était une grosse brute, et Maman a dit qu'elle avait eu tort, et Papa a dit que non, que c'était lui qui avait eu tort et ils se sont mis à rigoler, et ils se sont embrassés, et ils m'ont embrassé, et ils m'ont dit que tout ça c'était pour rire, et Maman a dit qu'elle allait faire des frites.

Le dîner a été très chouette, et tout le monde souriait drôlement et puis Papa a dit: «Tu sais, chérie, je crois que nous avons été un peu injustes envers ce bon Blédurt. Je vais lui téléphoner pour lui dire de venir prendre le café et jouer aux dames.»

M. Blédurt, quand il est venu, il se méfiait un peu. «Vous n'allez pas recommencer à vous disputer, au moins ? », il a dit; mais Papa et Maman se sont mis à rigoler, ils l'ont pris chacun par un bras et ils l'ont emmené dans le salon. Papa a mis le damier sur la petite table, Maman a apporté le café et moi j'ai eu un canard.

Et puis, Papa a levé la tête, il a eu l'air tout étonné et il a dit: «Ça, par exemple !... Où est donc passé le vase rose du salon ? »

A la récré, on se bat

T'es un menteur, j'ai dit à Geoffroy.

— Répète un peu, m'a répondu Geoffroy.

— T'es un menteur, je lui ai répété.

— Ah ! oui ? il m'a demandé.

— Oui, je lui ai répondu, et la cloche a sonné la fin de la récré.

— Bon, a dit Geoffroy pendant que nous nous mettions en rang, à la prochaine récré, on se bat.

— D'accord, je lui ai dit ; parce que moi, ce genre de choses, il faut pas me les dire deux fois, c'est vrai quoi, à la fin.

— Silence dans les rangs! a crié le Bouillon, qui est notre surveillant; et avec lui il ne faut pas rigoler.

En classe, c'était géographie. Alceste, qui est assis à côté de moi, m'a dit qu'il me tiendrait la veste à la récré, quand je me battrai avec Geoffroy, et il m'a dit de taper au menton, comme font les boxeurs à la télé.

— Non, a dit Eudes, qui est assis derrière nous, C'est au nez qu'il faut taper; tu cognes dessus, bing, et tu as gagné.

— Tu racontes n'importe quoi, a dit Rufus, qui est assis à côté de Eudes ; avec Geoffroy, ce qui marche, c'est les claques.

— T'as vu souvent des boxeurs qui se donnent des claques, imbécile ? a demandé Maixent, qui est assis pas loin et qui a envoyé un papier à Joachim qui voulait savoir de quoi il s'agissait, mais qui, d'où il est, ne pouvait pas entendre.

Ce qui est embêtant, c'est que le papier, c'est Agnan qui l'a reçu, et Agnan c'est le chouchou de la maîtresse et il a levé le doigt et il a dit: «Mademoiselle, j'ai reçu un papier ! »

La maîtresse, elle a fait de gros yeux et elle a demandé à Agnan de lui apporter le papier, et Agnan y est allé, drôlement fier. La maîtresse a lu le papier et elle a dit:

— Je lis ici que deux d'entre vous vont se battre pendant la récréation. Je ne sais pas de qui il s'agit, et je ne veux pas le savoir. Mais je vous préviens, je questionnerai M.

Dubon, votre surveillant, après la récréation, et les coupables seront sévèrement Punis. Alceste, au tableau.

Alceste est allé se faire interroger sur les fleuves et ça n'a pas marché très bien, parce que les seuls qu'il connaissait, c'était la Seine, qui fait des tas de méandres, et la Nive, où il est allé passer ses vacances l'été dernier. Tous les copains avaient l'air drôlement impatients que la récré arrive et ils discutaient entre eux. La maîtresse a même été obligée de taper avec sa règle sur la table et Clotaire, qui dormait, a cru que c'était pour lui et il est allé au piquet. Moi, j'étais embêté, parce que si la maîtresse me met en retenue, à la maison ça va faire des tas d'histoires et pour la crème au chocolat, ce soir, c'est fichu. Et puis, qui sait? Peut-être que la maîtresse va me faire renvoyer et ça, ce serait terrible; Maman aurait beaucoup de peine, Papa me dirait que lui, quand il avait mon âge, il était un exemple pour ses petits camarades, que ça valait bien la peine de se saigner aux quatre veines pour me donner une éducation soignée, que je finirai mal, et que je ne retournerai pas de si tôt au cinéma. J'avais une grosse boule dans la gorge et la cloche de la récré a sonné et moi j'ai regardé Geoffroy et j'ai vu qu'il n'avait pas l'air tellement pressé de descendre dans la cour, lui non plus.

En bas, tous les copains nous attendaient et Maixent a dit: «Allons au fond de la cour, là on sera tranquilles. »

Geoffroy et moi on a suivi les autres, et puis Clotaire a dit à Agnan:

— Ah ! non, pas toi ! Tu as cafardé!

— Moi, je veux voir! a dit Agnan, et puis il a dit que s'il ne pouvait pas voir, il irait prévenir le

Bouillon tout de suite et personne ne pourrait se battre et ce serait bien fait pour nous.

— Bah! laissons-le voir, a dit Rufus; après tout, Geoffroy et Nicolas seront punis de toute façon; alors, qu'Agnan ait prévenu la maîtresse avant ou après, ça n'a aucune importance.

— Punis, punis, a dit Geoffroy, on sera punis si on se bat. Pour la dernière fois, Nicolas, tu retires ce que tu as dit?

— Il ne retire rien du tout, sans blague! a crié Alceste.

— Ouais! a dit Maixent.

— Bon, allons-y, a dit Eudes, moi je serai l'arbitre.

— L'arbitre? a dit Rufus, tu me fais bien rigoler. Pourquoi ce serait toi l'arbitre et pas un autre?

— Dépêchons-nous, a dit Joachim, on va pas se bagarrer pour ça, et la récré va bientôt se terminer.

— Pardon, a dit Geoffroy, l'arbitre, c'est drôlement important; moi, je ne me bats pas si je n'ai pas un bon arbitre.

— Parfaitement, j'ai dit, Geoffroy a raison.

— D'accord, d'accord, a dit Rufus, l'arbitre ce sera moi.

Ça, ça ne lui a pas plu, à Eudes, qui a dit que Rufus ne connaissait rien à la boxe, et qu'il croyait que les boxeurs se donnaient des claques.

— Mes claques valent bien tes coups de poing sur le nez, a dit Rufus, et paf, il a donné une claque sur la figure d'Eudes. Il s'est fâché tout plein, Eudes, je ne l'ai jamais vu comme ça, et il a commencé à se battre avec Rufus et il voulait lui taper sur le nez, mais Rufus ne restait pas tranquille, et ça, ça mettait Eudes encore plus en colère et il criait que Rufus n'était pas un bon copain.

— Arrêtez! Arrêtez ! criait Alceste, la récré va bientôt se terminer

— Toi, le gros, on t'a assez entendu! a dit Maixent.

Alors, Alceste m'a demandé de tenir son croissant, et il a commencé à se battre avec Maixent. Et ça, ça m'a étonné, parce qu'Alceste, d'habitude, il n'aime pas se battre,

surtout quand il est en train de manger un croissant. Ce qu'il y a, c'est que sa maman lui fait prendre un médicament pour maigrir et, depuis, Alceste n'aime pas qu'on l'appelle « le gros ». Comme j'étais occupé à regarder Alceste et Maixent, je ne sais pas pourquoi Joachim a donné un coup de pied à Clotaire, mais je crois que c'est parce que Clotaire a gagné des tas de billes à Joachim, hier.

En tout cas, les copains se battaient drôlement et c'était chouette. J'ai commencé à manger le croissant d'Alceste et j'en ai donné un bout à Geoffroy.

Et puis, le Bouillon est arrivé en courant, il a séparé tout le monde en disant que c'était une honte et qu'on allait voir ce qu'on allait voir, et il est allé sonner la cloche.

— Et voilà, a dit Alceste, qu'est-ce que je disais? A force de faire les guignols, Geoffroy et Nicolas n'ont pas eu le temps de se battre.

Quand le Bouillon lui a raconté ce qui s'était passé, la maîtresse s'est fâchée et elle a mis toute la classe en retenue, sauf Agnan, Geoffroy et moi, et elle a dit que nous étions des exemples pour les autres qui étaient des petits sauvages.

— T'as de la veine que la cloche ait sonné, m'a dit Geoffroy, parce que j'avais bien envie de me battre avec toi.

— Ne me fais pas rigoler, espèce de menteur, je lui ai dit.

— Répète un peu! Il m'a dit.

— Espèce de menteur ! Je lui ai répété.

— Bon, m'a dit Geoffroy, à la prochaine récré, on se bat.

— D'accord, je lui ai répondu.

Parce que vous savez, ce genre de choses, moi, il ne faut pas me les dire deux fois. C'est vrai, quoi, à la fin!

King

Avec Alceste, Eudes, Rufus, Clotaire et les copains, nous avons décidé d'aller à la pêche.

Il y a un square où nous allons jouer souvent, et dans le square il y a un chouette étang. Et dans l'étang, il y a des têtards. Les têtards, ce sont des petites bêtes qui grandissent et qui deviennent des grenouilles; c'est à l'école qu'on nous a appris ça. Clotaire ne le savait pas, parce qu'il n'écoute pas souvent en classe, mais nous, on lui a expliqué.

A la maison, j'ai pris un bocal à confiture vide, et je suis allé dans le square, en faisant bien attention que le gardien ne me voie pas. Le gardien du square, il a une grosse moustache, une canne, un sifflet à roulette comme celui du papa de Rufus, qui est agent de police, et il nous gronde souvent, parce qu'il y a des tas de choses qui sont défendues dans le square: il ne faut pas marcher sur l'herbe, monter aux arbres, arracher les fleurs, faire du vélo, jouer au football, jeter des papiers par terre et se battre. Mais on s'amuse bien quand même!

Eudes, Rufus et Clotaire étaient déjà au bord de l'étang avec leurs bocaux. Alceste est arrivé le dernier; il nous a expliqué qu'il n'avait pas trouvé de bocal vide et qu'il avait dû en vider un. Il avait encore des tas de confiture sur la figure, Alceste ; il était bien content. Comme le gardien n'était pas là, on s'est tout de suite mis à pêcher.

C'est très difficile de pêcher des têtards ! Il faut se mettre à plat ventre sur le bord de l'étang, plonger le bocal dans l'eau et essayer d'attraper les têtards qui bougent et qui n'ont drôlement pas envie d'entrer dans les bocaux. Le premier qui a eu un têtard, ça a été Clotaire, et il était tout fier, parce qu'il n'est pas habitué à être le premier de quoi que ce soit. Et puis, à la fin, on a tous eu notre têtard. C'est-à-dire qu'Alceste n'a pas réussi à en pêcher, mais Rufus, qui est un pêcheur terrible, en avait deux dans son

bocal et il a donné le plus petit à Alceste.

— Et qu'est-ce qu'on va faire avec nos têtards? a demandé Clotaire.

— Ben, a répondu Rufus, on va les emmener chez nous, on va attendre qu'ils grandissent et qu'ils deviennent des grenouilles, et on va faire des courses. Ça sera rigolo

— Et puis, a dit Eudes, les grenouilles, c'est pratique, ça monte par une petite échelle et ça vous dit le temps qu'il fera pour la course

— Et puis, a dit Alceste, les cuisses de grenouille, avec de l'ail, c'est très très bon !

Et Alceste a regardé son têtard, en se passant la langue sur les lèvres.

Et puis on est partis en courant parce qu'on a vu le gardien du square qui arrivait. Dans la rue, en marchant, je voyais mon têtard dans le bocal, et il était très chouette : il bougeait beaucoup et j'étais sûr qu'il deviendrait une grenouille terrible, qui allait gagner toutes les courses. J'ai décidé de l'appeler King; c'est le nom d'un cheval blanc que j'ai vu jeudi dernier dans un film de cow-boys. C'était un cheval qui courait très vite et qui venait quand son cow-boy le sifflait. Moi, je lui apprendrai à faire des tours, à mon têtard, et quand il sera grenouille, il viendra quand je le sifflerai.

Quand je suis entré dans la maison, Maman m'a regardé et elle s'est mise à pousser des cris : «Mais regarde-moi dans quel état tu t'es mis ! Tu as de la boue partout, tu es trempé comme une soupe Qu'est-ce que tu as encore fabriqué ? »

C'est vrai que je n'étais pas très propre, surtout que j'avais oublié de rouler les manches de ma chemise quand j'avais mis mes bras dans l'étang.

— Et ce bocal? a demandé Maman, qu'est-ce qu'il y a dans ce bocal?

— C'est King, j'ai dit à Maman en lui montrant mon têtard. Il va devenir grenouille, il viendra quand je le sifflerai, il nous dira le temps qu'il fait et il va gagner des courses Maman, elle a fait une tête avec le nez tout chiffonné

— Quelle horreur! elle a crié, Maman. Combien de fois faut-il que je te dise de ne pas apporter des saletés dans la maison?

— C'est pas des saletés, j'ai dit, c'est propre comme tout, c'est tout le temps dans l'eau et je vais lui apprendre à faire des tours !

— Eh bien, voilà ton père, a dit Maman; nous allons voir ce qu'il en dit.

Et quand Papa a vu le bocal, il a dit: «Tiens! c'est un têtard », et il est allé s'asseoir dans le fauteuil pour lire son journal. Maman, elle, était toute fâchée.

— C'est tout ce que tu trouves à dire? elle a demandé à Papa. Je ne veux pas que cet enfant ramène toutes sortes de sales bêtes à la maison.

— Bah! a dit Papa, un têtard, ce n'est pas bien gênant...

— Eh bien, parfait, a dit Maman, parfait! Puisque je ne compte pas, je ne dis plus rien. Mais je vous préviens, c'est le têtard ou moi !

Et Maman est partie dans la cuisine.

Papa a fait un gros soupir et il a plié son journal.

— Je crois que nous n'avons pas le choix, Nicolas, il m'a dit. Il va falloir se débarrasser de cette bestiole.

Moi, je me suis mis à pleurer, j'ai dit que je ne voulais pas qu'on fasse du mal à King et qu'on était déjà drôlement copains tous les deux. Papa m'a pris dans ses bras:

— Ecoute, bonhomme, il m'a dit. Tu sais que ce petit têtard a une maman grenouille. Et la Maman grenouille doit avoir beaucoup de peine d'avoir perdu son enfant. Maman, elle ne serait pas contente si on t'emmenait dans un bocal. Pour les grenouilles, c'est la même chose. Alors, tu sais ce qu'on va faire ? Nous allons partir tous les deux et nous allons remettre le têtard où tu l'as pris, et puis tous les dimanches tu pourras aller le voir. Et en revenant à la maison, je t'achèterai une tablette en chocolat.

Moi, j'ai réfléchi un coup et j'ai dit que bon, d'accord.

Alors, Papa est allé dans la cuisine et il a dit à Maman, en rigolant, que nous avons décidé de la garder et de nous débarrasser du têtard.

Maman a rigolé aussi, elle m'a embrassé et elle a dit que pour ce soir, elle ferait du gâteau. J'étais très consolé.

Quand nous sommes arrivés dans le jardin, j'ai conduit Papa, qui tenait le bocal, vers le bord de l'étang. « C'est là » j'ai dit. Alors j'ai dit au revoir à King et Papa a versé dans l'étang tout ce qu'il y avait dans le bocal. Et puis nous nous sommes retournés pour partir et nous avons vu le gardien du square qui sortait de derrière un arbre avec des yeux ronds.

— Je ne sais pas si vous êtes tous fous ou si c'est moi qui le deviens, a dit le gardien, mais vous êtes le septième bonhomme, y compris un agent de police, qui vient aujourd'hui jeter le contenu d'un bocal d'eau à cet endroit précis de l'étang.

L'appareil de photo

Juste quand j'allais partir pour l'école, le facteur a apporté un paquet pour moi, c'était un cadeau de mémé : un appareil de photo ! Ma mémé, c'est la plus gentille du monde «Elle a de drôles d'idées, ta mère, a dit Papa à Maman, ce n'est pas un cadeau à faire à un enfant. » Maman s'est fâchée, elle a dit que, pour Papa, tout ce que faisait sa mère (ma mémé) ne lui plaisait pas, que ce n'était pas malin de parler comme ça devant l'enfant, que c'était un merveilleux cadeau, et moi j'ai demandé si je pouvais emmener mon appareil de photo à l'école et Maman a dit que oui, mais attention de ne pas me le faire confisquer. Papa, il a haussé les épaules, et puis il a regardé les instructions avec moi et il m'a montré comment il fallait faire. C'est très facile.

En classe, j'ai montré mon appareil de photo à Alceste, qui est assis à côté de moi, et je lui ai dit qu'à la récré on ferait des tas de photos. Alors, Alceste s'est retourné et en a parlé à Eudes et à Rufus qui sont assis derrière nous. Ils ont prévenu Geoffroy, qui a envoyé un petit papier à Maixent, qui l'a passé à Joachim, qui a réveillé Clotaire, et la maîtresse a dit: «Nicolas, répétez un peu ce que je viens de dire. » Alors moi, je me suis levé et je me suis mis à pleurer, parce que je ne savais pas ce que la maîtresse avait dit. Pendant qu'elle parlait, j'avais été occupé à regarder Alceste par la petite fenêtre de l'appareil. «Qu'est-ce que vous cachez sous votre pupitre? » a demandé la maîtresse. Quand la maîtresse vous dit «vous », c'est qu'elle n'est pas contente; alors moi, j'ai continué à pleurer, et la maîtresse est venue, elle a vu l'appareil de photo, elle me l'a confisqué, et puis elle m'a dit que j'aurais un zéro. «C'est gagné », a dit Alceste, et la maîtresse lui a donné un zéro aussi et elle lui a dit de cesser de manger en classe, et ça, ça m'a fait rigoler, parce que c'est vrai, il mange tout le temps, Alceste. «Moi je peux répéter ce que vous avez dit, mademoiselle », a dit Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, et la classe a continué. Quand la récré a sonné, la maîtresse m'a fait rester après les autres et elle m'a dit: «Tu sais, Nicolas, je ne veux pas te faire de peine, je sais que c'est un beau cadeau que tu as là. Alors, situ promets d'être sage, de ne plus jouer en classe et de bien travailler, je t'enlève ton zéro et je te rends ton appareil de photo.» Moi, j'ai drôlement promis, alors la maîtresse m'a rendu l'appareil et elle m'a dit de rejoindre mes petits camarades dans la cour. La maîtresse, c'est simple : elle est chouette, chouette, chouette !

Quand je suis descendu dans la cour, les copains m'ont entouré. «On ne s'attendait

pas à te voir », a dit Alceste, qui mangeait un petit pain beurré. « Et puis, elle t'a rendu ton appareil de photo ! » a dit Joachim. « Oui, j'ai dit, on va faire des photos, mettez-vous en groupe ! » Alors, les copains se sont mis en tas devant moi, même Agnan est venu.

L'ennui, c'est que, dans les instructions, ils disent qu'il faut se mettre à quatre pas, et moi j'ai encore des petites jambes. Alors, c'est Maixent qui a compté les pas pour moi, parce que lui il a des jambes très longues avec des gros genoux sales, et puis, il est allé se mettre avec les autres. J'ai regardé par la petite fenêtre pour voir s'ils étaient tous là, la tête d'Eudes je n'ai pas pu l'avoir parce qu'il est trop grand et la moitié d'Agnan dépassait vers la droite. Ce qui est dommage, c'est le sandwich qui cachait la figure d'Alceste, mais il n'a pas voulu s'arrêter de manger. Ils ont tous fait des sourires, et clic ! j'ai pris la photo. Elle sera terrible !

« Il est bien, ton appareil », a dit Eudes. « Bah ! a dit Geoffroy, à la maison, mon papa m'en a acheté un bien mieux, avec un flash ! » Tout le monde s'est mis à rigoler, c'est vrai, il dit n'importe quoi, Geoffroy. « Et c'est quoi, un flash ? » j'ai demandé. « Ben, c'est une lampe qui fait pif ! comme un feu d'artifice, et on peut photographier la nuit », a dit Geoffroy. « Tu es un menteur, voilà ce que tu es ! » j'ai dit. « Je vais te donner une claque », m'a dit Geoffroy. « Si tu veux, Nicolas, a dit Alceste, je peux te tenir l'appareil de photo. » Alors, je lui ai donné l'appareil, en lui disant de faire attention, je me méfiais parce qu'il avait les doigts pleins de beurre et j'avais peur que ça glisse. Nous avons commencé à nous battre, et le Bouillon — c'est notre surveillant, mais ce n'est pas son vrai nom — est arrivé en courant et il nous a séparés. « Qu'est-ce qu'il y a encore ? » il a demandé. « C'est Nicolas, a expliqué Alceste, il se bat avec Geoffroy parce que son appareil de photo n'a pas de feu d'artifice pour la nuit.

— Ne parlez pas la bouche pleine, a dit le Bouillon, et qu'est-ce que c'est cette histoire d'appareil de photo ? »

Alors Alceste lui a donné l'appareil, et le Bouillon a dit qu'il avait bien envie de le confisquer. « Oh ! non, m'sieur, oh ! non », j'ai crié. « Bon, a dit le Bouillon, je vous le laisse, mais regardez-moi bien dans les yeux, il faut être sage et ne plus se battre, compris ? » Moi j'ai dit que j'avais compris, et puis je lui ai demandé si je pouvais prendre sa photo.

Le Bouillon, il a eu l'air tout surpris. « Vous voulez avoir ma photo ? » il m'a demandé. « Oh ! oui, m'sieur », j'ai répondu. Alors, le Bouillon, il a fait un sourire, et quand il fait ça, il a l'air tout gentil. « Hé hé, il a dit, hé, hé, bon, mais faites vite, parce que je dois sonner la fin de la récréation. » Et puis, le Bouillon s'est mis sans bouger au milieu de la cour, avec une main dans la poche et l'autre sur le ventre, un pied en avant et il a regardé loin devant lui. Maixent m'a compté quatre pas, j'ai regardé le Bouillon dans la petite fenêtre, il était rigolo. Clic, j'ai pris la photo, et puis il est allé sonner la cloche.

Le soir, à la maison, quand Papa est revenu de son bureau, je lui ai dit que je voulais prendre sa photo avec Maman. « Ecoute, Nicolas, m'a dit Papa, je suis fatigué, range cet appareil et laisse-moi lire mon journal. » « Tu n'es pas gentil, lui a dit Maman, pourquoi contrarier le petit ? Ces photos seront des souvenirs merveilleux pour lui. » Papa a fait un gros soupir, il s'est mis à côté de Maman, et moi j'ai pris les six dernières photos du rouleau. Maman m'a embrassé et elle m'a dit que j'étais son petit photographe à elle.

Le lendemain, Papa a pris le rouleau pour le faire développer, comme il dit. Il a fallu attendre plusieurs jours pour voir les photos, et moi j'étais drôlement impatient. Et puis, hier soir, Papa est revenu avec les photos.

« Elles ne sont pas mal, a dit Papa, celles de l'école avec tes camarades et le moustachu, là... Celles que tu as faites à la maison sont trop foncées, mais ce sont les plus drôles ! » Maman est venue voir et Papa lui montrait les photos en disant : « Dis donc, il ne t'a pas gâtée, ton fils ! » et Papa rigolait, et Maman a pris les photos et elle a dit qu'il était temps de passer à table.

Moi, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Maman a changé d'avis. Maintenant, elle dit que Papa avait raison et que ce ne sont pas des jouets à offrir aux petits garçons.

Et elle a mis l'appareil de photo en haut de l'armoire.

Le football

J'étais dans le terrain vague avec les copains:

Eudes, Geoffroy, Alceste, Agnan, Rufus, Clotaire, Maixent et Joachim. Je ne sais pas si je vous ai déjà parlé de mes copains, mais je sais que je vous ai parlé du terrain vague. Il est terrible; il y a des boîtes de conserve, des pierres, des chats, des bouts de bois et une auto. Une auto qui n'a pas de roues, mais avec laquelle on rigole bien: on fait «vroum vroum», on joue à l'autobus, à l'avion ; c'est formidable !

Mais là, on n'était pas venus pour jouer avec l'auto. On était venus pour jouer au football. Alceste a un ballon et il nous le prête à condition de faire gardien de but, parce qu'il n'aime pas courir. Geoffroy, qui a un papa très riche, était venu habillé en footballeur, avec une chemise rouge, blanc et bleu, des culottes blanches avec une bande rouge, des grosses chaussettes, des protège-tibias et des chaussures terribles avec des clous en dessous. Et ce serait plutôt les autres qui auraient besoin de protège-tibias, parce que Geoffroy, comme dit le monsieur de la radio, c'est un joueur rude. Surtout à cause des chaussures.

On avait décidé comment former l'équipe. Alceste serait goal, et comme arrières on aurait Eudes et Agnan. Avec Eudes, rien ne passe, parce qu'il est très fort et il fait peur ; il est drôlement rude, lui aussi! Agnan, on l'a mis là pour qu'il ne gêne pas, et aussi parce qu'on n'ose pas le bousculer ni lui taper dessus: il a des lunettes et il pleure facilement. Les demis, ce sera Rufus, Clotaire et Joachim. Eux, ils doivent nous servir des balles à nous, les avants. Les avants, nous ne sommes que trois, parce qu'il n'y a pas assez de copains, mais nous sommes terribles: il y a Maixent, qui a de grandes jambes avec de gros genoux sales et qui court très vite; il y a moi qui ai un shoot formidable, bing! Et puis il y a Geoffroy avec ses chaussures.

On était drôlement contents d'avoir formé l'équipe.

— On y va? On y va? a crié Maixent.

— Une passe ! Une passe ! a crié Joachim.

On rigolait bien, et puis Geoffroy a dit:

— Eh! les gars! contre qui on joue? Il faudrait une équipe adverse.

Et ça c'est vrai, il avait raison, Geoffroy: on a beau faire des passes avec le ballon, si on n'a pas de but où l'envoyer, ce n'est pas drôle. Moi, j'ai proposé qu'on se sépare en deux équipes, mais Clotaire a dit : « Diviser l'équipe? Jamais ! » Et puis, c'est comme quand on joue aux cow-boys, personne ne veut jouer les adversaires.

Et puis sont arrivés ceux de l'autre école. Nous, on ne les aime pas, ceux de l'autre école: ils sont tous bêtes. Souvent, ils viennent dans le terrain vague, et puis on se bat, parce que nous on dit que le terrain vague est à nous, et eux ils disent qu'il es à eux et ça fait des histoires. Mais là, on était plutôt contents de les voir.

— Eh ! les gars, j'ai dit, vous voulez jouer au football avec nous ? On a un ballon.

— Jouer avec vous ? Nous faites pas rigoler ! a dit un maigre avec des cheveux rouges, comme ceux de tante Clarisse qui sont devenus rouges le mois dernier, et Maman m'a expliqué que c'est de la peinture qu'elle a fait mettre dessus chez le coiffeur.

— Et pourquoi ça te ferait rigoler, imbécile? a demandé Rufus.

— C'est la gifle que je vais te donner qui va me faire rigoler! il a répondu celui qui avait les cheveux rouges.

— Et puis d'abord, a dit un grand avec des dents, sortez d'ici, le terrain vague est à nous

Agnan voulait s'en aller, mais nous, on n'était pas d'accord.

— Non, monsieur, a dit Clotaire, le terrain vague il est à nous; mais ce qui se passe, c'est que vous avez peur de jouer au football avec nous. On a une équipe formidable!

— Fort minable! a dit le grand avec des dents, et ils se sont tous mis à rigoler, et moi aussi, parce que c'était amusant; et puis Eudes a donné un coup de poing sur le nez d'un petit qui ne disait rien. Mais comme le petit, c'était le frère du grand avec les dents, ça a fait des histoires.

— Recommence, pour voir, a dit le grand avec les dents à Eudes.

— T'es pas un peu fou? a demandé le petit, qui se tenait le nez, et Geoffroy a donné un coup de pied au maigre qui avait les cheveux de tante Clarisse.

On s'est tous battus, sauf Agnan, qui pleurait et qui criait : « Mes lunettes ! J'ai des lunettes! » C'était très chouette, et puis Papa est arrivé.

— On vous entend crier depuis la maison, bande de petits sauvages ! a crié Papa. Et toi, Nicolas, tu sais l'heure qu'il est ?

Et puis Papa a pris par le col un gros bête avec qui je me donnais des claques.

— Lâchez-moi, criait le gros bête. Sinon, j'appelle mon papa à moi, qui est percepteur, et je lui dis de vous mettre des impôts terribles !

Papa a lâché le gros bête et il a dit: Bon, ça suffit comme ça! Il est tard, vos parents doivent s'inquiéter. Et puis d'abord, pourquoi vous battez-vous? Vous ne pouvez pas vous amuser gentiment?

— On se bat, j'ai dit, parce qu'ils ont peur de jouer au football avec nous!

— Nous, peur? Nous, peur ? Nous, peur? a crié le grand avec des dents.

— Eh bien! a dit Papa, si vous n'avez pas peur, pourquoi ne jouez-vous pas?

— Parce que ce sont des minables, voilà pourquoi, a dit le gros bête.

— Des minables ? j'ai dit, avec une ligne d'avants comme la nôtre : Maixent, moi et Geoffroy ? Tu me fais rigoler.

— Geoffroy? a dit Papa. Moi je le verrais mieux comme arrière, je ne sais pas s'il est très rapide.

— Minute, a dit Geoffroy, j'ai les chaussures et je suis le mieux habillé, alors...

— Et comme goal? a demandé Papa.

Alors, on lui a expliqué comment on avait formé l'équipe et Papa a dit que ce n'était pas mal, mais qu'il faudrait qu'on s'entraîne et que lui il nous apprendrait parce qu'il avait failli être international (il jouait inter droit au patronage Chantecler). Il l'aurait été s'il ne s'était pas marié. Ça, je ne le savais pas ; il est terrible, mon papa.

— Alors, a dit Papa, à ceux de l'autre école, vous êtes d'accord pour jouer avec mon équipe, dimanche prochain ? Je serai l'arbitre.

— Mais non, ils sont pas d'accord, c'est des dégonflés, a crié Maixent.

— Non, monsieur, on n'est pas des dégonflés, a répondu celui qui avait des cheveux rouges, et pour dimanche c'est d'accord. A 3 heures. Qu'est-ce qu'on va vous mettre! Et puis ils sont partis.

Papa est resté avec nous, et il a commencé à nous entraîner. Il a pris le ballon et il a mis un but à Alceste. Et puis il s'est mis dans les buts à la place d'Alceste, et c'est Alceste qui lui a mis un but. Alors Papa nous a montré comment il fallait faire des passes. Il a envoyé la balle, et il a dit: « A toi, Clotaire! Une passe!» Et la balle a tapé sur Agnan, qui a perdu ses lunettes et qui s'est mis à pleurer.

Et puis, Maman est arrivée.

— Mais enfin, elle a dit à Papa, qu'est-ce que tu fais là ? Je t'envoie chercher le petit, je ne te vois pas revenir et mon dîner refroidit.

Alors, Papa est devenu tout rouge, il m'a pris par la main et il a dit : « Allons, Nicolas, rentrons ! » et tous les copains ont crié: « A dimanche ! Hourra pour le papa de Nicolas ! »

A table, Maman rigolait tout le temps, et pour demander le sel à Papa elle a dit: «Fais-moi une passe, Kopa!»

Les mamans, ça n'y comprend rien au sport, mais ça ne fait rien: dimanche prochain, ça va être terrible !

1re mi-temps

1. Hier après-midi, sur le terrain du terrain vague s'est déroulé un match de football association entre une équipe d'une autre école et une équipe entraînée par le père de Nicolas. Voici quelle était la composition de cette dernière : goal : Alceste ; arrières: Eudes et Clotaire ; demis : Joachim, Rufus, Agnan; inter droit : Nicolas; avant-centre: Geoffroy ; ailier gauche : Maixent. L'arbitre était le père de Nicolas.

2. Ainsi que vous l'avez lu, il n'y avait pas d'ailier droit, ni d'inter gauche. Le manque d'effectifs avait obligé le père de Nicolas à adopter une tactique (mise au point à l'ultime séance d'entraînement), qui consistait à jouer par contre-attaque. Nicolas, dont le tempérament offensif est comparable à celui d'un Fontaine, et Maixent, dont la finesse et le sens tactique rappellent Piantoni, devaient servir Geoffroy, dont les qualités ne rappellent personne, mais qui a l'avantage de posséder un équipement complet, ce qui est appréciable pour un avant-centre.

3. Le match débuta à 15 h 40 environ. A la première minute, à la suite d'un cafouillage devant les buts, l'ailier gauche décocha un tir d'une telle puissance qu'Alceste fut dans l'obligation d'effectuer un plongeon désespéré pour éviter le ballon qui arrivait droit sur lui. Mais le but fut refusé, l'arbitre se rappelant que les capitaines ne s'étaient pas serré la main.

4. A la cinquième minute, alors que le jeu se déroulait au milieu du terrain, un chien dévora le casse-croûte d'Alceste, qui était pourtant enveloppé de trois feuilles de papier et par trois ficelles (pas Alceste, le goûter). Cela porta un rude coup au moral du gardien de but (et chacun sait combien le moral est important pour un goal), qui encaissa un premier but à la septième minute...

5. Et un deuxième à la huitième... A la neuvième minute, Eudes, le capitaine, conseilla à Alceste de jouer ailier gauche, Maixent le remplaçant dans les buts. (Ce qui, à notre avis, est une erreur, Alceste est plutôt un demi offensif qu'un attaquant de tempérament.)

6. A la quatorzième minute, une averse telle tomba sur le terrain que la plupart des joueurs coururent se mettre à l'abri, Nicolas restant sur le terrain contre un joueur adverse. Rien ne fut marqué durant cette période.

7. A la vingtième minute, Geoffroy, en position de demi droit ou d'inter gauche (peu importe), dégagea son camp d'un shoot terrible.

8. A la même vingtième minute, M. Chapo allait rendre visite à sa mère-grand, qui était grippée.

9. Le choc le déséquilibra et il pénétra chez les Chadehaut, brouillés avec lui depuis vingt ans.

10. Il réapparut sur le terrain grâce à un chemin connu de lui seul probablement et s'empara du ballon juste comme la remise en jeu allait avoir lieu.

11. Après cinq minutes de perplexité (ce qui nous amène à la vingt-cinquième minute), le match reprit, une boîte de conserve remplaçant le ballon.

Aux vingt-sixième, vingt-septième, vingt-huitième minutes, Alceste, grâce à ses dribbles, marqua trois buts (il est pratiquement impossible de prendre une boîte de conserve de petits pois extrafins — même vide — à Alceste). L'équipe de Nicolas menait par 3 à 2.

12. A la trentième minute, M. Chapo rapporta le ballon. (Sa mère-grand allait mieux et il était d'excellente humeur.) Comme la boîte de conserve était inutile on la jeta.

13. A la trente et unième minute, Nicolas déborda la défense adverse, centra sur Rufus, en position d'inter gauche (mais, comme il n'y avait pas d'inter gauche, il était en position d'avant-centre), Rufus passa à Clotaire qui, par un shoot du gauche, prit tout le monde à contre-pied et l'arbitre au creux de l'estomac. Celui-ci, d'une voix sourde, expliqua aux deux capitaines que, le temps se couvrant, qu'une averse menaçant et que le fond de l'air étant un peu frais, il vaudrait mieux jouer la deuxième mi-temps la semaine prochaine.

2e mi-temps

1. Durant toute la semaine, les coups de téléphone entre le père de Nicolas et les autres pères avaient eu pour résultat de modifier sensiblement l'équipe : Eudes passait inter gauche et Geoffroy arrière. A l'issue d'une réunion des pères, plusieurs tactiques avaient été mises au point. La principale consistait à marquer un but dans les premières minutes, à jouer la défensive, puis profiter d'une contre-attaque et en marquer un autre. Si les enfants suivaient à la lettre ces instructions, ils remporteraient le match par 5 à 2, puisqu'ils menaient déjà par 3 à 2. Les pères (de Nicolas, de ses amis et ceux de l'autre école) étaient au grand complet quand le match débuta, dans une ambiance passionnée, à 16 h 03.

2. On n'entendait que les pères sur le terrain. Cela énerva les joueurs. Durant les premières minutes, rien d'important ne se passa, si ce n'est un shoot de Rufus dans le dos du père de Maixent et une gifle que Clotaire reçut de son père, pour avoir manqué une passe. Joachim, qui était le capitaine à ce moment (il avait été décidé que tous les joueurs seraient capitaines durant cinq minutes chacun), alla demander à l'arbitre de bien vouloir faire évacuer le terrain. Clotaire ajouta *que* la gifle l'ayant commotionné, il ne pouvait plus tenir son poste. Son père dit qu'il prendrait sa place. Ceux de l'autre école protestèrent et dirent qu'ils prenaient leurs pères avec eux.

3. Un frémissement de plaisir parcourut les pères, qui tous enlevèrent leurs pardessus, vestons, cache-nez et chapeaux. Ils se précipitèrent sur le terrain en demandant aux enfants de faire attention et de ne pas trop s'approcher, qu'ils allaient leur montrer comment on tripote un ballon.

4. Dès les premières minutes de ce match, opposant les pères des amis de Nicolas et ceux de l'autre école, les fils furent vite fixés sur la façon dont on arrive à jouer au football, et

5. décidèrent d'un commun accord d'aller chez Clotaire, voir « Sport-Dimanche » à la télé.

6. Le match se déroulait avec, de part et d'autre, le souci d'envoyer de grands coups de pied dans la balle, de façon à prouver qu'on pouvait marquer un but si le vent contraire, dans tous les sens, n'était pas si gênant. A la 16^e minute, un père de l'autre école donna un grand coup de pied en direction d'un père qu'il espérait être un père de l'autre école, mais qui, en réalité, était le père de Geoffroy. Celui-ci envoya un coup de pied encore plus fort. Le ballon atterrit au milieu de quelques caisses, boîtes de conserve et autres ferrailles, il fit entendre un bruit comparable à celui d'un ballon qu'on dégonfle, mais continua de rebondir, grâce au ressort qui l'avait traversé de part en part. Après trois secondes de discussion il fut décidé que le match continuerait, une boîte de conserve

— pourquoï pas ? — tenant lieu de ballon.

7. A la 36^e minute, le père de Rufus, en position d'arrière, arrêta la boîte de conserve, qui se dirigeait en tournoyant vers sa lèvre supérieure. Comme il l'arrêta de la main, l'arbitre (le frère d'un des pères de l'autre école, le père de Nicolas tenant la place d'inter) siffla penalty. Malgré les protestations de certains joueurs (le père de Nicolas et tous les pères des amis de Nicolas), le penalty fut tiré et le père de Clotaire, qui jouait goal, ne put arrêter la boîte malgré un geste de dépit. Les pères de l'autre école égalisaient donc et la marque était de 3 à 3.

8. Il restait quelques minutes à jouer. Les pères étaient inquiets quant à l'accueil que leur réserveraient leurs fils s'ils perdaient le match. Le jeu, qui jusqu'alors avait été mauvais, devint exécration. Les pères de l'autre école jouaient la défense. Certains posaient les deux pieds sur la boîte et empêchaient les autres de la prendre. Soudain, le père de Rufus, qui est agent de police dans le civil, s'échappa. Dribblant deux pères adverses, il se présenta seul devant le goal, shoota sèchement et envoya la boîte au fond des filets.

Les pères de Nicolas et ses amis remportaient le match par 4 à 3.

9. Sur la photo de l'équipe gagnante, prise après le match, on reconnaît : debout, de gauche à droite, les pères de Maixent, Rufus (le héros du match), Eudes (blessé à l'oeil gauche), Geoffroy, Alceste. Assis, les pères de Joachim, Clotaire, Nicolas (blessé à l'oeil gauche dans un choc avec le père de Eudes) et Agnan.

Le musée de peintures

Aujourd'hui, je suis très content, parce que la maîtresse emmène toute la classe au musée, pour voir des peintures. C'est drôlement amusant quand on sort tous ensemble, comme ça. C'est dommage que la maîtresse, qui est pourtant gentille, ne veuille pas le faire plus souvent.

Un car devait nous emmener de l'école au musée. Comme le car n'avait pas pu garer devant l'école, nous avons dû traverser la rue. Alors, la maîtresse nous a dit: « Mettez-vous en rangs par deux et donnez-vous la main ; et surtout, faites bien attention ! » Moi, j'ai moins aimé ça, parce que j'étais à côté d'Alceste, mon ami qui est très gros et qui mange tout le temps, et ce n'est pas très agréable de lui donner la main. J'aime bien Alceste, mais il a toujours les mains grasses ou collantes, ça dépend ce qu'il mange. Aujourd'hui, j'ai eu de la chance : il avait les mains sèches. « Qu'est-ce que tu manges, Alceste? » je lui ai demandé. « Des biscuits secs », il m'a répondu, en m'envoyant plein de miettes à la figure.

Devant, à côté de la maîtresse, il y avait Agnan C'est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse. Nous, on ne l'aime pas trop, mais on ne tape pas beaucoup dessus à cause de ses lunettes. « En avant, marche ! » a crié Agnan, et nous avons commencé à traverser pendant qu'un agent de police arrêtait les autos pour nous laisser passer.

Tout d'un coup, Alceste a lâché ma main et il a dit qu'il revenait tout de suite, qu'il avait oublié des caramels en classe. Alceste a commencé à traverser dans l'autre sens, au milieu des rangs, ce qui a fait un peu de désordre. « Où vas-tu, Alceste? a crié la maîtresse ; reviens ici tout de suite ! » « Oui: où vas-tu, Alceste, a dit Agnan, reviens ici tout de suite ! » Eudes, ça ne lui a pas plu, ce qu'avait dit Agnan. Eudes est très fort et il aime bien donner des coups de poing sur le nez des gens. « De quoi te mêles tu chouchou? Je vais te donner un coup de poing sur le nez », a dit Eudes en avançant sur Agnan. Agnan s'est mis derrière la maîtresse et il a dit qu'on ne devait pas le frapper, qu'il avait des lunettes. Alors Eudes, qui était dans les derniers rangs, parce qu'il est très grand, a bousculé tout le monde; il voulait aller trouver Agnan, *lui* enlever ses lunettes et lui donner un coup de poing sur le nez. « Eudes, retournez à votre place ! » a crié la maîtresse. « C'est ça, Eudes, a dit Agnan, retournez à votre place ! » « Je ne voudrais pas vous déranger, a dit l'agent de police, mais ça fait déjà un petit moment que j'arrête la circulation ; alors, si vous avez l'intention de faire la classe sur le passage clouté, il faut me le dire; moi, je ferai passer les autos par l'école! » Nous, on aurait bien aimé voir ça, mais la maîtresse est devenue toute rouge, et de la façon dont elle nous a dit de monter dans le car, on a compris que ce n'était pas le moment de rigoler. On a vite obéi.

Le car a démarré et, derrière, l'agent a fait signe aux autos qu'elles pouvaient passer, et puis, on a entendu des coups de freins et des cris. C'était Alceste qui traversait la rue en courant, avec son paquet de caramels à la main.

Finalement, Alceste est monté dans le car et nous avons pu partir pour de bon. Avant

de tourner le coin de la rue, j'ai vu l'agent de police qui jetait son bâton blanc par terre, au milieu des autos accrochées.

Nous sommes entrés dans le musée, bien en rang, bien sages, parce qu'on l'aime bien notre maîtresse, et nous avons remarqué qu'elle avait l'air très nerveuse, comme Maman quand Papa laisse tomber la cendre de ses cigarettes sur le tapis. On est entrés dans une grande salle, avec des tas et des tas de peintures accrochées aux murs.

«Vous allez voir ici des tableaux exécutés par les grands maîtres de l'école flamande», a expliqué la maîtresse. Elle n'a pas pu continuer très longtemps, parce qu'un gardien est arrivé en courant et en criant parce qu'Alceste avait passé le doigt sur un tableau pour voir si la peinture était encore fraîche. Le gardien a dit qu'il ne fallait pas toucher et il a commencé à discuter avec Alceste qui lui disait qu'on pouvait toucher puisque c'était bien sec et qu'on ne risquait pas de se salir. La maîtresse a dit à Alceste de se tenir tranquille et elle a promis au gardien de bien nous surveiller. Le gardien est parti en remuant la tête.

Pendant que la maîtresse continuait à expliquer, nous avons fait des glissades; c'était chouette parce que par terre c'était du carrelage et ça glissait bien.

On jouait tous, sauf la maîtresse qui nous tournait le dos et qui expliquait un tableau, et Agnan, qui était à côté d'elle et qui écoutait en prenant des notes. Alceste ne jouait pas non plus. Il était arrêté devant un petit tableau qui représentait des poissons, des biftecks et des fruits. Alceste regardait le tableau en se passant la langue sur les lèvres. Nous, on s'amusait bien et Eudes était formidable pour les glissades; il faisait presque la longueur de la salle. Après les glissades, on a commencé une partie de saute-mouton, mais on a dû s'arrêter parce qu'Agnan s'est retourné et il a dit:

«Regardez, mademoiselle, ils jouent!» Eudes s'est fâché et il est allé trouver Agnan qui avait enlevé ses lunettes pour les essuyer et qui ne l'a pas vu venir. Il n'a pas eu de chance, Agnan: s'il n'avait pas enlevé ses lunettes, il ne l'aurait pas reçu, le coup de poing sur le nez.

Le gardien est arrivé et il a demandé à la maîtresse si elle ne croyait pas qu'il valait mieux que nous partions. La maîtresse a dit que oui, qu'elle en avait assez.

Nous allions donc sortir du musée quand Alceste s'est approché du gardien. Il avait sous le bras le petit tableau qui lui avait tellement plu, avec les poissons, les biftecks et les fruits, et il a dit qu'il voulait l'acheter. Il voulait savoir combien le gardien en demandait.

Quand on est sortis du musée, Geoffroy a dit à la maîtresse que puisqu'elle aime les peintures, elle pouvait venir chez lui, que son papa et sa maman en avaient une chouette collection dont tout le monde parlait. La maîtresse s'est passé la main sur la figure et elle a dit qu'elle ne voulait plus jamais voir un tableau de sa vie, qu'elle ne voulait même pas qu'on lui parle de tableaux.

J'ai compris, alors, pourquoi la maîtresse n'avait pas l'air très contente de cette journée passée au musée avec la classe. Au fond, elle n'aime pas les peintures.

Le défilé

On va inaugurer une statue dans le quartier de l'école, et nous on va défiler.

C'est ce que nous a dit le directeur quand il est entré en classe ce matin et on s'est tous levés, sauf Clotaire qui dormait et il a été puni. Clotaire a été drôlement étonné quand on l'a réveillé pour lui dire qu'il serait en retenue jeudi. Il s'est mis à pleurer et ça faisait du bruit et moi je crois qu'on aurait dû continuer à le laisser dormir.

«Mes enfants, il a dit le directeur, pour cette cérémonie, il y aura des représentants du gouvernement, une compagnie d'infanterie rendra les honneurs, et les élèves de cette école auront le grand privilège de défilé devant le monument et de déposer une gerbe. Je compte sur vous, et j'espère que vous vous conduirez comme de vrais petits hommes. » Et puis, le directeur nous a expliqué que les grands feraient la répétition pour le défilé tout à l'heure, et nous après eux, à la fin de la matinée. Comme à la fin de la matinée, c'est l'heure de grammaire, on a tous trouvé que c'était chouette l'idée du défilé et on a été drôlement contents. On s'est tous mis à parler en même temps quand le directeur est parti et la maîtresse a tapé avec la règle sur la table, et on a fait de l'arithmétique.

Quand l'heure de grammaire est arrivée, la maîtresse nous a fait descendre dans la cour, où nous attendait le directeur et le Bouillon. Le Bouillon, c'est le surveillant, on l'appelle comme ça, parce qu'il dit tout le temps: «Regardez-moi dans les yeux », et dans le bouillon il y a des yeux, mais je crois que je vous ai déjà expliqué ça une fois. «Ah! a dit le directeur, voilà vos hommes, monsieur Dubon. J'espère que vous aurez avec eux le même succès que celui que vous avez obtenu avec les grands tout à l'heure. » M. Dubon, c'est comme ça que le directeur appelle le Bouillon, s'est mis à rigoler, et il a dit qu'il avait été sous-officier et qu'il nous apprendrait la discipline et à marcher au pas. « Vous ne les reconnaîtrez pas quand j'aurai fini, monsieur le Directeur », a dit le Bouillon. «Puissiez-vous dire vrai », a répondu le directeur, qui a fait un gros soupir et qui est parti.

«Bon, nous a dit le Bouillon. Pour former le défilé, il faut un homme de base. L'homme de base se tient au garde-à-vous, et tout le monde s'aligne sur lui. D'habitude, on choisit le plus grand. Compris? » Et puis, il a regardé, il a montré du doigt Maixent, et il a dit: «Vous, vous serez l'homme de base.» Alors Eudes a dit: «Ben non, c'est pas le plus grand, il a l'air comme ça, parce qu'il a des jambes terribles, mais moi je suis plus grand que lui.» «Tu rigoles, a dit Maixent, non seulement je suis plus grand que toi, mais ma tante Alberte, qui est venue hier en visite à la maison, a dit que j'avais encore grandi. Je pousse tout le temps.» «Tu veux parier? » a demandé Eudes, et comme Maixent voulait bien, ils se sont mis dos à dos, mais on n'a jamais su qui avait gagné, parce que le Bouillon s'est mis à crier et il a dit qu'on se mette en rang par trois, n'importe comment, et ça, ça a pris pas mal de temps. Et puis, quand on a été en rang, le Bouillon s'est mis devant nous, il a fermé un oeil, et puis il a fait des gestes de la main et il a dit «Vous ! Un peu à gauche. Nicolas, à droite, vous dépassez vers la gauche, aussi. Vous ! Vous dépassez vers la droite!» Là où on a rigolé, c'est avec Alceste, parce qu'il est très gros et il dépassait des deux côtés. Quand le Bouillon a eu fini, il avait l'air content, il s'est frotté les mains, et puis, il nous a tourné le dos et il a crié: «Section! A mon commandement... » «C'est quoi, une gerbe, m'sieur? a demandé Rufus, le directeur a dit qu'on allait en déposer une devant le monument. » « C'est un bouquet» a dit Agnan. Il est fou Agnan, il croit qu'il peut dire n'importe quoi, parce qu'il est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse. « Silence dans les rangs ! a crié le Bouillon. Section, à mon commandement, en avant... » «M'sieur, a crié Maixent, Eudes se met sur la pointe des pieds pour avoir l'air plus grand que moi. Il triche ! » «Sale cafard », a dit Eudes et il a donné un coup de poing sur le nez de Maixent, qui a donné un coup de pied à Eudes, et on s'est mis tous autour pour les regarder, parce que quand Eudes et Maixent se battent, ils sont terribles, c'est les plus forts de la classe, à la récré. Le Bouillon est arrivé en criant, il a séparé Eudes et Maixent et il leur a donné une retenue à chacun. «Ça, c'est le bouquet! » a dit Maixent. «C'est la gerbe, comme dit Agnan », a dit Clotaire, et il s'est mis à rigoler et le Bouillon lui a donné une retenue pour jeudi. Bien

sûr, le Bouillon ne pouvait pas savoir que Clotaire était déjà pris, ce jeudi. Le Bouillon s'est passé la main sur la figure, et puis il nous a remis en rang, et ça, il faut dire que ça n'a pas été facile, parce que nous remuons beaucoup. Et puis, le Bouillon nous a regardés longtemps, longtemps, et nous on a vu que ce n'était pas le moment de faire les guignols. Et puis, le Bouillon a reculé et il a marché sur Joachim, qui arrivait derrière lui. «Faites attention ! » a dit Joachim. Le Bouillon est devenu tout rouge et il a crié: «D'où sortez-vous ? » «Je suis allé boire un verre d'eau pendant que Maixent et Eudes se battaient. Je croyais qu'ils en avaient pour plus longtemps », a expliqué Joachim, et le Bouillon lui a donné une retenue et lui a dit de se mettre en rang.

«Regardez-moi bien dans les yeux, a dit le Bouillon. Le premier qui fait un geste, qui dit un mot, qui bouge, je le fais renvoyer de l'école! Compris ? » Et puis le Bouillon s'est retourné, il a levé un bras, et il a crié : «Section, à mon commandement! En avant... Marche ! » Et le Bouillon a fait quelques pas, tout raide, et puis il a regardé derrière lui, et quand il a vu que nous étions toujours à la même place, j'ai cru qu'il devenait fou, comme M. Blédurt, un voisin, quand Papa l'a arrosé avec le tuyau par-dessus la haie, dimanche dernier. «Pourquoi n'avez-vous pas obéi?» a demandé le Bouillon. « Ben quoi, a dit Geoffroy, vous nous avez dit de ne pas bouger. » Alors, le Bouillon, ça a été terrible. «Vous ferai passer le goût du pain, moi! Vous flanquerais huit dont quatre! Graines de baigne ! Cosaques ! » il a crié et plusieurs d'entre nous se sont mis à pleurer et le directeur est venu en courant.

« Monsieur Dubon, a dit le directeur, je vous ai entendu de mon bureau. Croyez-vous que ce soit la façon de parler à de jeunes enfants? Vous n'êtes plus dans l'armée, maintenant. » «L'armée? a crié le Bouillon. J'étais sergent-chef de tirailleurs, eh bien, des enfants de chœur, les tirailleurs, parfaitement, c'étaient des enfants de chœur, comparés à cette troupe ! » Et le Bouillon est parti en faisant des tas de gestes, suivi du directeur qui lui disait:

« Allons, Dubon, mon ami, allons, du calme ! »

L'inauguration de la statue, c'était très chouette, mais le directeur avait changé d'avis et nous on n'a pas défilé, on était assis sur des gradins, derrière les soldats. Ce qui est dommage, c'est que le Bouillon n'était pas là. Il paraît qu'il est parti se reposer quinze jours chez sa famille, en Ardèche.

Les boy-scouts

Les copains, on s'est cotisés pour acheter un cadeau à la maîtresse, parce que, demain, ça va être sa fête. D'abord, on a compté les sous. C'est Agnan, qui est le premier en arithmétique, qui a fait l'addition. On était contents, parce que Geoffroy avait apporté un gros billet de 5 000 vieux francs; c'est son papa qui le lui a donné; son papa est très riche, et il lui donne tout ce qu'il veut.

« Nous avons 5 207 francs, nous a dit Agnan. Avec ça, on va pouvoir acheter un beau cadeau.»

L'ennui, c'est qu'on ne savait pas quoi acheter. «On devrait offrir une boîte de bonbons ou des tas de petits pains au chocolat », a dit Alceste, un gros copain qui mange tout le temps. Mais nous, on n'était pas d'accord, parce que si on achète quelque chose de bon à manger, on voudra tous y goûter et il n'en restera rien pour la maîtresse. « Mon papa a acheté un manteau en fourrure à ma maman, et ma maman était drôlement contente », nous a dit Geoffroy. Ça paraissait une bonne idée, mais

Geoffroy nous a dit que ça devait coûter plus que 5 207 francs, parce que sa maman était vraiment très, très contente. « Et si on lui achetait un livre? » a demandé Agnan. Ça nous a tous fait rigoler ; il est fou, Agnan! « Un stylo ? » a dit Eudes; mais Clotaire s'est fâché. Clotaire, c'est le dernier de la classe, et il a dit que ça lui ferait mal que la maîtresse lui mette de mauvaises notes avec un stylo qu'il lui aurait payé. « Tout près de chez moi, a dit Rufus, il y a un magasin où on vend des cadeaux. Ils ont des choses terribles ; là, on trouverait sûrement ce qu'il nous faut. » Ça, c'était une bonne idée, et on a décidé d'aller au magasin tous ensemble, à la sortie de la classe.

Quand on est arrivés devant le magasin, on s'est mis à regarder dans la vitrine, et c'était formidable. Il y avait des tas de cadeaux terribles: des petites statues, des saladiers en verre avec des plis, des carafes comme celle dont on ne se sert jamais à la maison, des tas de fourchettes et de couteaux, et même des pendules. Ce qu'il y avait de plus beau, c'étaient les statues. Il y en avait une avec un monsieur en slip qui essayait d'arrêter deux chevaux pas contents ; une autre avec une dame qui tirait à l'arc; il n'y avait pas de corde à l'arc, mais c'était si bien fait qu'on aurait pu croire qu'il y en avait une. Cette statue allait bien avec celle d'un lion qui avait une flèche dans le dos et qui traînait ses pattes de derrière. Il y avait aussi deux tigres, tout noirs, qui marchaient en faisant des grands pas, et des boy-scouts et des petits chiens et des éléphants, et un monsieur, dans le magasin, qui nous regardait et qui avait l'air méfiant.

Quand nous sommes entrés dans le magasin, le monsieur est venu vers nous, en faisant des tas de gestes avec les mains.

— Allons, allons, il nous a dit, dehors! Ce n'est pas un endroit pour s'amuser, ici!

— On n'est pas venus pour rigoler, a dit Alceste; on est venus pour acheter un cadeau.

— Un cadeau pour la maîtresse, j'ai dit.

— On a des sous, a dit Geoffroy.

Et Agnan a sorti les 5 207 francs de sa poche, et il les a mis sous le nez du monsieur, qui a dit:

— Bon, ça va; mais qu'on ne touche à rien.

— C'est combien, ça? a demandé Clotaire, en prenant deux chevaux sur le comptoir.

— Attention! Lâche ça. C'est fragile! a crié le monsieur, qui avait drôlement raison de se méfier, parce que Clotaire est très maladroit et casse tout. Clotaire s'est vexé et il a remis la statue à sa place, et le monsieur a eu juste le temps de rattraper un éléphant que Clotaire avait poussé avec le coude.

Nous, on regardait partout, et le monsieur courait dans le magasin en criant: « Non, non, ne touchez pas ! Ça casse ! » Moi, il me faisait de la peine, le monsieur. Ça doit être énervant de travailler dans un magasin où tout casse. Et puis, le monsieur nous a demandé de nous tenir tous en groupe au milieu du magasin, les bras derrière le dos, et de lui dire ce qu'on voulait acheter.

« Qu'est-ce qu'on pourrait avoir de chouette pour 5 207 francs? » a demandé Joachim.

Le monsieur a regardé autour de lui, et puis il a sorti d'une vitrine deux boy-scouts peints, on aurait dit qu'ils étaient vrais. Je n'avais rien vu d'aussi beau, même à la foire, au stand de tir.

« Vous pourriez avoir ceci pour 5 000 francs, a dit le monsieur.

— C'est moins que ce que nous pensions mettre, a dit Agnan.

— Moi, a dit Clotaire, j'aime mieux les chevaux. »

Et Clotaire allait reprendre les chevaux sur le comptoir ; mais le monsieur les a pris avant lui, et il les a gardés dans ses bras.

« Bon, il a dit le monsieur, vous les prenez, les boy-scouts, oui ou non? » Comme il n'avait pas l'air de rigoler, nous avons dit d'accord. Agnan lui a donné les 5 000

francs, et nous sommes sortis avec les boy-scouts.

Dans la rue, on a commencé à discuter pour savoir qui allait garder le cadeau jusqu'à demain pour le donner à la maîtresse.

«Ce sera moi, a dit Geoffroy, c'est moi qui ai mis le plus d'argent.

— Je suis le premier de la classe, a dit Agnan, c'est moi qui donnerai le cadeau à la maîtresse.

— Tu n'es qu'un chouchou », a dit Rufus.

Agnan s'est mis à pleurer et à dire qu'il était très malheureux, mais il ne s'est pas roulé par terre, comme il le fait d'habitude, parce qu'il tenait les boy-scouts dans les mains et il ne voulait pas les casser. Pendant que Rufus, Eudes, Geoffroy et Joachim se battaient, moi j'ai eu l'idée de jouer à pile ou face pour savoir qui allait donner le cadeau. Ça a pris pas mal de temps, et on a perdu deux monnaies dans l'égout, et puis c'est Clotaire qui a gagné. Nous, on était très embêtés, parce qu'on avait peur qu'avec Clotaire, qui casse tout, le cadeau n'arrive pas jusqu'à la maîtresse. On a donné les deux boy-scouts à Clotaire, et Eudes lui a dit que, s'il les cassait, il lui donnerait des tas de coups de poing sur le nez. Clotaire a dit qu'il ferait attention, et il est parti chez lui en portant le cadeau, en marchant tout doucement et en tirant la langue. Nous, avec les 205 francs qui nous restaient, on a acheté des tas de petits pains au chocolat et on n'a pas eu faim pour dîner, et nos papas et nos mamans ont cru que nous étions malades.

Le lendemain, on est tous arrivés très inquiets à l'école, mais on a été contents quand on a vu Clotaire avec les boy-scouts dans les bras. « J'ai pas dormi cette nuit, nous a dit Clotaire; j'avais peur que la statue ne tombe de la table de nuit. »

En classe, je regardais Clotaire, qui surveillait le cadeau, qu'il avait mis sous son pupitre. J'étais drôlement jaloux, parce que, quand Clotaire lui donnerait le cadeau, la maîtresse serait contente et elle l'embrasserait, et Clotaire deviendrait tout rouge, parce qu'elle est très jolie, la maîtresse, quand elle est contente, presque aussi jolie que ma maman.

« Que caches-tu sous ton pupitre, Clotaire ? » a demandé la maîtresse. Et puis elle s'est approchée du banc de Clotaire, l'air fâché. «Allons, a dit la maîtresse, donne ! » Clotaire lui a donné le cadeau, la maîtresse l'a regardé et elle a dit: «Je vous ai déjà interdit d'apporter des horreurs à l'école ! Je confisque ceci jusqu'à la fin de la classe, et tu auras une punition!»

Et puis, quand on a voulu se faire rembourser, on n'a pas pu, parce que, devant le magasin, Clotaire a glissé et les boy-scouts se sont cassés.

Le bras de Clotaire

Clotaire, chez lui, a marché sur son petit camion rouge, il est tombé et il s'est cassé le bras. Nous, ça nous a fait beaucoup de peine parce que Clotaire c'est un copain et aussi parce que le petit camion rouge, je le connaissais: il était chouette, avec des phares qui s'allumaient, et je crois qu'après que Clotaire lui a marché dessus, on ne pourra plus l'arranger.

On a voulu aller le visiter chez lui, Clotaire, mais sa maman n'a pas voulu nous laisser entrer. On lui a dit qu'on était des copains et qu'on connaissait bien Clotaire, mais la maman nous a dit que Clotaire avait besoin de repos et qu'elle nous connaissait bien, elle aussi.

C'est pour ça qu'on a été drôlement contents quand on a vu arriver Clotaire en classe,

aujourd'hui. Il avait le bras retenu par une sorte de serviette qui lui passait autour du cou, comme dans les films quand le jeune homme est blessé, parce que dans les films, le jeune homme est toujours blessé au bras ou à l'épaule et les comiques qui jouent le jeune homme dans les films devraient déjà le savoir

et se méfier. Comme la classe était commencée depuis une demi-heure, Clotaire est allé s'excuser devant la maîtresse, mais au lieu de le gronder la maîtresse a dit : « Je suis très contente de te revoir, Clotaire. Tu as beaucoup de courage de venir en classe avec un bras dans le plâtre. J'espère que tu ne souffres plus. » Clotaire a ouvert des yeux tout grands: comme il est le dernier de la classe, il n'est pas habitué à ce que la maîtresse lui parle comme ça, surtout quand il arrive en retard. Clotaire est resté là, la bouche ouverte, et la maîtresse lui a dit:

« Va t'asseoir à ta place, mon petit. »

Quand Clotaire s'est assis, on a commencé à lui poser des tas de questions: on lui a demandé si ça lui faisait mal, et qu'est-ce que c'était que ce truc dur qu'il avait autour du bras et on lui a dit qu'on était drôlement contents de le revoir; mais la maîtresse s'est mise à crier que nous devions laisser notre camarade tranquille et qu'elle ne voulait pas que nous prenions ce prétexte pour nous dissiper. « Ben quoi, a dit Geoffroy, si on ne peut plus parler aux copains, maintenant... » et la maîtresse l'a mis au piquet et Clotaire s'est mis à rigoler.

« Nous allons faire une dictée », a dit la maîtresse. Nous avons pris nos cahiers et Clotaire a essayé de sortir le sien de son cartable avec une seule main. « Je vais t'aider », a dit Joachim, qui était assis à côté de lui. « On ne t'a pas sonné », a répondu Clotaire. La maîtresse a regardé du côté de Clotaire et elle lui a dit: « Non, mon petit, pas toi, bien sûr; repose-toi. » Clotaire s'est arrêté de chercher dans son cartable et il a fait une tête triste, comme si ça lui faisait de la peine de ne pas faire de dictée. La dictée était terrible, avec des tas de mots comme « chrysanthème », où on a tous fait des fautes, et « dicotylédone » et le seul qui l'a bien écrit c'est Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse. Chaque fois qu'il y avait un mot difficile, moi je regardais Clotaire et il rigolait.

Et puis, la cloche de la récré a sonné. Le premier qui s'est levé, ça a été Clotaire. « Il vaudrait peut-être mieux, a dit la maîtresse, que tu ne descendes pas dans la cour avec ton bras. » Clotaire a fait la même tête que pour la dictée, mais en plus embêté. « Le docteur a dit qu'il me fallait prendre de l'air, a dit Clotaire, sinon, ça pourrait être drôlement grave. » La maîtresse a dit que bon, mais qu'il fallait faire attention. Et elle a fait sortir Clotaire le premier, pour que nous ne puissions pas le bousculer dans l'escalier. Avant de nous laisser descendre dans la cour, la maîtresse nous a fait des tas de recommandations : elle nous a dit que nous devions être prudents et ne pas jouer à des jeux brutaux et aussi que nous devions protéger Clotaire pour qu'il ne se fasse pas mal. On a perdu des tas de minutes de la récré, comme ça. Quand on est enfin descendus dans la cour, nous avons cherché Clotaire: il était en train de jouer à saute-mouton avec les élèves d'une autre classe, qui sont tous très bêtes et que nous n'aimons pas.

On s'est tous mis autour de Clotaire et on lui a posé des tas de questions. Il avait l'air tout fier, Clotaire, qu'on soit si intéressés. On lui a demandé si son petit camion rouge était cassé. Il nous a dit que oui, mais qu'on lui avait donné des tas de cadeaux pour le consoler pendant qu'il était malade : il avait eu un voilier, un jeu de dames, deux autos, un train et des tas de livres qu'il échangerait contre d'autres jouets. Et puis il nous a dit que tout le monde avait été drôlement gentil avec lui: le docteur lui apportait chaque fois des bonbons, son papa et sa maman avaient mis la télé dans sa chambre et on lui donnait des tas de bonnes choses à manger. Quand on parle de

manger, ça donne faim à Alceste, qui est un copain qui mange tout le temps. Il a sorti de sa poche un gros morceau de chocolat et il a commencé à mordre dedans. « Tu m'en donnes un bout? » a demandé Clotaire. « Non », a répondu Alceste. « Mais mon bras ?... », a demandé Clotaire. « Mon oeil », a répondu Alceste. Ça, ça ne lui a pas plu à Clotaire, qui s'est mis à crier qu'on profitait de lui parce qu'il avait un bras cassé et qu'on le traiterait pas comme ça s'il pouvait donner des coups de poing, comme tout le monde. Il criait tellement, Clotaire, que le surveillant est venu en courant. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » il a demandé, le surveillant. « Il profite parce que j'ai le bras cassé », a dit Clotaire en montrant Alceste du doigt. Alceste était rudement pas content; il a essayé de le dire, mais avec la bouche pleine, il a envoyé du chocolat partout et on n'a rien compris à ce qu'il a dit. « Vous n'avez pas honte? » a dit le surveillant à Alceste, profiter d'un camarade physiquement diminué ? Au piquet!

— C'est ça! a dit Clotaire.

— Alors, a dit Alceste, qui a fini par avaler son chocolat, s'il se casse un bras en faisant le guignol, il faut que je lui donne à manger?

— C'est vrai, a dit Geoffroy, chaque fois qu'on lui parle, on va au piquet ; il nous embête, à la fin, avec son bras ! »

Le surveillant nous a regardés avec des yeux très tristes et puis il nous a parlé avec une voix douce, douce, comme quand Papa explique à Maman qu'il doit aller à la réunion des anciens de son régiment. « Vous n'avez pas de coeur, il nous a dit, le surveillant. Je sais que vous êtes encore bien jeunes, mais votre attitude me fait beaucoup de peine. » Il s'est arrêté, le surveillant et puis il a crié : « Au piquet ! Tous! »

On a dû tous aller au piquet, même Agnan ; c'est la première fois qu'il y va et il ne savait pas comment faire et on lui a montré. On était tous au piquet, sauf Clotaire, bien sûr. Le surveillant lui a caressé la tête, il lui a demandé si son bras lui faisait mal; Clotaire a dit que oui, assez, et puis le surveillant est allé s'occuper d'un grand qui frappait un autre grand avec un petit. Clotaire nous a regardés un moment en rigolant et puis il est allé continuer sa partie de saute-mouton.

Je n'étais pas content, quand je suis arrivé à la maison. Papa, qui était là, m'a demandé ce que j'avais. Alors, j'ai crié : « C'est pas juste ! Pourquoi je ne peux jamais me casser le bras, moi ? »

Papa m'a regardé avec des yeux tout ronds et moi je suis monté dans ma chambre pour bouder.

On a fait un test

Ce matin, on ne va pas à l'école, mais ce n'est pas chouette, parce qu'on doit aller au dispensaire se faire examiner, pour voir si on n'est pas malades et si on n'est pas fous. En classe, on nous avait donné à chacun un papier que nous devons apporter à nos papas et à nos mamans, expliquant qu'on devait aller au dispensaire, avec nos certificats de vaccin, nos mamans et nos carnets scolaires. La maîtresse nous a dit qu'on nous ferait passer un « test ». Un test, c'est quand on vous fait faire des petits dessins pour voir si vous n'êtes pas fous.

Quand je suis arrivé au dispensaire avec ma maman, Rufus, Geoffroy, Eudes, Alceste étaient déjà là, et ils ne rigolaient pas. Il faut dire que les maisons des docteurs, moi, ça m'a toujours fait peur. C'est tout blanc et ça sent les médicaments. Les copains étaient là avec leurs mamans, sauf Geoffroy, qui a un papa très riche, et qui est venu avec Albert, le chauffeur de son papa. Et puis, Clotaire, Maixent, Joachim et Agnan

sont arrivés avec leurs mamans, et Agnan il faisait un drôle de bruit en pleurant. Une dame très gentille, habillée en blanc, a appelé les mamans et elle leur a pris les certificats de vaccin, et elle a dit que le docteur nous recevrait bientôt, qu'on ne s'impatiente pas. Nous, on n'était pas du tout impatients. Les mamans ont commencé à parler entre elles et à nous passer la main sur les cheveux en disant qu'on était drôlement mignons. Le chauffeur de Geoffroy est sorti frotter sa grosse voiture noire.

— Le mien, disait la maman de Rufus, j'ai toutes les peines du monde à le faire manger; il est très nerveux.

— Ce n'est pas comme le mien, a dit la maman d'Alceste, c'est quand il ne mange pas qu'il est nerveux.

— Moi, disait la maman de Clotaire, je trouve qu'on les fait trop travailler à l'école. C'est de la folie; le mien ne peut pas suivre. De mon temps...

— Oh! je ne sais pas, a dit la maman d'Agnan, le mien, chère madame, a beaucoup de facilité; ça dépend des enfants, bien sûr. Agnan, situ ne cesses pas de pleurer, tu auras une fessée devant tout le monde!

— Il a peut-être de la facilité, chère madame, a répondu la maman de Clotaire, mais il semble que le pauvre petit n'est pas très équilibré, non?

La maman d'Agnan, ça ne lui a pas plu ce qu'avait dit la maman de Clotaire, mais avant qu'elle puisse répondre, la dame en blanc est venue, elle a dit qu'on allait commencer et qu'on nous déshabille. Alors, Agnan a été malade. La maman d'Agnan s'est mise à crier, la maman de Clotaire a rigolé et le docteur est arrivé.

— Qu'est-ce qui se passe? a dit le docteur. Ces matinées d'examen scolaire, c'est toujours effroyable! Du calme, les enfants, ou je vous ferai punir par vos professeurs. Déshabillez-vous, et en vitesse!

On s'est déshabillés, et ça faisait un drôle d'effet d'être là tout nus devant tout le monde. Chaque maman regardait les copains des autres mamans, et toutes les mamans faisaient la tête que fait Maman quand elle va acheter du poisson et elle dit au marchand que ce n'est pas frais.

— Bien, les enfants, a dit la dame en blanc, passez dans la pièce à côté; le docteur va vous examiner.

— Je ne veux pas quitter ma maman! a crié Agnan, qui n'était plus habillé qu'avec ses lunettes.

— Bon, a dit la dame en blanc. Madame, vous pouvez entrer avec lui, mais essayez de le calmer.

— Ah! pardon! a dit la maman de Clotaire, si cette dame peut entrer avec son fils, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas entrer avec le mien

— Et moi, je veux qu'Albert vienne aussi! a crié Geoffroy.

— Toi, t'es un dingue! a dit Eudes.

— Répète un peu, a dit Geoffroy; et Eudes lui a donné un coup de poing sur le nez.

— Albert! a crié Geoffroy, et le chauffeur est arrivé en courant, en même temps que le docteur.

— C'est incroyable! a dit le docteur. Ça fait cinq minutes, il y en avait un qui était malade, maintenant il y en a un qui saigne du nez; ce n'est pas un dispensaire, c'est un champ de bataille!

— Ouais, a dit Albert, je suis responsable de cet enfant, au même titre que de la voiture. J'aimerais les ramener tous les deux au patron sans égratignures. Compris?

Le docteur a regardé Albert, il a ouvert la bouche, il l'a refermée et il nous a fait entrer dans son bureau, avec la maman d'Agnan.

Le docteur a commencé par nous peser.

— Allez, a dit le docteur, toi d'abord; et il a montré Alceste, qui a demandé qu'on lui

laisse finir son petit pain au chocolat, puisqu'il n'avait plus de poches où le mettre. Le docteur a poussé un soupir, et puis il m'a fait monter sur la balance et il a grondé Joachim qui mettait le pied pour que j'aie l'air d'être plus lourd. Agnan ne voulait pas se peser, mais sa maman lui a promis des tas de cadeaux, alors Agnan y est allé en tremblant drôlement, et quand ça a été fini, il s'est jeté dans les bras de sa maman en pleurant. Rufus et Clotaire ont voulu se peser ensemble pour rigoler, et pendant que le docteur était occupé à les gronder, Geoffroy a donné un coup de pied à Eudes pour se venger du coup de poing sur le nez. Le docteur s'est mis en colère, il a dit qu'il en avait assez, que si nous continuions à faire les guignols, il nous purgerait tous et qu'il aurait dû devenir avocat comme son père le lui conseillait. Après, le docteur nous a fait tirer la langue, il nous a écoutés dans la poitrine avec un appareil, et il nous a fait tousser et il a grondé Alceste à cause des miettes.

Ensuite, le docteur nous a fait asseoir à une table, il nous a donné du papier et des crayons et il nous a dit:

— Mes enfants, dessinez ce qui vous passe par la tête, et je vous préviens, le premier qui fera le singe recevra une fessée dont il se souviendra!

— Essayez et j'appelle Albert! a crié Geoffroy.

— Dessine! a crié le docteur.

On s'est mis au travail. Moi, j'ai dessiné un gâteau au chocolat; Alceste, un cassoulet toulousain. C'est lui qui me l'a dit, parce qu'on ne reconnaissait pas du premier coup. Agnan, il a dessiné la carte de France avec les départements et les chefs-lieux; Eudes et Maixent ont dessiné un cow-boy à cheval; Geoffroy a dessiné un château avec des tas d'autos autour et il a écrit: « Ma maison » ; Clotaire n'a rien dessiné du tout parce qu'il a dit qu'il n'avait pas été prévenu et qu'il n'avait rien préparé. Rufus, lui, a dessiné Agnan tout nu et il a écrit: « Agnan est un chouchou. » Agnan l'a vu et il s'est mis à pleurer et Eudes a crié: «M'sieu ! Maixent a copié! »C'était chouette, on parlait, on rigolait, Agnan pleurait, Eudes et Maixent se battaient, et puis les mamans sont venues avec Albert.

Quand nous sommes partis, le docteur était assis au bout de la table, sans rien dire et en faisant de gros soupirs. La dame en blanc lui apportait un verre d'eau et des pilules, et le docteur dessinait des revolvers.

Il est fou le docteur!

La distribution des prix

Le directeur a dit qu'il nous voyait partir avec des tas d'émotions et qu'il était sûr qu'on partageait les émotions avec lui et qu'il nous souhaitait drôlement du plaisir pour les vacances, parce qu'à la rentrée ce ne serait plus le moment de rigoler, qu'il faudrait se mettre au travail, et la distribution des prix s'est terminée.

Ça a été une chouette distribution des prix. On était arrivés le matin à l'école, avec nos papas et nos mamans qui nous avaient habillés comme des guignols. On avait des costumes bleus, des chemises blanches en tissu qui brille comme la cravate rouge et verte de Papa que Maman a achetée à Papa et que Papa ne porte pas pour ne pas la salir. Agnan —il est fou, Agnan — il portait des gants blancs et ça nous a fait tous rigoler, tous sauf Rufus qui nous a dit que son papa, qui est agent de police, en porte souvent, des gants blancs, et que ça n'a rien de drôle. On avait aussi les cheveux collés sur la tête —moi j'ai un épi — et puis les oreilles propres et les ongles coupés. On était terribles.

La distribution des prix, on l'avait attendue avec impatience, les copains et moi. Pas tellement à cause des prix ; là, on était plutôt inquiets, mais surtout parce qu'après la distribution des prix, on ne va plus à l'école et c'est les vacances. Depuis des jours et des jours, à la maison, je demande à Papa si c'est bientôt les vacances et je dois rester jusqu'au dernier jour à l'école, parce que j'ai des copains qui sont déjà partis et que c'est pas juste et que, de toute façon, on ne fait plus rien à l'école et que je suis très fatigué, et je pleure et Papa me dit de me taire et que je vais le rendre fou.

Des prix, il y en a eu pour tout le monde. Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, il a eu le prix d'arithmétique, le prix d'histoire, le prix de géographie, le prix de grammaire, le prix d'orthographe, le prix de sciences et le prix de conduite. Il est fou Agnan. Eudes, qui est très fort et qui aime bien donner des coups de poing sur les nez des copains, il a eu le prix de gymnastique. Alceste, un gros copain qui mange tout le temps, a eu le prix d'assiduité; ça veut dire qu'il vient tout le temps à l'école et il le mérite, ce prix, parce que sa maman ne veut pas de lui dans la cuisine et si ce n'est pas pour rester dans la cuisine, Alceste aime autant venir à l'école. Geoffroy, celui qui a un papa très riche qui lui achète tout ce qu'il veut, a eu le prix de bonne tenue, parce qu'il est toujours très bien habillé. Il y a des fois où il est arrivé en classe habillé en cow-boy, en Martien ou en mousquetaire et il était vraiment chouette. Rufus a eu le prix de dessin parce qu'il a eu une grosse boîte de crayons de couleurs pour son anniversaire. Clotaire, qui est le dernier de la classe, a eu le prix de la camaraderie et moi j'ai eu le prix d'éloquence. Mon papa était très content, mais il a eu l'air un peu déçu quand la maîtresse lui a expliqué que ce qu'on récompensait chez moi, ce n'était pas la qualité, mais la quantité. Il faudra que je demande à Papa ce que ça veut dire.

La maîtresse aussi a eu des prix. Chacun de nous lui a apporté un cadeau que nos papas et nos mamans ont acheté. Elle a eu quatorze stylos et huit poudriers, la maîtresse. Elle était drôlement contente; elle a dit qu'elle n'en avait jamais eu autant, même les autres années. Et puis, la maîtresse nous a embrassés, elle a dit qu'on devait bien faire nos devoirs de vacances, être sages, obéir à nos papas et à nos mamans, nous reposer, lui envoyer des cartes postales et elle est partie. Nous sommes tous sortis de l'école et sur le trottoir les papas et les mamans ont commencé à parler entre eux. Ils disaient des tas de choses comme: « Le vôtre a bien travaillé » et « Le mien, il a été malade » et aussi « Le nôtre est paresseux, c'est dommage, parce qu'il a beaucoup de facilité », et puis « Moi, quand j'avais l'âge de ce petit crétin, j'étais tout le temps premier, mais maintenant, les enfants ne veulent plus s'intéresser aux études, c'est à cause de la télévision ». Et puis, ils nous caressaient, ils nous donnaient des petites tapes sur la tête et ils s'essuyaient les mains à cause de la brillantine.

Tout le monde regardait Agnan, qui portait des tas de livres de prix dans ses bras et une couronne de lauriers autour de la tête; le directeur lui avait d'ailleurs demandé de ne pas s'endormir dessus, sans doute parce que les lauriers doivent servir pour l'année prochaine et il ne faut pas les chiffonner; c'est un peu comme quand Maman me demande de ne pas marcher sur les bégonias. Le papa de Geoffroy offrait des gros cigares à tous les autres papas qui les gardaient pour plus tard et les mamans rigolaient beaucoup en racontant des choses que nous avions faites pendant l'année et ça nous a étonnés, parce que quand nous les avons faites, ces choses, les mamans elles ne rigolaient pas du tout, même qu'elles nous ont donné des claques.

Les copains et moi, on parlait des choses terribles qu'on allait faire en vacances et ça s'est gâté quand Clotaire nous a dit qu'il sauverait des gens qui se noyaient, comme il l'avait fait l'année dernière. Moi je lui ai dit qu'il était un menteur, parce que je l'ai vu à la piscine, Clotaire: il ne sait pas nager et ça doit être difficile de sauver quelqu'un

en faisant la planche. Alors, Clotaire m'a donné un coup sur la tête avec le livre qu'il avait eu pour son prix de camaraderie. Ça, ça a fait rigoler Rufus et je lui ai donné une claque et il s'est mis à pleurer et à donner des coups de pied à Eudes. On a commencé à se bousculer les uns les autres, on rigolait bien, mais les papas et les mamans sont venus en courant, ils prenaient des mains dans le tas, ils tiraient et ils disaient qu'on était incorrigibles et que c'était une honte. Et puis, les papas et les mamans ont pris chacun le copain qui leur appartenait et tout le monde est parti.

En allant à la maison, moi je me disais que c'était chouette, que l'école était finie, qu'il n'y aurait plus de leçons, plus de devoirs, plus de punitions, plus de récréés et que maintenant je n'allais plus voir mes copains pendant des tas de mois, qu'on n'allait plus faire les guignols ensemble et que j'allais me sentir drôlement seul.

— Alors, Nicolas, m'a dit Papa, tu ne dis rien? Les voilà enfin arrivées, ces fameuses vacances !

Alors, moi je me suis mis à pleurer et Papa a dit que j'allais le rendre fou.

SEMPÉ-GOSCINNY
Les vacances du Petit Nicolas
Denoël

C'est papa qui décide
La plage, c'est chouette
Le boute-en-train
L'île des Embruns
La gym
Le golf miniature
On a joué à la marchande
On est rentrés
Il faut être raisonnable
Le départ
Courage!
La baignade
La pointe des Bourrasques
La sieste
Jeu de nuit
La soupe de poisson
Crépin a des visites
Souvenirs de vacances

Jean-Jacques Sempé est né à Bordeaux le 17 août 1932. Elève très indiscipliné, il est renvoyé de son collège et commence à travailler à dix-sept ans. Après avoir été l'assistant malchanceux d'un courtier en vins et s'être engagé dans l'armée, il se lance à dix-neuf ans dans le dessin humoristique. Ses débuts sont difficiles: mais Sempé travaille comme un forcené. Il a collaboré et collabore encore à de nombreux magazines, *Paris-Match*, *L'Express*...

En 1959, il «met au monde», avec son ami René Goscinny, la série des *Petit Nicolas*. Il a depuis publié de nombreux albums — une vingtaine. D'autres sont en préparation. Sempé, dont le fils se prénomme bien sûr Nicolas, vit à Paris (rêvant de campagne) et à la campagne (rêvant de Paris).

René Goscinny est né à Paris en 1926 mais il a passé son enfance et son adolescence en Argentine. Après des études brillantes au collège de Buenos Aires, il exerce de nombreux métiers: sous-aide-comptable, apprenti dessinateur dans une agence de publicité, secrétaire, militaire, journaliste..., avant de se lancer, sans grand succès, dans le dessin d'humour. Cela lui permet cependant de travailler aux Etats-Unis avec toute l'équipe du magazine satirique *Mad*.

De retour en France, il trouve enfin sa voie comme scénariste de bandes dessinées; il va créer *Astérix* avec Uderzo, *Lucky Luke* avec Morris. Parallèlement, il fonde en 1959 le magazine *Pilote*, qu'il dirigera jusqu'en 1974.

René Goscinny est mort en 1977.

Une studieuse année scolaire s'est terminée. Nicolas a remporté le prix d'éloquence, qui récompense chez lui la quantité, sinon la qualité, et il a quitté ses condisciples qui ont nom : Alceste, Rufus, Eudes, Geoffroy, Maixent, Joachim, Clotaire et Agnan. Les livres et les cahiers sont rangés, et c'est aux vacances qu'il s'agit de penser maintenant.

Et chez Nicolas, le choix de l'endroit où l'on va passer ces vacances n'est pas un problème, car...

C'est papa qui décide

Tous les ans, c'est-à-dire le dernier et l'autre, parce qu'avant c'est trop vieux et je ne me rappelle pas, Papa et Maman se disputent beaucoup pour savoir où aller en vacances, et puis Maman se met à pleurer et elle dit qu'elle va aller chez sa maman, et moi je pleure aussi parce que j'aime bien Mémé, mais chez elle il n'y a pas de plage, et à la fin on va où veut Maman et ce n'est pas chez Mémé.

Hier, après le dîner, Papa nous a regardés, l'air fâché et il a dit :

— Ecoutez-moi bien! Cette année, je ne veux pas de discussions, c'est moi qui décide. Nous irons dans le Midi. J'ai l'adresse d'une villa à louer à Plage-les-Pins. Trois pièces, eau courante, électricité. Je ne veux rien savoir pour aller à l'hôtel et manger de la nourriture minable.

— Eh bien, mon chéri, a dit Maman, ça me paraît une très bonne idée.

— Chic ! j'ai dit et je me suis mis à courir autour de la table parce que quand on est content, c'est dur de rester assis.

Papa, il a ouvert des grands yeux, comme il fait quand il est étonné, et il a dit : «Ah ? Bon.»

Pendant que Maman débarrassait la table, Papa est allé chercher son masque de pêche sous-marine dans le placard.

— Tu vas voir, Nicolas, m'a dit Papa, nous allons faire des parties de pêche terribles, tous les deux.

Moi, ça m'a fait un peu peur, parce que je ne sais pas encore très bien nager ; si on me met bien sur l'eau je fais la planche, mais Papa m'a dit de ne pas m'inquiéter, qu'il allait m'apprendre à nager et qu'il avait été champion interrégional de nage libre quand il était plus jeune, et qu'il pourrait encore battre des records s'il avait le temps de s'entraîner.

— Papa va m'apprendre à faire de la pêche sous-marine ! j'ai dit à Maman quand elle est revenue de la cuisine.

— C'est très bien, mon chéri, m'a répondu Maman, bien qu'en Méditerranée il paraît qu'il n'y a plus beaucoup de poissons. Il y a trop de pêcheurs.

— C'est pas vrai! a dit Papa ; mais Maman lui a demandé de ne pas la contredire devant le petit et que si elle disait ça, c'est parce qu'elle l'avait lu dans un journal ; et puis elle s'est mise à son tricot, un tricot qu'elle a commencé ça fait des tas de jours.

— Mais alors, j'ai dit à Papa, on va avoir l'air de deux guignols sous l'eau, s'il n'y a pas de poissons!

Papa est allé remettre le masque dans le placard sans rien dire. Moi, j'étais pas tellement content: c'est vrai, chaque fois qu'on va à la pêche avec Papa c'est la même chose, on ne ramène rien. Papa est revenu et puis il a pris son journal.

— Et alors, j'ai dit, des poissons pour la pêche sous-marine, il y en a où?

— Demande à ta mère, m'a répondu Papa, c'est une experte.

— Il y en a dans l'Atlantique, mon chéri, m'a dit Maman.

Moi, j'ai demandé si l'Atlantique c'était loin de là où nous allions, mais Papa m'a dit que si j'étudiais un peu mieux à l'école, je ne poserais pas de questions comme ça et ce n'est pas très juste, parce qu'à l'école on n'a pas de classes de pêche sous-marine ; mais je n'ai rien dit, j'ai vu que Papa n'avait pas trop envie de parler.

— Il faudra faire la liste des choses à emporter, a dit Maman.

— Ah! non! a crié Papa. Cette année, nous n'allons pas partir déguisés en camion de déménagement. Des slips de bain, des shorts, des vêtements simples, quelques lainages...

— Et puis des casseroles, la cafetière électrique, la couverture rouge et un peu de vaisselle, a dit Maman.

Papa, il s'est levé d'un coup, tout fâché, il a ouvert la bouche, mais il n'a pas pu parler, parce que Maman l'a fait à sa place.

— Tu sais bien, a dit Maman, ce que nous ont raconté les Blédurt quand ils ont loué une villa l'année dernière. Pour toute vaisselle, il y avait trois assiettes ébréchées et à la cuisine deux petites casseroles dont une avait un trou au fond. Ils ont dû acheter sur place à prix d'or ce dont ils avaient besoin.

— Blédurt ne sait pas se débrouiller, a dit Papa. Et il s'est rassis.

— Possible, a dit Maman, mais si tu veux une soupe de poisson, je ne peux pas la faire dans une casserole trouée, même si on arrive à se procurer du poisson.

Alors, moi je me suis mis à pleurer, parce que c'est vrai ça, c'est pas drôle d'aller à une mer où il n'y a pas de poissons, alors que pas loin il y a les Atlantiques où c'en est plein. Maman a laissé son tricot, elle m'a pris dans ses bras et elle m'a dit qu'il ne fallait pas être triste à cause des vilains poissons et que je serai bien content tous les matins quand je verrai la mer de la fenêtre de ma jolie chambre.

— C'est-à-dire, a expliqué Papa, que la mer on ne la voit pas de la villa. Mais elle n'est pas très loin, à deux kilomètres. C'est la dernière villa qui restait à louer à Plageles-Pins.

— Mais bien sûr, mon chéri, a dit Maman. Et puis elle m'a embrassé et je suis allé jouer sur le tapis avec les deux billes que j'ai gagnées à Eudes à l'école.

— Et la plage, c'est des galets? a demandé Maman.

— Non, madame! Pas du tout! a crié Papa tout content. C'est une plage de sable! De sable très fin! On ne trouve pas un seul galet sur cette plage !

— Tant mieux, a dit Maman; comme ça, Nicolas ne passera pas son temps à faire ricocher des galets sur l'eau. Depuis que tu lui as appris à faire ça, c'est une véritable passion chez lui.

Et moi j'ai recommencé à pleurer, parce que c'est vrai que c'est chouette de faire ricocher des galets sur l'eau ; j'arrive à les faire sauter jusqu'à quatre fois, et ce n'est pas juste, à la fin, d'aller dans cette vieille villa avec des casseroles trouées, loin de la mer, là où il n'y a ni galets ni poissons.

— Je vais chez Mémé ! j'ai crié, et j'ai donné un coup de pied à une des billes d'Eudes.

Maman m'a pris de nouveau dans ses bras et elle m'a dit de ne pas pleurer, que Papa était celui qui avait le plus besoin de vacances dans la famille et que même si c'était moche là où il voulait aller, il fallait y aller en faisant semblant d'être contents.

— Mais, mais, mais..., a dit Papa.

— Moi je veux faire des ricochets ! j'ai crié.

— Tu en feras peut-être l'année prochaine, m'a dit Maman, si Papa décide de nous emmener à Bains-les-Mers.

— Où ça? a demandé Papa, qui est resté avec la bouche ouverte.

— A Bains-les-Mers, a dit Maman, en Bretagne, là où il y a l'Atlantique, beaucoup de poissons et un gentil petit hôtel qui donne sur une plage de sable et de galets.

— Moi je veux aller à Bains-les-Mers ! j'ai crié. Moi je veux aller à Bains-les-Mers

— Mais, mon chéri, a dit Maman, il faut être raisonnable, c'est Papa qui décide.

Papa s'est passé la main sur la figure, il a poussé un gros soupir et il a dit:

— Bon, ça va! j'ai compris. Il s'appelle comment ton hôtel?

— Beau-Rivage, mon chéri, a dit Maman.

Papa a dit que bon, qu'il allait écrire pour voir s'il restait encore des chambres.

— Ce n'est pas la peine, mon chéri, a dit Maman, c'est déjà fait. Nous avons la chambre 29, face à la mer, avec salle de bains.

Et Maman a demandé à Papa de ne pas bouger parce qu'elle voulait voir si la longueur du pull-over qu'elle tricotait était bien. Il paraît que les nuits en Bretagne sont un peu fraîches.

La plage, c'est chouette

Le père de Nicolas ayant pris sa décision, il ne restait plus qu'à ranger la maison, mettre les housses, enlever les tapis, décrocher les rideaux, faire les bagages, sans oublier d'emporter les oeufs durs et les bananes pour manger dans le compartiment.

Le voyage en train s'est très bien passé, même si la mère de Nicolas s'est entendu reprocher d'avoir mis le sel pour les oeufs durs dans la malle marron qui est dans le fourgon. Et c'est l'arrivée à Bains-les-Mers, à l'hôtel Beau-Rivage. La plage est là, et les vacances peuvent commencer...

A la plage, on rigole bien. Je me suis fait des tas de copains, il y a Blaise, et puis Fructueux, et Mamert; qu'il est bête celui-là ! Et Irénée et Fabrice et Côme et puis Yves, qui n'est pas en vacances parce qu'il est du pays et on joue ensemble, on se dispute, on ne se parle plus et c'est drôlement chouette.

Va jouer gentiment avec tes petits camarades, m'a dit papa ce matin, moi je vais me reposer et prendre un bain de soleil. » Et puis, il a commencé à se mettre de l'huile partout et il rigolait en disant : « Ah ! quand je pense aux copains qui sont restés au bureau! »

Nous, on a commencé à jouer avec le ballon d'Irénée. « Allez jouer plus loin », a dit papa, qui avait fini de se huiler, et bing ! le ballon est tombé sur la tête de papa. Ça, ça ne lui a pas plu à papa. Il s'est fâché tout plein et il a donné un gros coup de pied dans le ballon, qui est allé tomber dans l'eau, très loin. Un shoot terrible. « C'est vrai ça, à la fin », a dit papa. Irénée est parti en courant et il est revenu avec son papa. Il est drôlement grand et gros le papa d'Irénée, et il n'avait pas l'air content.

— C'est lui! a dit Irénée en montrant papa avec le doigt.

— C'est vous, a dit le papa d'Irénée à mon papa, qui avez jeté dans l'eau le ballon du petit?

— Ben oui, a répondu mon papa au papa d'Irénée, mais ce ballon, je l'avais reçu dans la figure.

— Les enfants, c'est sur la plage pour se détendre, a dit le papa d'Irénée, si ça ne vous plaît pas, restez chez vous. En attendant, ce ballon, il faut aller le chercher.

Ne fais pas attention, a dit maman à papa. Mais papa a préféré faire attention.

— Bon, bon, il a dit, je vais aller le chercher, ce fameux ballon.

— Oui, a dit le papa d'Irénée, moi à votre place j'irais aussi.

Papa, ça lui a pris du temps de chercher le ballon, que le vent avait poussé très loin. Il avait l'air fatigué, papa, quand il a rendu le ballon à Irénée et il nous a dit :

— Ecoutez, les enfants, je veux me reposer tranquille. Alors, au lieu de jouer au ballon, pourquoi ne jouez-vous pas à autre chose?

— Ben, à quoi par exemple, hein, dites? a demandé Mamert. Qu'il est bête celui-là !

— Je ne sais pas, moi, a répondu papa, faites des trous, c'est amusant de faire des trous dans le sable. Nous, on a trouvé que c'était une idée terrible et on a pris nos pelles pendant que papa a voulu commencer à se rehuiler, mais il n'a pas pu, parce qu'il n'y avait plus d'huile dans la bouteille. «Je vais aller en acheter au magasin, au bout de la promenade », a dit papa, et maman lui a demandé pourquoi il ne restait pas un peu tranquille.

On a commencé à faire un trou. Un drôle de trou, gros et profond comme tout. Quand papa est revenu avec sa bouteille d'huile, je l'ai appelé et je lui ai dit :

— T'as vu notre trou, papa?

Il est très joli, mon chéri, a dit papa, et il a essayé de déboucher sa bouteille d'huile avec ses dents. Et puis, est venu un monsieur avec une casquette blanche et il nous a demandé qui nous avait permis de faire ce trou dans sa plage. «C'est lui, m'sieur ! » ont dit tous mes copains en montrant papa. Moi j'étais très fier, parce que je croyais que le monsieur à la casquette allait féliciter papa. Mais le monsieur n'avait pas l'air content.

— Vous n'êtes pas un peu fou, non, de donner des idées comme ça aux gosses? a demandé le monsieur. Papa, qui travaillait toujours à déboucher sa bouteille d'huile, a dit : « Et alors ? » Et alors, le monsieur à la casquette s'est mis à crier que c'était incroyable ce que les gens étaient inconscients, qu'on pouvait se casser une jambe en tombant dans le trou, et qu'à marée haute, les gens qui ne savaient pas nager perdraient pied et se noieraient dans le trou, et que le sable pouvait s'écrouler et qu'un de nous risquait de rester dans le trou, et qu'il pouvait se passer des tas de choses terribles dans le trou et qu'il fallait absolument reboucher le trou.

— Bon, a dit papa, rebouchez le trou, les enfants. Mais les copains ne voulaient pas reboucher le trou.

— Un trou, a dit Côme, c'est amusant à creuser, mais c'est embêtant à reboucher.

— Allez, on va se baigner! a dit Fabrice. Et ils sont tous partis en courant. Moi je suis resté, parce que j'ai vu que papa avait l'air d'avoir des ennuis.

— Les enfants ! Les enfants ! il a crié papa, mais le monsieur à la casquette a dit :

— Laissez les enfants tranquilles et rebouchez-moi ce trou en vitesse! Et il est parti.

Papa a poussé un gros soupir et il m'a aidé à reboucher le trou. Comme on n'avait qu'une seule petite pelle, ça a pris du temps et on avait à peine fini que maman a dit qu'il était l'heure de rentrer à l'hôtel pour déjeuner, et qu'il fallait se dépêcher, parce que, quand on est en retard, on ne vous sert pas, à l'hôtel. « Ramasse tes affaires, ta pelle, ton seau et viens », m'a dit maman. Moi j'ai pris mes affaires, mais je n'ai pas trouvé mon seau. « Ça ne fait rien, rentrons », a dit papa. Mais moi, je me suis mis à pleurer plus fort.

Un chouette seau, jaune et rouge, et qui faisait des pâtés terribles. « Ne nous énervons pas, a dit papa, où l'as-tu mis, ce seau? » J'ai dit qu'il était peut-être au fond du trou, celui qu'on venait de boucher. Papa m'a regardé comme s'il voulait me donner une fessée, alors je me suis mis à pleurer plus fort et papa a dit que bon, qu'il allait le chercher le seau, mais que je ne lui casse plus les oreilles. Mon papa, c'est le plus gentil de tous les papas ! Comme nous n'avions toujours que la petite pelle pour les deux, je n'ai pas pu aider papa et je le regardais faire quand on a entendu une grosse voix derrière nous : « Est-ce que vous vous fichez de moi ? » Papa a poussé un cri,

nous nous sommes retournés et nous avons vu le monsieur à la casquette blanche. « Je crois me souvenir que je vous avais interdit de faire des trous », a dit le monsieur. Papa lui a expliqué qu'il cherchait mon seau. Alors, le monsieur lui a dit que d'accord, mais à condition qu'il rebouche le trou après. Et il est resté là pour surveiller papa.

« Ecoute, a dit maman à papa, je rentre à l'hôtel avec Nicolas. Tu nous rejoindras dès que tu auras retrouvé le seau. » Et nous sommes partis. Papa est arrivé très tard à l'hôtel, il était fatigué, il n'avait pas faim et il est allé se coucher. Le seau, il ne l'avait pas trouvé, mais ce n'est pas grave, parce que je me suis aperçu que je l'avais laissé dans ma chambre. L'après-midi, il a fallu appeler un docteur, à cause des brûlures de papa. Le docteur a dit à papa qu'il devait rester couché pendant deux jours.

— On n'a pas idée de s'exposer comme ça au soleil, a dit le docteur, sans se mettre de l'huile sur le corps.

— Ah! a dit papa, quand je pense aux copains qui sont restés au bureau!

Mais il ne rigolait plus du tout en disant ça.

Malheureusement, il arrive parfois en Bretagne que le soleil aille faire un petit tour sur la Côte d'Azur. C'est pour cela que le patron de l'hôtel Beau-Rivage surveille avec inquiétude son baromètre, qui mesure la pression atmosphérique de ses pensionnaires...

Le boute-en-train

Nous on est en vacances dans un hôtel, et il y a la plage et la mer et c'est drôlement chouette, sauf aujourd'hui où il pleut et ce n'est pas rigolo, c'est vrai ça, à la fin. Ce qui est embêtant, quand il pleut, c'est que les grands ne savent pas nous tenir et nous on est insupportables et ça fait des histoires. J'ai des tas de copains à l'hôtel, il y a Blaise, et Fructueux, et Mamert, qu'il est bête celui-là! et Irénée, qui a un papa grand et fort, et Fabrice, et puis Côme. Ils sont chouettes, mais ils ne sont pas toujours très sages. Pendant le déjeuner, comme c'était mercredi il y avait des raviolis et des escalopes, sauf pour le papa et la maman de Côme qui prennent toujours des suppléments et qui ont eu des langoustines, moi j'ai dit que je voulais aller à la plage. «Tu vois bien qu'il pleut, m'a répondu papa, ne me casse pas les oreilles. Tu joueras dans l'hôtel avec tes petits camarades. » Moi, j'ai dit que je voulais bien jouer avec mes petits camarades, mais à la plage, alors papa m'a demandé si je voulais une fessée devant tout le monde et comme je ne voulais pas, je me suis mis à pleurer.

A la table de Fructueux, ça pleurait dur aussi et puis la maman de Blaise a dit au papa de Blaise que c'était une drôle d'idée qu'il avait eue de venir passer ses vacances dans un endroit où il pleuvait tout le temps et le papa de Blaise s'est mis à crier que ce n'était pas lui qui avait eu cette idée, que la dernière idée qu'il avait eue dans sa vie, c'était celle de se marier. Maman a dit à papa qu'il ne fallait pas faire pleurer le petit, papa a crié qu'on commençait à lui chauffer les oreilles et Irénée a fait tomber par terre sa crème renversée et son papa lui a donné une gifle. Il y avait un drôle de bruit dans la salle à manger et le patron de l'hôtel est venu, il a dit qu'on allait servir le café dans le salon, qu'il allait mettre des disques et qu'il avait entendu à la radio que demain il allait faire un soleil terrible.

Et dans le salon, M. Lanternau a dit : « Moi, je vais m'occuper des gosses ! » M. Lanternau est un monsieur très gentil, qui aime bien rigoler très fort et se faire ami avec tout le monde. Il donne des tas de claques sur les épaules des gens et papa n'a pas tellement aimé ça, mais c'est parce qu'il avait un gros coup de soleil quand M.

Lanternau lui a donné sa claque. Le soir où M. Lanternau s'est déguisé avec un rideau et un abat-jour, le patron de l'hôtel a expliqué à papa que M. Lanternau était un vrai boute-en-train. « Moi, il ne me fait pas rigoler », a répondu papa, et il est allé se coucher.

Mme Lanternau, qui est en vacances avec M. Lanternau, elle ne dit jamais rien, elle a l'air un peu fatiguée.

M. Lanternau s'est mis debout, il a levé un bras et il a crié :

— Les gosses! A mon commandement! Tous derrière moi en colonne par un ! Prêts? Direction la salle à manger, en avant, marche! Une deux, une deux, deux! Et M. Lanternau est parti dans la salle à manger, d'où il est ressorti tout de suite, pas tellement content. Et alors, il a demandé, pourquoi ne m'avez-vous pas suivi ?

— Parce que nous, a dit Mamert (qu'il est bête, celui-là !), on veut aller jouer sur la plage.

Mais non, mais non, a dit M. Lanternau, il faut être fou pour vouloir aller se faire tremper par la pluie sur la plage ! Venez avec moi, on va s'amuser bien mieux que sur la plage. Vous verrez, après, vous voudrez qu'il pleuve tout le temps! Et M. Lanternau s'est mis à faire des gros rires.

— On y va? j'ai demandé à Irénée.

— Bof, a répondu Irénée, et puis on y est allé avec les autres.

Dans la salle à manger, M. Lanternau a écarté les tables et les chaises et il a dit qu'on allait jouer à colin-maillard. « Qui s'y colle? » a demandé M. Lanternau et nous on lui a dit que c'était lui qui s'y collait, alors, il a dit bon et il a demandé qu'on lui bande les yeux avec un mouchoir et quand il a vu nos mouchoirs, il a préféré prendre le sien. Après ça, il a mis les bras devant lui et il criait : « Hou, je vous attrape ! Je vous attrape, houhou ! » et il faisait des tas de gros rires.

Moi, je suis terrible aux dames, c'est pour ça que ça m'a fait rigoler quand Blaise a dit qu'il pouvait battre n'importe qui aux dames, qu'il était champion. Blaise, ça ne lui a pas plu que je rigole et il m'a dit que puisque j'étais si malin, on allait voir, et nous sommes allés dans le salon pour demander le jeu de dames au patron de l'hôtel et les autres nous ont suivis pour savoir qui était le plus fort. Mais le patron de l'hôtel n'a pas voulu nous prêter les dames, il a dit que le jeu était pour les grandes personnes et qu'on allait lui perdre des pions. On était là tous à discuter, quand on a entendu une grosse voix derrière nous: « Ça vaut pas de sortir de la salle à manger ! » C'était M. Lanternau qui venait nous chercher et qui nous avait trouvés parce qu'il n'avait plus les yeux bandés. Il était tout rouge et sa voix tremblait un peu, comme celle de papa, la fois où il m'a vu en train de faire des bulles de savon avec sa nouvelle pipe.

Bien, a dit M. Lanternau, puisque vos parents sont partis faire la sieste, nous allons rester dans le salon et nous amuser gentiment. Je connais un jeu formidable, on prend tous du papier et un crayon, et moi je dis une lettre et il faut écrire cinq noms de pays, cinq noms d'animaux et cinq noms de villes. Celui qui perd, il aura un gage.

M. Lanternau est allé chercher du papier et des crayons et nous, nous sommes allés dans la salle à manger jouer à l'autobus avec les chaises. Quand M. Lanternau est venu nous chercher, je crois qu'il était un peu fâché. « Au salon, tous ! » il a dit.

— Nous allons commencer par la - lettre « A », a dit M. Lanternau. Au travail! et il s'est mis à écrire drôlement vite.

— La mine de mon crayon s'est cassée, c'est pas juste! a dit Fructueux et Fabrice a crié:

— M'sieu! Côme copie!

— C'est pas vrai, sale menteur! a répondu Côme et Fabrice lui a donné une gifle. Côme, il est resté un peu étonné et puis il a commencé à donner des coups de pied à

Fabrice, et puis Fructueux a voulu prendre mon crayon juste quand j'allais écrire "Autriche" » et je lui ai donné un coup de poing sur le nez, alors Fructueux a fermé les yeux et il a donné des claques partout et Irénée en a reçu une et puis Mamert demandait en criant : « Eh, les gars ! Asnières, c'est un pays ? » On faisait tous un drôle de bruit et c'était chouette comme une récré, quand, bing! il y a un cendrier qui est tombé par terre. Alors le patron de l'hôtel est venu en courant, il s'est mis à crier et à nous gronder et nos papas et nos mamans sont venus dans le salon et ils se sont disputés avec nous et avec le patron de l'hôtel. M. Lanternau, lui, il était parti. C'est Mme Lanternau qui l'a retrouvé le soir, à l'heure du dîner. Il paraît que M. Lanternau avait passé l'après-midi à se faire tremper par la pluie, assis sur la plage. Et c'est vrai que M. Lanternau est un drôle de boute-en-train, parce que papa, quand il l'a vu revenir à l'hôtel, il a tellement rigolé, qu'il n'a pas pu manger. Et pourtant, le mercredi soir, c'est de la soupe au poisson !

De l'hôtel Beau-Rivage, on a vue sur la mer, quand on se met debout sur le bord de la baignoire, et il faut faire attention de ne pas glisser. Quand il fait beau, et si on n'a pas glissé, on distingue très nettement la mystérieuse île des Embruns, où, d'après une brochure éditée par le Syndicat d'Initiative, le Masque de Fer a failli être emprisonné. On peut visiter le cachot qu'il aurait occupé, et acheter des souvenirs à la buvette.

L'île des Embruns

C'est chic, parce qu'on va faire une excursion en bateau. M. et Mme Lanternau viennent avec nous, et ça, ça n'a pas tellement plu à papa qui n'aime pas beaucoup M. Lanternau, je crois. Et je ne comprends pas pourquoi. M. Lanternau, qui passe ses vacances dans le même hôtel que nous, est très drôle et il essaie toujours d'amuser les gens. Hier, il est venu dans la salle à manger avec un faux nez et une grosse moustache et il a dit au patron de l'hôtel que le poisson n'était pas frais. Moi, ça m'a fait drôlement rigoler. C'est quand maman a dit à Mme Lanternau que nous allions en excursion à l'île des Embruns, que M. Lanternau a dit: « Excellente idée, nous irons avec vous, comme ça, vous ne risquerez pas de vous ennuyer! » et après, papa a dit à maman que ce n'était pas malin ce qu'elle avait fait et que ce boute-en-train à la manque allait nous gâcher la promenade.

Nous sommes partis de l'hôtel le matin, avec un panier de pique-nique plein d'escalopes froides, de sandwiches, d'oeufs durs, de bananes et de cidre. C'était chouette. Et puis M. Lanternau est arrivé avec une casquette blanche de marin, moi j'en veux une comme ça, et il a dit: «Alors, l'équipage, prêt à l'embarquement? En avant, une deux, une deux, une deux! » Papa a dit des choses à voix basse et maman l'a regardé avec des gros yeux.

Au port, quand j'ai vu le bateau, j'ai été un peu déçu, parce qu'il était tout petit, le bateau. Il s'appelait « La Jeanne » et le patron avait une grosse tête rouge avec un béret dessus et il ne portait pas un uniforme avec des tas de galons en or, comme j'espérais, pour le raconter à l'école aux copains quand je rentrerai de vacances, mais ça ne fait rien, je le raconterai quand même, après tout, quoi, à la fin?

— Alors, capitaine, a dit M. Lanternau, tout est paré à bord?

— C'est bien vous les touristes pour l'île des Embruns? a demandé le patron et puis nous sommes montés sur son bateau. M. Lanternau est resté debout et il a crié :

— Larguez les amarres ! Hissez les voiles En avant, toute!
— Remuez pas comme ça, a dit papa, vous allez tous nous flanquer à l'eau!
— Oh oui, a dit maman, soyez prudent M. Lanternau. Et puis elle a ri un petit coup, elle m'a serré la main très fort et elle m'a dit de ne pas avoir peur mon chéri. Mais moi, comme je le raconterai à l'école à la rentrée, je n'ai jamais peur.
— Ne craignez rien, petite madame, a dit M. Lanternau à maman, c'est un vieux marin que vous avez à bord!
— Vous avez été marin, vous? a demandé papa.
— Non, a répondu M. Lanternau, mais chez moi, sur la cheminée, j'ai un petit voilier dans une bouteille ! Et il a fait un gros rire et il a donné une grande claque sur le dos de papa.

Le patron du bateau n'a pas hissé les voiles, comme l'avait demandé M. Lanternau, parce qu'il n'y avait pas de voiles sur le bateau. Il y avait un moteur qui faisait potpotpot et qui sentait comme l'autobus qui passe devant la maison, chez nous. Nous sommes sortis du port et il y avait des petites vagues et le bateau remuait, c'était chouette comme tout.

— La mer va être calme? a demandé papa au patron du bateau. Pas de grain à l'horizon?

M. Lanternau s'est mis à rigoler.

— Vous, il a dit à papa, vous avez peur d'avoir le mal de mer!

— Le mal de mer? a répondu papa. Vous voulez plaisanter. J'ai le pied marin, moi. Je vous parie que vous aurez le mal de mer avant moi, Lanternau!

— Tenu! a dit M. Lanternau et il a donné une grosse claque sur le dos de papa, et papa a fait une tête comme s'il voulait donner une claque sur la figure de M. Lanternau.

— C'est quoi, le mal de mer, maman? j'ai demandé.

— Parlons d'autre chose, mon chéri, si tu veux bien, m'a répondu maman.

Les vagues devenaient plus fortes et c'était de plus en plus chouette. De là où nous étions, on voyait l'hôtel qui avait l'air tout petit et j'ai reconnu la fenêtre qui donnait sur notre baignoire, parce que maman avait laissé son maillot rouge à sécher. Pour aller à l'île des Embruns, ça prend une heure, il paraît. C'est un drôle de voyage!

— Dites donc, a dit M. Lanternau à papa, je connais une histoire qui va vous amuser. Voilà: il y avait deux clochards qui avaient envie de manger des spaghetti...

Malheureusement je n'ai pas pu connaître la suite de l'histoire, parce que M. Lanternau a continué à la raconter à l'oreille de papa.

— Pas mal, a dit papa, et vous connaissez celle du médecin qui soigne un cas d'indigestion? et comme M. Lanternau ne la connaissait pas, papa la lui a racontée à l'oreille. Ils sont embêtants, à la fin! Maman, elle, n'écoutait pas, elle regardait, vers l'hôtel. Mme Lanternau, comme d'habitude, elle ne disait rien. Elle a toujours l'air un peu fatiguée.

Devant nous, il y avait l'île des Embruns, elle était encore loin et c'était joli à voir avec toute la mousse blanche des vagues. Mais M. Lanternau ne regardait pas l'île, il regardait papa, et, quelle drôle d'idée, il a tenu absolument à lui raconter ce qu'il avait mangé dans un restaurant avant de partir en vacances. Et papa, qui pourtant, d'habitude, n'aime pas faire la conversation avec M. Lanternau, lui a raconté tout ce qu'il avait mangé à son repas de première communion. Moi, ils commençaient à me donner faim avec leurs histoires. J'ai voulu demander à maman de me donner un oeuf dur, mais elle ne m'a pas entendu parce qu'elle avait les mains sur les oreilles, à cause du vent, sans doute.

— Vous m'avez l'air un peu pâle, a dit M. Lanternau à papa, ce qui vous ferait du bien, c'est un grand bol de graisse de mouton tiède.

— Oui, a dit papa, ce n'est pas mauvais avec des huîtres recouvertes de chocolat chaud.

L'île des Embruns était tout près maintenant.

— Nous allons bientôt débarquer, a dit M. Lanternau à papa, vous seriez chiche de manger une escalope froide ou un sandwich, tout de suite, avant de quitter le bateau?

— Mais certainement, a répondu papa, l'air du large, ça creuse! Et papa a pris le panier à pique-nique et puis il s'est retourné vers le patron du bateau.

— Un sandwich avant d'accoster, patron? a demandé papa.

Eh bien, on n'y est jamais arrivé à l'île des Embruns, parce que quand il a vu le sandwich, le patron du bateau est devenu très malade et il a fallu revenir au port le plus vite possible.

Un nouveau professeur de gymnastique a fait son apparition sur la plage, et tous les parents se sont empressés d'inscrire leurs enfants à son cours. Ils ont pensé, dans leur sagesse de parents, que d'occuper les enfants pendant une heure tous les jours pouvait faire le plus grand bien à tout le monde.

La gym

Hier, on a eu un nouveau professeur de gymnastique.

— Je m'appelle Hector Duval, il nous a dit, et vous?

— Nous pas, a répondu Fabrice, et ça, ça nous a fait drôlement rigoler.

J'étais sur la plage avec tous les copains de l'hôtel, Blaise, Fructueux, Mamert, qu'il est bête celui-là! Irénée, Fabrice et Côme. Pour la leçon de gymnastique, il y avait des tas d'autres types ; mais ils sont de l'hôtel de la Mer et de l'hôtel de la Plage et nous, ceux du Beau-Rivage, on ne les aime pas.

Le professeur, quand on a fini de rigoler, il a plié ses bras et ça a fait deux gros tas de muscles.

— Vous aimeriez avoir des biceps comme ça? a demandé le professeur.

— Bof, a répondu Irénée.

— Moi, je ne trouve pas ça joli, a dit Fructueux, mais Côme a dit qu'après tout, oui, pourquoi pas, il aimerait bien avoir des trucs comme ça sur les bras pour épater les copains à l'école. Côme, il m'énervé, il veut toujours se montrer. Le professeur a dit:

— Eh bien, si vous êtes sages et vous suivez bien les cours de gymnastique, à la rentrée, vous aurez tous des muscles comme ça.

Alors, le professeur nous a demandé de nous mettre en rang et Côme m'a dit:

— Chiche que tu ne sais pas faire des galipettes comme moi. Et il a fait une galipette.

Moi, ça m'a fait rigoler, parce que je suis terrible pour les galipettes, et je lui ai montré.

— Moi aussi je sais ! Moi aussi je sais ! a dit Fabrice, mais lui, il ne savait pas. Celui qui les faisait bien, c'était Fructueux, beaucoup mieux que Blaise, en tout cas. On était tous là, à faire des galipettes partout, quand on a entendu des gros coups de sifflet à roulette.

— Ce n'est pas bientôt fini? a crié le professeur. Je vous ai demandé de vous mettre en rang, vous aurez toute la journée pour faire les clowns!

On s'est mis en rang pour ne pas faire d'histoires et le professeur nous a dit qu'il allait nous montrer ce que nous devons faire pour avoir des tas de muscles partout. Il a levé les bras et puis il les a baissés, il les a levés et il les a baissés, il les a levés et un des types de l'hôtel de la Mer nous a dit que notre hôtel était moche.

— C'est pas vrai, a crié Irénée, il est rien chouette notre hôtel, c'est le vôtre qui est drôlement laid!

— Dans le nôtre, a dit un type de l'hôtel de la Plage, on a de la glace au chocolat tous les soirs

— Bah! a dit un de ceux de l'hôtel de la Mer, nous, on en a à midi aussi et jeudi il y avait des crêpes à la confiture!

— Mon papa, a dit Côme, il demande toujours des suppléments, et le patron de l'hôtel lui donne tout ce qu'il veut!

— menteur, c'est pas vrai! a dit un type de l'hôtel de la Plage.

— Ça va continuer longtemps, votre petite conversation ? a crié le professeur de gymnastique, qui ne bougeait plus les bras parce qu'il les avait croisés. Ce qui bougeait drôlement, c'étaient ses trous de nez, mais je ne crois pas que c'est en faisant ça qu'on aura des muscles.

Le professeur s'est passé une main sur la figure et puis il nous a dit qu'on verrait plus tard pour les mouvements de bras, qu'on allait faire des jeux pour commencer. Il est chouette, le professeur

— Nous allons faire des courses, il a dit. Mettez-vous en rang, là. Vous partirez au coup de sifflet. Le premier arrivé au parasol, là-bas, c'est le vainqueur. Prêts? et le professeur a donné un coup de sifflet. Le seul qui est parti, c'est Mamert, parce que nous, on a regardé le coquillage que Fabrice avait trouvé sur la plage, et Côme nous a expliqué qu'il en avait trouvé un beaucoup plus grand l'autre jour et qu'il allait l'offrir à son papa pour qu'il s'en fasse un cendrier. Alors, le professeur a jeté son sifflet par terre et il a donné des tas de coups de pied dessus. La dernière fois que j'ai vu quelqu'un d'aussi fâché que ça, c'est à l'école, quand Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, a su qu'il était second à la composition d'arithmétique.

— Est-ce que vous allez vous décider à m'obéir ? a crié le professeur.

— Ben quoi, a dit Fabrice, on allait partir pour votre course, m'sieur, y a rien qui presse.

Le professeur a fermé les yeux et les poings, et puis il a levé ses trous de nez qui bougeaient, vers le ciel. Quand il a redescendu la tête, il s'est mis à parler très lentement et très doucement.

— Bon, il a dit, on recommence. Tous prêts pour le départ.

— Ah non, a crié Mamert, c'est pas juste ! C'est moi qui ai gagné, j'étais le premier au parasol! C'est pas juste et je le dirai à mon papa ! et il s'est mis à pleurer et à donner des coups de pied dans le sable et puis il a dit que puisque c'était comme ça, il s'en allait et il est parti en pleurant et je crois qu'il a bien fait de partir, parce que le professeur le regardait de la même façon que papa regardait le ragoût qu'on nous a servi hier soir pour le dîner.

— Mes enfants, a dit le professeur, mes chers petits, mes amis, celui qui ne fera pas ce que je lui dirai de faire... je lui flanque une fessée dont il se souviendra longtemps!

— Vous n'avez pas le droit, a dit quelqu'un, il n'y a que mon papa, ma maman, tonton et pépé qui ont le droit de me donner des fessées !

— Qui a dit ça? a demandé le professeur.

— C'est lui, a dit Fabrice en montrant un type de l'hôtel de la Plage, un tout petit type.

— C'est pas vrai, sale menteur, a dit le petit type et Fabrice lui a jeté du sable à la figure, mais le petit type lui a donné une drôle de claque. Moi je crois que le petit type avait déjà dû faire de la gymnastique et Fabrice a été tellement surpris, qu'il a oublié

de pleurer. Alors, on a tous commencé à se battre, mais ceux de l'hôtel de la Mer et ceux de l'hôtel de la Plage, c'est des traîtres.

Quand on a fini de se battre, le professeur, qui était assis sur le sable, s'est levé et il a dit :

— Bien. Nous allons passer au jeu suivant. Tout le monde face à la mer. Au signal, vous allez tous à l'eau ! Prêts ? Partez !

Ça, ça nous plaisait bien, ce qu'il y a de mieux à la plage, avec le sable, c'est la mer.

On a couru drôlement et l'eau était chouette et on s'est éclaboussés les uns les autres et on a joué à sauter avec les vagues et Côme criait:

« Regardez-moi! Regardez-moi! Je fais du crawl ! » et quand on s'est retournés, on a vu que le professeur n'était plus là.

Et aujourd'hui, on a eu un nouveau professeur de gymnastique.

— Je m'appelle Jules Martin, il nous a dit, et vous?

Les vacances se poursuivent agréablement, et le père de Nicolas n'a rien à reprocher à l'hôtel Beau-Rivage, si ce n'est son ragoût, surtout le soir où il a trouvé un coquillage dedans. Comme il n'y a plus de professeur de gymnastique pour l'instant, les enfants cherchent d'autres activités pour y déverser le trop-plein de leur énergie...

Le golf miniature

Aujourd'hui on a décidé d'aller jouer au golf miniature qui se trouve à côté du magasin où on vend des souvenirs. C'est rien chouette le golf miniature, je vais vous l'expliquer: il y a dix-huit trous et on vous donne des balles et des bâtons et il faut mettre les balles dans les trous en moins de coups de bâton possible. Pour arriver jusqu'aux trous, il faut passer par des petits châteaux, des rivières, des zigzags, des montagnes, des escaliers ; c'est terrible. Il n'y a que le premier trou qui est facile.

L'ennui, c'est que le patron du golf miniature ne nous laisse pas jouer si on n'est pas accompagnés par une grande personne. Alors, avec Blaise, Fructueux, Mamert, qu'il est bête celui-là ! Irénée, Fabrice et Côme qui sont mes copains de l'hôtel, nous sommes allés demander à mon papa de venir jouer avec nous au golf miniature.

— Non, a dit papa qui lisait son journal sur la plage.

— Allez, quoi, soyez chouette pour une fois a dit Blaise.

— Allez, quoi ! Allez, quoi ! ont crié les autres et moi je me suis mis à pleurer et j'ai dit que puisque je ne pouvais pas jouer au golf miniature, je prendrai un pédalo et je partirai loin, très loin et on ne me reverrait jamais.

— Tu peux pas, m'a dit Mamert, mais qu'il est bête ! Pour louer un pédalo, il faut être accompagné par une grande personne.

— Bah, a dit Côme, qui m'énerve parce qu'il aime toujours se montrer, moi, j'ai pas besoin de pédalo, je peux aller très loin en faisant du crawl.

On était tous là à discuter autour de papa, et puis papa a chiffonné son journal, il l'a jeté sur le sable et il a dit:

— Bon, ça va, je vous emmène au golf miniature.

J'ai le papa le plus gentil du monde. Je le lui ai dit et je l'ai embrassé.

Le patron du golf miniature, quand il nous a vus, il n'avait pas tellement envie de nous laisser jouer. Nous on s'est mis à crier : « Allez, quoi ! Allez, quoi ! » et puis le patron du golf miniature a accepté, mais il a dit à papa de bien nous surveiller.

On s'est mis au départ du premier trou, celui qui est drôlement facile et papa, qui sait des tas de choses, nous a montré comment il fallait faire pour tenir le bâton.

— Moi je sais! a dit Côme et il a voulu commencer à jouer, mais Fabrice lui a dit qu'il n'y avait pas de raison qu'il soit le premier.

— On n'a qu'à y aller par ordre alphabétique, comme à l'école, quand la maîtresse nous interroge, a dit Blaise ; mais moi j'étais pas d'accord, parce que Nicolas, c'est drôlement loin dans l'alphabet et à l'école c'est chouette, mais au golf miniature, c'est pas juste. Et puis, le patron du golf miniature est venu dire à papa qu'il faudrait que nous commençons à jouer, parce qu'il y avait des gens qui attendaient pour faire du golf miniature.

— C'est Mamert qui va commencer, parce que c'est le plus sage, a dit papa.

Et Mamert est venu, il a donné un coup de bâton terrible dans la balle qui a sauté en l'air, qui est passée par-dessus la grille et qui est allée taper contre une auto qui était arrêtée sur la route. Mamert s'est mis à pleurer et papa est allé chercher la balle.

Papa, il tardait un peu à revenir, parce que dans l'auto arrêtée il y avait un monsieur, et le monsieur est sorti de l'auto et il s'est mis à parler avec papa en faisant des tas de gestes et il y a des gens qui sont venus pour les regarder et qui rigolaient.

Nous, on voulait continuer à jouer, mais Mamert était assis sur le trou, il pleurait et il disait qu'il ne se lèverait pas tant qu'on ne lui aurait pas rendu sa balle et qu'on était tous des méchants. Et puis, papa est revenu avec la balle et il n'avait pas l'air content.

— Essayez de faire un peu attention, il a dit papa.

— D'accord, a dit Mamert, passez-moi la balle. Mais papa n'a pas voulu, il a dit à Mamert que ça allait comme ça, qu'il jouerait un autre jour. Ça, ça ne lui a pas plu à Mamert qui a commencé à donner des coups de pied partout et qui s'est mis à crier que tout le monde profitait de lui et puisque c'était comme ça, il allait chercher son papa. Et il est parti.

— Bon, à moi, a dit Irénée.

— Non monsieur, a dit Fructueux, c'est moi qui vais jouer. Alors Irénée a donné un coup de bâton sur la tête de Fructueux et Fructueux a donné une claque à Irénée et le patron du golf miniature est venu en courant.

— Dites, a crié le patron du golf miniature à mon papa, enlevez d'ici votre marmaille, il y a des gens qui attendent pour jouer!

— Soyez poli, a dit papa. Ces enfants ont payé pour jouer, ils joueront !

— Bravo! a dit Fabrice à papa, dites-y! Et tous les copains étaient drôlement pour papa, sauf Fructueux et Irénée qui étaient occupés à se donner des coups de bâton et des claques.

— Ah, c'est comme ça, a dit le patron du golf miniature, et si j'appelais un agent?

— Appelez-le, a dit papa, on verra à qui il donnera raison. Alors, le patron du golf miniature a appelé l'agent qui était sur la route.

— Lucien! il a appelé le patron du golf miniature. Et l'agent est venu.

— Qu'est-ce qu'il y a Ernest? il a demandé au patron du golf miniature.

— Il y a, a répondu le patron du golf miniature, que cet individu empêche les autres gens de jouer.

— Oui, a dit un monsieur, voilà une demi-heure que nous attendons pour faire le premier trou !

— A votre âge, a demandé papa, vous n'avez pas de choses plus intéressantes à faire?

— De quoi? a dit le patron du golf miniature, si le golf miniature ne vous plaît pas, ne dégoutez pas les autres du golf miniature !

— Au fait, a dit l'agent, il y a un monsieur qui vient de porter plainte parce qu'une balle de golf miniature a rayé la carrosserie de sa voiture.

— Alors, on peut le faire ce premier trou, oui ou non? a demandé le monsieur qui attendait.

Et puis, est arrivé Mamert avec son papa.

— C'est lui! a dit Mamert à son papa en montrant mon papa.

— Eh bien, a dit le papa de Mamert, il paraît que vous empêchez mon fils de jouer avec ses petits camarades? Et puis papa s'est mis à crier, et le patron du golf miniature s'est mis à crier, et tout le monde s'est mis à crier et l'agent donnait des coups de sifflet, et puis à la fin papa nous a fait tous sortir du golf miniature et Côme n'était pas content parce qu'il disait que pendant que personne ne le regardait il avait fait le trou en un seul coup, mais moi je suis sûr que c'est des blagues.

Comme on a bien rigolé, au golf miniature, on a décidé de revenir demain pour essayer le deuxième trou.

Ce que je ne sais pas, c'est si papa sera d'accord pour nous accompagner au golf miniature.

Non, le père de Nicolas n'a plus jamais voulu retourner au golf miniature il est même pris d'une grande aversion pour le golf miniature, presque autant que pour le ragoût de l'hôtel Beau-Rivage. La mère de Nicolas a dit qu'il ne fallait pas faire de scandale au sujet du ragoût, et le père de Nicolas a répondu qu'au prix où était la pension, le scandale c'était de servir des choses pareilles à table. Et ce qui n'a rien arrangé, c'est qu'il s'est mis à pleuvoir de nouveau...

On a joué à la marchande

Ce qu'il y a avec les filles, c'est que ça ne sait pas jouer, ça pleure tout le temps et ça fait des histoires. A l'hôtel, il y en a trois.

Les trois filles qu'il y a à l'hôtel s'appellent Isabelle, Micheline et Gisèle. Gisèle, c'est la soeur de mon copain Fabrice et ils se battent tout le temps et Fabrice m'a expliqué que c'était très embêtant d'avoir une fille comme soeur et que si ça continuait, il allait quitter la maison.

Quand il fait beau et que nous sommes à la plage, les filles ne nous gênent pas. Elles jouent à des jeux bêtes, elles font des tas de pâtés, elles se racontent des histoires et puis avec des crayons, elles se mettent du rouge sur les ongles. Nous, avec les copains, on fait des choses terribles. On fait des courses, des galipettes, du foot, on nage, on se bat. Des choses chouettes, quoi.

Mais quand il ne fait pas beau, alors, c'est autre chose, parce qu'on doit tous rester à l'hôtel ensemble. Et hier, il ne faisait pas beau, il pleuvait tout le temps. Après le déjeuner, on a eu des raviolis et c'était drôlement meilleur que le ragoût, nos papas et nos mamans sont partis faire la sieste. Avec Blaise, Fructueux, Mamert, Irénée, Fabrice et Côme, tous des copains de l'hôtel, on était dans le salon et on jouait aux cartes, sans faire de bruit. On ne faisait pas les guignols, parce que quand il pleut, les papas et les mamans, ça ne rigole pas. Et pendant ces vacances, c'est souvent que les papas et les mamans n'ont pas rigolé.

Et puis, les trois filles sont entrées dans le salon.

— On veut jouer avec vous, a dit Gisèle.

— Laisse-nous tranquilles, ou je te flanque une claque, Zésèle ! a dit Fabrice. Ça, ça ne lui a pas plu à Gisèle.

— Si on ne peut pas jouer avec vous, tu sais ce que je vais faire, Fafa? a dit Gisèle. Eh bien, j'irai tout raconter à papa et à maman et tu seras puni, et tes copains seront punis et vous n'aurez pas de dessert.

— Bon, a dit Mamert, mais qu'il est bête celui-là! Vous pouvez jouer avec nous.

— Toi, on t'a pas sonné, a dit Fabrice. Alors, Mamert s'est mis à pleurer, il a dit qu'il n'avait pas envie d'être puni, que c'était pas juste et que s'il était privé de dessert, il se tuerait. Nous, on était embêtés, parce qu'avec tout le bruit que faisait Mamert, il allait finir par réveiller nos papas et nos mamans.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? j'ai demandé à Irénée.

— Bof, m'a répondu Irénée, et on a décidé de laisser jouer les filles avec nous.

— A quoi on joue? a demandé Micheline, une grosse qui me fait penser à Alceste, un copain de l'école qui mange tout le temps.

— On joue à la marchande, a dit Isabelle.

— T'es pas un peu folle? a demandé Fabrice.

— C'est bon, Fafa, a dit Gisèle, je vais réveiller papa. Et tu sais comment est papa quand on le réveille! Alors Mamert s'est mis à pleurer et il a dit qu'il voulait jouer à la marchande. Blaise a dit que plutôt que de jouer à la marchande, il préférerait aller réveiller lui-même le papa de Fabrice. Mais Fructueux a dit qu'il croyait que ce soir il y avait de la glace au chocolat comme dessert, alors, on a dit, bon d'accord.

Gisèle s'est mise derrière une table du salon, et sur la table elle a mis les cartes et puis des cendriers et elle a dit qu'elle serait la marchande et que la table ce serait le comptoir, et que ce qu'il y avait sur la table ce serait les choses qu'elle vendait et que nous, on devait venir et lui acheter les choses.

— C'est ça, a dit Micheline, et moi, je serais une dame très belle et très riche et j'aurais une auto et des tas de fourrures.

— C'est ça, a dit Isabelle, et moi, je serais une autre dame, encore plus riche et encore plus belle, et j'aurais une auto avec des fauteuils rouges comme celle de tonton Jean-Jacques, et des chaussures avec des talons hauts.

— C'est ça, a dit Gisèle, et Côme, ce serait le mari de Micheline.

— Je veux pas, a dit Côme.

— Et pourquoi tu veux pas? a demandé Micheline.

— Parce qu'il te trouve trop grosse, voilà pourquoi, a dit Isabelle. Il préfère être mon mari à moi.

— C'est pas vrai ! a dit Micheline et elle a donné une claque à Côme et Mamert s'est mis à pleurer. Pour faire taire Mamert, Côme a dit qu'il serait le mari de n'importe qui.

— Bon, a dit Gisèle, alors, on va commencer à jouer. Toi, Nicolas, tu serais le premier client, mais comme tu serais très pauvre, tu n'aurais pas de quoi acheter à manger. Alors moi, je serais très généreuse, et je te donnerais des choses pour rien.

— Moi, je joue pas, a dit Micheline, après ce que m'a dit Isabelle, je ne parlerai plus jamais à personne.

— Ah! la la! mademoiselle fait des manières, a dit Isabelle, tu crois que je ne sais pas ce que tu as dit de moi à Gisèle quand je n'étais pas là?

— Oh! La menteuse! a crié Micheline, après tout ce que tu m'as dit de Gisèle!

— Qu'est-ce que tu as dit de moi à Micheline, Isabelle ? a demandé Gisèle.

— Rien, j'ai rien dit de toi à Micheline, voilà ce que j'ai dit, a dit Isabelle.

— Tu as du toupet, a crié Micheline, tu me l'as dit devant la vitrine du magasin, là où il y avait le maillot noir avec des petites fleurs roses, celui qui m'irait si bien, tu sais ?

— C'est pas vrai, a crié Isabelle, mais Gisèle m'a raconté ce que tu lui avais dit de moi sur la plage.

— Dites, les filles, a demandé Fabrice, on joue, oui ou non? Alors, Micheline a dit à Fabrice de se mêler de ce qui le regardait et elle l'a griffé.

— Laisse mon frère tranquille ! a dit Gisèle et elle a tiré les nattes de Micheline et Micheline s'est mise à crier et elle a donné une claque à Gisèle et ça, ça a fait rigoler Fabrice, mais Mamert s'est mis à pleurer et les filles faisaient un drôle de bruit et des tas de papas et de mamans sont descendus dans le salon et ils ont demandé ce qui se passait.

— Ce sont les garçons qui ne nous laissent pas jouer tranquilles à la marchande, a dit Isabelle. Alors, on a été tous privés de dessert.

Et Fructueux avait raison, ce soir-là, c'était la glace au chocolat!

Et puis, le soleil est revenu, radieux, le jour de la fin des vacances. Il a fallu dire au revoir à tous les amis, faire les bagages et reprendre le train, Le patron de l'hôtel Beau-Rivage a proposé au père de Nicolas de lui donner un peu de ragoût pour le voyage, mais le père de Nicolas a refusé. Il a eu tort, car cette fois-ci, c'étaient les oeufs durs qui étaient dans la malle marron, qui était, elle-même, dans le fourgon.

On est rentrés

Moi, je suis bien content d'être rentré à la maison, mais mes copains de vacances ne sont pas ici et mes copains d'ici sont encore en vacances et moi je suis tout seul et ce n'est pas juste et je me suis mis à pleurer.

— Ah, non! a dit papa. Demain je recommence à travailler, je veux me reposer un peu aujourd'hui, tu ne vas pas me casser les oreilles

— Mais enfin, a dit maman à papa, sois un peu patient avec le petit. Tu sais comment sont les enfants quand ils reviennent de vacances. Et puis maman m'a embrassé, elle s'est essuyé la figure, elle m'a mouché et elle m'a dit de m'amuser gentiment. Alors moi j'ai dit à maman que je voulais bien, mais que je ne savais pas quoi faire.

— Pourquoi ne ferais-tu pas germer un haricot? m'a demandé maman. Et elle m'a expliqué que c'était très chouette, qu'on prenait un haricot, qu'on le mettait sur un morceau d'ouate mouillée et puis qu'après on voyait apparaître une tige, et puis des feuilles, et puis qu'on avait une belle plante d'haricot et que c'était drôlement amusant et que papa me montrerait. Et puis maman est montée arranger ma chambre.

Papa, qui était couché sur le canapé du salon, a poussé un gros soupir et puis il m'a dit d'aller chercher l'ouate. Je suis allé dans la salle de bains, j'ai pas trop renversé de choses et la poudre par terre c'est facile à nettoyer avec un peu d'eau ; je suis revenu dans le salon et j'ai dit à papa:

— Voilà l'ouate, papa.

— On dit: la ouate, Nicolas, m'a expliqué papa qui sait des tas de choses parce qu'à mon âge il était le premier de sa classe et c'était un drôle d'exemple pour ses copains.

— Bon, m'a dit papa, maintenant, va à la cuisine chercher un haricot.

A la cuisine, je n'ai pas trouvé d'haricot. Ni de gâteaux non plus, parce qu'avant de partir maman avait tout vidé, sauf le morceau de camembert qu'elle avait oublié dans le placard et c'est pour ça qu'en rentrant de vacances il a fallu ouvrir la fenêtre de la cuisine.

Dans le salon, quand j'ai dit à papa que je n'avais pas trouvé d'haricot, il m'a dit:

— Eh bien tant pis, et il s'est remis à lire son journal, mais moi j'ai pleuré et j'ai crié:

— Je veux faire germer un haricot! Je veux faire germer un haricot! Je veux faire germer un haricot!

— Nicolas, m'a dit papa, tu vas recevoir une fessée.

Alors ça, c'est formidable! On veut que je fasse germer un haricot et parce qu'il n'y a pas d'haricots, on veut me punir! Là, je me suis mis à pleurer pour de vrai, et maman est arrivée et quand je lui ai expliqué, elle m'a dit:

— Va à l'épicerie du coin et demande qu'on te donne un haricot.

— C'est ça, a dit papa, et prends tout ton temps.

Je suis allé chez M. Compagni, qui est l'épicier du coin et qui est drôlement chouette parce que quand j'y vais, il me donne quelquefois des biscuits. Mais là, il ne m'a rien donné, parce que l'épicerie était fermée et il y avait un papier où c'était écrit que c'était à cause des vacances.

Je suis revenu en courant à la maison, où j'ai trouvé papa toujours sur le canapé, mais il ne lisait plus, il avait mis le journal sur sa figure.

— C'est fermé chez M. Compagni, j'ai crié, alors, j'ai pas d'haricot!

Papa, il s'est assis d'un coup.

— Hein? Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? il a demandé ; alors, il a fallu que je lui explique de nouveau. Papa s'est passé la main sur la figure, il a fait de gros soupir, et il a dit qu'il n'y pouvait rien.

— Et qu'est-ce que je vais faire germer alors, sur mon morceau de la ouate ? j'ai demandé.

— On dit un morceau d'ouate, pas de la ouates m'a dit papa.

— Mais tu m'avais dit qu'on disait de la ouate, j'ai répondu.

— Nicolas, a crié papa, c'est assez comme ça! Va jouer dans ta chambre!

Moi je suis monté dans ma chambre en pleurant, et j'y ai trouvé maman en train de ranger.

— Non, Nicolas, n'entre pas ici, m'a dit maman. Descends jouer dans le salon. Pourquoi ne fais-tu pas germer un haricot, comme je te l'ai dit ?

Dans le salon, avant que papa se mette à crier, je lui ai expliqué que c'était maman qui m'avait dit de descendre et que si elle m'entendait pleurer, elle allait se fâcher.

— Bon, m'a dit papa, mais sois sage.

— Et où est-ce que je vais trouver l'haricot pour faire germer? j'ai demandé.

— On ne dit pas l'haricot, on dit... a commencé à dire papa, et puis, il m'a regardé, il s'est gratté la tête et il m'a dit :

— Va chercher des lentilles dans la cuisine. Ça remplacera l'haricot.

Ça, des lentilles, il y en avait dans la cuisine, et moi j'étais drôlement content. Et puis papa m'a montré comment il fallait mouiller la ouate et comment il fallait mettre les lentilles dessus.

— Maintenant, m'a dit papa, tu mets le tout sur une soucoupe, sur le rebord de la fenêtre, et puis plus tard, il y aura des tiges et des feuilles. Et puis il s'est recouché sur le canapé.

Moi, j'ai fait comme m'avait dit papa, et puis j'ai attendu. Mais je n'ai pas vu les tiges sortir des lentilles et je me suis demandé ce qui ne marchait pas. Comme je ne savais pas, je suis allé voir papa.

— Quoi encore? a crié papa.

— Il n'y a pas de tiges qui sortent des lentilles, j'ai dit.

— Tu la veux cette fessée? a crié papa, et moi j'ai dit que j'allais quitter la maison, que j'étais très malheureux, qu'on ne me reverrait jamais, qu'on me regretterait bien, que le coup des lentilles c'était de la blague et maman est arrivée en courant dans le salon.

— Tu ne peux pas être un peu plus patient avec le petit? a demandé maman à papa, moi, je dois ranger la maison, je n'ai pas le temps de m'occuper de lui, il me semble...

— Il me semble à moi, a répondu papa, qu'un homme devrait pouvoir avoir la paix chez soi !
— Ma pauvre mère avait bien raison, a dit maman.
— Ne mêle pas ta mère qui n'a rien de pauvre, dans cette histoire! a crié papa.
— C'est ça, a dit maman, insulte ma mère maintenant!
— Moi j'ai insulté ta mère? a crié papa. Et maman s'est mise à pleurer, et papa s'est mis à marcher dans le salon en criant, et moi j'ai dit que si on ne faisait pas germer mes lentilles tout de suite, je me tuerais. Alors, maman m'a donné une fessée.
Les parents, quand ils reviennent de vacances, sont insupportables !

Une nouvelle année scolaire, tout aussi studieuse que la précédente, s'est écoulée. C'est avec un peu de mélancolie que Nicolas, Alceste, Rufus, Eudes, Geoffroy, Maixent, Joachim, Clotaire et Agnan se sont éparpillés, après la distribution des prix. Mais l'appel des vacances est là, et la joie revient vite dans les jeunes coeurs des écoliers.

Cependant, Nicolas est inquiet on ne parle pas de vacances chez lui.

Il faut être raisonnable

Ce qui m'étonne, moi, c'est qu'à la maison on n'a pas encore parlé de vacances! Les autres années, Papa dit qu'il veut aller quelque part, Maman dit qu'elle veut aller ailleurs, ça fait des tas d'histoires. Papa et Maman disent que puisque c'est comme ça ils préfèrent rester à la maison, moi je pleure, et puis on va où voulait aller Maman. Mais cette année, rien.

Pourtant, les copains de l'école se préparent tous à partir. Geoffroy, qui a un papa très riche, va passer ses vacances dans la grande maison que son papa a au bord de la mer. Geoffroy nous a dit qu'il a un morceau de plage pour lui tout seul, où personne d'autre n'a le droit de venir faire des pâtés. Ça, c'est peut-être des blagues, parce qu'il faut dire que Geoffroy est très menteur.

Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, s'en va en Angleterre passer ses vacances dans une école où on va lui apprendre à parler l'anglais. Il est fou, Agnan.

Alceste va manger des truffes en Périgord, où son papa a un ami qui a une charcuterie. Et c'est comme ça pour tous : ils vont à la mer, à la montagne ou chez leurs mémés à la campagne. Il n'y a que moi qui ne sais pas encore où je vais aller, et c'est très embêtant, parce qu'une des choses que j'aime le mieux dans les vacances, c'est d'en parler avant et après aux copains.

C'est pour ça qu'à la maison, aujourd'hui, j'ai demandé à Maman où on allait partir en vacances. Maman, elle a fait une drôle de figure, elle m'a embrassé sur la tête et elle m'a dit que nous allions en parler « quand Papa sera de retour, mon chéri », et que j'aille jouer dans le jardin, maintenant.

Alors, je suis allé dans le jardin et j'ai attendu Papa, et quand il est arrivé de son bureau, j'ai couru vers lui ; il m'a pris dans ses bras, il m'a fait «Ouplà! » et je lui ai demandé où nous allions partir en vacances. Alors, Papa a cessé de rigoler, il m'a posé par terre et il m'a dit qu'on allait en parler dans la maison, où nous avons trouvé Maman assise dans le salon.

— Je crois que le moment est venu, a dit Papa.

— Oui, a dit Maman, il m'en a parlé tout à l'heure.

— Alors, il faut le lui dire, a dit Papa.

— Eh bien, dis-lui, a dit Maman.

— Pourquoi moi? a demandé Papa; tu n'as qu'à lui dire, toi.

— Moi ? c'est à toi à lui dire, a dit Maman; l'idée est de toi.

— Pardon, pardon, a dit Papa, tu étais d'accord avec moi, tu as même dit que ça lui ferait le plus grand bien, et à nous aussi. Tu as autant de raisons que moi de le lui dire.

— Ben alors, j'ai dit, on parle des vacances ou on ne parle pas des vacances? Tous les copains partent et moi je vais avoir l'air d'un guignol si je ne peux pas leur dire où nous allons et ce que nous allons y faire.

Alors, Papa s'est assis dans le fauteuil, il m'a pris par les mains et il m'a tiré contre ses genoux.

— Mon Nicolas est un grand garçon raisonnable, n'est-ce pas? a demandé Papa.

— Oh! oui, a répondu Maman, c'est un homme maintenant!

Moi, j'aime pas trop quand on me dit que je suis un grand garçon, parce que d'habitude, quand on me dit ça, c'est qu'on va me faire faire des choses qui ne me plaisent pas.

— Et je suis sûr, a dit Papa, que mon grand garçon aimerait bien aller à la mer !

— Oh! oui, j'ai dit.

— Aller à la mer, nager, pêcher, jouer sur la plage, se promener dans les bois, a dit Papa.

— Il y a des bois, là où on va ? j'ai demandé. Alors c'est pas là où on a été l'année dernière ?

— Ecoute, a dit Maman à Papa. Je ne peux pas. Je me demande si c'est une si bonne idée que ça. Je préfère y renoncer. Peut-être, l'année prochaine...

— Non! a dit Papa. Ce qui est décidé est décidé. Un peu de courage, que diable! Et Nicolas va être très raisonnable ; n'est-ce pas, Nicolas ?

Moi j'ai dit que oui, que j'allais être drôlement raisonnable. J'étais bien content, avec le coup de la mer et de la plage, j'aime beaucoup ça. La promenade dans les bois, c'est moins rigolo, sauf pour jouer à cache-cache ; alors là, c'est terrible.

— Et on va aller à l'hôtel? j'ai demandé.

— Pas exactement, a dit Papa. Je... je crois que tu coucheras sous la tente. C'est très bien, tu sais...

Alors là, j'étais content comme tout.

— Sous la tente, comme les Indiens dans le livre que m'a donné tante Dorothée? j'ai demandé.

— C'est ça, a dit Papa.

— Chic! j'ai crié. Tu me laisseras t'aider à monter la tente? Et à faire du feu pour cuire le manger? Et tu m'apprendras à faire de la pêche sous-marine pour apporter des gros poissons à Maman? Oh ! ça va être chic, chic, chic!

Papa s'est essuyé la figure avec son mouchoir, comme s'il avait très chaud, et puis il m'a dit:

— Nicolas, nous devons parler d'homme à homme. Il faut que tu sois très raisonnable.

— Et si tu es bien sage et tu te conduis comme un grand garçon, a dit Maman, ce soir, pour le dessert, il y aura de la tarte.

— Et je ferai réparer ton vélo, comme tu me le demandes, depuis si longtemps, a dit Papa. Alors, voilà... Il faut que je t'explique quelque chose...

— Je vais à la cuisine, a dit Maman.

— Non! reste! a dit Papa. Nous avons décidé de le lui dire ensemble...

Alors Papa a toussé un peu dans sa gorge, il m'a mis ses mains sur mes épaules et puis il m'a dit :

— Nicolas, mon petit, nous ne partirons pas avec toi en vacances. Tu iras seul, comme un grand.

— Comment, seul? j'ai demandé. Vous ne partez pas, vous?

— Nicolas, a dit Papa, je t'en prie, sois raisonnable. Maman et moi, nous irons faire un petit voyage, et comme nous avons pensé que ça ne t'amuserait pas, nous avons décidé que toi tu irais en colonie de vacances. Ça te fera le plus grand bien, tu seras avec des petits camarades de ton âge et tu t'amuseras beaucoup...

— Bien sûr, c'est la première fois que tu seras séparé de nous, Nicolas, mais c'est pour ton bien, a dit Maman.

— Alors, Nicolas, mon grand... qu'est-ce que tu en dis? m'a demandé Papa.

— Chouette ! j'ai crié, et je me suis mis à danser dans le salon. Parce que c'est vrai, il paraît que c'est terrible, les colonies de vacances : on se fait des tas de copains, on fait des promenades, des jeux, on chante autour d'un gros feu, et j'étais tellement content que j'ai embrassé Papa et Maman.

Pour le dessert, la tarte a été très bonne, et j'en ai eu plusieurs fois parce que ni Papa ni Maman n'en ont mangé. Ce qui est drôle, c'est que Papa et Maman me regardaient avec des gros yeux ronds. Ils avaient même l'air un peu fâché.

Pourtant, je ne sais pas, moi, mais je crois que j'ai été raisonnable, non?

Les préparatifs sont allés bon train, entrecoupés, toutefois, par dix-sept coups de téléphone de la mémé de Nicolas. Un seul incident curieux : la mère de Nicolas a tout le temps des choses qui lui tombent dans les yeux, et elle a beau se moucher, rien n'y fait...

Le départ

Aujourd'hui, je pars en colonie de vacances et je suis bien content. La seule chose qui m'ennuie, c'est que Papa et Maman ont l'air un peu triste ; c'est sûrement parce qu'ils ne sont pas habitués à rester seuls pendant les vacances.

Maman m'a aidé à faire la valise, avec les chemisettes, les shorts, les espadrilles, les petites autos, le maillot de bain, les serviettes, la locomotive du train électrique, les oeufs durs, les bananes, les sandwiches au saucisson et au fromage, le filet pour les crevettes, le pull à manches longues, les chaussettes et les billes. Bien sûr, on a dû faire quelques paquets parce que la valise n'était pas assez grande, mais ça ira.

Moi, j'avais peur de rater le train, et après le déjeuner, j'ai demandé à Papa s'il ne valait pas mieux partir tout de suite pour la gare. Mais Papa m'a dit que c'était encore un peu tôt, que le train partait à 6 heures du soir et que j'avais l'air bien impatient de les quitter. Et Maman est partie dans la cuisine avec son mouchoir, en disant qu'elle avait quelque chose dans l'oeil.

Je ne sais pas ce qu'ils ont, Papa et Maman, ils ont l'air bien embêtés. Tellement embêtés que je n'ose pas leur dire que ça me fait une grosse boule dans la gorge quand je pense que je ne vais pas les voir pendant presque un mois. Si je le leur disais, je suis sûr qu'ils se moqueraient de moi et qu'ils me gronderaient.

Moi, je ne savais pas quoi faire en attendant l'heure de partir, et Maman n'a pas été contente quand j'ai vidé la valise pour prendre les billes qui étaient au fond.

— Le petit ne tient plus en place, a dit Maman à Papa. Au fond, nous ferions peut-être mieux de partir tout de suite.

— Mais, a dit Papa, il manque encore une heure et demie jusqu'au départ du train.

— Bah! a dit Maman, en arrivant en avance, nous trouverons le quai vide et nous éviterons les bousculades et la confusion.

— Si tu veux, a dit Papa.

Nous sommes montés dans la voiture et nous sommes partis. Deux fois, parce que la première, nous avons oublié la valise à la maison.

A la gare, tout le monde était arrivé en avance. Il y avait plein de gens partout, qui criaient et faisaient du bruit. On a eu du mal à trouver une place pour mettre la voiture, très loin de la gare, et on a attendu Papa, qui a dû revenir à la voiture pour chercher la valise qu'il croyait que c'était Maman qui l'avait prise. Dans la gare, Papa nous a dit de rester bien ensemble pour ne pas nous perdre. Et puis il a vu un monsieur en uniforme, qui était rigolo parce qu'il avait la figure toute rouge et la casquette de travers.

— Pardon, monsieur, a demandé Papa, le quai numéro 11, s'il vous plaît?

— Vous le trouverez entre le quai numéro 10 et le quai numéro 12, a répondu le monsieur. Du moins, il était là-bas la dernière fois que j'y suis passé.

— Dites donc, vous..., a dit Papa; mais Maman a dit qu'il ne fallait pas s'énerver ni se disputer, qu'on trouverait bien le quai tout seuls.

Nous sommes arrivés devant le quai, qui était plein, plein, plein de monde, et Papa a acheté, pour lui et Maman, trois tickets de quai. Deux pour la première fois et un pour quand il est retourné chercher la valise qui était restée devant la machine qui donne les tickets.

— Bon, a dit Papa, restons calmes. Nous devons aller devant la voiture Y.

Comme le wagon qui était le plus près de l'entrée du quai, c'était la voiture A, on a dû marcher longtemps, et ça n'a pas été facile, à cause des gens, des chouettes petites voitures pleines de valises et de paniers et du parapluie du gros monsieur qui s'est accroché au filet à crevettes, et le monsieur et Papa se sont disputés, mais Maman a tiré Papa par le bras, ce qui a fait tomber le parapluie du monsieur qui était toujours accroché au filet à crevettes. Mais ça s'est très bien arrangé, parce qu'avec le bruit de la gare, on n'a pas entendu ce que criait le monsieur.

Devant le wagon Y, il y avait des tas de types de mon âge, des papas, des mamans et un monsieur qui tenait une pancarte où c'était écrit « Camp Bleu » : c'est le nom de la colonie de vacances où je vais. Tout le monde criait. Le monsieur à la pancarte avait des papiers dans la main, Papa lui a dit mon nom, le monsieur a cherché dans ses papiers et il a crié : « Lestouffe! Encore un pour votre équipe! »

Et on a vu arriver un grand, il devait avoir au moins dix-sept ans, Comme le frère de mon copain Eudes, Celui qui lui apprend à boxer.

— Bonjour, Nicolas, a dit le grand. Je m'appelle Gérard Lestouffe et je suis ton chef d'équipe. Notre équipe, C'est l'équipe OEil-de-Lynx.

Et il m'a donné la main. Très chouette.

— Nous vous le confions, a dit Papa en rigolant.

— Ne craignez rien, a dit mon chef; quand il reviendra, vous ne le reconnaîtrez plus.

Et puis Maman a encore eu quelque chose dans l'oeil et elle a dû sortir son mouchoir. Une dame, qui tenait par la main un petit garçon qui ressemblait à Agnan, surtout à cause des lunettes, s'est approchée de mon chef et elle lui a dit:

— Vous n'êtes pas un peu jeune pour prendre la responsabilité de surveiller des enfants?

— Mais non, madame, a répondu mon chef. Je suis moniteur diplômé; vous n'avez rien à craindre.

— Ouais, a dit la dame, enfin... Et comment faites-vous la cuisine ?

— Pardon? a demandé mon chef.

— Oui, a dit la dame, vous cuisinez au beurre, à l'huile, à la graisse ? Parce que je vous préviens tout de suite, le petit ne supporte pas la graisse. C'est bien simple: si vous voulez qu'il soit malade, donnez-lui de la graisse!

— Mais madame... a dit mon chef.

— Et puis, a dit la dame, faites-lui prendre son médicament avant chaque repas, mais surtout pas de graisse ; ce n'est pas la peine de leur donner des médicaments si c'est pour les rendre malades. Et faites bien attention qu'il ne tombe pas pendant les escalades.

— Les escalades? a demandé mon chef, quelles escalades?

— Eh bien, celles que vous ferez en montagne! a répondu la dame.

— En montagne? a dit mon chef. Mais il n'y a pas de montagnes où nous allons, à Plage-les-Trous.

— Comment! Plage-les-Trous? a crié la dame. On m'a dit que les enfants allaient à Sapins-les-Sommets. Quelle organisation! Bravo ! Je disais bien que vous étiez trop jeune pour...

— Le train pour Sapins-les-Sommets, c'est à la voie 4, madame, a dit un monsieur en uniforme, qui passait. Et vous feriez bien de vous dépêcher, il part dans trois minutes.

— Oh! mon Dieu! a dit la dame, je n'aurai même pas le temps de leur faire des recommandations !

Et elle est partie en courant avec le type qui ressemblait à Agnan.

Et puis on a entendu un gros coup de sifflet et tout le monde est monté dans les wagons en criant, et le monsieur en uniforme est allé voir le monsieur à la pancarte et il lui a demandé d'empêcher le petit imbécile qui jouait avec un sifflet de mettre la pagaille partout. Alors, il y en a qui sont descendus des wagons, et ce n'était pas facile à cause de ceux qui montaient. Des papas et des mamans criaient des choses, en demandant qu'on n'oublie pas d'écrire, de bien se couvrir et de ne pas faire de bêtises. Il y avait des types qui pleuraient et d'autres qui se sont fait gronder parce qu'ils jouaient au football sur le quai, c'était terrible. On n'a même pas entendu le monsieur en uniforme qui sifflait, il en avait la figure toute foncée, comme s'il revenait de vacances. Tout le monde a embrassé tout le monde et le train est parti pour nous emmener à la mer.

Moi, je regardais par la fenêtre, et je voyais mon papa et ma maman, tous les papas et toutes les mamans, qui nous faisaient «au revoir » avec leurs mouchoirs. J'avais de la peine. C'était pas juste, c'était nous qui partions, et eux: ils avaient l'air tellement plus fatigués que nous. J'avais un peu envie de pleurer, mais je ne l'ai pas fait, parce qu'après tout, les vacances, c'est fait pour rigoler et tout va très bien se passer.

Et puis, pour la valise, Papa et Maman se débrouilleront sûrement pour me la faire porter par un autre train.

Tout seul, comme un grand, Nicolas est parti à la colo. Et s'il a eu un moment de faiblesse en voyant ses parents devenir tout petits, là-bas, au bout du quai de la gare, Nicolas retrouvera le bon moral qui le caractérise, grâce au cri de ralliement de son équipe...

Courage!

Le voyage en train s'est très bien passé; ça prend toute une nuit pour arriver où nous allons. Dans le compartiment où nous étions, notre chef d'équipe, qui s'appelle Gérard Lestouffe et qui est très chouette, nous a dit de dormir et d'être sages pour arriver bien reposés au camp, demain matin. Il a bien raison. Je dis notre chef d'équipe, parce qu'on nous a expliqué que nous serions des équipes de douze, avec un chef. Notre équipe s'appelle l'équipe « OEil-de-Lynx », et notre chef nous a dit que notre cri de ralliement c'est : « Courage ! »

Bien sûr, on n'a pas pu beaucoup dormir. Il y en avait un qui pleurait tout le temps et qui disait qu'il voulait rentrer chez son papa et sa maman. Alors, un autre a rigolé et lui a dit qu'il n'était qu'une fille. Alors, celui qui pleurait lui a donné une baffe et ils se sont mis à pleurer à deux, surtout quand le chef leur a dit qu'il allait les faire voyager debout dans le couloir s'ils continuaient. Et puis, aussi, le premier qui a commencé à sortir des provisions de sa valise a donné faim à tout le monde, et on s'est tous mis à manger. Et de mâcher ça empêche de dormir, surtout les biscottes, à cause du bruit et des miettes. Et puis les types ont commencé à aller au bout du wagon, et il y en a eu un qui n'est pas revenu et le chef est allé le chercher, et s'il ne revenait pas, c'était parce que la porte s'était coincée, et il a fallu appeler le monsieur qui contrôle les billets pour Ouvrir la porte, et tout le monde s'énervait, parce que le type qui était dedans pleurait et criait qu'il avait peur, et qu'est-ce qu'il allait faire si on arrivait dans une gare, parce que c'était écrit qu'il était interdit d'être

là-dedans quand le train était dans une gare. Et puis, quand le type est sorti, en nous disant qu'il avait bien rigolé, le chef nous a dit de revenir tous dans le compartiment, et ça a été toute une histoire pour retrouver le bon compartiment, parce que comme tous les types étaient sortis de leurs compartiments, plus personne ne savait quel était son compartiment, et tout le monde courait et ouvrait des portes. Et un monsieur a sorti sa tête toute rouge d'un compartiment et il a dit que si on n'arrêtait pas ce vacarme, il allait se plaindre à la S.N.C.F., où il avait un ami qui travaillait dans une situation drôlement haute.

On s'est relayés pour dormir, et le matin nous sommes arrivés à Plage-les-Trous, où des cars nous attendaient pour nous conduire au camp. Notre chef, il est terrible, n'avait pas l'air trop fatigué. Pourtant, il a passé la nuit à courir dans le couloir, à faire ouvrir trois fois la porte du bout du wagon; deux fois pour faire sortir des types qui y étaient coincés et une fois pour le monsieur qui avait un ami à la S.N.C.F., et qui a donné sa carte de visite à notre chef, pour le remercier.

Dans le car, on criait tous, et le chef nous a dit qu'au lieu de crier, on ferait mieux de chanter. Et il nous a fait chanter des chouettes chansons, une où ça parle d'un chalet, là-haut sur la montagne, et l'autre où on dit qu'il y a des cailloux sur toutes les routes. Et puis après, le chef nous a dit qu'au fond il préférait qu'on se remette à crier, et puis nous sommes arrivés au camp.

Là, j'ai été un peu déçu. Le camp est joli, bien sûr: il y a des arbres, il y a des fleurs, mais il n'y a pas de tentes. On va coucher dans des maisons en bois, et c'est dommage, parce que moi je croyais qu'on allait vivre dans des tentes, comme des Indiens, et ça aurait été plus rigolo. On nous a emmenés au milieu du camp, où nous attendaient deux messieurs. L'un avec pas de cheveux et l'autre avec des lunettes, mais tous les deux avec des shorts. Le monsieur avec pas de cheveux nous a dit:

— Mes enfants, je suis heureux de vous accueillir dans le Camp Bleu, où je suis sûr que vous passerez d'excellentes vacances, dans une ambiance de saine et franche camaraderie, et où nous vous préparerons pour votre avenir d'hommes, dans le cadre

de la discipline librement consentie. Je suis M. Rateau, le chef du camp, et ici je vous présente M. Genou, notre économe, qui vous demandera parfois de l'aider dans son travail. Je compte sur vous pour obéir à ces grands frères que sont vos chefs d'équipe, et qui vous conduiront maintenant à vos baraques respectives. Et dans dix minutes, rassemblement pour aller à la plage, pour votre première baignade.

Et puis quelqu'un a crié: « Pour le Camp Bleu, hip hip ! » et des tas de types ont répondu « Hourra ! ». Trois fois comme ça. Très rigolo.

Notre chef nous a emmenés, les douze de l'équipe OEil-de-Lynx, notre équipe, jusqu'à notre baraque. Il nous a dit de choisir nos lits, de nous installer et de mettre nos slips de bain, qu'il viendrait nous chercher dans huit minutes.

— Bon, a dit un grand type, moi je prends le lit près de la porte.

— Et pourquoi, je vous prie? a demandé un autre type.

— Parce que je l'ai vu le premier et parce que je suis le plus fort de tous, voilà pourquoi, a répondu le grand type.

— Non, monsieur ; non, monsieur! a chanté un autre type. Le lit près de la porte, il est à moi! J'y suis déjà!

— Moi aussi, j'y suis déjà! ont crié deux autres types.

— Sortez de là, ou je vais me plaindre, a crié le grand type.

Nous étions huit sur le lit et on allait commencer à se donner quelques gifles quand notre chef est entré, en slip de bain, avec des tas de muscles partout.

— Alors? il a demandé. Qu'est-ce que ça veut dire? Vous n'êtes pas encore en slip? Vous faites plus de bruit que ceux de toutes les autres baraques réunis. Dépêchez-vous !

— C'est à cause de mon lit.., a commencé à expliquer le grand type.

— Nous nous occuperons des lits plus tard, a dit le chef; maintenant, mettez vos slips. On n'attend plus que nous pour le rassemblement!

— Moi je veux pas me déshabiller devant tout le monde! Moi je veux rentrer chez mon papa et ma maman! a dit un type, et il s'est mis à pleurer.

— Allons, allons, a dit le chef. Voyons, Paulin, souviens-toi du cri de ralliement de notre équipe: «Courage ! » Et puis, tu es un homme maintenant, tu n'es plus un gamin.

— Si! Je suis un gamin! Je suis un gamin! Je suis un gamin ! a dit Paulin, et il s'est roulé par terre en pleurant.

— Chef, j'ai dit, je peux pas me mettre en slip, parce que mon papa et ma maman ont oublié de me donner ma valise à la gare.

Le chef s'est frotté les joues avec les deux mains et puis il a dit qu'il y aurait sûrement un camarade qui me prêterait un slip.

— Non monsieur, a dit un type. Ma maman m'a dit qu'il ne fallait pas prêter mes affaires.

— T'es un radin, et je n'en veux pas de ton slip ! j'ai dit. Et bing ! je lui ai donné une gifle.

— Et qui c'est qui va me détacher mes chaussures? a demandé un autre type.

— Chef! chef! a crié un type. Toute la confiture s'est renversée dans ma valise. Qu'est-ce que je fais?

Et puis on a vu que le chef n'était plus avec nous dans la baraque.

Quand nous sommes sortis, nous étions tous en slip; un chouette type qui s'appelle Bertin m'en avait prêté un ; nous étions les derniers au rassemblement. C'était drôle à voir, parce que tout le monde était en slip.

Le seul qui n'était pas en slip, c'était notre chef. Il était en costume, avec un veston, une cravate et une valise. M. Rateau était en train de lui parler, et il lui disait :

— Revenez sur votre décision, mon petit ; je suis sûr que vous saurez les reprendre en main. Courage!

La vie de la colo s'organise; la vie qui fera des hommes de Nicolas et de ses amis. Même leur chef d'équipe, Gérard Lestouffe, a changé depuis le jour de l'arrivée; et si parfois un peu de lassitude trouble son regard clair, par contre, il a appris à se crispier, pour ne pas laisser la panique avoir de prise sur lui...

La baignade

Dans le camp où je passe mes vacances, on fait des tas de choses dans la journée : Le matin, on se lève à 8 heures. Vite, vite, il faut s'habiller, et puis on va au rassemblement. Là, on fait de la gymnastique, une deux, une deux, et puis après, on court pour faire sa toilette et on s'amuse bien en se jetant des tas d'eau à la figure les uns des autres. Après, ceux qui sont de service se dépêchent d'aller chercher le petit déjeuner, et il est drôlement bon le petit déjeuner, avec beaucoup de tartines. Quand on a vite fini le petit déjeuner, on court à nos baraques pour faire les lits, mais on ne les fait pas comme Maman à la maison; on prend les draps et les couvertures, on les plie en quatre et on les met sur le matelas. Après ça, il y a les services, nettoyer les abords, aller chercher des choses pour M. Genou, l'économe, et puis il y a le rassemblement, il faut y courir, et on part à la plage pour la baignade. Après, il y a rassemblement de nouveau et on rentre au camp pour déjeuner, et il est chouette parce qu'on a toujours faim. Après le déjeuner, on chante des chansons: « En passant par la Lorraine avec mes sabots » et « C'est nous les gars de la marine ». Et puis il faut aller faire la sieste; c'est pas tellement amusant, mais c'est obligé, même si on trouve des excuses. Pendant la sieste, notre chef d'équipe nous surveille et nous raconte des histoires. Et puis, il y a un autre rassemblement et on retourne à la plage, on se baigne, il y a rassemblement et on retourne au camp pour le dîner. Après le dîner, on chante de nouveau, quelquefois autour d'un grand feu, et si on n'a pas de jeux de nuit, on va se coucher et il faut vite éteindre la lumière et dormir. Le restant du temps, on peut faire ce qu'on veut.

Ce que j'aime le mieux, moi, c'est la baignade. On y va tous avec nos chefs d'équipe et la plage est pour nous. Ce n'est pas tellement que les autres n'ont pas le droit d'y venir, mais quand ils y viennent, ils s'en vont. C'est peut-être parce qu'on fait beaucoup de bruit et qu'on joue à des tas de choses sur le sable.

On nous range par équipes. La mienne s'appelle l'équipe OEil-de-Lynx ; on est douze, on a un chef d'équipe très chouette et notre cri de ralliement, c'est : « Courage ! » Le chef d'équipe nous fait mettre autour de lui, et puis il nous dit: «Bon. Je ne veux pas d'imprudences. Vous allez rester tous groupés et ne vous éloignez pas trop du bord. Au coup de sifflet, vous retournez sur la plage. Je veux vous voir tous Interdiction de nager sous l'eau! Celui qui n'obéit pas sera privé de baignade. Vu ? Allez, pas de gymnastique, tous à l'eau ! » Et notre chef d'équipe a donné un gros coup de sifflet et nous sommes tous allés avec lui dans l'eau. Elle était froide, elle faisait des vagues, ce qu'elle pouvait être chouette!

Et puis on a vu que tous ceux de l'équipe n'étaient pas dans l'eau. Sur la plage, il en était resté un qui pleurait. C'était Paulin, qui pleure toujours et qui dit qu'il veut rentrer chez son papa et sa maman.

— Allons, Paulin! Viens ! a crié notre chef d'équipe.

— Non, a crié Paulin. J'ai peur! Je veux rentrer chez mon papa et ma maman! Et il s'est roulé sur le sable en criant qu'il était très malheureux.

— Bon, a dit le chef, restez groupés et ne bougez pas, je vais aller chercher votre camarade.

Et le chef est sorti de l'eau et il est allé parler à Paulin.

— Mais enfin, p'tit gars, il lui a dit, le chef, il ne faut pas avoir peur.

— Si, il faut! a crié Paulin. Si, il faut!

— Il n'y a aucun danger, a dit le chef. Viens, donne-moi la main, nous entrerons ensemble dans l'eau et je ne te lâcherai pas.

Paulin, en pleurant, lui a donné la main et il s'est fait tirer jusqu'à l'eau. Quand il a eu les

pieds mouillés, il s'est mis à faire : « Hou hou ! C'est froid ! J'ai peur ! Je vais mourir Hou ! »

— Mais puisque je te dis qu'il n'y a aucun... a commencé à dire le chef; et puis il a ouvert des grands yeux et il a crié:

— Qui c'est, celui qui nage là-bas, vers la bouée?

— C'est Crépin, a dit un des types de l'équipe ; il nage drôlement bien, il nous a parié qu'il allait jusqu'à la bouée.

Le chef a lâché la main de Paulin et il s'est mis à courir dans l'eau et à nager en criant:

« Crépin! Ici! Tout de suite! » et à siffler, et avec l'eau, le sifflet faisait un bruit de bulles. Et Paulin s'est mis à crier : « Ne me laissez pas seul! Je vais me noyer! Hou! Hou ! Papa! Maman ! Hou!» Et comme il avait juste les pieds dans l'eau, il était rigolo à voir.

Le chef est revenu avec Crépin, qui était tout fâché parce que le chef lui a dit de sortir de l'eau et de rester sur la plage. Et puis le chef a commencé à nous compter, et ça n'a pas été facile, parce que pendant qu'il n'était pas là, on était un peu partis chacun de notre côté, et comme le chef avait perdu son sifflet en allant chercher Crépin, il s'est mis à crier : « Equipe OEil-de-Lynx! Rassemblement! Equipe OEil-de-Lynx! Courage! Courage ! »

Et puis un autre chef d'équipe est venu et lui a dit : «Dis, Gérard, braille un peu moins fort, mes gars n'entendent plus mes coups de sifflet.» Et il faut dire que les chefs d'équipe faisaient un drôle de bruit en sifflant, criant et appelant. Et puis le chef nous a comptés, il a vu qu'on était tous là et il a envoyé Gualbert rejoindre Crépin sur la plage, parce qu'il était dans l'eau jusqu'au menton, et il criait: « Je suis tombé dans un trou! Au secours ! Je suis tombé dans un trou ! » Mais la vérité, c'est qu'il était accroupi. Il est rigolo, Gualbert!

Et puis les chefs d'équipe ont décidé que c'était assez de baignade pour ce matin et ils se sont mis à crier et à siffler: «Rassemblement par équipes sur la plage! » On s'est mis en rang et notre chef nous a comptés. « Onze ! il a dit. Il en manque un! » C'était Paulin, qui était assis dans l'eau et qui ne voulait pas en sortir.

— Je veux rester dans l'eau ! il criait. Si je sors, je vais avoir froid! Je veux rester !

Le chef, qui avait l'air de s'énerver, l'a ramené en le tirant par le bras et Paulin criait qu'il voulait rentrer chez son papa, chez sa maman, et dans l'eau. Et puis, quand le chef nous a comptés de nouveau, il a vu qu'il en manquait encore un.

— C'est Crépin... on lui a dit.

— Il n'est pas reparti dans l'eau ? a demandé notre chef, qui est devenu tout pâle.

Mais le chef de l'équipe à côté de la nôtre lui a dit : « J'en ai un de trop, il ne serait pas à toi, par hasard?» Et c'était Crépin, qui était allé parler à un type qui avait une tablette en chocolat.

Quand le chef est revenu avec Crépin, il nous a comptés de nouveau, et il a vu que nous étions treize.

— Lequel n'est pas de l'équipe OEil-de-Lynx? a demandé le chef.
— Moi, m'sieur, a dit un petit type qu'on ne Connaisait pas.
— Et tu es de quelle équipe, a dit le chef, celle des Aiglons ? celle des Jaguars ?
— Non, a dit le petit type, je suis de l'hôtel Bellevue et de la Plage. Mon papa, c'est celui qui dort, là-bas sur la jetée.
Et le petit type a appelé: «Papa! papa !» Et le monsieur *qui* dormait a levé la tête et puis tout doucement il est venu vers nous.
— Qu'est ce qu'il y a encore, Bobo? a demandé le monsieur.
Alors, notre chef d'équipe a dit:
— Votre petit est venu jouer avec nos enfants. On dirait que ça le tente, les colonies de vacances.
Alors, le monsieur a dit:
— Oui, mais je ne l'y enverrai jamais. Je ne veux pas vous vexer, mais sans les parents, j'ai l'impression que les enfants ne sont pas surveillés.

S'il y a une chose que M. Rateau, le chef de la colo, aime bien, à part les enfants, c'est les promenades en forêt. C'est pour cela que M. Rateau a attendu la fin du dîner avec impatience pour exposer sa petite idée...

La pointe des Bourrasques

Hier, après le dîner, M. Rateau, qui est le chef de la colonie de vacances où mon papa et ma maman m'ont envoyé (et c'était une chouette idée), nous a tous réunis et nous a dit: «Demain, nous allons tous partir en excursion à la pointe des Bourrasques. A pied, à travers les bois, sac au dos, comme des hommes. Ce sera pour vous une splendide promenade et une expérience exaltante. »

Et M. Rateau nous a dit que nous partirions de très bonne heure le matin et que M. Genou, l'économe, nous donnerait des casse-croûte avant de partir. Alors on a tous crié: « Hip, hip, hurra » trois fois, et nous sommes allés nous coucher très énervés.

Le matin, à 6 heures, notre chef d'équipe est venu dans notre baraque pour nous réveiller, et il a eu beaucoup de mal.

— Mettez vos grosses chaussures et prenez un chandail, nous a dit notre chef. Et n'oubliez pas la musette pour mettre le casse-croûte. Emportez le ballon de volley, aussi.

— Chef, chef, a dit Bertin, je peux emporter mon appareil de photo?

— Bien sûr, Bertin, a dit le chef, comme ça tu prendras des photos de nous tous sur la pointe des Bourrasques. Ce sera un chic souvenir!

— Hé les gars ! Hé les gars ! a crié Bertin tout fier, vous avez entendu? Je vais prendre des photos!

— T'es un crâneur, toi et ton appareil de photo, a répondu Crépin. On s'en fiche de ton appareil de photo, et puis je ne me laisserai pas prendre en photo par toi. Je bougerai.

— Tu parles comme ça de mon appareil de photo parce que tu es jaloux, a dit Bertin, parce que tu n'en as pas, d'appareil de photo!

— Je n'ai pas d'appareil de photo, moi ? a dit Crépin. Laisse-moi rigoler! Chez moi, j'en ai un plus chouette que toi d'appareil de photo, alors !

— T'es un menteur et un imbécile, a dit Bertin; et ils ont commencé à se battre, mais ils ont arrêté parce que le chef a dit que s'ils continuaient à faire les guignols, ils n'iraient pas à la pointe des Bourrasques.

Et puis le chef nous a dit de nous dépêcher parce qu'on allait être en retard pour le rassemblement.

On a pris un gros petit déjeuner, et ensuite nous sommes allés en file devant la Cuisine, où M. Genou nous donnait à chacun un casse-croûte et une orange. Ça a pris assez de temps, et M. Genou avait l'air de commencer à s'énerver. Surtout quand Paulin a soulevé le pain et il a dit:

— M'sieur, il y a du gras.

— Eh bien, tu n'auras qu'à le manger, a dit M. Genou.

— A la maison, a dit Paulin, ma maman ne veut jamais que je mange le gras, et puis j'aime pas ça.

— Alors, tu n'auras qu'à le laisser, le gras, a dit M. Genou.

— Mais vous m'aviez dit de le manger, a dit Paulin. C'est pas juste! Moi je veux rentrer chez mon papa et ma maman. Et il s'est mis à pleurer.

Mais ça s'est arrangé parce que Gualbert, qui avait déjà mangé son gras, a changé son casse-croûte contre celui de Paulin.

Nous sommes sortis du camp, avec M. Rateau devant et tous les autres rangés par équipes avec nos chefs, derrière lui. C'était comme un vrai défilé; on nous a fait chanter des tas de choses et on chantait très fort parce qu'on était très fiers. Ce qui est dommage, c'est que comme c'était tôt le matin, il n'y avait personne pour nous voir, surtout quand on est passé devant les hôtels où les autres gens sont en vacances. Il y a tout de même une fenêtre qui s'est ouverte et un monsieur a crié:

— Vous n'êtes pas un peu fous de crier comme ça à cette heure-ci ?

Et puis une autre fenêtre s'est ouverte et un autre monsieur a crié :

— C'est vous, monsieur Patin, qui hurlez comme ça? C'est pas assez de supporter vos rejets toute la journée?

— Pas la peine de crâner parce que vous prenez des suppléments à table, Lanchois ! a crié le premier monsieur. Et puis encore une autre fenêtre s'est ouverte et un autre monsieur s'est mis à crier des choses, mais nous ne savons pas quoi, parce que nous étions déjà loin, et comme on chantait fort on n'entendait pas bien.

Et puis, nous sommes sortis de la route et nous avons traversé un champ, et beaucoup ne voulaient pas y aller parce qu'il y avait trois vaches ; mais on nous a forcés à y aller. Là, les seuls qui chantaient, c'étaient M. Rateau et les chefs d'équipe. Nous, on a repris en chœur quand nous sommes sortis du champ pour entrer dans les bois.

Ils sont chouettes, les bois, avec des tas et des tas d'arbres, comme vous n'en avez jamais vu. Il y a tellement de feuilles qu'on ne voit pas le ciel et il ne fait pas clair du tout, et il n'y a même pas de chemin. On a dû s'arrêter parce que Paulin s'est roulé par terre en criant qu'il avait peur de se perdre et d'être mangé par les bêtes des bois.

— Ecoute, p'tit gars, a dit notre chef d'équipe, tu es insupportable! Regarde tes camarades, est-ce qu'ils ont peur, eux?

Et puis un autre type s'est mis à pleurer, en disant que oui, que lui aussi il avait peur, et il y en a eu trois ou quatre qui se sont mis à pleurer aussi, mais je crois qu'il y en a qui faisaient ça pour rigoler.

Alors, M. Rateau est venu en courant et il nous a réunis autour de lui, ce qui n'était pas facile à cause des arbres. Il nous a expliqué que nous devons agir comme des hommes et il nous a dit qu'il y avait des tas de façons de retrouver sa route. D'abord il y avait la boussole, et puis le soleil, et puis les étoiles, et puis la mousse sur les arbres, et puis il y était déjà allé l'année dernière, il connaissait le chemin, et assez ri comme ça, en avant marche!

On n'a pas pu partir tout de suite, parce qu'il a fallu réunir les copains qui s'étaient un peu éloignés dans les bois. Il y en avait deux qui jouaient à cache-cache ; un, on l'a trouvé tout de suite, mais l'autre il a fallu crier « Pouce » pour qu'il sorte de derrière son arbre. Il y en avait un autre qui cherchait des champignons, trois qui jouaient au volley-ball et Gualbert qui a eu du mal à descendre de l'arbre où il était monté pour voir s'il y avait des cerises. Et quand tout le monde a été là et qu'on allait se remettre à marcher, Bertin a crié :

— Chef! Il faut qu'on rentre au camp! J'ai oublié mon appareil de photo!

Et comme Crépin s'est mis à rigoler, ils ont commencé à se battre, mais ils se sont arrêtés quand notre chef d'équipe a crié: « Assez, ou c'est la fessée! » On était tous très étonnés c'est la première fois qu'on l'entend crier comme ça, notre chef d'équipe! On a marché très, très longtemps dans les bois, on commençait à être fatigués, et puis on s'est arrêtés. M. Rateau s'est gratté la tête et puis il a réuni les chefs d'équipe autour de lui. Ils faisaient tous des gestes en montrant des directions différentes, et j'ai entendu M. Rateau qui disait: « C'est drôle, ils ont dû faire des coupes depuis l'année dernière, je ne retrouve plus mes repères. » Et puis, à la fin, il a mis un doigt dans sa bouche, il l'a levé en l'air et il s'est remis à marcher et nous on l'a suivi. C'est drôle, il ne nous avait pas parlé de ce système pour retrouver son chemin.

Et puis, après avoir beaucoup marché, on est enfin sorti des bois et nous avons traversé le champ. Mais les vaches n'y étaient plus, sans doute à cause de la pluie qui s'est mise à tomber. Alors, nous avons couru jusqu'à la route, et nous sommes entrés dans un garage, Où nous avons mangé nos casse-croûte, nous avons chanté et nous avons bien rigolé. Et puis, quand la pluie a cessé de tomber, comme il était très tard, nous sommes rentrés au camp. Mais M. Rateau nous a dit qu'il ne se tenait pas pour battu, que demain ou après... demain, nous irions à la pointe des Bourrasques.

En car...

Ma chère maman, mon cher papa,

Je suis très sage, je mange de tout, je m'amuse bien et je voudrais que vous écriviez une lettre d'excuses à M. Rateau pour lui dire que je ne dois pas faire la sieste, comme la lettre que j'ai apportée à la maîtresse la fois où papa et moi nous n'avons pas réussi à faire le problème d'arithmétique...

(Extrait d'une lettre de Nicolas à ses parents)

La sieste

Ce que je n'aime pas à la colonie de vacances, c'est que tous les jours, après le déjeuner, on est de sieste. Et la sieste, elle est obligatoire, même si on invente des excuses pour ne pas la faire. Et c'est pas juste, quoi, à la fin, parce qu'après le matin, où nous nous sommes levés, nous avons fait la gymnastique, notre toilette, nos lits, pris le petit déjeuner, être allés à la plage, nous être baignés et avoir joué sur le sable, il n'y a vraiment pas de raison pour que nous soyons fatigués et que nous allions nous coucher.

Pour la sieste, la seule chose de bien, c'est que notre chef d'équipe vient nous surveiller dans notre baraque et il nous raconte des histoires pour que nous nous tenions tranquilles, et ça c'est chouette.

— Bon! a dit notre chef d'équipe, tout le monde sur son lit, et que je ne vous entende plus.

Nous, on a tous obéi, sauf Bertin qui s'est mis sous son lit.

— Bertin! a crié notre chef d'équipe. C'est toujours le même qui fait le pitre ! Ça ne m'étonne pas, tu es le plus insupportable de la bande!

— Ben quoi, chef, a dit Bertin, je cherche mes espadrilles.

Bertin, c'est mon copain, et c'est vrai qu'il est insupportable; on rigole bien avec lui.

Quand Bertin s'est couché comme les autres, le chef nous a dit de dormir et de ne pas faire de bruit pour ne pas déranger ceux des autres baraques.

— Une histoire, chef! Une histoire! nous avons tous crié.

Le chef a fait un gros soupir et il a dit que bon, d'accord, mais silence.

— Il y avait une fois, a dit le chef, dans un très lointain pays, un calife qui était très bon, mais qui avait un très méchant vizir...

Le chef s'est arrêté et il a demandé :

— Qui peut nous dire ce qu'est un vizir?

Et Bertin a levé le doigt.

— Eh bien! Bertin? a demandé le chef.

— Je peux sortir, chef? a dit Bertin.

Le chef l'a regardé avec des yeux tout petits ; il a pris plein d'air dans sa bouche, et puis il a dit: «Bon, vas-y, mais reviens vite », et Bertin est sorti.

Et puis le chef a continué à se promener dans le couloir entre les lits et à nous raconter son histoire. Je dois dire que moi j'aime mieux les histoires avec des cow-boys, des Indiens ou des aviateurs. Le chef parlait, personne ne faisait de bruit et j'avais les yeux qui se fermaient, et puis j'étais à cheval, habillé en cow-boy, avec des chouettes revolvers en argent à la ceinture, et je commandais des tas de cow-boys, parce que j'étais le shérif, et les Indiens allaient nous attaquer et il y en a un qui a crié : «Regardez les gars ! J'ai trouvé un oeuf! »

Je me suis assis d'un coup sur mon lit et j'ai vu que c'était Bertin qui était entré dans la baraque, avec un oeuf dans la main.

On s'est tous levés pour aller voir.

— Couchez-vous! Couchez-vous tous! a crié le chef, qui n'avait pas l'air content du tout.

— A votre avis, chef, c'est un oeuf de quoi ? a demandé Bertin.

Mais le chef lui a dit que ça ne le regardait pas, et qu'il aille remettre l'oeuf où il l'avait trouvé et qu'il revienne se coucher. Et Bertin est ressorti avec son oeuf.

Comme plus personne ne dormait, le chef a continué à nous raconter son histoire. C'était pas mal, surtout la partie où le chouette calife se déguise pour savoir ce que les gens pensent de lui, et le grand vizir, qui est drôlement méchant, en profite pour prendre sa place. Et puis le chef s'est arrêté, et il a dit :

— Mais que fait donc ce garnement de Bertin?

— Si vous voulez, chef, je peux aller le chercher, a dit Crépin.

— Bon, a dit le chef, mais ne t'attarde pas. Crépin est sorti et il est revenu tout de suite en courant.

— Chef! Chef! a crié Crépin, Bertin est sur un arbre et il ne peut plus en descendre !

Le chef est sorti en courant et nous on l'a tous suivi, même qu'il a fallu réveiller Gualbert qui dormait et qui n'avait rien entendu.

Bertin était assis sur une branche, tout en haut d'un arbre, et il n'avait pas l'air content.

— Le voilà! Le voilà! on a tous crié en le montrant du doigt.

— Silence! a crié notre chef d'équipe. Bertin, qu'est-ce que tu fais là-haut ?

— Ben! a dit Bertin, je suis allé remettre l'oeuf où je l'avais trouvé, comme vous me l'aviez dit, et je l'avais trouvé ici, dans un nid. Mais en montant, il y a une branche qui s'est cassée et je ne peux plus descendre.

Et Bertin s'est mis à pleurer. Il a une voix terrible, Bertin : quand il pleure, on l'entend de loin. Et puis de la baraque à côté de l'arbre, est sorti le chef d'une autre équipe, qui avait l'air très fâché.

— C'est toi et ton équipe qui faites tout ce bruit? il a demandé à notre chef d'équipe. Tu as réveillé tous mes zèbres et je venais à peine de réussir à les endormir.

— Plains-toi, a crié notre chef, moi j'en ai un sur l'arbre, là !

L'autre chef d'équipe a regardé et il s'est mis à rigoler, mais pas pour longtemps, parce que tous les types de son équipe sont sortis de leur baraque pour voir ce qui se passait. On était un tas de monde autour de l'arbre.

— Rentrez vous coucher! a crié le chef de l'autre équipe. Tu vois ce que tu as réussi à faire? Tu n'as qu'à mieux tenir tes zèbres. Quand on ne sait pas se faire obéir, on ne se met pas chef d'équipe dans une colonie de vacances!

— Je voudrais t'y voir, a dit notre chef, et puis tes zèbres à toi, ils font autant de bruit que mes zèbres à moi!

— Oui, a dit l'autre chef d'équipe, mais ce sont tes zèbres à toi qui ont réveillé mes zèbres à moi!

— Chef, je voudrais descendre! a crié Bertin.

Alors, les chefs ont cessé de se disputer et ils sont allés chercher une échelle.

— Faut être un peu bête pour rester coincé comme ça sur un arbre, a dit un type de l'autre équipe.

— Ça te regarde? j'ai demandé.

— Ouais! a dit un autre type de l'autre équipe. Dans votre équipe, vous êtes tous bêtes, c'est bien connu!

— Répète un peu !... a demandé Gualbert.

Et comme l'autre a répété, nous avons commencé à nous battre.

— Hé, les gars ! Hé ! Attendez qu'on me descende pour commencer! a crié Bertin. Hé, les gars !

Et puis les chefs sont revenus en courant avec une échelle et M. Rateau, le chef du camp, qui voulait savoir ce qui se passait. Tout le monde criait, c'était très chouette, et les chefs avaient l'air très fâché, peut-être parce que Bertin ne les avait pas attendus pour descendre de l'arbre, tellement il avait été pressé de venir rigoler avec nous.

— Rentrez dans vos baraques, tous! a crié M. Rateau, et il avait la voix du Bouillon, qui est mon surveillant à l'école.

Et nous sommes retournés pour faire la sieste.

Ça n'a pas été pour très longtemps, parce que c'était l'heure du rassemblement, et notre chef d'équipe nous a tous fait sortir. Il avait l'air content. Je crois que lui non plus n'aime pas la sieste.

Ce qui a encore fait des histoires, c'est que Bertin s'était endormi sur son lit, et il ne voulait pas se lever.

Mon chéri,

Nous espérons que tu es bien sage, que tu manges tout ce qu'on te donne et que tu t'amuses bien. Pour la sieste, M. Rateau a raison ; il faut que tu te reposes, et que tu dormes aussi bien après le déjeuner qu'après le dîner. Si on te laissait faire, nous te connaissons, mon poussin, tu voudrais jouer même la nuit. Heureusement que tes supérieurs sont là pour te surveiller, et il faut toujours leur obéir. Pour le problème d'arithmétique, papa dit qu'il avait trouvé la solution, mais qu'il voulait que tu y arrives par toi-même...

(Extrait d'une lettre des parents de Nicolas à Nicolas)

Jeu de nuit

Hier soir, pendant le dîner, M. Rateau, qui est le chef du camp, parlait avec nos chefs d'équipe et ils se disaient des tas de choses à voix basse en nous regardant de temps en temps. Et puis, après le dessert — de la confiture de groseilles, c'était bien — on nous a dit d'aller vite nous coucher.

Notre chef d'équipe est venu nous voir dans notre baraque, il nous a demandé si on était en forme, et puis il nous a dit de nous endormir bien vite, parce qu'on aurait besoin de toutes nos forces.

— Pour quoi faire, chef? a demandé Calixte.

— Vous verrez, a dit le chef, et puis il nous a dit bonne nuit et il a éteint la lumière.

Moi, je sentais bien que cette nuit c'était pas comme les autres nuits, et j'ai vu que je ne pourrais pas dormir; ça me fait toujours ça quand je m'énerve avant de me coucher. Je me suis réveillé tout d'un coup en entendant des cris et des coups de sifflet.

— Jeu de nuit! Jeu de nuit! Rassemblement pour le jeu de nuit ! on criait dehors.

On s'est tous assis dans notre lit, sauf Gualbert, qui n'avait rien entendu et qui dormait, et Paulin qui avait eu peur et qui pleurait sous sa couverture et on ne le voyait pas, mais On l'entendait et ça faisait: « Hmm hmm hmm »; mais nous on le connaît et on savait qu'il criait qu'il voulait retourner chez son papa et sa maman, comme il dit toujours.

Et puis la porte de notre baraque s'est ouverte, notre chef d'équipe est entré, il a allumé la lumière et il nous a dit de nous habiller tous en vitesse pour aller au rassemblement pour le jeu de nuit, et de bien nous couvrir avec nos chandails. Alors, Paulin a sorti sa tête de dessous sa couverture et il s'est mis à crier qu'il avait peur de sortir la nuit, et que de toute façon son papa et sa maman ne le laissaient jamais sortir la nuit, et qu'il n'allait pas sortir la nuit.

— Bon, a dit notre chef d'équipe, tu n'as qu'à rester ici.

Alors, Paulin s'est levé et ça a été le premier à être prêt et à sortir, parce qu'il disait qu'il avait peur de rester seul dans la baraque et qu'il se plaindrait à son papa et à sa maman.

On a fait le rassemblement au milieu du camp, et comme il était très tard la nuit et qu'il faisait noir, on avait allumé les lumières, mais on n'y voyait quand même pas beaucoup.

M. Rateau nous attendait.

— Mes chers enfants, nous a dit M. Rateau, nous allons faire un jeu de nuit, M. Genou, notre économe, que nous aimons tous bien, est parti avec un fanion. Il s'agit pour vous de retrouver M. Genou et de ramener son fanion au camp. Vous agirez par équipes, et l'équipe qui rapportera le fanion aura droit à une distribution supplémentaire de chocolat. M. Genou nous a laissé quelques indications qui vous permettront de le retrouver plus facilement; écoutez bien: « Je suis parti vers la Chine, et devant un tas de trois gros cailloux blancs... » Ça ne vous ferait rien de ne pas faire de bruit quand je parle?

Bertin a rangé son sifflet dans sa poche et

M. Rateau a continué:

« — Et devant un tas de trois gros cailloux blancs, j'ai changé d'avis et je suis allé dans les bois. Mais pour ne pas me perdre, j'ai fait comme le Petit Poucet et... » Pour la dernière fois, voulez-vous cesser de jouer avec ce sifflet?

— Oh! pardon, monsieur Rateau, a dit un chef d'équipe, j'ai cru que vous aviez fini.

M. Rateau a fait un gros soupir, et il a dit:

— Bien. Vous avez là les indications qui vous permettront de retrouver M. Genou et son fanion si vous faites preuve d'ingéniosité, de perspicacité et d'initiative. Restez bien groupés par équipes, et que le meilleur gagne. Allez-y !

Et les chefs d'équipe ont donné des tas de coups de sifflet, tout le monde s'est mis à courir partout, mais sans sortir du camp, parce que personne ne savait où aller.

On était drôlement contents : jouer comme ça la nuit, c'est une aventure terrible.

— Je vais aller chercher ma lampe électrique, a crié Calixte.

Mais notre chef d'équipe l'a rappelé.

— Ne vous éparpillez pas, il nous a dit. Discutez entre vous pour savoir comment commencer vos recherches. Et faites vite si vous ne voulez pas qu'une autre équipe arrive avant vous à retrouver M. Genou.

Là, je crois qu'il n'y avait pas trop à s'inquiéter, parce que tout le monde courait et criait, mais personne n'était encore sorti du camp.

— Voyons, a dit notre chef d'équipe. Réfléchissez. M. Genou a dit qu'il était parti vers la Chine. Dans quelle direction se trouve ce pays d'Orient ?

— Moi, j'ai un atlas où il y a la Chine, nous a dit Crépin. C'est ma tante Rosalie qui me l'a donné pour mon anniversaire ; j'aurais préféré un vélo.

— Moi, j'ai un chouette vélo, chez moi, a dit Bertin.

— De course? j'ai demandé.

— L'écoute pas, a dit Crépin, il raconte des blagues!

— Et la baffé que tu vas recevoir, c'est une blague? a demandé Bertin.

— La Chine se trouve à l'Est! a crié notre chef d'équipe.

— Et l'Est, c'est où? a demandé un type.

— Hé, chef, a crié Calixte, ce type, il est pas de chez nous! C'est un espion!

— Je suis pas un espion, a crié le type. Je suis de l'équipe des Aigles, et c'est la meilleure équipe de la colo!

— Eh bien, va la rejoindre, ton équipe, a dit notre chef.

— C'est que je sais pas où elle est, a dit le type, et il s'est mis à pleurer.

Il était bête, le type, parce qu'elle ne devait pas être bien loin, son équipe, puisque personne n'était encore sorti du camp.

— Le soleil, a dit notre chef d'équipe, se lève de quel côté?

— Il se lève du côté de Gualbert, qui a son lit à côté de la fenêtre! Même qu'il se plaint que ça le réveille, a dit Jonas.

— Hé! chef, a crié Crépin, il est pas là, Gualbert!

— C'est vrai, a dit Bertin, il s'est pas réveillé. Il dort drôlement, Gualbert. Je vais aller le chercher.

— Fais vite! a crié le chef.

Bertin est parti en courant et puis il est revenu en disant que Gualbert avait sommeil et qu'il ne voulait pas venir.

— Tant pis pour lui, a dit le chef. Nous avons perdu assez de temps comme ça!

Mais comme personne n'était encore sorti du camp, ce n'était pas bien grave.

Et puis, M. Rateau, qui était resté debout au milieu du camp, s'est mis à crier

— Un peu de silence! Les chefs d'équipe, faites de l'ordre! Réunissez vos équipes pour commencer le jeu!

Ça, ça a été un drôle de travail, parce que dans le noir on s'était un peu mélangés. Chez nous, il y en avait un des Aigles et deux des Braves. Paulin, on l'a vite retrouvé chez les Sioux, parce qu'on a reconnu sa façon de pleurer. Calixte était allé espionner chez les Trappeurs, qui cherchaient leur chef d'équipe.

On rigolait bien, et puis il s'est mis à pleuvoir fort comme tout.

— Le jeu est suspendu! a crié M. Rateau. Que les équipes retournent dans leurs baraques!

Et ça, ça a été vite fait, parce qu'heureusement, personne n'était encore sorti du camp. M. Genou, on l'a vu revenir le lendemain matin, avec son fanion, dans la voiture du fermier qui a le champ d'orangers. Après, on nous a dit que M. Genou s'était caché dans le bois de pins. Et puis, quand il s'était mis à pleuvoir, il en avait eu assez de nous attendre et il avait voulu revenir au camp. Mais il s'était perdu dans les bois et il était tombé dans un fossé plein d'eau. Là, il s'était mis à crier et ça avait fait aboyer le chien du fermier. Et c'est comme ça que le fermier avait pu trouver M. Genou et le ramener dans sa ferme pour le sécher et lui faire passer la nuit.

Ce qu'on nous a pas dit, c'est si on avait donné au fermier la distribution supplémentaire de chocolat. Il y avait droit, pourtant !

« La pêche à la ligne a une influence calmante indéniable... ». Ces quelques mots lus dans un magazine ont fortement impressionné Gérard Lestouffe, le jeune chef de l'équipe OEil-de-Lynx, qui a passé une nuit délicieuse à rêver de douze petits garçons immobiles et silencieux, en train de surveiller attentivement douze bouchons ballottés sur l'onde paisible...

La soupe de poisson

Ce matin, notre chef d'équipe est entré dans la baraque et il nous a dit: « Eh, les gars! Pour changer, au lieu d'aller à la baignade avec les autres, ça vous amuserait d'aller à la pêche ? » «Oui! » on a répondu tous. Presque tous, parce que Paulin n'a rien dit, il se méfie toujours et il veut rentrer chez son papa et sa maman. Gualbert non plus n'a rien dit. Il dormait encore.

— Bon, a dit notre chef. J'ai déjà prévenu le cuisinier pour lui dire que nous lui apporterons du poisson pour midi. C'est notre équipe qui offrira la soupe de poisson à tout le camp. Comme ça, les autres équipes sauront que l'équipe OEil-de-Lynx est la meilleure de toutes. Pour l'équipe OEil-de-Lynx., hip hip!

— Hourra! on a tous crié, sauf Gualbert.

— Et notre mot de passe, c'est ?... nous a demandé notre chef.

— Courage ! on a tous répondu, même Gualbert qui venait de se réveiller.

Après le rassemblement, pendant que les autres allaient à la plage, M. Rateau, le chef du camp, nous a fait distribuer des cannes à pêche et une vieille boîte pleine de vers. «Ne rentrez pas trop tard, que j'aie le temps de préparer la soupe !» a crié le cuisinier en rigolant. Il rigole toujours le cuisinier, et nous on l'aime bien. Quand on va le voir dans sa cuisine, il se met à crier : « Dehors, bande de petits mendiants ! Je vais vous chasser avec ma grosse louche! Vous allez voir ! » et il nous donne des biscuits.

Nous sommes partis avec nos cannes à pêche et nos vers, et nous sommes arrivés sur la jetée, tout au bout. Il n'y avait personne, sauf un gros monsieur avec un petit chapeau blanc qui était en train de pêcher, et qui n'a pas eu l'air tellement content de nous voir.

— Avant tout, pour pêcher, a dit notre chef, il faut du silence, sinon, les poissons ont peur et ils s'écartent! Pas d'imprudences, je ne veux voir personne tomber dans l'eau ! Restez groupés ! Interdiction de descendre dans les rochers! Faites bien attention de ne pas vous faire mal avec les hameçons

— C'est pas un peu fini? a demandé le gros monsieur.

— Hein ? a demandé notre chef, tout étonné.

— Je vous demande si vous n'avez pas un peu fini de hurler comme un putois, a dit le gros monsieur. A crier comme ça, vous effrayeriez une baleine !

— Il y a des baleines par ici? a demandé Bertin.

— S'il y a des baleines, moi je m'en vais! a crié Paulin, et il s'est mis à pleurer, en disant qu'il avait peur et qu'il voulait rentrer chez son papa et sa maman. Mais il n'est pas parti, celui qui est parti, c'est le gros monsieur, et c'était tant mieux, parce que comme ça on était entre nous, sans qu'il y ait personne pour nous déranger.

— Quels sont ceux d'entre vous qui sont déjà allés à la pêche? a demandé notre chef.

— Moi, a dit Athanase. L'été dernier, j'ai pêché un poisson comme ça! et il a ouvert les bras autant qu'il a pu. Nous on a rigolé parce qu'Athanase est très menteur ; c'est même le plus menteur de nous tous.

— T'es un menteur, lui a dit Bertin.

— T'es jaloux et bête, a dit Athanase. Comme ça qu'il était mon poisson! Et Bertin a profité qu'Athanase ait les bras écartés pour lui coller une gifle.

Assez, vous deux, ou je vous défends de pêcher ! C'est compris ? a crié le chef. Athanase et Bertin se sont tenus tranquilles, mais Athanase a encore dit qu'on verrait bien le poisson qu'il sortirait, non mais sans blague! et Bertin a dit qu'il était sûr que son poisson à lui serait le plus grand de tous.

Le chef nous a montré comment il fallait faire pour mettre un ver au bout de l'hameçon. « Et surtout, il nous a dit, faites bien attention de ne pas vous faire de mal avec les hameçons ! » On a tous essayé de faire comme le chef, mais ce n'est pas facile, et le chef nous a aidés, surtout Paulin qui avait peur des vers et qui a demandé s'ils mordaient. Dès qu'il a eu un ver à son hameçon, Paulin, vite, vite, il a jeté la ligne à l'eau, pour éloigner le ver le plus possible. On avait tous mis nos lignes dans l'eau, sauf Athanase et Bertin qui avaient emmêlé leurs lignes, et Gualbert et Calixte qui étaient occupés à faire une course de vers sur la jetée. « Surveillez bien vos bouchons ! » a dit le chef.

Nous, les bouchons, on les surveillait, mais il ne se passait pas grand-chose, et puis, Paulin a poussé un cri, il a levé sa canne et au bout de la ligne il y avait un poisson. « Un poisson! a crié Paulin. Maman! » et il a lâché la canne qui est tombée sur les rochers. Le chef s'est passé la main sur la figure, il a regardé Paulin qui pleurait, et puis il a dit : « Attendez-moi là, je vais aller chercher la canne de ce petit... de ce petit maladroit. » Le chef est descendu sur les rochers, et c'est dangereux parce que c'est très glissant, mais tout s'est bien passé, sauf que ça a fait des histoires quand Crépin est descendu aussi pour aider le chef, et il a glissé dans l'eau, mais le chef a pu le rattraper, et il criait tellement fort le chef, que très loin, sur la plage, on a vu des gens qui se levaient pour voir. Quand le chef a rendu la canne à Paulin, le poisson n'était plus au bout de la ligne. Là où Paulin a été vraiment content, c'est que le ver n'y était plus non plus. Et Paulin a été d'accord pour continuer à pêcher, à condition qu'on ne lui remette pas de ver à l'hameçon.

Le premier poisson, c'est Gualbert qui l'a eu. C'était son jour à Gualbert : il avait gagné la course de vers, et maintenant, il avait un poisson. On est tous allés voir. Il était pas très gros, son poisson, mais Gualbert était fier quand même et le chef l'a félicité. Après, Gualbert a dit qu'il avait fini, puisqu'il avait eu son poisson. Il s'est allongé sur la jetée et il a dormi. Le deuxième poisson, vous ne devinerez jamais qui l'a eu ! C'est moi! Un poisson formidable ! Vraiment terrible ! Il était à peine un peu plus petit que celui de Gualbert, mais il était très bien. Ce qui est dommage, c'est que le chef s'est fait mal au doigt avec l'hameçon, en le décrochant (c'est drôle, je l'aurais parié que ça allait lui arriver). C'est peut-être pour ça que le chef a dit qu'il était

l'heure de rentrer. Athanase et Bertin ont protesté parce qu'ils n'avaient pas encore réussi à démêler leurs lignes.

En donnant les poissons au cuisinier, on était un peu embêtés, parce que deux poissons pour faire la soupe pour tout le camp, c'est peut-être pas beaucoup. Mais le cuisinier s'est mis à rigoler et il nous a dit que c'était parfait, que c'était juste ce qu'il fallait. Et pour nous récompenser, il nous a donné des biscuits.

Eh bien, le cuisinier, il est formidable ! La soupe était très bonne et M. Rateau a crié : « Pour l'équipe OEil-de-Lynx..., hip hip... »

« Hourra ! » a crié tout le monde, et nous aussi, parce que nous étions drôlement fiers. Après, j'ai demandé au cuisinier comment ça se faisait que les poissons de la soupe étaient si gros et si nombreux. Alors, le cuisinier s'est mis à rigoler, et il m'a expliqué que les poissons, ça gonfle à la cuisson. Et comme il est chouette, il m'a donné une tartine à la confiture.

Cher Monsieur, chère Madame,

Crépin se porte très bien, et je suis heureux de vous dire que nous sommes très contents de lui. Cet enfant est parfaitement adapté et s'entend très bien avec ses camarades. Il a peut-être parfois un peu tendance à jouer au « dur » (si vous me passez l'expression). Il veut que ses camarades le considèrent comme un homme et comme un chef. Dynamique, avec un sens très poussé de l'initiative, Crépin a un ascendant très vif sur ses jeunes amis, qui admirent, inconsciemment, son équilibre. Je serai très heureux de vous voir, lors de votre passage dans la région...

(Extrait d'une lettre de M. Rateau aux parents de Crépin)

Crépin a des visites

La colonie de vacances où je suis, le Camp Bleu, est très bien. On est des tas de copains et on s'amuse drôlement. La seule chose, c'est que nos papas et nos mamans ne sont pas là. Oh ! bien sûr, on s'écrit des tas de lettres, les papas, les mamans et nous. Nous, on raconte ce qu'on fait, on dit qu'on est sages, qu'on mange bien, qu'on rigole et qu'on les embrasse très fort, et eux, ils nous répondent que nous devons être obéissants, qu'on doit manger de tout, qu'on doit être prudents et qu'ils nous font des grosses bises ; mais ce n'est pas la même chose que quand nos papas et nos mamans sont là.

C'est pour ça que Crépin a eu drôlement de la chance. On venait de s'asseoir pour déjeuner, quand M. Rateau, le chef du camp, est entré avec un gros sourire sur sa figure, et il a dit :

— Crépin, une bonne surprise pour toi, ta maman et ton papa sont venus te rendre visite.

Et nous sommes tous sortis pour voir.

Crépin a sauté au cou de sa maman, et puis à celui de son papa, il les a embrassés, ils lui ont dit qu'il avait grandi et qu'il était bien brûlé par le soleil. Crépin a demandé s'ils lui avaient apporté le train électrique et ils avaient l'air tout contents de se voir. Et puis Crépin leur a dit, à son papa et à sa maman :

— Ça, c'est les copains. Celui-là, c'est Bertin ; l'autre, c'est Nicolas, et puis Gualbert, et puis Paulin, et puis Athanase, et puis les autres, et ça c'est, notre chef d'équipe, et ça c'est notre baraque et hier j'ai pêché des tas de crevettes.

— Vous partagerez bien notre déjeuner ? a demandé M. Rateau.

— Nous ne voudrions pas vous déranger, a dit le papa de Crépin, nous sommes juste de passage.

— Par curiosité, j'aimerais bien voir ce qu'ils mangent les petiots, a dit la maman de Crépin.

— Mais avec plaisir, chère madame, a dit M. Rateau. Je vais faire prévenir le chef de préparer deux rations supplémentaires.

Et nous sommes tous revenus dans le réfectoire.

La maman et le papa de Crépin étaient à la table de M. Rateau, avec M. Genou, qui est notre économiste. Crépin est resté avec nous, il était drôlement fier et il nous a demandé si on avait vu l'auto de son papa. M. Rateau a dit à la maman et au papa de Crépin que tout le monde au camp était très content de Crépin, qu'il avait des tas d'initiatives et de dynamismes. Et puis on a commencé à manger.

— Mais c'est très bon! a dit le papa de Crépin.

— Une nourriture simple, mais abondante et saine, a dit M. Rateau.

— Enlève bien la peau de ton saucisson, mon gros lapin, et mâche bien ! a crié la maman de Crépin à Crépin.

Et Crépin, ça n'a pas paru lui plaire que sa maman lui dise ça. Peut-être parce qu'il avait déjà mangé son saucisson avec la peau. Il faut dire que pour manger, il a des dynamismes terribles, Crépin. Et puis, on a eu du Poisson.

— C'est bien meilleur que dans l'hôtel où flous étions sur la Costa Brava, a expliqué le papa de Crépin; là-bas, l'huile...

— Les arêtes! Attention aux arêtes, mon gros lapin! a crié la maman de Crépin. Souviens-toi comme tu as pleuré à la maison, le jour où tu en as avalé une!

— J'ai pas pleuré, il a dit Crépin, et il est devenu tout rouge; il avait l'air encore plus brûlé par le soleil qu'avant.

On a eu le dessert, de la crème, très chouette, et après M. Rateau a dit :

— Nous avons l'habitude, après les repas, de chanter quelques chansons.

Et puis M. Rateau s'est levé, il nous a dit

— Attention !

Il a remué les bras, et on a chanté le coup, là, où il y a des cailloux sur toutes les routes, et puis après, celle du petit navire, où on tire à la courte-paille pour savoir qui, qui, qui sera mangé, ohé! ohé! et le papa de Crépin, qui avait l'air de bien s'amuser, nous a aidés ; il est terrible pour les ohé! ohé! Quand on a eu fini, la maman de Crépin a dit:

— Lapin, chante-nous la petite balançoire!

Et elle a expliqué à M. Rateau que Crépin chantait ça quand il était tout petit, avant que son papa insiste pour qu'on lui coupe les cheveux, et c'est dommage, parce qu'il était terrible avec ses boucles. Mais Crépin n'a pas voulu chanter, il a dit qu'il la savait plus la chanson, et sa maman a voulu l'aider:

— Youp-là, youp-là, la petite balançoire...

Mais même là, Crépin n'a pas voulu, et il n'a pas eu l'air content que Bertin se mette à rigoler. Et puis M. Rateau a dit qu'il était l'heure de se lever de table.

Nous sommes sortis du réfectoire, et le papa de Crépin a demandé ce qu'on faisait à cette heure-ci, d'habitude.

— Ils font la sieste, a dit M. Rateau, c'est obligatoire. Il faut qu'ils se reposent et qu'ils se détendent.

— C'est très judicieux, a dit le papa de Crépin.

— Moi, je veux pas faire la sieste, a dit Crépin, je veux rester avec mon papa et ma maman!

— Mais oui, mon gros lapin, a dit la maman de Crépin, je suis sûre que M. Rateau fera une exception pour toi, aujourd'hui.

— S'il ne fait pas la sieste, je la fais pas non plus ! a dit Bertin.

— Moi je m'en fiche que tu fasses pas la sieste, a répondu Crépin. Moi, en tout cas, je la fais pas!

— Et pourquoi tu la ferais pas la sieste, s'il vous plaît? a demandé Athanase.

— Ouais, a dit Calixte, si Crépin fait pas la sieste, personne la fait, la sieste

— Et pourquoi je la ferais pas la sieste? a demandé Gualbert. Moi j'ai sommeil, et j'ai le droit de faire la sieste, même si cet imbécile ne la fait pas

— Tu veux une baffé? a demandé Calixte.

Alors M. Rateau, qui a eu l'air de se fâcher tout d'un coup, a dit:

— Silence ! Tout le monde fera la sieste! Un point, c'est tout !

Alors, Crépin s'est mis à crier, à pleurer, à faire des tas de gestes avec les mains et les pieds, et ça nous a étonnés, parce que c'est plutôt Paulin qui fait ça. Paulin, c'est un copain qui pleure tout le temps et qui dit qu'il veut retourner chez son papa et sa maman, mais là, il ne disait rien, tellement il était étonné d'en voir pleurer un autre que lui.

Le papa de Crépin a eu l'air très embêté.

— De toute façon, il a dit, nous devons repartir tout de suite, si nous voulons arriver cette nuit comme prévu...

La maman de Crépin a dit que c'était plus sage, en effet. Elle a embrassé Crépin, lui a fait des tas de conseils, lui a promis des tas de jouets, et puis elle a dit au revoir à M. Rateau.

— C'est très bien chez vous, elle a dit. Je trouve seulement que, loin de leurs parents, les enfants sont un peu nerveux. Ce serait une bonne chose, si les parents venaient les voir régulièrement. Ça les calmerait, ça leur rendrait leur équilibre de se retrouver dans l'atmosphère familiale.

Et puis, nous sommes tous allés faire la sieste. Crépin ne pleurait plus, et si Bertin n'avait pas dit: « Lapin, chante-nous la petite balançoire », je crois que nous ne nous serions pas tous battus.

Les vacances se terminent, et il va falloir quitter la colo. C'est triste, bien sûr, mais les enfants se consolent en pensant que leurs parents seront très contents de les revoir. Et avant le départ, il y a eu une grande veillée d'adieu au Camp Bleu. Chaque équipe a fait montre de ses talents ; celle de Nicolas a clos la fête en faisant une pyramide humaine. Au sommet de la pyramide, un des jeunes gymnastes a agité le fanion de l'équipe OEil-de-Lynx, et tout le monde a poussé le cri de ralliement «Courage !»

Courage qu'ils ont tous eu au moment des adieux, sauf Paulin, qui pleurait et qui criait qu'il voulait rester au camp.

Souvenirs de vacances

Moi, je suis rentré de vacances ; j'étais dans une colo, et c'était très bien.

Quand nous sommes arrivés à la gare avec le train, il y avait tous les papas et toutes les mamans qui nous attendaient. C'était terrible: tout le monde criait, il y en avait qui pleuraient parce qu'ils n'avaient pas encore retrouvé leurs mamans et leurs papas, d'autres qui riaient parce qu'ils les avaient retrouvés, les chefs d'équipe qui nous

accompagnaien sifflaien pour que nous restions en rang, les employés de la gare sifflaien pour que les chefs d'équipe ne sifflent plus, ils avaient peur qu'ils fassent partir les trains, et puis j'ai vu mon papa et ma maman, et là, ça a été chouette comme je ne peux pas vous dire. J'ai sauté dans les bras de ma maman, et puis dans ceux de mon papa, et on s'est embrassés, et ils m'ont dit que j'avais grandi, que j'étais tout brun, et maman avait les yeux mouillés et papa il rigolait doucement en faisant « hé hé » et il me passait sa main sur les cheveux, moi j'ai commencé à leur raconter mes vacances, et nous sommes partis de la gare, et papa a perdu ma valise.

J'ai été content de retrouver la maison, elle sent bon, et puis ma chambre avec tous les jouets, et maman est allée préparer le déjeuner, et ça c'est chouette, parce qu'à la colo, on mangeait bien, mais maman cuisine mieux que tout le monde, et même quand elle rate un gâteau, il est meilleur que n'importe quoi que vous ayez jamais mangé. Papa s'est assis dans un fauteuil pour lire son journal et moi je lui ai demandé :

— Et qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Je ne sais pas moi, a dit papa, tu dois être fatigué du voyage, va te reposer dans ta chambre.

— Mais je ne suis pas fatigué, j'ai dit.

— Alors va jouer, m'a dit papa.

— Avec qui ? j'ai dit.

— Avec qui, avec qui, en voilà une question ! a dit papa. Avec personne, je suppose.

— Moi je sais pas jouer tout seul, j'ai dit, c'est pas juste, à la colo, on était des tas de copains et il y avait toujours des choses à faire.

Alors papa a mis le journal sur ses genoux, il m'a fait les gros yeux et il m'a dit : « Tu n'es plus à la colo ici, et tu vas me faire le plaisir d'aller jouer tout seul ! » Alors moi je me suis mis à pleurer, maman est sortie en courant de la cuisine, elle a dit : « Ça commence bien », elle m'a consolé et elle m'a dit qu'en attendant le déjeuner, j'aille jouer dans le jardin, que peut-être je pourrais inviter Marie-Edwige qui venait de rentrer de vacances. Alors je suis sorti en courant pendant que maman parlait avec papa. Je crois qu'ils parlaient de moi, ils sont très contents que je sois revenu.

Marie-Edwige, c'est la fille de M. et Mme Courteplaque, qui sont nos voisins. M. Courteplaque est chef du rayon de chaussures aux magasins du « Petit Epargnant », troisième étage, et il se dispute souvent avec papa. Mais Marie-Edwige, elle est très chouette, même si c'est une fille. Et là, c'était de la veine, parce que quand je suis sorti dans notre jardin, j'ai vu Marie-Edwige qui jouait dans le sien.

— Bonjour Marie-Edwige, j'ai dit, tu viens jouer dans le jardin avec moi ?

— Oui, a dit Marie-Edwige, et elle est passée par le trou dans la haie que papa et M. Courteplaque ne veulent pas arranger parce que chacun dit que le trou est dans le jardin de l'autre. Marie-Edwige, depuis que je l'ai vue la dernière fois avant les vacances, est devenue toute foncée, et avec ses yeux tout bleus et ses cheveux tout blonds, ça fait très joli. Non, vraiment, même si c'est une fille, elle est très chouette, Marie-Edwige.

— T'as passé de bonnes vacances ? m'a demandé Marie-Edwige.

— Terribles ! je lui ai dit. J'étais dans une colo, il y avait des équipes, et la mienne c'était la meilleure, elle s'appelait « Oeil-de-Lynx » et c'était moi le chef.

— Je croyais que les chefs c'étaient des grands, m'a dit Marie-Edwige.

— Oui, j'ai dit, mais moi, j'étais l'aide du chef, et il ne faisait rien sans me demander. Celui qui commandait vraiment, c'était moi.

— Et il y avait des filles, dans la colo ? m'a demandé Marie-Edwige.

— Peuh ! j'ai répondu, bien sûr que non, c'était trop dangereux pour les filles. On faisait des choses terribles, et puis moi, j'ai dû en sauver deux qui se noyaient.

— Tu racontes des blagues, m'a dit Marie-Edwige.

— Comment des blagues ? j'ai crié. C'est pas deux fois, mais trois, j'en avais oublié un. Et puis à la pêche, c'est moi qui ai gagné le concours, j'ai sorti un poisson, comme ça! et j'ai écarté les bras autant que je pouvais et Marie-Edwige s'est mise à rigoler comme si elle ne me croyait pas. Et ça, ça ne m'a pas plu ; c'est vrai, avec les filles on ne peut pas parler. Alors, je lui ai raconté la fois où j'avais aidé la police à retrouver un voleur qui était venu se cacher dans le camp et la fois où j'avais nagé jusqu'au phare et retour, et tout le monde était très inquiet, mais quand je suis revenu à la plage, tout le monde m'avait félicité et avait dit que j'étais un champion terrible, et puis la fois aussi, où tous les copains du camp s'étaient perdus dans la forêt, pleine de bêtes sauvages, et moi je les avais retrouvés.

— Moi, a dit Marie-Edwige, j'étais à la plage avec ma maman et mon papa, et je me suis fait un petit copain qui s'appelait Jeannot et qui était terrible pour les galipettes...

— Marie-Edwige! a crié Mme Courteplaque qui était sortie de la maison, reviens tout de suite, le déjeuner est servi !

— Je te raconterai plus tard, m'a dit Marie-Edwige, et elle est partie en courant par le trou de la haie.

Quand je suis rentré dans ma maison, papa m'a regardé et il m'a dit : «Alors, Nicolas, tu as retrouvé ta petite camarade ? Tu es de meilleure humeur maintenant? » Alors, moi, j'ai pas répondu, je suis monté en courant dans ma chambre et j'ai donné un coup de pied dans la porte de l'armoire.

C'est vrai, quoi, à la fin, qu'est-ce qu'elle a Marie-Edwige à me raconter des tas de blagues sur ses vacances ? D'abord, ça ne m'intéresse pas.

Et puis son Jeannot, c'est un imbécile et un laid!

SEMPÉ-GOSCINNY

LE PETIT NICOLAS A DES ENNUIS

Joachim a des ennuis

La lettre

La valeur de l'argent

On a fait le marché avec Papa

Les chaises

La lampe de poche

La roulette

La visite de mémé

Le.on de code

Le.on de choses

A la bonne franquette

La tombola

L'insigne

Le message secret

Jonas

La craie

Joachim a des ennuis

Joachim n'est pas venu hier à l'école et il est arrivé en retard aujourd'hui, l'air très embêté, et nous on a été très étonnés. On n'a pas été étonnés que Joachim soit en retard et embêté, parce qu'il est souvent en retard et toujours embêté quand il vient à l'école, surtout quand il y a interrogation écrite de grammaire ; ce qui nous a étonnés, c'est que la ma.tresse lui ait fait un grand sourire, et lui ait dit :

— Eh bien, félicitations, Joachim! Tu dois être content, n'est-ce pas?

Nous, on a été de plus en plus étonnés, parce que si la ma.tresse a déjà été gentille avec Joachim (elle est très chouette et elle est gentille avec n'importe qui), elle ne l'a jamais, jamais félicité. Mais .a n'a pas eu l'air de lui faire plaisir, à Joachim, qui, toujours aussi embêté, est allé s'asseoir à son banc, à c.té de Maixent. Nous, on s'était tous retournés pour le regarder, mais la ma.tresse a tapé sur son bureau avec sa règle et elle nous a dit de ne pas nous dissiper, de nous occuper de nos affaires et de copier ce qu'il y avait au tableau, sans faire de fautes, je vous prie.

Et puis, j'ai entendu la voix de Geoffroy, derrière moi:

— Faites passer ! Joachim a eu un petit frère !

A la récré, on s'est mis tous autour de Joachim, qui était appuyé contre le mur, avec les mains dans les poches, et on lui a demandé si c'était vrai qu'il avait eu un petit frère.

— Ouais, nous a dit Joachim. Hier matin, Papa m'a réveillé. Il était tout habillé et pas rasé, il rigolait, il m'a embrassé et il m'a dit que, pendant la nuit, j'avais eu un petit frère. Et puis il m'a dit de m'habiller en vitesse et nous sommes allés dans un h.pital, et là, il y avait Maman; elle était couchée, mais elle avait l'air aussi contente que Papa, et près de son lit, il y avait mon petit frère.

— Ben, j'ai dit, toi t'as pas l'air tellement content !

— Et pourquoi je serais content? a dit Joachim. D'abord, il est moche comme tout. Il est tout petit, tout rouge et il crie tout le temps, et tout le monde trouve .a rigolo. Moi, quand je crie un peu, à la maison, on me fait taire tout de suite, et puis Papa me dit que je suis un imbécile et que je lui casse les oreilles.

— Ouais, je sais, a dit Rufus. Moi aussi, j'ai un petit frère, et .a fait toujours des histoires. C'est le chouchou et il a le droit de tout faire, et si je lui tape dessus, il va tout raconter à mes parents, et puis après je suis privé de cinéma, jeudi !

— Moi, c'est le contraire, a dit Eudes. J'ai un grand frère et c'est lui le chouchou. Il a beau dire que c'est moi qui fais des histoires, lui, il me tape dessus, il a le droit de rester tard pour regarder la télé et on le laisse fumer!

— Depuis qu'il est là, mon petit frère, on m'attrape tout le temps, a dit Joachim.

A l'h.pital, Maman a voulu que je l'embrasse, mon petit frère, et moi, bien s.r, je n'en avais pas envie, mais j'y suis allé quand même, et Papa s'est mis à crier que je fasse attention, que j'allais renverser le berceau et qu'il n'avait jamais vu un grand empoté comme moi.

— Qu'est-ce que .a mange, quand c'est petit comme .a ? a demandé Alceste.

— Après, a dit Joachim, nous sommes retournés à la maison, Papa et moi, et .a fait tout triste, la maison, sans Maman. Surtout que c'est Papa qui a fait le déjeuner, et il s'est fâché parce qu'il ne trouvait pas l'ouvre-bo.tes, et puis après on a eu seulement des sardines et des tas de petits pois. Et ce matin, pour le petit déjeuner, Papa s'est mis à crier après moi, parce que le lait se sauvait.

— Et tu verras, a dit Rufus. D'abord, quand ils le ramèneront à la maison, il va dormir dans la chambre de tes parents, mais après, on va le mettre dans ta chambre à toi. Et chaque fois qu'il se mettra à pleurer, on croira que c'est toi qui l'as embêté.

— Moi, a dit Eudes, c'est mon grand frère qui couche dans ma chambre, et .a ne me gêne pas trop, sauf quand j'étais tout petit, .a fait longtemps, et que cette espèce de guignol s'amusait à me faire peur.

— Ah ! non ! a crié Joachim. .a, il peut toujours courir, mais il ne couchera pas dans ma chambre! Elle est à moi, ma chambre, et il n'a qu'à s'en trouver une autre s'il veut dormir à la maison !

— Bah! a dit Maixent. Si tes parents disent que ton petit frère couche dans ta chambre, il couchera dans ta chambre, et voila tout.

— Non, monsieur! Non, monsieur! a crié Joachim. Ils le coucheront où ils voudront, mais pas chez moi ! Je m'enfermerai, non mais sans blague !

— C'est bon, .a, des sardines avec des petits pois? a demandé Alceste.

— L'après-midi, a dit Joachim, Papa m'a ramené à l'h.pital, et il y avait mon oncle Octave, ma tante Edith et puis ma tante Lydie, et tout le monde disait que mon petit frère ressemblait à des tas de gens, à Papa, à Maman, à l'oncle Octave, à tante Edith, à tante Lydie et même à moi. Et puis on m'a dit que je devais être bien content, et que maintenant il faudrait que je sois très sage, que j'aide ma Maman et que je travaille bien à l'école. Et Papa a dit qu'il espérait bien que je ferais des efforts, parce que jusqu'à présent je n'étais qu'un cancre, et qu'il fallait que je devienne un exemple pour mon petit frère. Et puis après, ils ne se sont plus occupés de moi, sauf Maman, qui m'a embrassé et qui m'a dit qu'elle m'aimait bien, autant que mon petit frère.

— Dites, les gars, a dit Geoffroy, si on faisait une partie de foot, avant que la récré se termine ?

— Tiens! a dit Rufus, quand tu voudras sortir pour aller jouer avec les copains, on te dira de rester à la maison pour garder ton petit frère.

— Ah! oui? Sans blague! Il se gardera tout seul, celui-là! a dit Joachim. Après tout, personne ne l'a sonné. Et j'irai jouer chaque fois que j'en aurai envie !

— .a fera des histoires, a dit Rufus, et puis on te dira que tu es jaloux.

— Quoi ? a crié Joachim. .a, c'est la meilleure!

Et il a dit qu'il n'était pas jaloux, que c'était bête de dire .a, qu'il ne s'en occupait pas, de son petit frère; la seule chose, c'est qu'il n'aimait pas qu'on l'embête et qu'on

vienne coucher dans sa chambre, et puis qu'on l'empêche d'aller jouer avec les copains, et que lui il n'aimait pas les chouchous, et que si on l'embêtait trop, eh bien, il quitterait la maison, et c'est tout le monde qui serait bien embêté, et qu'ils pouvaient le garder, leur Léonce, et que tout le monde le regretterait bien quand il serait parti, surtout quand ses parents sauraient qu'il était capitaine sur un bateau de guerre et qu'il gagnait beaucoup d'argent, et que de toute façon il en avait assez de la maison et de l'école, et qu'il n'avait besoin de personne, et que tout ça, ça le faisait drôlement rigoler.

— Qui c'est, Léonce ? a demandé Clotaire.

— C'est mon petit frère, tiens, a répondu Joachim.

— Il a un drôle de nom, a dit Clotaire.

Alors, Joachim s'est jeté sur Clotaire et il lui a donné des tas de baffes, parce qu'il nous a dit que s'il y avait une chose qu'il ne permettait pas, c'est qu'on insulte sa famille.

La lettre

Je suis drôlement inquiet pour Papa, parce qu'il n'a plus de mémoire du tout. L'autre soir, le facteur est venu apporter un grand paquet pour moi, et j'étais très content parce que j'aime bien quand le facteur apporte des paquets pour moi, et c'est toujours des cadeaux que m'envoie mémé, qui est la maman de ma maman, et Papa dit qu'on n'a pas idée de gâter comme ça un enfant, et ça fait des histoires avec Maman, mais là il n'y a pas eu d'histoires et Papa était très content parce que le paquet n'était pas de mémé, mais de M. Moucheboume qui est le patron de Papa. C'est un jeu de l'oie — j'en ai déjà un — et il y avait une lettre dedans pour moi:

.A mon cher petit Nicolas, qui a un papa si travailleur.

.Roger Moucheboume..

— En voilà une idée ! a dit Maman.

— C'est parce que l'autre jour, je lui ai rendu un service personnel, a expliqué Papa. Je suis allé faire la queue à la gare, pour lui prendre des places pour partir en voyage. Je trouve que d'avoir envoyé ce cadeau à Nicolas est une idée charmante.

— Une augmentation aurait été une idée encore plus charmante, a dit Maman.

— Bravo, bravo! a dit Papa. Voilà le genre de remarque à faire devant le petit. Eh bien, que suggères-tu? Que Nicolas renvoie le cadeau à Moucheboume en lui disant qu'il préfère une augmentation pour son papa?

— Oh non ! j'ai dit.

Parce que c'est vrai : même si j'en ai déjà un, jeu de l'oie, l'autre je pourrai l'échanger à l'école avec un copain pour quelque chose de mieux.

— Oh! a dit Maman, après tout, si tu es content que l'on gate ton fils, moi je ne dis plus rien.

Papa a regardé le plafond en faisant . non . avec la tête et en serrant la bouche, et puis après il m'a dit que je devrais remercier M. Moucheboume par téléphone.

— Non, a dit Maman. Ce qui se fait dans ces cas-là, c'est encore une petite lettre.

— Tu as raison, a dit Papa. Une lettre c'est préférable.

— Moi, j'aime mieux téléphoner, j'ai dit.

Parce que c'est vrai, écrire, c'est embêtant, mais téléphoner c'est rigolo, et à la maison on ne me laisse jamais téléphoner, sauf quand c'est mémé qui appelle et qui veut que je vienne lui faire des baisers. Elle aime dr.lement .a, mémé, que je lui fasse des baisers par le téléphone.

— Toi, m'a dit Papa, on ne t'a pas demandé ton avis. Si on te dit d'écrire, tu écriras !

Alors là, c'était pas juste ! Et j'ai dit que je n'avais pas envie d'écrire, et que si on ne me laissait pas téléphoner je n'en voulais pas, de ce sale jeu de l'oie, que de toute façon j'en avais déjà un qui était très bien et que si c'était comme ça, je préférais que M. Moucheboume donne une augmentation à Papa. C'est vrai, quoi, à la fin, non mais sans blague!

— Tu veux une claque et aller te coucher sans dîner ? a crié Papa.

Alors, je me suis mis à pleurer, Papa a demandé ce qu'il avait fait pour mériter ça et Maman a dit que si on n'avait pas un peu de calme, c'est elle qui irait se coucher sans dîner, et qu'on se débrouillerait sans elle.

— Ecoute, Nicolas, m'a dit Maman. Si tu es sage et si tu écris cette lettre sans faire d'histoires, tu pourras prendre deux fois du dessert.

Moi, j'ai dit que bon (c'était de la tarte aux abricots !) et Maman a dit qu'elle allait préparer le dîner et elle est partie dans la cuisine.

— Bon, a dit Papa. Nous allons faire un brouillon.

Il a pris un papier dans le tiroir de son bureau, un crayon, il m'a regardé, il a mordu le crayon et il m'a demandé:

— Voyons, qu'est-ce que tu vas lui dire, à ce vieux Moucheboume?

— Ben, j'ai dit, je sais pas. Je pourrais lui dire que même si j'ai déjà un jeu de l'oie, je suis très

content parce que le sien je vais l'échanger à l'école avec les copains; il y a Clotaire qui a une voiture bleue terrible, et...

— Oui, bon, ça va, a dit Papa. Je vois ce que c'est.

Voyons... Comment allons-nous commencer ?... Cher monsieur... Non... Cher monsieur Moucheboume...

Non, trop familier... Mon cher monsieur... Hmm... Non...

— Je pourrais mettre: . Monsieur Moucheboume ., j'ai dit.

Papa m'a regardé, et puis il s'est levé et il a crié vers la cuisine :

— Chérie! Cher monsieur, Mon cher monsieur, ou Cher monsieur Moucheboume?

— Qu'est-ce qu'il y a? a demandé Maman en sortant de la cuisine et en s'essuyant les mains dans son tablier.

Papa lui a répété, et Maman a dit qu'elle mettrait .Cher monsieur Moucheboume ., mais Papa a dit que .a lui semblait trop familier et qu'il se demandait si .Cher monsieur tout court . .a ne serait pas mieux. Maman a dit que non, que .Cher monsieur tout court . c'était trop sec et qu'il ne fallait pas oublier que c'était un enfant qui écrivait. Papa a dit que justement . Cher monsieur Moucheboume . .a n'allait pas pour un enfant, que ce n'était pas assez respectueux.

— Si tu as décidé, a demandé Maman, pourquoi me déranges-tu ? J'ai mon d.ner à préparer, moi.

— Oh! a dit Papa, je te demande pardon de t'avoir dérangée dans tes occupations. Après tout, il ne s'agit que de mon patron et de ma situation !

— Parce que ta situation dépend de la lettre de Nicolas? a demandé Maman. En tout cas, on ne fait pas tant d'histoires quand c'est Maman qui envoie un cadeau!

Alors, .a a été terrible ! Papa s'est mis à crier, Maman s'est mise à crier, et puis elle est partie dans la cuisine en claquant la porte.

— Bon, m'a dit Papa, prends le crayon et écris.

Je me suis assis au bureau et Papa a commencé la dictée:

— Cher monsieur, virgule, à la ligne... C'est avec joie... Non, efface... Attends... C'est avec plaisir... Oui, c'est .a... C'est avec plaisir que j'ai eu la grande surprise... Non... Mets l'immense surprise... Ou non, tiens, il ne faut rien exagérer... Laisse la grande surprise... La grande surprise de recevoir votre beau cadeau... Non... Là, tu peux

mettre votre merveilleux cadeau... Votre merveilleux cadeau qui m'a fait tant plaisir...
Ah ! non... On a déjà mis plaisir... Tu effaces plaisir... Et puis tu mets
Respectueusement... Ou plutôt, Mes salutations respectueuses... Attends...

Et Papa est allé dans la cuisine, j'ai entendu crier et puis il est revenu tout rouge.

— Bon, il m'a dit, mets : . Avec mes salutations respectueuses ., et puis tu signes.
Voilà.

Et Papa a pris mon papier pour le lire, il a ouvert des grands yeux, il a regardé le
papier de nouveau, il a fait un gros soupir et il a pris un autre papier pour écrire un
nouveau brouillon.

— Tu as un papier à lettres, je crois? a dit Papa. Un papier avec des petits oiseaux
dessus, que t'a donné tante Dorothée pour ton anniversaire?

— C'étaient des lapins, j'ai dit.

— C'est ça, a dit Papa. Va le chercher.

— Je ne sais pas où il est, j'ai dit.

Alors, Papa est monté avec moi dans ma chambre et nous nous sommes mis à
chercher, et tout est tombé de l'armoire, et Maman est arrivée en courant et elle a
demandé ce que nous étions en train de faire.

— Nous cherchions le papier à lettres de Nicolas, figure-toi, a crié Papa, mais il y a un
désordre terrible dans cette maison ! C'est incroyable !

Maman a dit que le papier à lettres était dans le tiroir de la petite table du salon,
qu'elle commençait à en avoir assez et que son dîner était prêt.

J'ai recopié la lettre de Papa et j'ai dû recommencer plusieurs fois, à cause des fautes,
et puis aussi à cause de la tache d'encre. Maman est venue nous dire que tant pis, le
dîner serait brûlé, et puis j'ai fait l'enveloppe trois fois, et Papa a dit qu'on pouvait
aller dîner, et moi j'ai demandé un timbre à Papa, et Papa a dit .Ah! oui ., et il m'a
donné un timbre, et j'ai eu deux fois du dessert. Mais Maman ne nous a pas parlé
pendant le dîner.

Et c'est le lendemain soir que j'ai été douloureusement inquiet pour Papa, parce que le
téléphone a sonné, Papa est allé répondre et il a dit:

— All. ?... Oui... Ah! Monsieur Moucheboume ! ... Bonsoir, monsieur

Moucheboume... Oui... Comment?

Alors, Papa a fait une tête tout étonnée et il a dit:

— Une lettre ?... Ah! c'est donc pour ça que ce petit cachottier de Nicolas m'a demandé un timbre, hier soir!

La valeur de l'argent

J'ai fait quatrième à la composition d'histoire ; on a eu Charlemagne et je le savais, surtout avec le coup de Roland et son épée qui casse pas.

Papa et Maman ont été très contents quand ils ont su que j'étais quatrième, et Papa a sorti son portefeuille et il m'a donné, devinez quoi ? Un billet de dix francs!

— Tiens, bonhomme, m'a dit Papa, demain, tu achèteras ce que tu voudras.

— Mais... Mais, chéri, a dit Maman, tu ne crois pas que c'est beaucoup d'argent pour le petit ?

— Pas du tout, a répondu Papa ; il est temps que Nicolas apprenne à connaître la valeur de l'argent. Je suis sûr qu'il dépensera ces dix nouveaux francs d'une façon raisonnable. N'est-ce pas, bonhomme?

Moi, j'ai dit que oui, et j'ai embrassé Papa et Maman; ils sont chouettes, et j'ai mis le billet dans ma poche, ce qui m'a obligé à donner d'une seule main, parce qu'avec l'autre je vérifiais si le billet était toujours là. C'est vrai que jamais je n'en avais eu

d'aussi gros à moi tout seul. Oh ! bien sûr, il y a des fois où Maman me donne beaucoup d'argent pour faire des courses à l'épicerie de M. Compani, au coin de la rue, mais ce n'est pas à moi et Maman me dit combien de monnaie doit me rendre M. Compani. Alors, c'est pas la même chose.

Quand je me suis couché, j'ai mis le billet sous l'oreiller, et j'ai eu du mal à m'endormir. Et puis j'ai rêvé des dr.les de choses, avec le monsieur qui est sur le billet et qui regarde de côté, qui se mettait à faire des tas de grimaces, et puis la grande maison qui est derrière lui devenait l'épicerie de M. Compani.

Quand je suis arrivé à l'école, le matin, avant d'entrer en classe, j'ai montré le billet aux copains.

— Eh ben, dis donc, a dit Clotaire, et qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Je sais pas, j'ai répondu. Papa me l'a donné pour que je connaisse la valeur de l'argent, et il faut que je le dépense d'une façon raisonnable. Moi, ce que j'aimerais, c'est m'acheter un avion, un vrai.

— Tu peux pas, m'a dit Joachim, un vrai avion, ça coûte au moins mille francs.

— Mille francs ? a dit Geoffroy, tu rigoles ! Mon papa m'a dit que ça coûtait au moins trente mille francs, et un petit, encore.

Là, on s'est tous mis à rire, parce que Geoffroy, il raconte n'importe quoi, il est très menteur.

— Pourquoi n'achèterais-tu pas un atlas ? m'a dit Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse. Il y a de belles cartes, des photos instructives, c'est très utile.

— Tu voudrais tout de même pas, j'ai dit, que je donne de l'argent pour avoir un livre ? Et puis les livres c'est toujours Tata qui me les donne pour mes anniversaires ou quand je suis malade ; j'ai pas encore fini celui que j'ai eu pour les oreillons.

Agnan, il m'a regardé, et puis il est parti sans rien dire et il s'est remis à repasser sa leçon de grammaire. Il est fou, Agnan !

— Tu devrais acheter un ballon de foot, pour qu'on puisse tous y jouer, m'a dit Rufus.

— Tu rigoles, j'ai dit. Le billet, il est à moi, je vais pas acheter des choses pour les autres. D'abord, t'avais qu'à faire quatrième en histoire si tu voulais jouer au foot.

— T'es un radin, m'a dit Rufus, et si t'as fait quatrième en histoire, c'est parce que t'es le chouchou de la ma.tresse, comme Agnan.

Mais j'ai pas pu donner une claque à Rufus, parce que la cloche a sonné et on a d. se mettre en rang pour aller en classe. C'est toujours la même chose: quand on commence à s'amuser, ding dong, il faut aller en classe. Et puis, quand on a été en rang, Alceste est arrivé en courant.

— Vous êtes en retard, a dit le Bouillon, notre surveillant.

— C'est pas ma faute, a dit Alceste, il y avait un croissant de plus pour le petit déjeuner.

Le Bouillon a fait un gros soupir et il a dit à Alceste de se mettre en rang et d'essuyer le beurre qu'il avait sur le menton.

En classe, j'ai dit à Alceste, qui est assis à c.té de moi: .T'as vu ce que j'ai? . et je lui ai montré mon billet.

Alors, la ma.tresse a crié:

— Nicolas! Qu'est-ce que c'est que ce papier? Apportez-le-moi immédiatement, il est confisqué.

Je me suis mis à pleurer et j'ai porté le billet à la ma.tresse, qui a ouvert des grands yeux.

— Mais, elle a dit, la ma.tresse, qu'est-ce que vous faites avec .a?

— Je ne sais pas encore, j'ai expliqué: c'est Papa qui me l'a donné pour le coup de Charlemagne.

La maîtresse, j'ai vu qu'elle se forçait pour ne pas rigoler; ça lui arrive quelquefois et elle est très jolie quand elle fait ça; elle m'a rendu le billet, elle m'a dit de le mettre dans ma poche, qu'il ne fallait pas jouer avec de l'argent et que je ne le dépense pas pour des bêtises.

Et puis elle a interrogé Clotaire, et je ne crois pas que son papa le payera pour la note qu'il a eue.

À la récré, pendant que les autres jouaient, Alceste m'a tiré par le bras et il m'a demandé ce que j'allais faire avec mon argent. Je lui ai dit que je ne savais pas; alors il m'a dit qu'avec dix francs, je pourrais avoir des tas de tablettes de chocolat.

— Tu pourrais en acheter cinquante ! Cinquante tablettes, tu te rends compte? m'a dit Alceste, vingt-cinq tablettes pour chacun !

— Et pourquoi je te donnerais vingt-cinq tablettes, j'ai demandé ; le billet, il est à moi !

— Laisse-le, a dit Rufus à Alceste, c'est un radin!

Et ils sont partis jouer, mais moi je m'en fiche, c'est vrai, quoi, à la fin, qu'est-ce qu'ils ont tous à m'embêter avec mon argent ?

Mais l'idée d'Alceste était très bonne, pour les tablettes de chocolat. D'abord, j'aime bien le chocolat, et puis je n'ai jamais eu cinquante tablettes à la fois, même chez mémé, qui me donne pourtant tout ce que je veux. C'est pour ça qu'après l'école, je suis allé en courant dans la boulangerie, et quand la dame m'a demandé ce que je voulais, je lui ai donné mon billet et je lui ai dit: Des tablettes pour tout ça, vous devez m'en donner cinquante, m'a dit Alceste..

La dame a regardé le billet, m'a regardé moi, et elle m'a dit :

— Où as-tu trouvé ça, mon petit garçon?

— Je ne l'ai pas trouvé, j'ai dit, on me l'a donné.

— On t'a donné ça pour que tu achètes cinquante tablettes de chocolat? m'a demandé la dame.

— Ben oui, j'ai répondu.

— Je n'aime pas les petits menteurs, m'a dit la dame; tu ferais mieux de remettre ce billet où tu l'as trouvé.

Et comme elle m'a fait les gros yeux, je me suis sauvé et j'ai pleuré jusqu'à la maison.

A la maison, j'ai tout raconté à Maman; alors elle m'a embrassé et elle m'a dit qu'elle allait arranger ça avec mon papa. Et Maman a pris le billet et elle est allée voir Papa qui était dans le salon. Et puis Maman est revenue avec une pièce de vingt centimes:

— Tu achèteras une tablette de chocolat avec ces vingt centimes, m'a dit Maman.

Et moi, j'ai été bien content. Je crois même que je vais donner la moitié de ma tablette à Alceste, parce que c'est un copain, et avec lui, on partage tout.

On a fait le marché avec papa

Après dîner, Papa a fait les comptes du mois avec Maman.

— Je me demande où passe l'argent que je te donne, a dit Papa.

— Ah! j'aime bien quand tu me dis ça, a dit Maman, qui pourtant n'avait pas l'air de rigoler; et puis elle a expliqué à Papa qu'il ne se rendait pas compte de ce que coûtait la nourriture et que s'il fallait faire le marché, il comprendrait, et qu'on ne devait pas discuter devant le petit.

Papa a dit tout ça c'était des blagues, que si lui s'occupait d'aller acheter les choses, on ferait des économies et on mangerait mieux, et que le petit n'avait qu'à aller se coucher.

— Eh bien, puisque c'est comme ça, tu feras les courses, toi qui es si malin, a dit Maman.

— Parfaitement, a répondu Papa. Demain, c'est dimanche, et j'irai au marché. Tu verras comme moi je ne me laisse pas faire!

— Chic, j'ai dit, je pourrai y aller, moi aussi ! Et on m'a envoyé me coucher.

Le matin, j'ai demandé à Papa si je pouvais l'accompagner et Papa a dit que oui, que c'étaient les hommes qui faisaient le marché aujourd'hui. Moi j'étais drôlement content, parce que j'aime bien sortir avec mon papa, et le marché, c'est chouette. Il y a du monde et ça crie partout, c'est comme une grande récré qui sentirait bon. Papa m'a dit de prendre le filet à provisions et Maman nous a dit au revoir en rigolant.

— Tu peux rire, a dit Papa, tu riras moins quand nous serons revenus avec de bonnes choses que nous aurons payées à des prix abordables. C'est que nous, les hommes, on ne se laisse pas rouler. Pas vrai, Nicolas?

— Ouais, j'ai dit.

Maman a continué à rigoler et elle a dit qu'elle allait faire chauffer l'eau pour cuire les langoustes que nous allions lui rapporter, et nous sommes allés chercher la voiture dans le garage.

Dans l'auto, j'ai demandé à Papa si c'était vrai que nous allions ramener des langoustes.

— Et pourquoi pas ? a dit Papa.

Là où nous avons eu du mal, c'est pour trouver où garer. Il y avait un tas de monde qui allait au marché. Heureusement, Papa a vu une place libre

— il a l'oeil, mon papa — et il a garé.

— Bien, a dit Papa, nous allons prouver à ta mère que c'est facile comme tout de faire le marché, et nous allons lui apprendre à faire des économies. Pas vrai, bonhomme?

Et puis, Papa s'est approché d'une marchande qui vendait des tas de légumes, il a regardé et il a dit que les tomates, ce n'était pas cher.

— Donnez-moi un kilo de tomates, il a demandé, Papa.

La marchande a mis cinq tomates dans le filet à provisions et elle a dit:

— Et avec .a, qu'est-ce que je vous mets?

Papa a regardé dans le filet, et puis il a dit:

— Comment ? Il n'y a que cinq tomates dans un kilo?

— Et qu'est-ce que vous croyez, a demandé la dame, que pour le prix vous aurez une plantation? Les maris, quand .a vient au marché, c'est tous du pareil au même.

— Les maris, on se laisse moins rouler que nos femmes, voilà tout! a dit Papa.

— Répétez .a un peu, si vous êtes un homme ? a demandé la marchande, qui ressemblait à M. Pancrace, le charcutier de notre quartier.

Papa a dit: .bon, .a va, .a va .; il m'a laissé porter le filet et nous sommes partis, pendant que la marchande parlait de Papa à d'autres marchandes.

Et puis, j'ai vu un marchand avec plein de poissons sur sa table et des grosses langoustes:

— Regarde, Papa ! Des langoustes ! j'ai crié.

— Parfait, a dit Papa, allons voir .a.

Papa, il s'est approché du marchand, et il a demandé si les langoustes étaient fra.ches. Le marchand lui a expliqué qu'elles étaient spéciales. Quant à être fra.ches, il pensait que oui, puisqu'elles étaient vivantes, et il a rigolé.

— Oui, bon, a dit Papa, à combien la grosse, là, qui remue les pattes ?

Le marchand lui a dit le prix et Papa a ouvert les yeux gros comme tout.

— Et l'autre, là, la plus petite ? a demandé Papa. Le marchand lui a dit le prix de nouveau et Papa a dit que c'était incroyable et que c'était une honte.

— Dites, a demandé le marchand, c'est des langoustes ou des crevettes que vous voulez acheter? Parce que ce n'est pas du tout le même prix. Votre femme aurait dû vous prévenir.

— Viens, Nicolas, a dit Papa, nous allons chercher autre chose.

Mais moi, j'ai dit à Papa que ce n'était pas la peine d'aller ailleurs, que ces langoustes me paraissaient terribles, avec leurs pattes qui remuaient, et que la langouste c'est drôlement bon.

— Ne discute pas et viens, Nicolas, m'a dit Papa. Nous n'achèterons pas de langouste, voilà tout.

— Mais Papa, j'ai dit, Maman fait chauffer l'eau pour les langoustes, il faut en acheter.

— Nicolas, m'a dit Papa, situ continues, tu iras m'attendre dans la voiture !

Alors là, je me suis mis à pleurer ; c'est vrai, quoi, c'est pas juste.

— Bravo, a dit le marchand, non seulement vous êtes radin et vous affamez votre famille, mais en plus, vous martyrisez ce pauvre gosse.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, a crié Papa, et d'abord, on ne traite pas les gens de radins quand on est un voleur!

— Un voleur, moi? a crié le marchand, vous voulez une baffé?

Et il a pris une sole dans la main.

— .a c'est bien vrai, a dit une dame; le merlan que vous m'avez vendu avant-hier n'était même pas frais. Même le chat n'en a pas voulu.

— Pas frais, mon merlan? a crié le marchand.

Alors il y a tout plein de gens qui sont venus et nous sommes partis pendant que tous se mettaient à discuter et que le marchand faisait des gestes avec sa sole.

— Nous rentrons, a dit Papa, qui avait l'air nerveux et fatigué ; il se fait très tard.

— Mais, Papa, j'ai dit, nous n'avons que cinq tomates Moi, je crois qu'une langouste...

Mais Papa ne m'a pas laissé finir, il m'a tiré par la main, et comme .a m'a surpris, j'ai lâché le filet à provisions, qui est tombé par terre. C'était gagné. Surtout qu'une grosse dame qui était derrière nous a marché sur les tomates, .a a fait .cruish ., et elle nous a dit de faire attention. Quand j'ai ramassé le filet à provisions, ce qu'il y avait dedans, .a ne donnait pas faim.

— Il faudra qu'on retourne acheter d'autres tomates, j'ai dit à Papa. Pour ces cinq-là, c'est fichu.

Mais Papa n'a rien voulu entendre et nous sommes arrivés à la voiture. Là, Papa n'a pas été content à cause de la contravention.

— Décidément, c'est le jour ! il a dit.

Et puis, nous nous sommes mis dans l'auto et Papa a démarré.

— Mais fais attention où tu mets le filet, a crié Papa. J'ai plein de tomates écrasées sur mon pantalon! Regarde un peu ce que tu fais!

Et c'est là que nous avons accroché un camion. A force de faire le guignol, .a devait arriver!

Quand nous sommes sortis du garage où on avait emmené l'auto — c'est pas grave, elle sera prête après-demain — Papa avait l'air fâché. C'est peut-être à cause des choses que lui avait dites le camionneur, un gros.

A la maison, quand Maman a vu le filet à provisions, elle allait commencer à dire quelque chose, mais Papa s'est mis à crier qu'il ne voulait pas de commentaires.

Comme il n'y avait rien à manger dans la maison, Papa nous a emmenés en taxi au restaurant. C'était chouette. Papa n'a pas beaucoup mangé, mais Maman et moi on a pris de la langouste mayonnaise, comme pour le repas de communion de mon cousin Euloge. Maman a dit que Papa avait raison, que les économies avaient du bon.

J'espère que dimanche prochain, nous retournerons faire le marché avec Papa !

Les chaises

.a a été terrible, à l'école, aujourd'hui!

Nous sommes arrivés ce matin, comme d'habitude, et quand le Bouillon (c'est notre surveillant) a sonné la cloche, nous sommes allés nous mettre en rang. Et puis tous les autres types sont montés dans leurs classes et nous, nous sommes restés seuls dans la cour de récré. On se demandait ce qui se passait, si la ma.tresse était malade et si on allait nous renvoyer chez nous. Mais le Bouillon nous a dit de nous taire et de rester en rang. Et puis on a vu arriver la ma.tresse et le directeur de l'école ; ils parlaient ensemble en nous regardant, et puis le directeur est parti et la ma.tresse est venue vers nous.

— Les enfants, elle nous a dit, dans la nuit, une canalisation d'eau a gelé et a crevé, ce qui a inondé notre salle de classe. Des ouvriers sont en train de faire des réparations — Rufus, si ce que je dis ne vous intéresse pas, vous me ferez tout de même le plaisir de rester tranquille — et nous allons donc être obligés de faire la classe dans la buanderie. Je vous demande d'être très sages, de ne pas faire de désordre et de ne pas profiter de ce petit accident pour vous dissiper — Rufus, deuxième avertissement. En avant !

Nous, on était dr.lement contents, parce que c'est amusant, quand il y a du changement à l'école. Là, par exemple, c'était chouette de suivre la ma.tresse par le petit escalier en pierre qui descend vers la buanderie. L'école, on croit qu'on la connaît bien, mais il y a des tas d'endroits comme .a, où on ne va presque jamais parce que c'est défendu. Nous sommes arrivés dans la buanderie; c'est pas très grand et il n'y a pas de meubles, sauf un évier et une chaudière avec des tas de tuyaux.

— Ah! oui, a dit la ma.tresse, il faut aller chercher des chaises dans la salle à manger.

Alors, on a tous levé le doigt et on s'est mis à crier: . Je peux y aller, mademoiselle ? Moi, mademoiselle ! Moi ! . et la ma.tresse a tapé avec sa règle sur l'évier, et .a

faisait moins de bruit que sur son bureau, en classe.

— Un peu de silence! a dit la ma.tresse. Si vous continuez à crier, personne n’ira chercher les chaises et nous ferons la classe debout... Voyons... vous, Agnan, et puis Nicolas, Geoffroy, Eudes, et... et... et Rufus, qui pourtant ne le mérite pas, allez dans la salle à manger, sans vous dissiper, et là-bas on vous donnera des chaises. Agnan, vous qui êtes raisonnable, je vous rends responsable de l’expédition.

Nous sommes sortis de la buanderie dr.lement contents, et Rufus a dit qu’on allait bien rigoler.

— Un peu de silence! a dit Agnan.

— Toi, le sale chouchou, on ne t’a pas sonné! a crié Rufus. Je ferai silence quand je voudrai, non, mais sans blague !

— Non, monsieur ! non, monsieur! a crié Agnan. Tu feras silence quand moi je voudrai, parce que la ma.tresse a dit que c’était moi qui commandais, et puis je ne suis pas un sale chouchou, et je me plaindrai, tiens !

— Tu veux une gifle ? a demandé Rufus.

Et la ma.tresse a ouvert la porte de la buanderie et elle nous a dit:

— Bravo! Je vous félicite ! Vous devriez déjà être de retour et vous êtes encore en train de vous disputer devant la porte! Maixent, prenez la place de Rufus. Rufus, vous étiez averti, retournez en classe !

Rufus a dit que ce n'était pas juste et la ma.tresse lui a dit qu'il était un petit insolent, elle l'a averti encore une fois et elle lui a dit que s'il continuait elle finirait par le punir sévèrement, et Joachim a remplacé Geoffroy qui faisait des grimaces.

— Ah ! vous voici enfin ! nous a dit le Bouillon, qui nous attendait dans la salle à manger.

Et il nous a donné des chaises, on a d. faire plusieurs voyages, et comme on a fait un peu les guignols dans les couloirs et les escaliers, Clotaire a remplacé Eudes et moi j'ai été remplacé par Alceste. Mais après, j'ai remplacé Joachim, et pendant que la ma.tresse ne regardait pas, Eudes a fait encore un voyage sans remplacer personne, et puis la ma.tresse a dit qu'il y avait assez de chaises comme .a et qu'elle voulait un peu de calme, s'il vous pla.t, et le Bouillon est arrivé avec trois chaises.

Il est dr.lement fort, le Bouillon, et il a demandé s'il y avait assez de chaises comme .a, et la ma.tresse a dit qu'il y en avait de trop et qu'on ne pouvait plus bouger tellement il y en avait, et qu'il faudrait en remporter, des chaises, et on a tous levé le doigt en criant: .Moi, mademoiselle! moi! . Mais la ma.tresse a tapé avec sa règle sur la chaudière et c'est le Bouillon qui a remporté les chaises, et il a d. faire deux voyages.

— Mettez les chaises en rang, a dit la ma.tresse.

Alors, on a commencé à ranger les chaises, et il y en avait partout, dans tous les sens, et la ma.tresse s'est dr.lement fâchée; elle a dit que nous étions insupportables et c'est elle qui a rangé les chaises face à l'évier, et puis elle a dit de nous asseoir, et Joachim et Clotaire ont commencé à se pousser parce qu'ils voulaient tous les deux être assis sur la même chaise, dans le fond de la buanderie.

— Quoi encore? a demandé la ma.tresse. Vous savez que je commence à en avoir assez, moi?

— C'est ma place, a expliqué Clotaire. En classe, je suis assis derrière Geoffroy.

— Peut-être, a dit Joachim, mais en classe, Geoffroy n'est pas assis à c.té d'Alceste. Geoffroy n'a qu'à changer de place et tu te mettras derrière lui. Mais .a c'est ma place, près de la porte.

— Moi, je veux bien changer de place, a dit Geoffroy en se levant, mais il faudra que

Nicolas me laisse sa chaise, parce que Rufus...

— Ce n'est pas un peu fini? a dit la ma.tresse. Clotaire ! Allez au coin!

— Lequel, mademoiselle? a demandé Clotaire. Parce que c'est vrai, en classe, Clotaire va toujours au même coin, celui qui est à gauche du tableau, mais là, dans la buanderie, tout est différent et Clotaire n'est pas encore habitué. Mais la ma.tresse était dr.lement nerveuse; elle a dit à Clotaire de ne pas faire le pitre, qu'elle allait lui mettre un zéro, et Clotaire a vu que ce n'était pas le moment de faire le guignol et il a choisi le coin qui est juste de l'autre c.té de l'évier ; il n'y a pas beaucoup de place, mais en se serrant, on arrive à s'y mettre au piquet. Joachim s'est assis tout content sur la chaise du fond, mais la ma.tresse lui a dit que .non, mon petit ami, ce serait trop facile; venez plut.t devant où je peux mieux vous surveiller ., et Eudes a d. se lever pour donner sa place à Joachim, et pour les laisser passer on a d. tous se lever, et la ma.tresse a donné des grands coups de règle contre les tuyaux de la chaudière en criant:

— Silence! assis! assis! M'entendez-vous? assis !

Et puis la porte de la buanderie s'est ouverte et le directeur est entré.

— Debout ! a dit la ma.tresse.

— Assis! a dit le directeur. Eh bien, félicitations ! Joli vacarme ! On vous entend dans toute l'école ! Ce ne sont que galopades dans les couloirs, cris, coups sur les tuyaux! Magnifique! Vos parents pourront être fiers de vous, bientôt, car on se conduit comme des sauvages et on finit au bain, c'est bien connu!

— Monsieur le Directeur, a dit la maîtresse, qui est chouette comme tout et qui nous défend toujours, ils sont un peu énervés, avec ce local qui n'est pas conçu pour les recevoir, alors il y a un peu de désordre, mais ils vont être sages maintenant.

Alors, le directeur a fait un grand sourire et il a dit:

— Mais bien sûr, mademoiselle, bien sûr! Je comprends très bien. Aussi, vous pouvez rassurer vos élèves ; les ouvriers m'ont promis que leur salle de classe sera parfaitement en état de les recevoir demain, quand ils viendront. Je pense que cette excellente nouvelle va les calmer.

Et quand il est parti, on a été contents que tout se soit si bien arrangé, jusqu'au moment où la maîtresse nous a rappelé que demain, c'était jeudi.

La lampe de poche

Comme j'ai fait septième en orthographe, Papa m'a donné de l'argent pour m'acheter ce que je voudrais, et à la sortie de l'école tous les copains m'ont accompagné au magasin où j'ai acheté une lampe de poche, parce que c'était ça que je voulais.

C'était une chouette lampe de poche que je voyais dans la vitrine chaque fois que je passais devant le magasin pour aller à l'école, et j'étais drôlement content de l'avoir.

— Mais qu'est-ce que tu vas en faire, de ta lampe de poche ? m'a demandé Alceste.

— Ben, j'ai répondu, ça sera très bien pour jouer aux détectives. Les détectives ont toujours une lampe de poche pour chercher les traces des bandits.

— Ouais, a dit Alceste, mais moi, si mon père m'avait donné un tas d'argent pour acheter quelque chose, j'aurais préféré le mille-feuille de la pâtisserie, parce que les lampes, ça s'use, tandis que les mille-feuilles, c'est bon.

Tous les copains se sont mis à rigoler et ils ont dit à Alceste qu'il était bête et que c'était moi qui avais eu raison d'acheter une lampe de poche.

— Tu nous la prêteras, ta lampe? m'a demandé Rufus.

— Non, j'ai dit. Si vous en voulez, vous n'avez qu'à faire septièmes en orthographe, non mais sans blague!

Et nous nous sommes quittés fâchés et nous ne nous parlerons plus jamais.

A la maison, quand j'ai montré ma lampe à Maman, elle a dit:

— Tiens? En voilà une dr. le d'idée! Enfin, au moins, avec .a tu ne nous casseras pas les oreilles. Monte faire tes devoirs, en attendant.

Je suis monté dans ma chambre, j'ai fermé les persiennes pour qu'il fasse bien noir et puis je me suis amusé à envoyer le rond de lumière partout: sur les murs, au plafond, sous les meubles et sous mon lit, où, tout au fond, j'ai trouvé une bille que je cherchais depuis longtemps et que je n'aurais jamais retrouvée si je n'avais pas eu ma chouette lampe de poche.

J'étais sous le lit quand la porte de ma chambre s'est ouverte, la lumière s'est allumée et Maman a crié:

— Nicolas ! où es-tu?

Et quand elle m'a vu sortir de dessous le lit, Maman m'a demandé si je perdais la tête et qu'est-ce que je faisais dans le noir sous mon lit; et quand je lui ai expliqué que je jouais avec ma lampe, elle m'a dit qu'elle se demandait où j'allais chercher des idées comme .a, que je la ferais mourir et qu'en attendant, . Regarde-moi dans quel état tu

t'es mis ., et . Veux-tu faire tes devoirs tout de suite, tu joueras après ., et .Il a vraiment de dr.les d'idées, ton père ..

Maman est sortie, j'ai éteint la lumière et je me suis mis au travail. C'est très chouette de faire les devoirs avec une lampe de poche, même si c'est de l'arithmétique ! Et puis Maman est revenue dans la chambre, elle a allumé la grosse lumière et elle n'était pas contente du tout.

— Je croyais t'avoir dit de faire tes devoirs avant de jouer ? m'a dit Maman.

— Mais j'étais en train de les faire, mes devoirs, je lui ai expliqué.

— Dans l'obscurité? Avec cette petite lampe ridicule ? Mais tu vas te crever les yeux, Nicolas! a crié Maman.

J'ai dit à Maman que ce n'était pas une petite lampe ridicule, et qu'elle donnait une lumière terrible, mais Maman n'a rien voulu savoir et elle a pris ma lampe, et elle a dit qu'elle me la rendrait quand j'aurais fini mes devoirs. J'ai essayé de pleurer un coup, mais je sais qu'avec Maman .a ne sert presque jamais à rien, alors j'ai fait mon problème le plus vite possible. Heureusement, c'était un problème facile et j'ai tout de suite trouvé que la poule pondait 33,33 oeufs par jour.

Je suis descendu en courant dans la cuisine et j'ai demandé à Maman qu'elle me rende ma lampe de poche.

— Bon, mais sois sage, m'a dit Maman.

Et puis Papa est arrivé et je suis allé l'embrasser, et je lui ai montré ma chouette lampe de poche, et il a dit que c'était une dr.le d'idée, mais qu'enfin, avec .a je ne casserais les oreilles de personne. Et puis il s'est assis dans le salon pour lire son journal.

— Je peux éteindre la lumière? je lui ai demandé.

— Eteindre la lumière? a dit Papa. .a ne va pas, Nicolas?

— Ben, c'est pour jouer avec la lampe, j'ai expliqué.

— Il n'en est pas question, a dit Papa. Et puis je ne peux pas lire mon journal dans l'obscurité, figure-toi.

— Mais justement, j'ai dit. Je te ferai de la lumière avec ma lampe de poche, .a sera très chouette!

— Non, Nicolas! a crié Papa. Tu sais ce que .a veut dire: non? Eh bien, non! Et ne me casse pas les oreilles, j'ai eu une journée fatigante, aujourd'hui.

Alors, je me suis mis à pleurer, j'ai dit que c'était pas juste, que .a ne valait pas la peine de faire septième en orthographe si, après, on ne vous laissait pas jouer avec votre lampe de poche, et que si j'avais su, je n'aurais pas fait le problème avec le coup de la poule et des oeufs.

— Qu'est-ce qu'il a, ton fils? a demandé Maman, qui est venue de la cuisine.

— Oh! rien, a dit Papa. Il veut que je lise mon journal dans le noir, ton fils, comme tu dis.

— La faute à qui? a demandé Maman. C'était vraiment une dr.le d'idée de lui acheter une lampe de poche.

— Je ne lui ai rien acheté du tout! a crié Papa. C'est lui qui a dépensé son argent sans réfléchir; je ne lui ai pas dit d'acheter cette lampe idiote ! Je me demande quelquefois de qui il tient cette manie de jeter l'argent par les fenêtres !

— Ce n'est pas une lampe idiote ! j'ai crié.

— Oh! a dit Maman, j'ai compris cette fine allusion. Mais je te ferai remarquer que mon oncle a été victime de la crise, tandis que ton frère Eugène.

— Nicolas, a dit Papa, monte jouer dans ta chambre! Tu as une chambre, non? Alors, vas-y. Moi, j'ai à parler avec Maman.

Alors, je suis monté dans ma chambre et je me suis amusé devant la glace; j'ai mis la lampe sous ma figure et ça fait ressembler à un fantôme, et puis j'ai mis la lampe dans ma bouche et on a les joues toutes rouges, et j'ai mis la lampe dans ma poche et on voit la lumière à travers le pantalon, et j'étais en train de chercher des traces de bandits quand Maman m'a appelé pour me dire que le dîner était prêt.

À table, comme personne n'avait l'air de rigoler, je n'ai pas osé demander qu'on éteigne la lumière pour manger, et j'espérais que les plombs sauteraient, comme ça arrive quelquefois, et tout le monde aurait été bien content de l'avoir, ma lampe, et puis, après dîner, je serais descendu avec Papa à la cave, pour lui donner de la lumière pour arranger les plombs. Il ne s'est rien passé, c'est dommage, mais heureusement il y avait de la tarte aux pommes.

Je me suis couché, et dans mon lit j'ai lu un livre avec ma lampe de poche, et Maman est entrée et elle m'a dit :

— Nicolas, tu es insupportable ! éteins cette lampe et dors ! Ou alors, tiens, donne-moi la lampe, je te la rendrai demain matin.

— Oh ! non... oh ! non, j'ai crié.

— Qu'il la garde, sa lampe ! a crié Papa, et qu'on ait un peu de paix, dans cette maison !

Alors, Maman a fait un gros soupir, elle est partie et moi je me suis mis sous ma couverture, et là, avec la lampe c'était chouette comme vous ne pouvez pas vous imaginer, et puis je me suis endormi.

Et quand Maman m'a réveillé la lampe était au fond du lit, elle était éteinte et elle ne voulait plus se rallumer !

— Bien sûr, a dit Maman. La pile est usée et c'est impossible de la remplacer. Enfin, tant pis, va faire ta toilette.

Et pendant que nous prenions le petit déjeuner, Papa m'a dit :

— Ecoute, Nicolas, cesse de renifler. Que cela te serve de leçon : tu as utilisé l'argent que je t'avais donné pour acheter quelque chose dont tu n'avais pas besoin et qui s'est tout de suite cassé. Ça t'apprendra à être plus raisonnable.

Eh bien, ce soir, Papa et Maman vont être drôlement contents de voir comme j'ai été raisonnable. Parce qu'à l'école j'ai échangé ma lampe qui ne marche plus contre le chouette sifflet à roulette de Rufus, qui marche très bien.

La roulette

Geoffroy, qui a un papa dr.lement riche qui lui achète tout ce qu'il veut, apporte tout le temps des choses terribles à l'école.

Aujourd'hui, il est venu avec une roulette dans son cartable, et il nous l'a montrée à la récré. Une roulette, c'est une petite roue avec des numéros peints dessus, et où il y a une bille blanche.

— On fait tourner la roue, nous a expliqué Geoffroy, et quand elle s'arrête, la bille se met en face d'un des numéros; et si on a parié que c'est en face de ce numéro qu'elle allait s'arrêter, bing! on a gagné à la roulette.

— .a serait trop facile, a dit Rufus. Il y a s.rement un truc.

— Moi, j'ai vu comment on y joue dans un film de cow-boys, nous a dit Maixent. Mais la roulette était truquée, alors le jeune homme sortait son revolver, il tuait tous les ennemis, il sautait par la fenêtre pour monter sur son cheval et il partait au galop, tacatac, tacatac, tacatac!

— Ah ! je savais bien qu'il y avait un truc! a dit Rufus.

— Imbécile, a dit Geoffroy, c'est pas parce que la roulette du film de cet imbécile de Maixent était truquée, que ma roulette est truquée aussi!

— Qui est un imbécile? ont demandé Rufus et Maixent.

— Moi, j'ai vu qu'on jouait à la roulette dans une pièce à la télé, a dit Clotaire. Il y avait une nappe sur une table avec des numéros, et les gens mettaient des fiches sur les numéros, et ils s'énervaient dr.lement quand ils les perdaient, leurs fiches.

— Oui, a dit Geoffroy, dans la bo.te où il y avait ma roulette, il y avait aussi une nappe verte avec des numéros et des tas de fiches, mais ma mère n'a pas voulu que j'amène tout à l'école. Mais .a ne fait rien, on pourra jouer quand même.

Et Geoffroy nous a dit qu'on n'aurait qu'à parier sur des numéros, et que lui ferait tourner la roulette, et que le numéro qui sortirait gagnerait.

— Et avec quoi on va jouer, j'ai demandé, puisqu'on n'a pas de fiches?

— Ben, a dit Geoffroy, on a tous des sous. Alors, on va jouer avec les sous, tant pis; on fera comme si c'étaient des fiches. Celui qui gagne prend tous les sous des copains.

— Moi, a dit Alceste, qui mangeait sa deuxième tartine de la récré, mes sous, j'en ai besoin pour acheter un petit pain au chocolat, à la sortie.

— Ben justement, a dit Joachim, si tu gagnes les sous des copains, tu pourras acheter des tas de petits pains au chocolat.

— Ah! oui? a dit Eudes. Alors, parce que le gros a choisi par hasard un numéro, il va se payer des petits pains au chocolat avec mes fiches? Jamais de la vie! C'est pas du jeu, .a!

Et Alceste, qui n'aime pas qu'on l'appelle le gros, s'est dr.lement fâché, et il a dit qu'il allait gagner tout l'argent d'Eudes et qu'il mangerait les petits pains devant lui, qu'il ne lui en donnerait pas et que .a le ferait bien rigoler, non mais sans blague.

— Bon, a dit Geoffroy, ceux qui veulent pas jouer, ils jouent pas, et puis voilà! On ne va pas passer la récré à discuter! Choisissez vos numéros!

On s'est tous accroupis autour de la roulette, on a mis nos sous par terre et on a choisi nos numéros. Moi, j'ai pris le 12, Alceste le 6, Clotaire le 0, Joachim le 20, Maixent le 5, Eudes le 25, Geoffroy le 36 et Rufus n'a rien voulu prendre parce qu'il a dit qu'il n'allait pas perdre ses sous à cause d'une roulette truquée.

— Oh la la! Oh la la! Ce qu'il m'énerve, celui-là! a crié Geoffroy. Puisque je te dis qu'elle n'est pas truquée!

— Prouve-le, a dit Rufus.

— Allez, quoi! a crié Alceste. On y va?

Geoffroy a fait tourner la roulette et la petite bille blanche s'est arrêtée devant le numéro 24.

— Comment, le 24? a dit Alceste, qui est devenu tout rouge.

— Ah! Je vous avais bien dit qu'elle était truquée, a dit Rufus. Personne ne gagne !

— Si, monsieur, a dit Eudes. Moi je gagne! J'avais le numéro 25, et le 25 c'est le plus près du 24.

— Mais, où est-ce que tu as joué à la roulette, toi? a crié Geoffroy. Tu as joué le 25 et si le 25 ne sort pas, tu as perdu et puis c'est tout ! J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Geoffroy a raison, a dit Alceste. Personne ne gagne et on recommence.

— Minute, a dit Geoffroy, minute. Quand personne ne gagne, c'est le patron de la roulette qui ramasse tout!

— A la télé, en tout cas, c'était comme ça, a dit Clotaire.

— On t'a pas sonné, a crié Alceste, on n'est pas à la télé, ici! Si c'est pour jouer comme ça, je reprends ma fiche et puis j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— T'as pas le droit, tu l'as perdue, a dit Geoffroy.

— Puisque c'est moi qui l'ai gagnée, a dit Eudes.

Alors, on s'est tous mis à discuter, mais on a vu que le Bouillon et M. Mouchabière, qui sont nos surveillants, nous regardaient de l'autre bout de la cour, alors on s'est mis d'accord.

— Allez, a dit Geoffroy, la première fois, c'était pour de rire. On recommence...

— Bon, a dit Rufus. Je prends le 24.

— Je croyais que tu ne voulais pas jouer parce qu'elle était truquée, ma roulette? a demandé Geoffroy.

— Justement, a dit Rufus. Elle est truquée pour que ce soit le 24 qui sorte, tiens! On l'a bien vu au dernier coup.

Geoffroy a regardé Rufus, il a mis un doigt sur son front et il a commencé à visser, et avec son autre main il a fait tourner la roulette. Et puis la bille s'est arrêtée devant le numéro 24, Geoffroy s'est arrêté de visser et il a ouvert des yeux tout ronds. Rufus, qui avait un gros sourire sur sa figure, allait ramasser les sous, mais Eudes l'a poussé.

— Non, monsieur, a dit Eudes, tu vas pas ramasser ces sous. Tu as triché.

— J'ai triché, moi? a crié Rufus. Mauvais joueur, voilà ce que tu es! J'ai joué le 24 et j'ai gagné!

— La roulette est truquée, c'est toi-même qui l'as dit, a crié Geoffroy. Elle doit pas s'arrêter deux fois de suite sur le même numéro.

Alors, là, .a a été terrible, parce que tout le monde s'est battu avec tout le monde, et le Bouillon est arrivé avec M. Mouchabière.

— Arrêtez! Silence! a crié le Bouillon. .a faisait un moment que nous vous observions, M. Mouchabière et moi-même. Regardez-moi bien dans les yeux! Qu'est-ce que vous manigancez ? Hmm?

— Ben, on jouait à la roulette et ils trichent tous, a dit Rufus ; j'avais gagné, et...

— Non, monsieur, tu n'avais pas gagné, a crié Alceste. Et personne ne touchera à mes sous! J'ai bien l'honneur de vous saluer!

— Une roulette! a crié le Bouillon. Vous jouiez avec une roulette dans la cour de l'école! Et .a, par terre ?... Mais ce sont des pièces de monnaie! Regardez, monsieur Mouchabière, ces petits malheureux jouaient pour de l'argent ! Mais vos parents ne vous ont donc pas dit que le jeu est une abomination qui conduit à la ruine et à la

prison? Vous ne savez donc pas que rien ne dégrade l'homme comme le jeu? Qu'une fois pris dans les griffes de cette passion, vous êtes perdus, inconscients que vous êtes! Monsieur Mouchabière, allez sonner la fin de la récréation; moi, je confisque cette roulette et cet argent. Et je vous donne à tous un avertissement.

A la sortie, nous sommes allés voir le Bouillon, comme chaque fois qu'il nous confisque quelque chose, pour lui demander de nous le rendre. Le Bouillon ne rigolait pas et il nous a regardés avec des yeux en colère. Il a rendu la roulette à Geoffroy en lui disant:

— Je ne félicite pas vos parents pour le genre de cadeaux qu'ils vous font. Et que je ne vous revoie plus à l'école avec ce jeu ridicule et néfaste!

Les sous, c'est M. Mouchabière qui nous les a rendus en rigolant.

La visite de mémé

Je suis dr.lement content, parce que mémé vient passer quelques jours à la maison. Mémé, c'est la maman de ma maman, je l'aime beaucoup, et elle me donne tout le temps des tas de chouettes cadeaux.

Papa devait sortir plus t.t de son travail, cet après-midi, pour aller chercher mémé au train, mais mémé est arrivée toute seule en taxi.

— Maman ! a crié Maman. Mais nous ne t'attendions pas si t.t !

— Oui, a dit mémé, j'ai pris le train de 15 h 47, au lieu de celui de 16 h 13, c'est pour .a. Et j'ai pensé que .a ne valait pas la peine de dépenser une communication téléphonique pour vous prévenir... Comme tu as grandi, mon lapin ! Tu es un vrai petit homme ! Viens encore me faire un bisou. Tu sais, j'ai des surprises pour toi dans ma grosse valise, que j'ai laissée à la consigne !... A propos, et ton mari, où est-il ?

— Eh bien, a répondu Maman, justement, il est allé te chercher à la gare, le pauvre

Mémé, .a l'a fait beaucoup rire, .a, et elle rigolait encore quand Papa est arrivé.

— Dis mémé! j'ai crié. Dis mémé! Et les cadeaux?

— Nicolas! Veux-tu te taire! Tu n'as pas honte? m'a dit Maman.

— Mais il a parfaitement raison, mon petit ange, a dit mémé. Seulement, comme personne ne m'attendait à la gare, j'ai préféré laisser ma valise à la consigne; elle est très lourde. J'ai pensé, gendre, que vous pourriez aller la chercher...

Papa a regardé mémé, et il est ressorti sans rien dire. Quand il est revenu, il avait l'air un peu fatigué. C'est que la valise de mémé était très lourde et très grosse, et Papa devait la porter avec les deux mains.

— Qu'est-ce que vous transportez là-dedans? a demandé Papa. Des enclumes?

Papa s'était trompé ; mémé n'avait pas apporté d'enclumes, mais il y avait un jeu de constructions pour moi, et un jeu de l'oie (j'en ai déjà deux), et un ballon rouge, et une petite auto, et un camion de pompiers, et une toupie qui fait de la musique.

— Mais tu l'as trop gaté! a crié Maman.

— Trop gaté, mon Nicolas? Mon petit chou? Mon ange? a dit mémé. Jamais de la vie! Viens me faire un bisou, Nicolas

Après le bisou, mémé a demandé où elle dormirait, pour pouvoir commencer à ranger ses affaires.

— Le lit de Nicolas est trop petit, a dit Maman. Il y a, bien s.r, le sofa du salon, mais je me demande si tu ne serais pas mieux avec moi, dans la chambre...

— Mais non, mais non, a dit mémé. Je serai très bien sur le sofa. Ma sciatique ne me fait presque plus souffrir du tout.

— Non, non, non! a dit Maman. Nous ne pouvons pas te laisser dormir sur le sofa !

N'est-ce pas, chéri?

— Non, a dit Papa en regardant Maman.

Papa a monté la valise de mémé dans la chambre, et pendant que mémé rangeait ses affaires, il est redescendu dans le salon, et comme il fait toujours, il s'est assis dans le fauteuil avec son journal, et moi j'ai joué avec la toupie, et c'est pas trop rigolo, parce que c'est un jouet de bébé.

— Tu ne peux pas aller faire .a plus loin? m'a demandé Papa.

Et mémé est arrivée, elle s'est assise sur une chaise, et elle m'a demandé si elle me plaisait bien, la toupie, et si je savais la faire marcher. Moi j'ai montré à mémé que je savais, et mémé a été très étonnée et dr.lement contente, et elle m'a demandé de lui donner un bisou. Après, elle a demandé à Papa de lui prêter le journal, parce qu'elle n'avait pas eu le temps de l'acheter avant le départ du train. Papa s'est levé, il a donné le journal à mémé, qui s'est assise dans le fauteuil de Papa, parce que la lumière est meilleure pour lire.

— A table ! a crié Maman.

Nous sommes allés d.ner, et c'était terrible! Maman avait fait un poisson froid avec des tas de mayonnaise (j'aime beaucoup la mayonnaise). et puis il y a eu du canard avec des petits pois, et puis du fromage, et puis un gateau à la crème, et puis des fruits, et mémé m'a laissé reprendre de tout deux fois, et même, pour le gateau, après la deuxième fois, elle m'a donné un bout du sien.

— Il va être malade, a dit Papa.

— Oh, pour une fois, .a ne peut pas lui faire du mal, a dit mémé.

Et puis, mémé a dit qu'elle était très fatiguée par le voyage, et qu'elle voulait se coucher de bonne heure. Elle a donné des bisous à tout le monde, et puis Papa a dit que lui aussi il était très fatigué, qu'il devait être de bonne heure le lendemain à son bureau, parce qu'il était parti très t.t aujourd'hui pour chercher mémé à la gare, et tout le monde est allé se coucher.

J'ai été très malade pendant la nuit, et le premier qui est venu, c'est Papa qui est monté du salon en courant. Mémé, qui s'était réveillée aussi, était très inquiète, elle a dit que c'était pas normal, et elle a demandé si on avait consulté un docteur au sujet du Petit. Et puis je me suis endormi.

Ce matin, Maman est venue me réveiller, et Papa est entré dans ma chambre.

— Tu ne pourrais pas dire à ta mère de se dépêcher? a demandé Papa. .a fait une heure qu'elle est dans la salle de bains ! Je me demande ce qu'elle peut bien y faire!

— Elle prend son bain, a dit Maman. Elle a le droit de prendre son bain, non?

— Mais je suis pressé, moi! a crié Papa. Elle ne va nulle part, elle ! Moi, je dois aller à mon bureau! Je vais être en retard!

— Tais-toi, a dit Maman. Elle va t'entendre!

— Qu'elle m'entende ! a crié Papa. Après la nuit que j'ai passée sur ce sofa de malheur, je...

— Pas devant le petit! a dit Maman, qui est devenue toute rouge et fâchée. Oh, et puis d'ailleurs, j'ai bien vu depuis qu'elle est arrivée, que tu avais l'intention d'être désagréable avec elle! Bien s.r, quand il s'agit de ma famille, c'est toujours la même chose. Par contre, ton frère Eugène, par exemple...

— Bon, bon, .a va, a dit Papa. Laisse Eugène tranquille, et demande à ta mère de te passer mon rasoir et le savon. J'irai faire ma toilette dans la cuisine.

Quand Papa est arrivé pour le petit déjeuner, mémé et moi, nous étions déjà à table.

— Dépêche-toi, Nicolas, m'a dit Papa. Toi aussi, tu vas être en retard!

— Comment? a dit mémé. Vous allez l'envoyer à l'école après la nuit qu'il a passée? Mais regardez-le, enfin ! Il est tout palot, le pauvre chou. N'est-ce pas que tu es fatigué, mon lapin?

— Oh oui, j'ai dit.

— Ah, vous voyez? a dit mémé. Moi, je crois tout de même que vous devriez consulter un docteur à son sujet.

— Non, non, a dit Maman, qui entrait avec le café. Nicolas ira à l'école!

Alors moi je me suis mis à pleurer, j'ai dit que j'étais très fatigué et dr.lement pale, Maman m'a grondé, mémé a dit qu'elle ne voulait pas se mêler de ce qui ne la regardait pas, mais qu'elle pensait que ce ne serait pas un drame si je n'allais pas à l'école pour une fois, et qu'elle n'avait pas si souvent l'occasion de voir son petit-fils, et Maman a dit que bon, bon, pour cette fois seulement, mais qu'elle n'était pas contente du tout, et mémé a dit que je lui donne un bisou.

— Bon, a dit Papa, je file. J'essaierai de ne pas rentrer trop tard, ce soir.

— En tout cas, a dit mémé, surtout, ne changez rien à vos habitudes pour moi. Faites comme si je n'étais pas là.

Le.on de code

Quelquefois, en allant à l'école, on se retrouve à plusieurs copains, et là on rigole bien. On regarde les vitrines, on se fait des croche-pieds, on fait tomber les cartables, et puis après, on est en retard, et il faut dr.lement courir pour arriver à l'école, comme

cet après-midi avec Alceste, Eudes, Rufus et Clotaire, qui habitent pas loin de chez moi.

Nous courions en traversant la rue pour entrer dans l'école (la cloche avait déjà sonné), quand Eudes a fait un croche-pied à Rufus, qui est tombé, qui s'est relevé et qui a dit à Eudes: .Viens un peu ici, si t'es un homme ! . Mais Eudes et Rufus n'ont pas pu se battre, parce que l'agent de police qui est là pour empêcher les autos de nous écraser, s'est fâché ; il nous a tous appelés au milieu de la rue, et il nous a dit:

— Qu'est-ce que c'est que cette façon de traverser? On ne vous apprend donc rien à l'école ? Vous allez finir par vous faire écraser à faire les pitres sur la chaussée. .a m'étonne surtout de ta part, Rufus; j'ai bien envie d'en parler à ton père !

Le père de Rufus est agent de police, et tous les

agents de police connaissent le père de Rufus, et des fois c'est bien embêtant pour Rufus.

— Oh! non, m'sieur Badoule, a dit Rufus. Je ne le referai plus! Et puis c'est la faute à Eudes, c'est lui qui m'a fait tomber !

— Cafard ! a crié Eudes.

— Viens un peu ici, si t'es un homme! a crié Rufus.

— Silence! a crié l'agent de police. .a ne peut plus continuer comme .a; je vais m'occuper de cette affaire. En attendant, allez à l'école, vous êtes en retard. Nous sommes entrés dans l'école, et l'agent de police a fait avancer les autos qui attendaient.

Quand nous sommes revenus de la récré, pour la dernière heure de classe de l'après-midi, la ma.tresse nous a dit:

— Les enfants, nous n'allons pas faire de grammaire, comme le prévoit notre emploi du temps...

On a tous fait: .Ah ! ., sauf Agnan, qui est le chouchou de la ma.tresse et qui sait toujours ses le.ons; la ma.tresse a tapé avec sa règle sur son bureau, et puis elle a dit:

— Silence! Nous n'allons pas faire de grammaire, parce qu'il est arrivé tout à l'heure un incident très grave : l'agent de police qui veille sur votre sécurité est allé se plaindre à M. le Directeur. Il lui a dit que vous traversiez les rues comme des petits sauvages, en courant et en faisant les pitres, mettant ainsi votre vie en danger. Je dois

dire que, moi-même, je vous ai souvent vus courir étourdimement dans les rues. Donc, et pour votre bien, M. le Directeur m'a demandé de vous faire une leçon sur le Code de la route. Geoffroy, si ce que je dis ne vous intéresse pas, ayez au moins la politesse de ne pas dissiper vos camarades. Clotaire! Qu'est-ce que je viens de dire?

Clotaire est allé se mettre au piquet, la maîtresse a fait un gros soupir, et elle a demandé:

— Est-ce qu'un de vous peut me dire ce qu'est le Code de la route?

Agnan, Maixent, Joachim, moi et Rufus, nous avons levé le doigt.

— Eh bien ! Maixent ? a dit la maîtresse.

— Le Code de la route, a dit Maixent, c'est un petit livre qu'on vous donne à l'auto-école et qu'il faut apprendre par cœur pour passer son permis. Ma mère en a un. Mais elle n'a pas eu son permis, parce qu'elle a dit que l'examineur lui a posé des questions qui n'étaient pas dans le livre...

— Bon ! ça va, Maixent, a dit la maîtresse.

— ... Et puis ma mère a dit qu'elle allait changer d'auto-école, parce qu'on lui avait promis qu'elle aurait son permis, et...

— J'ai dit: bon! Maixent. Asseyez-vous! a crié la maîtresse. Baissez votre bras, Agnan, je vous interrogerai plus tard. Le Code de la route, c'est l'ensemble des règles qui régissent la sécurité des usagers de la route. Non seulement pour les automobi-

listes, mais aussi pour les piétons. Pour devenir un bon automobiliste, il faut d'abord être un bon piéton. Et je pense que vous voulez tous devenir de bons automobilistes, n'est-ce pas? Alors, voyons... Qui peut me dire quelles sont les précautions à prendre pour traverser une rue?... Oui, vous, Agnan.

— Bah! a dit Maixent. Lui, il ne traverse jamais seul. C'est sa mère qui l'amène à l'école. Et elle lui donne la main!

— C'est pas vrai! a crié Agnan. Je suis déjà venu seul à l'école. Et elle me donne pas la main!

— Silence! a crié la ma.tresse. Si vous continuez tous comme .a, nous allons faire de la grammaire, et tant pis pour vous si, plus tard, vous n'êtes pas capables de conduire convenablement une auto. En attendant, Maixent, vous allez me conjuguer le verbe: .Je dois faire bien attention en traversant les rues et veiller à ce que le passage soit libre, et ne pas m'engager sur la chaussée en courant étourdimement. .

La ma.tresse est allée au tableau, et elle nous a fait un dessin, avec quatre lignes qui se croisaient.

— .a, c'est un carrefour, a expliqué la ma.tresse. Pour traverser, vous devez emprunter les passages réservés aux piétons, là, là, là et là. S'il y a un agent de police, vous devez attendre qu'il vous fasse signe de traverser. S'il y a des feux de signalisation, vous devez les observer et ne traverser que quand le feu est vert pour vous. Dans tous les cas, vous devez regarder à droite et à gauche, avant de vous engager sur la chaussée, et surtout, surtout, ne jamais courir. Nicolas, répétez ce que je viens de dire.

Moi, j'ai répété, et j'ai presque tout dit, sauf pour le coup des feux, et la ma.tresse a dit que c'était bien, et elle m'a mis 18. Agnan a eu 20, et presque tous les autres ont eu entre 15 et 18, sauf Clotaire qui, comme il était au piquet, a dit qu'il ne savait pas que lui aussi devait écouter.

Et puis le directeur est entré.

— Debout ! a dit la ma.tresse.

— Assis ! a dit le directeur. Eh bien! mademoiselle, vous avez fait la le.on de Code à vos élèves ?

— Oui, monsieur le Directeur, a dit la ma.tresse. Ils ont été très sages, et je suis s.re qu'ils ont très bien compris.

Alors le directeur a fait un gros sourire et il a dit:

— Très bien. Parfait! J'espère que je n'aurai plus de plaintes de la police au sujet de la conduite de mes élèves. Enfin, nous verrons tout ça dans la pratique.

Le directeur est sorti; nous nous sommes rassis, et puis la cloche a sonné; nous nous sommes levés pour sortir, mais la maîtresse nous a dit:

— Pas si vite, pas si vite! Vous allez descendre gentiment, et je veux vous voir traverser la rue. Nous verrons si vous avez compris la leçon.

Nous sommes sortis de l'école avec la maîtresse, et l'agent de police, quand il nous a vus, il a fait un sourire. Il a arrêté les autos, et il nous a fait signe de passer.

— Allez-y, les enfants, nous a dit la maîtresse. Et sans courir ! Je vous observe d'ici.

Alors, nous avons traversé la rue, tout doucement, les uns derrière les autres, et quand nous sommes arrivés de l'autre côté, nous avons vu la maîtresse qui parlait avec l'agent de police, sur le trottoir, en rigolant, et le directeur qui nous regardait de la fenêtre de son bureau.

— Très bien ! nous a crié la maîtresse. M. l'Agent et moi sommes très contents de vous. A demain, les enfants.

Alors nous avons tous retraversé la rue en courant pour lui donner la main.

Le.on de choses

Demain, nous a dit la ma.tresse, nous aurons une le.on de choses tout à fait spéciale ; chacun de vous devra apporter un objet, un souvenir de voyage, de préférence. Nous commenterons chaque objet, nous l'étudierons, et chacun d'entre vous nous expliquera son origine et les souvenirs qui s'y rattachent. Ce sera, à la fois, une le.on de choses, un cours de géographie et un exercice de rédaction.

— Mais quel genre de chose il faudra apporter, mademoiselle ? a demandé Clotaire.

— Je vous l'ai déjà dit, Clotaire, a répondu la ma.tresse. Un objet intéressant, qui ait une histoire. Tenez, .a fait de cela quelques années, un de mes élèves a apporté un os de dinosaure, que son oncle avait trouvé en faisant des fouilles. Un de vous peut-il me dire ce qu'est un dinosaure ?

Agnan a levé la main, mais on s'est tous mis à parler des choses qu'on apporterait, et avec le bruit que faisait la ma.tresse en tapant avec sa règle sur son bureau, on n'a pas pu entendre ce que racontait ce sale chouchou d'Agnan.

En arrivant à la maison, j'ai dit à Papa qu'il fallait que j'apporte à l'école une chose qui serait un souvenir terrible de voyage.

— C'est une bonne idée, ces cours pratiques, a dit Papa. La vue des objets rend la le.on inoubliable. Elle est très bien, ta ma.tresse, très moderne. Maintenant, voyons... Qu'est-ce que tu pourrais bien emmener?

— La ma.tresse a dit, j'ai expliqué, que ce qu'il y avait de plus chouette, c'était les os de dinosaure.

Papa a ouvert des yeux tout étonnés et il m'a demandé:

— Des os de dinosaure? En voilà une idée! Et d'où est-ce que tu veux que je sorte des os de dinosaure ? Non, Nicolas, je crains fort qu'il ne faille nous contenter de quelque chose de plus simple.

Alors, moi j'ai dit à Papa que je ne voulais pas apporter des choses simples, que je voulais apporter des choses qui épateraient dr.lement les copains, et Papa m'a répondu qu'il n'avait pas de choses pour épater les copains. Alors moi, j'ai dit que, puisque c'était comme .a, c'était pas la peine d'apporter des choses qui n'épateraient personne et que j'aimais mieux ne pas aller à l'école demain, et Papa m'a répondu qu'il commen.ait à en avoir assez, et qu'il avait bien envie de me priver de dessert, et

que ma ma.tresse avait vraiment des dr.les d'idées; et moi, j'ai donné un coup de pied dans le fauteuil du salon. Papa m'a demandé si je voulais une claque, je me suis mis à pleurer, et Maman est arrivée en courant de la cuisine.

— Quoi encore ? a demandé Maman. Je ne peux pas vous laisser tous les deux seuls sans qu'il y ait des histoires. Nicolas! Cesse de pleurer. Que se passe-t-il ?

— Il se passe, a dit Papa, que ton fils est furieux parce que je lui refuse un os de dinosaure.

Maman nous a regardés, Papa et moi, et elle a demandé si tout le monde était en train de devenir fou dans cette maison. Alors Papa lui a expliqué, et Maman m'a dit:

— Mais enfin, Nicolas, il n'y a pas de quoi en faire un drame. Tiens, il y a, dans le placard, des souvenirs très intéressants de nos voyages. Par exemple, le gros coquillage que nous avons acheté à Bains-les-Mers, quand nous y sommes allés en vacances.

— C'est vrai .a! a dit Papa. .a vaut tous les os de dinosaure du monde, ce coquillage!

Moi, j'ai dit que je ne savais pas si le coquillage épaterait les copains, mais Maman m'a dit qu'ils trouveraient .a formidable et que la ma.tresse me féliciterait. Papa est allé chercher le coquillage, qui est très gros, avec .Souvenir de Bains-les-Mers . écrit dessus, et Papa m'a dit que je pourrais épater tout le monde en racontant nos vacances

à Bains-les-Mers, notre excursion à l'.le des Embruns et même le prix qu'on payait à la pension. Et si .a, .a n'épatait pas les copains, c'est que les copains étaient difficiles à épater. Maman a rigolé, elle a dit qu'on passe à table et, le lendemain, je suis parti à l'école, fier comme tout, avec mon coquillage enveloppé dans du papier marron.

Quand je suis arrivé à l'école, tous les copains étaient là, et ils m'ont demandé ce que j'avais apporté.

— Et vous ? j'ai demandé.

— Ah, moi, je le montrerai en classe, m'a répondu Geoffroy, qui aime bien faire des mystères.

Les autres non plus ne voulaient rien dire, sauf Joachim, qui nous a montré un couteau, le plus chouette qu'on puisse imaginer.

— C'est un coupe-papier, nous a expliqué Joachim, que mon oncle Abdon a rapporté de Tolède, en cadeau pour mon père. C'est en Espagne.

Et le Bouillon — c'est notre surveillant, mais ce n'est pas son vrai nom — a vu Joachim et il lui a confisqué le coupe-papier, en disant qu'il avait déjà interdit mille fois qu'on amène des objets dangereux à l'école.

— Mais, m'sieur, a crié Joachim, c'est la ma.tresse qui m'a dit de l'apporter

— Ah? a dit le Bouillon. C'est la ma.tresse qui vous a demandé d'apporter cette arme en classe? Parfait. Alors, non seulement je confisque cet objet, mais vous allez me conjuguer le verbe:

.Je ne dois pas mentir à M. le Surveillant quand celui-ci me pose une question au sujet d'un objet particulièrement dangereux que j'ai introduit clandestinement dans l'école. . Inutile de crier, et vous autres, taisez-vous, si vous ne voulez pas que je vous punisse aussi

Et le Bouillon est allé sonner la cloche, nous nous sommes mis en rang et, quand nous sommes entrés en classe, Joachim pleurait toujours.

— .a commence bien, a dit la ma.tresse. Eh bien, Joachim, que se passe-t-il?

Joachim lui a expliqué, la ma.tresse a poussé un soupir, elle a dit que d'apporter un couteau n'était pas une très bonne idée, mais qu'elle essaierait d'arranger .a avec M. Dubon, et .a, c'est le vrai nom du Bouillon.

— Bon, a dit la ma.tresse. Voyons un peu ce que vous avez apporté. Mettez les objets devant vous, sur votre pupitre.

Alors on a tous sorti les choses qu'on avait apportées: Alceste avait amené un menu d'un restaurant où il avait très bien mangé avec ses parents, en Bretagne; Eudes avait une carte postale de la c.te d'Azur ; Agnan, un livre de géographie que ses parents lui avaient acheté en Normandie ; Clotaire a apporté une excuse, parce qu'il n'avait pas bien compris, il croyait qu'il fallait apporter des os; et Maixent et Rufus, ces imbéciles, ont apporté chacun un coquillage.

— Oui, a dit Rufus, mais moi, j'ai trouvé le mien sur la plage, la fois où j'ai sauvé un homme qui se noyait.

— Ne me fais pas rigoler, a crié Maixent. D'abord, tu ne sais même pas faire la planche, et puis après, si tu l'as trouvé sur la plage, ton coquillage, pourquoi est-ce qu'il y a écrit dessus:

.Souvenir de Plage-des-Horizons .?

— Ouais ! j'ai crié.

— Tu veux une baffé ? m'a demandé Rufus.

— Rufus, sortez! a crié la ma.tresse. Et vous serez en retenue jeudi. Nicolas, Maixent, tenez-vous tranquilles si vous ne voulez pas être punis aussi

— Moi, j'ai apporté un souvenir de Suisse, a dit Geoffroy avec un gros sourire, tout fier. C'est une montre en or que mon père a achetée là-bas.

— Une montre en or! a crié la ma.tresse. Et votre père sait que vous l’avez apportée à l’école?

— Ben non, a dit Geoffroy. Mais quand je lui dirai que c’est vous qui m’avez demandé de l’amener, il ne me grondera pas.

— Que c’est moi qui ?... a crié la ma.tresse. Petit inconscient ! Vous allez me faire le plaisir de remettre ce bijou dans votre poche

— Moi, si je ramène pas mon coupe-papier, mon père va dr.lement me gronder, a dit Joachim.

— Je vous ai déjà dit, Joachim, que je m’occuperai de cette affaire, a crié la ma.tresse.

— Mademoiselle, a crié Geoffroy. Je ne retrouve plus la montre! Je l’ai mise dans ma poche, comme vous me l’avez dit, et je ne la retrouve plus

— Mais enfin, Geoffroy, a dit la ma.tresse, elle ne peut pas être bien loin. Vous avez cherché par terre ?

— Oui, mademoiselle, a répondu Geoffroy. Elle n’y est pas.

Alors la ma.tresse est allée vers le banc de Geoffroy, elle a regardé partout, et puis elle nous a demandé de regarder aussi, en faisant attention de ne pas marcher sur la montre, et Maixent a fait tomber mon coquillage par terre, alors je lui ai donné une baffe. La ma.tresse s’est mise à crier, elle nous a donné des retenues, et Geoffroy a dit que si on ne retrouvait pas sa montre, il faudrait que la ma.tresse aille parler à son père, et Joachim a dit qu’il faudrait qu’elle aille parler au sien aussi, pour le coup du coupe-papier.

Mais tout s’est très bien arrangé, parce que la montre, Geoffroy l’a retrouvée dans la doublure de son veston, le Bouillon a rendu le coupe-papier aJoachim et la ma.tresse a levé les punitions.

C’était une classe très intéressante, et la ma.tresse a dit que, grace aux choses que nous avons apportées, elle n’oublierait jamais cette le.on.

A la bonne franquette

Moucheboume va venir dîner ce soir à la maison. M. Moucheboume c'est le patron de Papa, et il va venir avec Mme Moucheboume, qui est la femme du patron de Papa.

Il a fait des jours qu'on en parle à la maison du dîner de ce soir, et ce matin, Papa et Maman étaient très énervés. Maman était occupée comme tout, et Papa hier l'a emmenée au marché en auto, et il ne le fait pas souvent. Moi je trouve ça très chouette, on dirait que c'est Noël, surtout quand Maman dit qu'elle ne sera jamais prête à temps.

Et quand je suis revenu de l'école ce soir, la maison était toute drôle, balayée et sans housses. Je suis entré dans la salle à manger, et il y avait la rallonge à la table, et la nappe blanche toute dure, et au-dessus, les assiettes qui ont de l'or tout autour et dont on ne se sert presque jamais pour manger dedans. Et puis, devant chaque assiette, il y avait des tas de verres, même les longs tout minces, et ça m'a étonné, parce que ceux-là, on ne les sort jamais du buffet. Et puis, j'ai rigolé, j'ai vu qu'avec tout ça, Maman avait oublié de mettre un couvert.

Alors je suis entré en courant dans la cuisine, et là j'ai vu que Maman parlait avec une dame habillée en noir avec un tablier blanc. Maman était jolie comme tout avec les cheveux drôlement bien peignés.

— Maman ! j'ai crié. Tu as oublié de mettre une assiette à table !

Maman a poussé un cri, et puis elle s'est retournée d'un coup.

— Nicolas! m'a dit Maman, je t'ai déjà demandé de ne pas hurler comme .a, et de ne pas entrer dans la maison comme un sauvage. Tu m'as fait peur, et je n'ai pas besoin de .a pour m'énervé.

Alors moi j'ai demandé pardon à Maman; c'est vrai qu'elle avait l'air énervée, et puis je lui ai expliqué de nouveau le coup de l'assiette qui manquait à table.

— Mais non, il ne manque pas d'assiette, m'a dit Maman. Va faire tes devoirs, et laisse-moi tranquille.

— Mais si, il manque une assiette, j'ai dit. Il y a moi, il y a Papa, il y a toi, il y a M. Moucheboume, et puis il y a Mme Moucheboume ; .a fait cinq, et il n'y a que quatre assiettes, alors quand on va aller manger, si toi, ou Papa, ou M. Moucheboume, ou Mme Moucheboume n'avez pas d'assiette, .a va faire des histoires

Maman a fait un gros soupir, elle s'est assise sur le tabouret, elle m'a pris par les bras, et elle m'a dit que toutes les assiettes étaient là, que j'allais être très raisonnable, qu'un d.ner comme .a était très ennuyeux, et que c'est pour .a que moi je mangerais pas à table avec les autres. Alors moi je me suis mis à pleurer, et j'ai dit que c'était pas ennuyeux du tout un d.ner comme .a, que .a m'amuserait dr.lement au contraire, et que si on ne me laissait pas m'amuser avec les autres, je me tuerais; c'est vrai, quoi, à la fin, non mais sans blague!

Et puis Papa est entré, de retour de son bureau.

— Alors, il a demandé, tout est prêt?

— Non, c'est pas prêt, j'ai crié. Maman ne veut pas mettre mon assiette à table pour que je rigole avec vous ! Et c'est pas juste ! C'est pas juste ! C'est pas juste!

— Oh! Et puis j'en ai assez à la fin, a crié Maman. .a fait des jours que je travaille pour ce d.ner et que je me fais du souci! C'est moi qui n'irai pas à table! Tiens! C'est .a! Moi je n'irai pas à table! Voilà! Nicolas prendra ma place, et voilà tout ! Parfaitement ! Moucheboume ou pas Mouche boume, j'en ai assez ! Débrouillez-vous sans moi!

Et Maman est partie en claquant la porte de la cuisine, et moi .a m'a tellement étonné, que j'ai cessé de pleurer. Papa s'est passé la main sur la figure, et il a profité que le tabouret était libre pour s'asseoir dessus, et puis il m'a pris par les bras.

— Bravo Nicolas, bravo! m'a dit Papa. Tu as réussi à faire de la peine à Maman. C'est .a que tu voulais?

Moi j'ai dit que non, que je ne voulais pas faire de la peine à Maman, que ce que je voulais c'était de rigoler à table avec les autres. Alors Papa m'a dit qu'à table ce serait très ennuyeux, et que si je ne faisais pas d'histoires et je mangeais à la cuisine, demain, il m'emmènerait au cinéma, et puis au zoo, et puis on irait goûter, et puis j'aurais une surprise.

— La surprise ce sera la petite auto bleue qui est dans la vitrine du magasin du coin ? j'ai demandé.

Papa m'a dit que oui, alors j'ai dit que j'étais d'accord, parce que j'aime bien les surprises et faire plaisir à Papa et à Maman. Et puis Papa est allé chercher Maman, et il est revenu avec elle dans la cuisine et il lui a dit que tout était arrangé et que j'étais un homme. Et Maman a dit qu'elle était sûre que j'étais un grand garçon et elle m'a embrassé. Très chouette. Et puis Papa a demandé s'il pouvait voir le hors-d'œuvre, et la dame en noir avec le tablier blanc a sorti de la glacière un homard terrible avec de la mayonnaise partout, comme celui de la première communion de ma cousine Félicité, la fois où j'ai été malade, et j'ai demandé si je pouvais en avoir, mais la dame en noir avec le tablier blanc a remis le homard dans la glacière et elle a dit que ce n'était pas pour les petits garçons. Papa a rigolé et il a dit que j'en aurais demain matin avec mon café, s'il en restait, mais qu'il ne fallait pas trop y compter.

On m'a donné à manger sur la table de la cuisine, et j'ai eu des olives, des petites saucisses chaudes, des amandes, un vol-au-vent, et un peu de salade de fruits. Pas mal.

— Bon, et maintenant, a dit Maman, tu vas aller te coucher. Tu vas mettre le pyjama propre, le jaune, et comme il est t.t, tu peux lire. Quand M. et Mme Moucheboume viendront, j'irai te chercher pour que tu descendes leur dire bonjour.

— Euh... Tu crois que c'est bien nécessaire? a demandé Papa.

— Mais bien s.r, a dit Maman. Nous étions d'accord sur ce sujet.

— C'est que, a dit Papa, j'ai peur que Nicolas fasse des gaffes.

— Nicolas est un grand gar.on et il ne fera pas de gaffes, a dit Maman.

— Nicolas, m'a dit Papa. Ce d.ner est très important pour Papa. Alors, tu seras très poli, tu diras bonjour, bonsoir, tu ne répondras que quand on t'interrogera, et surtout, pas de gaffes. Promis?

Moi j'ai promis, c'est dr.le que Papa soit si inquiet. Et puis je suis allé me coucher. Plus tard j'ai entendu qu'on sonnait à la porte, qu'on criait, et puis Maman est venue me chercher.

— Mets la robe de chambre que t'a donnée mémé pour ton anniversaire et viens, m'a dit Maman.

J'étais en train de lire une chouette histoire de cow-boys, alors j'ai dit que je n'avais pas trop envie de descendre, mais Maman m'a regardé avec de gros yeux, et j'ai vu que ce n'était pas le moment de rigoler.

Quand nous sommes arrivés dans le salon, M. et Mme Moucheboume étaient là, et quand ils m'ont vu, ils se sont mis à pousser des tas de cris.

— Nicolas a tenu absolument à descendre pour vous voir, a dit Maman. Vous m'excuserez, mais je n'ai pas voulu le priver de cette joie.

M. et Mme Moucheboume ont encore poussé des tas de cris, moi j'ai donné la main, j'ai dit bonsoir, Mme Moucheboume a demandé à Maman si j'avais fait ma rougeole, M. Moucheboume a demandé si ce grand gar.on travaillait bien à l'école, et moi je faisais bien attention parce que Papa me regardait tout le temps. Et puis, je me suis assis sur une chaise, Pendant que les grands parlaient.

— Vous savez, a dit Papa, nous vous recevons Sans fa.on, à la bonne franquette.

— Mais c'est ça qui nous fait plaisir, a dit M. Moucheboume. Une soirée en famille, c'est merveilleux ! Surtout pour moi, qui suis obligé d'aller atous ces banquets, avec l'inévitable homard mayonnaise, et tout le tralala.

Tout le monde a rigolé, et puis Mme Moucheboume a dit qu'elle s'en voudrait d'avoir donné du travail à Maman, qui devait déjà être tellement occupée avec sa petite famille. Mais Maman a dit que non, que c'était un plaisir, et qu'elle avait été bien aidée par la bonne.

— Vous avez de la chance, a dit Mme Moucheboume. Moi j'ai un mal avec les domestiques ! C'est bien simple, chez moi, elles ne restent pas.

— Oh, celle-ci est une perle, a dit Maman. Elle est depuis longtemps avec nous, et, ce qui est très important, elle adore l'enfant.

Et puis, la dame en noir avec le tablier blanc est entrée et elle a dit que Maman était servie. Et ça, ça m'a étonné, parce que je ne savais pas que Maman non plus ne mangeait pas avec les autres.

— Bon, Nicolas, au lit ! m'a dit Papa.

Alors, j'ai donné la main à Mme Moucheboume et je lui ai dit : .au revoir madame ., j'ai donné la main à M. Moucheboume et je lui ai dit : . au revoir monsieur ., j'ai donné la main à la dame en noir avec le tablier blanc et je lui ai dit : .au revoir madame ., et je suis allé me coucher.

La tombola

A la fin de la classe, aujourd'hui, la ma.tresse nous a dit que l'école organisait une tombola, et elle a expliqué à Clotaire qu'une tombola, c'était comme une loterie : les gens avaient des billets avec des numéros, et les numéros étaient tirés au sort, comme pour la loterie, et le numéro qui sortait gagnait un prix, et que ce prix serait un vélomoteur.

La ma.tresse a dit aussi que l'argent qu'on ramasserait en vendant des billets servirait à fabriquer un terrain pour que les enfants du quartier puissent faire des sports. Et là on n'a pas très bien compris, parce qu'on a déjà un terrain vague terrible, où on fait des tas de sports et, en plus, il y a une vieille auto formidable, elle n'a plus de roues, mais on s'amuse bien quand même, et je me demande si, dans le nouveau terrain, ils vont mettre une auto. Mais ce qu'il y a de chouette avec la tombola, c'est que la ma.tresse a sorti de son bureau des tas de petits carnets, et elle nous a dit:

— Mes enfants, c'est vous qui allez vendre les billets pour cette tombola. Je vais vous donner à chacun un carnet, dans lequel il y a cinquante billets. Chaque billet vaut un franc. Vous vendrez ces billets à vos parents, à vos amis, et même, pourquoi pas, aux gens que vous pourrez rencontrer dans la rue et à vos voisins. Non seulement, vous aurez la satisfaction de travailler pour le bien commun, mais aussi vous ferez preuve de courage en surmontant votre timidité.

Et la ma.tresse a expliqué à Clotaire ce que c'était que le bien commun, et puis elle nous a donné un carnet de billets de tombola à chacun. On était bien contents.

A la sortie de l'école, sur le trottoir, on était là, chacun avec son carnet plein de billets numérotés, et Geoffroy nous disait que, lui, il allait vendre tous les billets d'un coup à son père, qui est très riche.

— Ah oui, a dit Rufus, mais comme ça, c'est pas du jeu. Le jeu, c'est de vendre les billets à des gens qu'on ne connaît pas. C'est ça qui est chouette.

— Moi, a dit Alceste, je vais vendre mes billets au charcutier, nous sommes de très bons clients et il ne pourra pas refuser.

Mais tous, on était plutôt d'accord avec Geoffroy, que le mieux c'était de vendre les billets à nos pères. Rufus a dit qu'on avait tort, il s'est approché d'un monsieur qui passait, il lui a offert ses billets, mais le monsieur ne s'est même pas arrêté, et nous, nous sommes tous partis chez nous, sauf Clotaire qui a dû retourner à l'école, parce qu'il avait oublié son carnet de billets dans son pupitre.

Je suis entré dans la maison en courant avec mon carnet de billets à la main.

— Maman ! Maman ! j'ai crié, Papa est là?

— C'est vraiment trop te demander d'entrer dans la maison comme un être civilisé ? m'a demandé Maman. Non, Papa n'est pas là. Qu'est-ce que tu lui veux à Papa? Tu as encore fait une bêtise?

— Mais non, c'est parce qu'il va m'acheter des billets pour qu'on nous fabrique un terrain où nous pourrions faire des sports, tous les types du quartier, et peut-être qu'ils y mettront une auto et le prix c'est un vélomoteur et c'est une tombola, je lui ai expliqué à Maman.

Maman m'a regardé, en ouvrant de grands yeux étonnés, et puis elle m'a dit:

— Je n'ai rien compris à tes histoires, Nicolas. Tu t'arrangeras avec ton père quand il sera là. En attendant, monte faire tes devoirs.

Je suis monté tout de suite, parce que j'aime obéir à Maman, et je sais que .a lui fait plaisir quand je ne fais pas d'histoires. Et puis, j'ai entendu Papa entrer dans la maison, et je suis descendu en courant, avec mon carnet de billets.

— Papa! Papa! j'ai crié. Il faut que tu m'achètes des billets, c'est une tombola, et ils vont mettre une auto dans le terrain, et on pourra faire des sports

— Je ne sais pas ce qu'il a, a dit Maman à Papa. Il est arrivé de l'école plus excité que d'habitude. Je crois qu'ils ont organisé une tombola à l'école, et il veut te vendre des billets.

Papa a rigolé en me passant la main sur les cheveux.

— Une tombola! C'est amusant, il a dit. Quand J'allais à l'école, on en avait organisé plusieurs. Il y avait eu des concours pour celui qui vendrait le plus de billets, et je gagnais toujours haut la main. Il faut dire que je n'étais pas timide, et que je n'acceptais jamais un refus. Alors, bonhomme, c'est combien tes billets ?

— Un franc, j'ai dit. Et comme il y a cinquante billets, j'ai fait le compte, et .a fait cinquante francs.

Et j'ai tendu le carnet à Papa, mais Papa ne l'a pas pris.

— C'était moins cher de mon temps, a dit Papa. Bon, eh bien, donne-moi un billet.

— Ah non, j'ai dit, pas un billet, tout le carnet. Geoffroy nous a dit que son père allait lui acheter tout le carnet, et on a été tous d'accord pour faire la même chose

— Ce que fait le papa de ton ami Geoffroy ne me regarde pas ! m'a répondu Papa. Moi je t'achète Un billet, et si tu ne veux pas, je ne t'achète rien du tout ! Et voilà.

— Ah ben .a, c'est pas juste ! j'ai crié. Si tous les autres pères achètent des carnets, pourquoi tu ne l'achèterais pas toi?

Et puis, je me suis mis à pleurer, Papa s'est fâché dr.lement, et Maman est arrivée en courant de la cuisine.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? a demandé Maman.

— Il y a, a dit Papa, que je ne comprends pas qu'on fasse faire ce métier aux gosses! Je n'ai pas mis mon enfant à l'école pour qu'on me le transforme en colporteur ou en mendiant ! Et puis, tiens, je me demande si c'est tellement légal, ces tombolas ! J'ai bien envie de téléphoner au directeur de l'école

— J'aimerais un peu de calme, a dit Maman.

— Mais toi, j'ai pleuré à Papa, toi tu m'as dit que tu avais vendu des billets de

tombola, et que tu étais terrible! Pourquoi est-ce que moi je n'ai jamais le droit de faire ce que font les autres?

Papa s'est frotté le front, il s'est assis, il m'a pris contre ses genoux, et puis il m'a dit:

— Oui, bien sûr, Nicolas, mais ce n'était pas la même chose. On nous demandait de faire preuve d'initiative, de nous débrouiller quoi. C'était un bon entraînement qui nous préparait pour les dures luttes de la vie. On ne nous disait pas: .Allez vendre .a à votre papa ., tout bêtement...

— Mais Rufus a essayé de vendre des billets à un monsieur qu'il ne connaissait pas, et le monsieur, il ne s'est même pas arrêté ! j'ai dit.

— Mais qui te demande d'aller voir des gens que tu ne connais pas? m'a dit Papa. Pourquoi ne t'adresserais-tu pas à Blédurt, notre voisin?

— J'ose pas, j'ai dit.

— Eh bien, je vais t'accompagner, m'a dit Papa en rigolant. Je vais te montrer comment on fait des affaires. N'oublie pas ton carnet de billets.

— Ne vous attardez pas, a dit Maman. Le dîner va être prêt.

Nous avons sonné chez M. Blédurt, et M. Blédurt nous a ouvert.

— Tiens! a dit M. Blédurt. Mais c'est Nicolas et machin!

— Je viens vous vendre un carnet de billets, c'est pour une tombola pour nous fabriquer un terrain où on va faire des sports et ça coûte cinquante francs, j'ai dit très vite à M. Blédurt.

— Ça va pas, non ? a demandé M. Blédurt.

— Qu'est-ce qui se passe, Blédurt? a demandé Papa. C'est ta radinerie habituelle qui te fait parler, ou tu es fauché?

— Dis donc, machin, a répondu M. Blédurt, c'est la nouvelle mode de venir mendier chez les gens?

— Il faut que ce soit toi, Blédurt, pour refuser de faire plaisir à un enfant! a crié Papa.

— Je ne refuse pas de faire plaisir à un enfant, a dit M. Blédurt. Je refuse simplement de l'encourager dans la voie dangereuse dans laquelle l'engagent des parents irresponsables. Et d'abord, pourquoi est-ce que tu ne le lui achètes pas, toi, son carnet?

— L'éducation de mon enfant ne regarde que moi, a dit Papa, et je ne t'accorde pas le droit de porter des jugements sur des sujets que tu ignores d'ailleurs totalement! Et puis l'opinion d'un radin, moi...

— Un radin, a dit M. Blédurt, qui te prête sa tondeuse à gazon chaque fois que tu en as besoin.

— Tu peux la garder, ta sale tondeuse à gazon! a crié Papa. Et ils ont commencé à se pousser l'un et l'autre, et puis Mme Blédurt— c'est la femme de M. Blédurt — est arrivée en courant.

— Que se passe-t-il ici? elle a demandé.

Alors moi, je me suis mis à pleurer, et puis je lui ai expliqué le coup de la tombola et du terrain des sports, et que personne ne voulait m'acheter mes billets, que ce n'était pas juste, et que je me tuerais.

— Ne pleure pas, mon lapin, m'a dit Mme Blédurt. Moi, je te l'achète, ton carnet.

Mme Blédurt m'a embrassé, elle a pris son sac, elle m'a payé, je lui ai donné mon carnet, et je suis revenu à la maison, content comme tout.

Ceux qui sont embêtés maintenant, c'est Papa et M. Blédurt, parce que Mme Blédurt a mis le vélomoteur dans la cave, et elle ne veut pas le leur prêter.

L'insigne

C'est Eudes qui a eu l'idée ce matin, à la récré :

— Vous savez, les gars, il a dit, ceux de la bande, on devrait avoir une insigne!

— . Un . insigne, a dit Agnan.

— Toi, on ne t'a pas sonné, sale cafard! a dit Eudes.

Et Agnan est parti en pleurant et en disant qu'il n'était pas un cafard, et qu'il allait le lui prouver.

— Et pour quoi faire, un insigne ? j'ai demandé.

— Ben, pour se reconna.tre, a dit Eudes.

— On a besoin d'un insigne pour se reconna.tre ? a demandé Clotaire, très étonné.

Alors, Eudes a expliqué que l'insigne c'était pour reconna.tre ceux de la bande, que .a serait dr.lement utile quand on attaquerait les ennemis, et nous on a tous trouvé que c'était une idée très chouette, et Rufus a dit que ce qui serait encore mieux, ce serait que ceux de la bande aient un uniforme.

— Et où est-ce que tu vas trouver un uniforme? a demandé Eudes. Et puis d'abord, avec un uniforme, on aurait l'air de guignols !

— Alors, mon père, il a l'air d'un guignol? a demandé Rufus, qui a un papa qui est agent de police et qui n'aime pas qu'on se moque de sa famille.

Mais Eudes et Rufus n'ont pas eu le temps de se battre, parce qu'Agnan est revenu avec le Bouillon, et il a montré Eudes du doigt.

— C'est lui, m'sieur, a dit Agnan.

— Que je ne vous reprenne plus à traiter votre camarade de cafard! a dit le Bouillon, qui est notre surveillant. Regardez-moi bien dans les yeux ! C'est compris?

Et il est parti avec Agnan, qui était dr.lement content.

— Et il serait comment, l'insigne? a demandé Maixent.

— En or, c'est chouette, a dit Geoffroy. Mon père, il en a un en or.

— En or! a crié Eudes. Mais t'es complètement fou! Comment tu vas faire pour dessiner sur de l'or?

Et on a tous trouvé qu'Eudes avait raison, et on a décidé que les insignes, on allait les faire avec du papier. Et puis on a commencé à discuter pour savoir comment il serait, l'insigne.

— Mon grand frère, a dit Maixent, il est membre d'un club, et il a un insigne terrible, avec un ballon de foot et du laurier autour.

— C'est bon, le laurier, a dit Alceste.

— Non, a dit Rufus, ce qui est chouette, c'est deux mains qui se serrent pour montrer qu'on est un tas de copains.

— On devrait mettre, a dit Geoffroy, le nom de la bande: .la bande des Vengeurs ., et puis deux épées qui se croisent, et puis un aigle, et puis le drapeau, et nos noms autour.

— Et puis du laurier, a dit Alceste.

Eudes a dit que c'était trop de choses, mais qu'on lui avait donné des idées, qu'il allait dessiner l'insigne en classe et qu'il nous le montrerait à la récré suivante.

— Dites, les gars, a demandé Clotaire, c'est quoi, un insigne?

Et puis la cloche a sonné et nous sommes montés en classe. Comme Eudes avait déjà été interrogé en géographie la semaine dernière, il a pu travailler tranquillement. Il était dr.lement occupé, Eudes! Il avait la figure sur son cahier, il faisait des ronds avec son compas. Il peignait avec des crayons de couleur, il tirait la langue, et nous, nous étions tous dr.lement impatients de voir notre insigne. Et puis Eudes a terminé son travail, il a mis la tête loin de son cahier, il a regardé en fermant un oeil et il a eu l'air content comme tout. Et puis la cloche a sonné la récré.

Quand le Bouillon a fait rompre les rangs, nous nous sommes tous mis autour d'Eudes, qui, très fier, nous a montré son cahier. L'insigne était assez chouette. C'était un rond, avec une tache d'encre au milieu et une autre sur le côté; à l'intérieur du rond, c'était bleu, blanc, jaune, et tout autour c'était écrit: .EGMARJNC. .

— C'est pas terrible ? a demandé Eudes.

— Ouais, a dit Rufus, mais c'est quoi, la tache, là?

— C'est pas une tache, imbécile, a dit Eudes, C'est deux mains qui se serrent.

— Et l'autre tache, j'ai demandé, c'est aussi deux mains qui se serrent?

— Mais non, a dit Eudes, pourquoi veux-tu qu'il y ait quatre mains? L'autre, c'est une vraie tache. Elle ne compte pas.

— Et .a veut dire quoi: .EGMARJNC. ? a demandé Geoffroy.

— Ben, a dit Eudes, c'est les premières lettres de nos noms, tiens!

— Et les couleurs? a demandé Maixent. Pourquoi t'as mis du bleu, du blanc et du jaune?

— Parce que j'ai pas de crayon rouge, nous a expliqué Eudes. Le jaune, ce sera du rouge.

— En or, .a serait mieux, a dit Geoffroy.

— Et puis il faudrait mettre du laurier tout autour, a dit Alceste.

Alors, Eudes s'est fâché, il a dit qu'on n'était pas des copains et que si .a ne nous plaisait pas, eh bien, tant pis, il n'y aurait pas d'insigne, et que .a ne valait vraiment pas la peine de se donner du mal et de travailler en classe, c'est vrai, quoi, à la fin.

Mais nous on a tous dit que son insigne était très chouette, et c'est vrai qu'il était assez bien et on était dr.lement contents d'avoir un insigne pour reconna.tre ceux de la bande, et on a décidé de le porter toujours, même quand on serait grands, pour que les gens sachent que nous sommes de la bande des Vengeurs. Alors, Eudes a dit qu'il ferait tous les insignes chez lui à la maison, ce soir, et que nous on devait arriver demain matin avec des épingles pour mettre les insignes à la boutonnière. On a tous crié: . Hip, hip! hourra! .et Eudes a dit à Alceste qu'il essaierait de mettre un peu de laurier, et Alceste lui a donné un petit morceau de jambon de son sandwich.

Le lendemain matin, quand Eudes est arrivé dans la cour de l'école, nous avons tous couru vers lui.

— T'as les insignes? on lui a demandé.

— Oui, a dit Eudes. J'ai eu un dr.le de travail, surtout pour les découper en rond.

Et il nous a donné à chacun notre insigne, et c'était vraiment très bien: bleu, blanc, rouge, avec des trucs marron sous les mains qui se serrent.

— C'est quoi, les choses marron? a demandé Joachim.

— C'est le laurier, a expliqué Eudes; je n'avais pas de crayon vert.

Et Alceste a été très content. Et comme nous avons tous une épingle, nous avons mis nos insignes à la boutonnière de nos vestons, et on était rien fiers, et puis Geoffroy a regardé Eudes et il lui a demandé:

— Et pourquoi ton insigne est beaucoup plus grand que les n.tres?

— Ben, a dit Eudes, l'insigne du chef est toujours plus grand que les autres.

— Et qui a dit que tu étais le chef, je vous prie? a demandé Rufus.

— C'est moi qui ai eu l'idée de l'insigne, a dit Eudes. Alors je suis le chef, et ceux à qui .a ne pla.t pas, je peux leur donner des coups de poing sur le nez!

— Jamais de la vie! Jamais de la vie ! a crié Geoffroy. Le chef, c'est moi!

— Tu rigoles, j'ai dit.

— Vous êtes tous des minables ! a crié Eudes, et puis d'abord, puisque c'est comme .a, vous n'avez qu'à me les rendre, mes insignes!

— Voilà ce que j'en fais de ton insigne! a crié Joachim, et il a enlevé son insigne, il l'a déchiré, il l'a jeté par terre, il l'a piétiné et il a craché dessus.

— Parfaitement ! a crié Maixent.

Et nous avons tous déchiré nos insignes, nous les avons jetés par terre, nous les avons piétinés et nous avons craché dessus.

— C'est pas un peu fini, ce manège ? a demandé le Bouillon. Je ne sais pas ce que vous faites, mais je vous interdis de continuer à le faire. C'est compris?

Et quand il est parti, nous avons dit à Eudes qu'il n'était pas un copain, qu'on ne lui parlerait plus jamais de notre vie et qu'il ne faisait plus partie de notre bande.

Eudes a répondu que .a lui était égal et que, de toute façon, il ne voulait pas faire partie d'une bande de minables. Et il est parti avec son insigne qui est grand comme une soucoupe.

Et maintenant, pour reconnaître ceux de la bande, c'est facile: ceux de la bande, ce sont ceux qui n'ont pas d'insigne bleu, blanc, rouge avec EGMARJNC écrit autour et deux mains qui se serrent, au milieu, avec du laurier marron en dessous.

Le message secret

Pendant la composition d'histoire, hier, à l'école, il s'est passé quelque chose de terrible. Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la ma.tresse a levé le doigt, et il a crié:

— Mademoiselle ! Cet élève copie!

— C'est pas vrai, sale menteur! a crié Geoffroy.

Mais la ma.tresse est venue, elle a pris la feuille de Geoffroy, celle d'Agnan, elle a regardé Geoffroy, qui a commencé à pleurer, elle lui a mis un zéro, et après la composition, elle l'a emmené chez le directeur. La ma.tresse est revenue seule en classe, et elle nous a dit:

— Mes enfants, Geoffroy a commis une faute très grave; non seulement il a copié sur un camarade, mais encore, il a persisté à nier, ajoutant le mensonge à la malhonnêteté. Par conséquent, M. le Directeur a suspendu Geoffroy pour deux jours. J'espère que cela lui servira de le.on, et lui apprendra que, dans la vie, la malhonnêteté ne paie pas. Maintenant, prenez vos cahiers, nous allons faire une dictée.

A la récré, on était bien embêtés, parce que Geoffroy est un copain, et quand on est suspendu, c'est terrible, parce que les parents font des histoires et vous privent d'un tas de choses.

— Il faut venger Geoffroy! a dit Rufus. Geoffroy fait partie de la bande, et nous, on doit le venger contre ce sale chouchou d'Agnan. .a servira de le.on à Agnan, et .a lui apprendra que dans la vie, .a ne paie pas de faire le guignol.

Nous, on a été tous d'accord, et puis Clotaire a demandé:

— Et comment on va faire pour se venger d'Agnan?

— On pourrait tous l'attendre à la sortie, a dit Eudes, et on lui taperait dessus.

— Mais non, a dit Joachim. Tu sais bien qu'il porte des lunettes, et qu'on ne peut pas lui taper dessus.

— Et si on ne lui parlait plus ? a dit Maixent.

— Bah! a dit Alceste. De toute fa.on, on ne lui parle presque jamais, alors, il ne se rendra pas compte qu'on ne lui parle plus.

— On pourrait peut-être le prévenir, a dit Clotaire.

— Et si on étudiait tous dr.lement pour la prochaine composition, et qu'on était tous premiers asa place ? j'ai dit.

— T'es pas un peu fou? m'a demandé Clotaire en se donnant des coups sur le front avec le doigt.

— Moi, je sais, a dit Rufus. J'ai lu une histoire, dans une revue, et le héros, qui est un bandit et qui porte un masque, vole l'argent des riches pour le donner aux pauvres, et quand les riches veulent voler les pauvres pour ravoir leur argent, alors lui, il leur envoie un message, et c'est écrit: . On ne se moque pas impunément du Chevalier Bleu. . Et les ennemis ont dr.lement peur, et ils n'osent plus voler.

— .a veut dire quoi: . impunément .? a demandé Clotaire.

— Mais, j'ai dit, si on envoie un message à Agnan, il saura que c'est nous qui l'avons écrit, même si nous mettons des masques. Et nous serons punis.

— Non, monsieur, a dit Rufus. Je connais un truc que j'ai vu dans un film, où des bandits envoyaient des messages, et pour qu'on ne reconnaisse pas leur écriture, ils écrivaient les messages avec des lettres découpées dans des journaux et collées sur des feuilles de papier, et personne ne les découvrait jusqu'à la fin du film!

Nous on a trouvé que c'était une dr.lement bonne idée, parce qu'Agnan aurait tellement peur de notre vengeance, qu'il quitterait peut-être l'école, et ce serait bien fait pour lui.

— Et qu'est-ce qu'on va écrire dans le message? a demandé Alceste.

— Eh ben, a dit Rufus, on va mettre : .On ne se moque pas impunément de la bande des Vengeurs! .

On a tous crié: . Hip, hip, hurra ! . Clotaire a demandé ce que .a voulait dire . impunément ., et on a décidé que ce serait Rufus qui préparerait le message pour demain.

Et quand on est arrivé à l'école, ce matin, on s'est tous mis autour de Rufus, et on lui a demandé s'il avait le message.

— Oui, a dit Rufus. Même que .a a fait des histoires chez moi, parce que j'ai découpé le journal de mon père, et mon père n'avait pas fini de le lire, et il m'a donné une baffe, et il m'a privé de dessert, et c'était du flan.

Et puis Rufus nous a montré le message, et il était écrit avec des tas de lettres différentes, et nous, on a tous trouvé que c'était très bien, sauf Joachim qui a dit que c'était pas terrible, et qu'on ne pouvait pas bien lire.

— Alors, moi, je n'ai pas eu du flan, a crié Rufus, j'ai travaillé comme un fou avec les ciseaux et la colle, et cet imbécile trouve que c'est pas terrible? La prochaine fois, tu le feras toi-même, le message, tiens!

— Ouais? a crié Joachim. Et qui est un imbécile, imbécile toi-même ?

Alors, ils se sont battus, et le Bouillon, c'est notre surveillant mais ce n'est pas son vrai nom, est arrivé en courant, il leur a dit qu'il en avait assez de les voir se conduire comme des sauvages, et il les a mis en retenue pour jeudi, tous les deux. Heureusement, il n'a pas confisqué le message, parce que Rufus l'avait donné à Clotaire avant de commencer à se battre. En classe, j'attendais que Clotaire m'envoie le message ; comme je suis celui qui est assis le plus près d'Agan, c'est moi qui devais mettre le message sur son banc, sans qu'il me voie. Comme .a, quand il se retournerait, il verrait le papier, et il ferait une dr.le de tête, Agan.

Mais Clotaire regardait le message sous son pupitre, et il demandait des choses à Maixent, qui est assis à c.té de lui. Et tout d'un coup, la ma.tresse a crié :

— Clotaire ! Répétez ce que je viens de dire!

Et comme Clotaire, qui s'était levé, ne répétait rien du tout, la ma.tresse a dit:

— Parfait, parfait. Eh bien, voyons si votre voisin est plus attentif que vous... Maixent, je vous prie, voulez-vous me répéter ce que je viens de dire?

Alors Maixent s'est levé, et il s'est mis à pleurer, et la ma.tresse a dit à Clotaire et à Maixent de conjuguer à tous les temps de l'indicatif et du subjonctif, le verbe: . Je dois être attentif en classe, au lieu de me distraire en y faisant des niaiseries, car je suis à l'école pour m'instruire, et non pas pour me dissiper ou m'amuser. .

Et puis Eudes, qui est assis derrière notre banc, a passé le message à Alceste. Alceste me l'a passé, et la ma.tresse a crié:

— Mais vous avez le diable au corps, aujourd'hui ! Eudes, Alceste, Nicolas ! Venez me montrer ce papier ! Allons ! Inutile d'essayer de le cacher, je vous ai vus ! Eh bien ? J'attends !

Alceste est devenu tout rouge, moi je me suis mis à pleurer. Eudes a dit que c'était pas sa faute, et la ma.tresse est venue chercher le message ; elle l'a lu, elle a ouvert de grands yeux, elle nous a regardés, et elle a dit :

— . On ne se moque pas impunément de la bande des Vengeurs?. Qu'est-ce donc que ce charabia ?... Oh, et puis je ne veux pas le savoir, .a ne m'intéresse pas ! Vous feriez mieux de travailler en classe, au lieu de faire des bêtises. En attendant, vous viendrez tous les trois en retenue, jeudi.

A la récré, Agnan, il rigolait. Mais il a bien tort de rigoler, ce sale chouchou.

Parce que, comme a dit Clotaire, impunément ou non, on ne fait pas le guignol avec la bande des Vengeurs !

Jonas

Eudes, qui est un copain qui est très fort et qui aime bien donner des coups de poing sur le nez des copains, a un grand frère qui s'appelle Jonas et qui est parti faire le soldat. Eudes est très fier de son frère et il nous en parle tout le temps.

— Nous avons reçu une photo de Jonas en uniforme, il nous a dit un jour. Il est terrible ! Demain, je vous apporte la photo.

Et Eudes nous a apporté la photo, et Jonas était très bien, avec son béret et un grand sourire tout content.

— Il a pas de galons, a dit Maixent.

— Ben, c'est parce qu'il est nouveau, a expliqué Eudes, mais il va sûrement devenir officier et commander des tas de soldats. En tout cas, il a un fusil.

— Il a pas de revolver? a demandé Joachim.

— Bien sûr que non, a dit Rufus. Les revolvers, c'est pour les officiers. Les soldats, ils n'ont que des fusils.

.a, .a ne lui a pas plu, à Eudes.

— Qu'est-ce que tu en sais? il a dit. Jonas a un revolver, puisqu'il va devenir officier.

— Ne me fais pas rigoler, a dit Rufus. Mon père, lui, il a un revolver.

— Ton père, a crié Eudes, il n'est pas officier! Il est agent de police. C'est pas malin d'avoir un revolver quand on est agent de police!

— Un agent de police, c'est comme un officier, a crié Rufus. Et puis d'abord, mon père, il a un képi! Il a un képi, ton frère?

Et Eudes et Rufus se sont battus.

Une autre fois, Eudes nous a raconté que Jonas était parti en manoeuvres avec son régiment et qu'il avait fait des choses terribles, qu'il avait tué des tas d'ennemis et que le général l'avait félicité.

— Dans les manoeuvres, on ne tue pas d'ennemis, a dit Geoffroy.

— On fait comme si, a expliqué Eudes. Mais c'est très dangereux.

— Ah! non, ah! non, a dit Geoffroy. Si on fait comme si, .a vaut pas ! .a serait trop facile

— Tu veux un coup de poing sur le nez? a demandé Eudes. Et .a ne sera pas comme si

— Essaie ! lui a dit Geoffroy.

Eudes a essayé, il a réussi, et ils se sont battus.

La semaine dernière, Eudes nous a raconté que Jonas avait été de garde pour la première fois, et que si on l'avait choisi pour être de garde, c'était parce qu'il était le meilleur soldat du régiment.

— Parce que c'est seulement le meilleur soldat du régiment qui fait la garde ? j'ai demandé.

— Et alors? m'a dit Eudes. Tu ne voudrais tout de même pas qu'on donne le régiment à garder à un imbécile ? Ou à un traître qui laisserait entrer les ennemis dans la caserne ?

— Quels ennemis? a demandé Maixent.

— Et puis d'abord, c'est des blagues, a dit Rufus. Tous les soldats font la garde, chacun à son tour. Les imbéciles comme les autres.

— C'est bien ce que je pensais, j'ai dit.

— Et puis, c'est pas dangereux de faire la garde, a dit Geoffroy. Tout le monde peut la faire!

— J'aimerais t'y voir, a crié Eudes. Rester tout seul, la nuit, comme .a, à garder le régiment.

— C'est plus dangereux de sauver quelqu'un qui se noie, comme je l'ai fait pendant les dernières vacances ! a dit Rufus.

— Ne me fais pas rigoler, a dit Eudes, t'as sauvé personne, et t'es un menteur. Et puis, vous savez ce que vous êtes ? Vous êtes tous des idiots!

Alors, on s'est tous battus avec Eudes, et moi j'ai re.u un gros coup de poing sur le nez, et le Bouillon, qui est notre surveillant, nous a tous mis au piquet.

Il commence à nous embêter, Eudes, avec son frère.

Et ce matin, Eudes est arrivé, tout énervé.

— Eh les gars! Eh les gars! il a crié. Vous savez pas quoi ? Nous avons re.u une lettre de mon frère, ce matin! Il vient en permission! Il arrive aujourd'hui! Il doit déjà être à la maison ! Moi, je voulais rester pour l'attendre, mais mon père n'a pas voulu. Mais il m'a promis de dire à Jonas de venir me chercher à l'école, à midi! Et vous ne savez pas la meilleure ? Allez, devinez!...

Comme personne n'a rien dit, Eudes a crié, tout fier:

— Il a un grade ! Il est première classe!

— C'est pas un grade, .a, a dit Rufus.

— C'est pas un grade, qu'il dit, a dit Eudes, en rigolant. Parfaitement que c'est un grade, et il a un galon sur la manche. Il nous l'a écrit!

— Et .a fait quoi, un première classe? j'ai demandé.

— Ben, c'est comme un officier, a dit Eudes. .a commande des tas de soldats, .a donne des ordres; à la guerre, c'est celui qui conduit les autres à la bataille ; les soldats doivent le saluer quand il passe. Parfaitement, monsieur! Les soldats doivent saluer mon frère quand il passe ! Comme .a!

Et Eudes a mis la main contre le c.té de la tête, pour saluer.

— .a c'est chouette ! a dit Clotaire.

On était tous un peu jaloux d'Eudes, qui a un

frère en uniforme, avec des galons, et que tout le monde salue. Et puis aussi, on était contents de le voir à la sortie de l'école. Moi, je l'avais déjà vu une fois ou deux, le

frère d'Eudes, mais c'était avant, quand il n'était pas encore soldat et que personne ne le saluait. Il est très fort et très gentil.

— D'ailleurs, à la sortie, nous a dit Eudes, il vous racontera lui-même. Je vous laisserai lui parler.

On est montés en classe très énervés, mais le plus énervé de tous, bien sûr, c'était Eudes. Sur son banc, il bougeait et il se penchait pour parler aux copains qui étaient sur les bancs autour de lui.

— Eudes ! a crié la ma.tresse. Je ne sais pas ce que vous avez ce matin, mais vous êtes insupportable! Si vous continuez, je vous garde après la classe!

— Oh ! non, mademoiselle ! Non ! on a tous crié.

La ma.tresse nous a regardés, tout étonnée, et Eudes lui a expliqué que son frère, le gradé, venait l'attendre à la sortie.

La ma.tresse s'est penchée pour chercher quelque chose dans son tiroir; mais nous on la connaît, on sait que quand elle fait ça, c'est qu'elle a envie de rigoler ; et puis elle a dit:

— Bon. Mais tenez-vous tranquilles. Surtout vous, Eudes, il faut être sage, pour être digne d'un frère soldat !

Elle nous a paru dr.lement longue la classe, et quand la cloche a sonné, tous nos cartables étaient prêts et nous sommes sortis en courant.

Sur le trottoir, Jonas nous attendait. Il n'était pas en uniforme ; il avait un pull-over jaune et un pantalon bleu à rayures, et là on a été un peu dé.us.

— Salut, tête de pioche! il a crié quand il a vu Eudes. T'as encore grandi!

Et Jonas a embrassé Eudes sur les deux joues, il lui a frotté la tête et il a fait semblant de lui donner un coup de poing. Il est dr.lement chouette, le frère d'Eudes. J'aimerais bien avoir un grand frère comme lui!

— Pourquoi t'es pas en uniforme, Jojo? a demandé Eudes.

— En perme ? Tu rigoles ! a dit Jonas.

Et puis il nous a regardés et il a dit:

— Ah! mais voilà tes copains. .a, c'est Nicolas... Et le petit gros là, c'est Alceste... Et l'autre, là, c'est... c'est...

— Maixent! a crié Maixent, tout fier que Jonas l'ait reconnu.

— Dites, a demandé Rufus. C'est vrai que maintenant que vous avez des galons, vous commandez des hommes sur le champ de bataille?

— Sur le champ de bataille? a rigolé Jonas. Sur le champ de bataille, non, mais à la cuisine, je surveille les corvées de pluches. Je suis affecté aux cuisines. C'est pas toujours dr.le, mais on mange bien. Il y a du rab.

Alors, Eudes a regardé Jonas, il est devenu tout blanc et il est parti en courant.

— Eudes! Eudes! a crié Jonas. Mais qu'est-ce qu'il a, celui-là? Attends-moi, tête de pioche! Attends-moi!

Et Jonas est parti en courant, après Eudes.

Nous, nous sommes partis aussi, et Alceste a dit qu'Eudes devait être fier d'avoir un frère qui avait si bien réussi dans l'armée.

La craie

Allons, bon! a dit la ma.tresse, il n'y a plus de craie ! Il va falloir aller en chercher.

Alors on a tous levé le doigt et on a crié: .Moi ! moi, mademoiselle ! . sauf Clotaire qui n'avait pas entendu. D'habitude, c'est Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la ma.tresse, qui va chercher les fournitures, mais là, Agnan était absent

parce qu'il a la grippe, alors on a tous crié:

.Moi! moi, mademoiselle ! .

— Un peu de silence ! a dit la ma.tresse. Voyons... Vous, Geoffroy, allez-y, mais revenez vite, n'est-ce pas ? Ne tra.nez pas dans les couloirs.

Geoffroy est parti, content comme tout, et il est revenu avec un gros sourire et des batons de craie plein la main.

— Merci, Geoffroy, a dit la ma.tresse. Allez vous asseoir; Clotaire, passez au tableau. Clotaire, je vous parle!

Quand la cloche a sonné, nous sommes tous sortis en courant, sauf Clotaire, à qui la ma.tresse avait des choses à dire, comme chaque fois quand elle Et Geoffroy nous a dit, dans l'escalier:

— A la sortie, venez avec moi. J'ai un truc terrible à vous montrer !

Nous sommes tous sortis de l'école, et on a demandé à Geoffroy ce qu'il avait à nous montrer, mais Geoffroy a regardé de tous les c.tés, et il a dit: . Pas ici. Venez! . Il aime bien faire des mystères, Geoffroy, il est énervant pour .a. Alors on l'a suivi, on a tourné le coin de la rue, on a traversé, on a continué encore un peu, on a retraversé, et puis Geoffroy s'est arrêté, et nous nous sommes mis autour de lui. Geoffroy a encore regardé partout, il a mis la main dans sa poche, et il nous a dit:

— Regardez!

Et dans sa main, il avait — vous ne le devineriez jamais — un baton de craie!

— Le Bouillon m'a donné cinq batons, nous a expliqué Geoffroy, tout fier. Et moi, je n'en ai donné que quatre à la ma.tresse

— Eh ben dis donc, a dit Rufus, t'as du culot, toi!

— Ouais, a dit Joachim, si le Bouillon ou la ma.tresse savaient .a, tu te ferais renvoyer, c'est s.r !

Parce que c'est vrai, avec les fournitures de l'école, il faut pas faire les guignols! La semaine dernière, un grand a tapé sur la tête d'un autre grand avec la carte qu'il portait, la carte s'est déchirée, et les deux grands ont été suspendus.

— Les laches et les froussards n'ont qu'à partir, a dit Geoffroy. Les autres, on va rigoler avec la craie.

Et nous sommes tous restés, d'abord parce qu'on n'est pas des laches ni des froussards dans la bande, et puis aussi, parce qu'avec un baton de craie, on peut dr.lement s'amuser et faire des tas et des tas de choses. Ma mémé, une fois, elle m'a envoyé un tableau noir, plus petit que celui de l'école, et une bo.te de batons de craie, mais Maman m'a pris les craies, parce qu'elle disait que j'en mettais partout, sauf sur le tableau. C'est dommage, c'étaient des craies de toutes les couleurs, des rouges, des bleues, des jaunes, et j'ai dit que ce qui aurait été chouette, .a aurait été d'avoir des craies de couleur.

— Ah, bravo! a crié Geoffroy. Moi, je prends des risques terribles, et monsieur Nicolas n'aime pas la couleur de ma craie. Puisque t'es si malin, t'as qu'à aller en demander, toi, des craies de couleur, au Bouillon! Vas-y! Mais qu'est-ce que t'attends? Vas-y! Toi, tu parles, tu parles, mais t'aurais jamais osé en garder de la craie, tiens! Je te connais !

— Ouais, a dit Rufus.

Alors, j'ai jeté mon cartable, j'ai pris Rufus par le veston, et je lui ai crié:

— Retire ce que tu as dit!

Mais comme il ne voulait rien retirer du tout, on a commencé à se battre, et puis on a entendu une grosse voix qui criait d'en haut:

— Voulez-vous cesser tout de suite, petits voyous ! Allez jouer ailleurs, ou j'appelle la police!

Alors nous sommes tous partis en courant, nous avons tourné le coin de la rue, nous avons traversé, retraversé, et nous nous sommes arrêtés.

— Quand vous aurez fini de faire les guignols, a dit Geoffroy, on pourra peut-être continuer as'amuser avec ma craie,

— Si ce type-là reste ici, moi je m'en vais ! a crié Rufus. Tant pis pour ta craie.

Et il est parti, et je ne lui parlerai plus jamais de ma vie.

— Bon, a dit Eudes, qu'est-ce qu'on va faire avec la craie?

— Ce qui serait bien, a dit Joachim, ce serait d'écrire des choses sur les murs.

— Oui, a dit Maixent. On pourrait écrire: .La bande des Vengeurs! . Comme .a, les ennemis sauraient que nous sommes passés par ici.

— Ah, très bien, a dit Geoffroy. Et puis moi, je me fais renvoyer de l'école ! Très bien ! Bravo!

— T'es un lache, quoi ! a dit Maixent.

— Un lache, moi qui ai pris des risques terribles ? Tu me fais rigoler, tiens ! a dit Geoffroy.

— Si t'es pas un lache, écris sur le mur, a dit Maixent.

— Et si après on est tous renvoyés? a demandé Eudes.

— Bon, les gars, a dit Joachim. Moi, je m'en vais. Sinon, je vais arriver en retard à la maison, et je vais avoir des histoires.

Et Joachim est parti en courant dr.lement vite.

Je ne l'avais jamais vu tellement pressé de rentrer chez lui.

— Ce qui serait bien, a dit Eudes, ce serait de faire des dessins sur des affiches. Tu sais, mettre des lunettes, des moustaches, des barbes et des pipes!

On a tous trouvé que c'était une chouette idée, seulement dans la rue, là, il n'y avait pas d'affiches. Alors on a commencé à marcher, mais c'est toujours la même chose; quand on cherche des affiches, on n'en trouve pas.

— Pourtant, a dit Eudes, je me souviens d'une affiche, quelque part, dans le quartier... Tu sais, le petit garçon qui mange un gâteau au chocolat, avec de la crème dessus...

— Oui, a dit Alceste. Je la connais. Je l'ai même découpée dans un journal de ma mère.

Et Alceste nous a dit qu'on l'attendait chez lui pour le goûter ; et il est parti en courant.

Comme il se faisait tard, on a décidé de ne plus chercher d'affiches, et de continuer à rigoler avec le bâton de craie.

— Vous savez quoi, les gars, a crié Maixent, On pourrait faire une marelle ! On va dessiner sur le trottoir, et...

— T'es pas un peu fou ? a dit Eudes. La marelle, c'est un jeu de filles

— Non monsieur, non monsieur! a dit Maixent, qui est devenu tout rouge. C'est pas un jeu de filles !

Alors Eudes s'est mis à faire des tas de grimaces, et il a chanté d'une voix toute fine.

— Mademoiselle Maixent veut jouer à la marelle! Mademoiselle Maixent veut jouer à la marelle !

— Viens te battre dans le terrain vague! a crié Maixent. Allez, viens, si t'es un homme!

Et Eudes et Maixent sont partis ensemble, mais au bout de la rue ils se sont séparés. C'est qu'en s'amusant avec le bâton de craie, comme ça, on ne s'en rendait pas compte, mais il commençait à se faire douloureusement tard.

Nous sommes restés seuls, Geoffroy et moi. Geoffroy a fait comme si le bâton de craie était une cigarette, et puis après, il l'a mis entre sa lèvre d'en haut et le nez, comme si c'était une moustache.

— Tu m'en donnes un morceau ? j'ai demandé.

Mais Geoffroy a fait non avec la tête ; alors moi, j'ai essayé de lui prendre le bâton de

craie, mais le baton de craie est tombé par terre, et il s'est cassé en deux. Il était d'ailleurs furieux, Geoffroy.

— Tiens! il a crié. Voilà ce que j'en fais de ton morceau!

Et avec son talon, il a écrasé un des morceaux de craie.

— Ah oui ? j'ai crié, eh ben voilà ce que j'en fais de ton morceau à toi!

Et crac ! Avec mon talon, j'ai écrasé son morceau de craie à lui.

Et comme on n'avait plus de craie, on est rentré chacun chez soi.

SEMPÉ-GOSCINNY
LE PETIT NICOLAS ET LES COPAINS

Clotaire a des lunettes!
Le chouette bol d'air
Les crayons de couleur
Les campeurs
On a parlé dans la radio
Marie-Edwige
Philatélies
Maixent, le magicien
La pluie
Les échecs
Les docteurs
La nouvelle librairie
Rufus est malade
Les athlètes
Le code secret
L'anniversaire de Marie-Edwige

Clotaire a des lunettes!

Quand Clotaire est arrivé à l'école, ce matin, nous avons été drôlement étonnés, parce qu'il avait des lunettes sur la figure. Clotaire, c'est un bon copain, qui est le dernier de la classe, et il paraît que c'est pour ça qu'on lui a mis des lunettes.

— C'est le docteur, nous a expliqué Clotaire, qui a dit à mes parents que si j'étais dernier, c'était peut-être parce que je ne voyais pas bien en classe. Alors, on m'a emmené dans le magasin à lunettes et le monsieur des lunettes m'a regardé les yeux avec une machine qui ne fait pas mal, il m'a fait lire des tas de lettres qui ne voulaient rien dire et puis il m'a donné des lunettes, et maintenant, bing ! je ne serai plus dernier.

Moi, ça m'a un peu étonné, le coup des lunettes, parce que si Clotaire ne voit pas en classe, c'est parce qu'il dort souvent, mais peut-être que les lunettes, ça l'empêchera de dormir. Et puis c'est vrai que le premier de la classe c'est Agnan, et c'est le seul qui porte des lunettes, même que c'est pour ça qu'on ne peut pas lui taper dessus aussi souvent qu'on le voudrait.

Agnan, il n'a pas été content de voir que Clotaire avait des lunettes. Agnan, qui est le choucou de la maîtresse, a toujours peur qu'un copain soit premier à sa place, et nous on a été bien contents de penser que le premier, maintenant, ce serait Clotaire, qui est un chouette copain.

— T'as vu mes lunettes? a demandé Clotaire aAgnan. Maintenant, je vais être le premier en tout, et ce sera moi que la maîtresse enverra chercher les cartes et qui effacera le tableau ! La la 1ère !

— Non, monsieur! Non, monsieur! a dit Agnan. Le premier, c'est moi! Et puis d'abord, tu n'as pas le droit de venir à l'école avec des lunettes !

— Un peu que j'ai le droit, tiens, sans blague ! a dit Clotaire. Et tu ne seras plus le seul sale choucou de la classe ! La la 1ère !

— Et moi, a dit Rufus, je vais demander à mon papa de m'acheter des lunettes, et je serai premier aussi !

— On va tous demander à nos papas de nous acheter des lunettes, a crié Geoffroy. On sera tous premiers et on sera tous chouchous !

Alors, ça a été terrible, parce qu'Agnan s'est mis à crier et à pleurer; il a dit que c'était de la triche, qu'on n'avait pas le droit d'être premiers, qu'il se plaindrait, que personne ne l'aimait, qu'il était très malheureux, qu'il allait se tuer, et le Bouillon est arrivé en courant. Le Bouillon, c'est notre surveillant, et un jour je vous raconterai pourquoi on l'appelle comme ça.

— Qu'est-ce qui se passe ici? a crié le Bouillon. Agnan ! qu'est-ce que vous avez à pleurer comme ça? Regardez-moi bien dans les yeux et répondez-moi!

— Ils veulent tous mettre des lunettes! lui a dit Agnan en faisant des tas de hoquets.

Le Bouillon a regardé Agnan, il nous a regardés nous, il s'est frotté la bouche avec la main, et puis il nous a dit:

— Regardez-moi tous dans les yeux! Je ne vais pas essayer de comprendre vos histoires : tout ce que je peux vous dire, c'est que si je vous entends encore, je sévirai! Agnan, allez boire un verre d'eau sans respirer, les autres, à bon entendeur, salut !

Et il est parti avec Agnan, qui continuait à faire des hoquets.

— Dis, j'ai demandé à Clotaire, tu nous les prêteras, tes lunettes, quand on sera interrogés?

— Oui, et pour les compositions! a dit Maixent.

— Pour les compositions, je vais en avoir besoin, a dit Clotaire, parce que si je ne suis pas le premier, papa saura que je n'avais pas mes lunettes et ça va faire des histoires parce qu'il n'aime pas que je prête mes affaires; mais pour les interrogations, on s'arrangera.

C'est vraiment un chouette copain, Clotaire, et je lui ai demandé de me prêter ses lunettes pour essayer, et vraiment je ne sais pas comment il va faire pour être premier, Clotaire, parce qu'avec ses lunettes on voit tout de travers, et quand on regarde ses pieds, ils ont l'air d'être très près de la figure. Et puis j'ai passé les lunettes à Geoffroy, qui les a prêtées à Rufus, qui les a mises à Joachim, qui les a données à Maixent, qui les a jetées à Eudes qui nous a fait bien rigoler en faisant semblant de loucher, et puis Alceste a voulu les prendre, mais là il y a eu des histoires.

— Pas toi, a dit Clotaire. Tu as les mains pleines de beurre à cause de tes tartines et tu vas salir mes lunettes, et ce n'est pas la peine d'avoir des lunettes si on ne peut pas voir à travers, et c'est un drôle de travail de les nettoyer, et papa me privera de télévision si je suis de nouveau dernier parce qu'un imbécile a sali mes lunettes avec ses grosses mains pleines de beurre !

Et Clotaire a remis ses lunettes, mais Alceste n'était pas content.

— Tu les veux sur la figure, mes grosses mains pleines de beurre ? il a demandé à Clotaire.

— Tu ne peux pas me taper dessus, a dit Clotaire. J'ai des lunettes. La la lère !

— Eh ben, a dit Alceste, enlève-les, tes lunettes!

— Non, monsieur, a dit Clotaire.

— Ah! les premiers de la classe, a dit Alceste, vous êtes tous les mêmes ! Des lâches

— Je suis un lâche, moi? a crié Clotaire.

— Oui, monsieur, puisque tu portes des lunettes ! a crié Alceste.

— Eh ben, on va voir qui est un lâche! a crié Clotaire, en enlevant ses lunettes.

Ils étaient drôlement furieux, tous les deux, mais ils n'ont pas pu se battre parce que le Bouillon est arrivé en courant.

— Quoi encore ? il a demandé.

— Il veut pas que je porte des lunettes! a crié Alceste.

— Et moi, il veut mettre du beurre sur les miennes ! a crié Clotaire.

Le Bouillon s'est mis les mains sur la figure et il s'est allongé les joues, et quand il fait ça, c'est pas le moment de rigoler.

— Regardez-moi bien dans les yeux, vous deux! a dit le Bouillon. Je ne sais pas ce que vous avez encore inventé, mais je ne veux plus entendre parler de lunettes ! Et pour demain, vous me conjuguerez le verbe: «Je ne dois pas dire des absurdités pendant la récréation, ni semer le désordre, obligeant de la sorte M. le Surveillant à intervenir.» A tous les temps de l'indicatif.

Et il est allé sonner la cloche pour entrer en classe.

Dans la file, Clotaire a dit que quand Alceste aurait les mains sèches, il voudrait bien les lui prêter, les lunettes. C'est vraiment un chouette copain, Clotaire.

En classe — c'était géographie — Clotaire a fait passer les lunettes à Alceste, qui s'était bien essuyé ses mains sur le veston. Alceste a mis les lunettes, et puis là il n'a pas eu de chance, parce qu'il n'a pas vu la maîtresse qui était juste devant lui.

— Cessez de faire le clown, Alceste! a crié la maîtresse. Et ne louchez pas! S'il vient un courant d'air, vous resterez comme ça! En attendant, sortez!

Et Alceste est sorti avec les lunettes, il a failli se cogner dans la porte, et puis la maîtresse a appelé Clotaire au tableau.

Et là, bien sûr, sans les lunettes, ça n'a pas marché: Clotaire a eu zéro.

Le chouette bol d'air

Nous sommes invités à passer le dimanche dans la nouvelle maison de campagne de M. Bongrain. M. Bongrain fait le comptable dans le bureau où travaille Papa, et il paraît qu'il a un petit garçon qui a mon âge, qui est très gentil et qui s'appelle Corentin.

Moi, j'étais bien content, parce que j'aime beaucoup aller à la campagne et Papa nous a expliqué que ça ne faisait pas longtemps que M. Bongrain avait acheté sa maison, et qu'il lui avait dit que ce n'était pas loin de la ville. M. Bongrain avait donné tous les détails à Papa par téléphone, et Papa a inscrit sur un papier et il paraît que c'est très facile d'y aller. C'est tout droit, on tourne à gauche au premier feu rouge, on passe sous le pont de chemin de fer, ensuite c'est encore tout droit jusqu'au carrefour, où il faut prendre à gauche, et puis encore à gauche jusqu'à une grande ferme blanche, et puis on tourne à droite par une petite route en terre, et là c'est tout droit et à gauche après la station-service.

On est partis, Papa, Maman et moi, assez tôt le matin dans la voiture, et Papa chantait, et puis il s'est arrêté de chanter à cause de toutes les autres voitures qu'il y avait sur la route. On ne pouvait pas avancer. Et puis Papa a raté le feu rouge où il devait tourner, mais il a dit que ce n'était pas grave, qu'il rattraperait son chemin au carrefour suivant. Mais au carrefour suivant, ils faisaient des tas de travaux et ils avaient mis une pancarte où c'était écrit: «Détour»; et nous nous sommes perdus; et Papa a crié après Maman, en lui disant qu'elle lui lisait mal les indications qu'il y avait sur le papier; et Papa a demandé son chemin à des tas de gens qui ne savaient pas; et nous sommes arrivés chez M. Bongrain presque à l'heure du déjeuner, et nous avons cessé de nous disputer.

M. Bongrain est venu nous recevoir à la porte de son jardin.

— Eh bien, il a dit M. Bongrain. On les voit les citadins ! Incapables de se lever de bonne heure, hein?

Alors, Papa lui a dit que nous nous étions perdus, et M. Bongrain a eu l'air tout étonné.

— Comment as-tu fait ton compte? il a demandé. C'est tout droit!

Et il nous a fait entrer dans la maison.

Elle est chouette, la maison de M. Bongrain ! Pas très grande, mais chouette.

— Attendez, a dit M. Bongrain, je vais appeler ma femme. Et il a crié : «Claire ! Claire ! Nos amis sont là!»

Et Mme Bongrain est arrivée, elle avait des yeux tout rouges, elle toussait, elle portait un tablier plein de taches noires et elle nous a dit:

— Je ne vous donne pas la main, je suis noire de charbon ! Depuis ce matin, je m’escrime à faire marcher cette cuisinière sans y réussir !

M. Bongrain s’est mis à rigoler.

— Evidemment, il a dit, c’est un peu rustique, mais c’est ça, la vie à la campagne ! On ne peut pas avoir une cuisinière électrique, comme dans l’appartement.

— Et pourquoi pas ? a demandé Mme Bongrain.

— Dans vingt ans, quand j’aurai fini de payer la maison, on en reparlera, a dit M. Bongrain. Et il s’est mis à rigoler de nouveau.

Mme Bongrain n’a pas rigolé et elle est partie en disant:

— Je m’excuse, il faut que je m’occupe du déjeuner. Je crois qu’il sera très rustique, lui aussi.

— Et Corentin, a demandé Papa, il n’est pas là?

— Mais oui, il est là, a répondu M. Bongrain; mais ce petit crétin est puni, dans sa chambre. Tu ne sais pas ce qu’il a fait, ce matin, en se levant ? Je te le donne en mille: il est monté sur un arbre pour cueillir des prunes! Tu te rends compte? Chacun de ces arbres m’a coûté une fortune, ce n’est tout de même pas pour que le gosse s’amuse à casser les branches, non?

Et puis M. Bongrain a dit que puisque j’étais là, il allait lever la punition, parce qu’il était sûr que j’étais un petit garçon sage qui ne s’amuserait pas à saccager le jardin et le potager.

Corentin est venu, il a dit bonjour à Maman, à Papa et on s’est donné la main. Il a l’air assez chouette, pas aussi chouette que les copains de l’école, bien sûr, mais il faut dire que les copains de l’école, eux, ils sont terribles.

— On va jouer dans le jardin ? j’ai demandé.

Corentin a regardé son papa, et son papa a dit:

— J’aimerais mieux pas, les enfants. On va bientôt manger et je ne voudrais pas que vous ameniez de la boue dans la maison. Maman a eu bien du mal à faire le ménage, ce matin.

Alors, Corentin et moi on s’est assis, et pendant que les grands prenaient l’apéritif, nous, on a regardé une revue que j’avais déjà lue à la maison. Et on l’a lue plusieurs fois la revue, parce que Mme Bongrain, qui n’a pas pris l’apéritif avec les autres, était en retard pour le déjeuner. Et puis Mme Bongrain est arrivée, elle a enlevé son tablier et elle a dit:

— Tant pis... A table!

M. Bongrain était tout fier pour le hors-d’oeuvre, parce qu’il nous a expliqué que les tomates venaient de son potager, et Papa a rigolé et il a dit qu’elles étaient venues un peu trop tôt, les tomates, parce qu’elles étaient encore toutes vertes. M. Bongrain a répondu que peut-être, en effet, elles n’étaient pas encore tout à fait mûres, mais qu’elles avaient un autre goût que celles que l’on trouve sur le marché. Moi, ce que j’ai bien aimé, c’est les sardines.

Et puis Mme Bongrain a apporté le rôti, qui était rigolo, parce que dehors il était tout noir, mais dedans, c’était comme s’il n’était pas cuit du tout.

— Moi, je n’en veux pas, a dit Corentin. Je n’aime pas la viande crue !

M. Bongrain lui a fait les gros yeux et il lui a dit de finir ses tomates en vitesse et de manger sa viande comme tout le monde, s'il ne voulait pas être puni.

Ce qui n'était pas trop réussi, c'était les pommes de terre du rôti ; elles étaient un peu dures.

Après le déjeuner, on s'est assis dans le salon.

Corentin a repris la revue et Mme Bongrain a expliqué à Maman qu'elle avait une bonne en ville, mais que la bonne ne voulait pas venir travailler à la campagne, le dimanche. M. Bongrain expliquait à Papa combien ça lui avait coûté, la maison, et qu'il avait fait une affaire formidable. Moi, tout ça ne m'intéressait pas, alors j'ai demandé à Corentin si on ne pouvait pas aller jouer dehors où il y avait plein de soleil. Corentin a regardé son papa, et M. Bongrain a dit :

— Mais, bien sûr, les enfants. Ce que je vous demande, c'est de ne pas jouer sur les pelouses, mais sur les allées. Amusez-vous bien, et soyez sages.

Corentin et moi nous sommes sortis, et Corentin m'a dit qu'on allait jouer à la pétanque. J'aime bien la pétanque et je suis terrible pour pointer. On a joué dans l'allée; il y en avait une seule et pas très large ; et je dois dire que Corentin, il se défend drôlement.

— Fais attention, m'a dit Corentin ; si une boule va sur la pelouse, on pourrait pas la ravoir !

Et puis Corentin a tiré, et bing ! sa boule a raté la mienne et elle est allée sur l'herbe. La fenêtre de la maison s'est ouverte tout de suite et M. Bongrain a sorti une tête toute rouge et pas contente :

— Corentin! il a crié. Je t'ai déjà dit plusieurs fois de faire attention et de ne pas endommager cette pelouse ! Ça fait des semaines que le jardinier y travaille ! Dès que tu es à la campagne, tu deviens intenable ! Allez ! dans ta chambre jusqu'à ce soir !

Corentin s'est mis à pleurer et il est parti ; alors, je suis rentré dans la maison.

Mais nous ne sommes plus restés très longtemps, parce que Papa a dit qu'il préférerait partir de bonne heure pour éviter les embouteillages. M. Bongrain a dit que c'était sage, en effet, qu'ils n'allaient pas tarder à rentrer eux-mêmes, dès que Mme Bongrain aurait fini de faire le ménage.

M. et Mme Bongrain nous ont accompagnés jusqu'à la voiture; Papa et Maman leur ont dit qu'ils avaient passé une journée qu'ils n'oublieraient pas, et juste quand Papa allait démarrer, M. Bongrain s'est approché de la portière pour lui parler :

— Pourquoi n'achètes-tu pas une maison de campagne, comme moi? a dit M. Bongrain. Bien sûr, personnellement, j'aurais pu m'en passer; mais il ne faut pas être égoïste, mon vieux! Pour la femme et le gosse, tu ne peux pas savoir le bien que ça leur fait, cette détente et ce bol d'air, tous les dimanches!

Les crayons de couleur

Ce matin, avant que je parte pour l'école, le facteur a apporté un paquet pour moi, un cadeau de mémé. Il est chouette, le facteur!

Papa, qui était en train de prendre son café au lait, a dit: «Ape, ape, ape, des catastrophes en perspective ! » et Maman, ça ne lui a pas plu que Papa dise ça, et elle s'est mise à crier que chaque fois que sa maman, ma mémé, faisait quelque chose, Papa trouvait à redire, et Papa a dit qu'il voulait prendre son café au lait tranquille, et Maman lui a dit que, oh ! bien sûr, elle était juste bonne à préparer le café au lait et à faire le ménage, et Papa a dit qu'il n'avait jamais dit ça, mais que ce n'était pas trop demander que de vouloir un peu la paix à la maison, lui qui travaillait durement pour que Maman ait de quoi préparer le café au lait. Et pendant que Papa et Maman

parlaient, moi j'ai ouvert le paquet, et c'était terrible: c'était une boîte de crayons de couleur! J'étais tellement content que je me suis mis à courir, à sauter et à danser dans la salle à manger avec ma boîte, et tous les crayons sont tombés.

— Ça commence bien! a dit Papa.

— Je ne comprends pas ton attitude, a dit Maman. Et puis, d'abord, je ne vois pas quelles sont les catastrophes que peuvent provoquer ces crayons de couleur! Non, vraiment je ne vois pas!

— Tu verras, a dit Papa.

Et il est parti à son bureau. Maman m'a dit de ramasser mes crayons de couleur, parce que j'allais être en retard pour l'école. Alors, moi je me suis dépêché de remettre les crayons dans la boîte et j'ai demandé à Maman si je pouvais les emmener à l'école. Maman m'a dit que oui, et elle m'a dit de faire attention et de ne pas avoir d'histoires avec mes crayons de couleur. J'ai promis, j'ai mis la boîte dans mon cartable et je suis parti. Je ne comprends pas Maman et Papa; chaque fois que je reçois un cadeau, ils sont sûrs que vais faire des bêtises.

Je suis arrivé à l'école juste quand la cloche sonnait pour entrer en classe. Moi, j'étais tout fier de ma boîte de crayons de couleur et j'étais impatient de la montrer aux copains. C'est vrai, à l'école, c'est toujours Geoffroy qui apporte des choses que lui achète son papa, qui est très riche, et là, j'étais bien content de lui montrer, à Geoffroy, qu'il n'y avait pas que lui qui avait des chouettes cadeaux, c'est vrai, quoi, à la fin, sans blague...

En classe, la maîtresse a appelé Clotaire au tableau et, pendant qu'elle l'interrogeait, j'ai montré ma boîte à Alceste, qui est assis à côté de moi.

— C'est rien chouette, m'a dit Alceste.

— C'est ma mémé qui me les a envoyés, j'ai expliqué.

— Qu'est-ce que c'est? a demandé Joachim.

Et Alceste a passé la boîte à Joachim, qui l'a passée à Maixent, qui l'a passée à Eudes, qui l'a passée à Rufus, qui l'a passée à Geoffroy, qui a fait une drôle de tête.

Mais comme ils étaient tous là à ouvrir la boîte et à sortir des crayons pour les regarder et pour les essayer, moi j'ai eu peur que la maîtresse les voie et se mette à confisquer les crayons. Alors, je me suis mis à faire des gestes à Geoffroy pour qu'il me rende la boîte, et la maîtresse a crié:

— Nicolas ! Qu'est-ce que vous avez à remuer et à faire le pitre ?

Elle m'a fait drôlement peur, la maîtresse, et je me suis mis à pleurer, et je lui ai expliqué que j'avais une boîte de crayons de couleur que m'avait envoyée ma mémé, et que je voulais que les autres me la rendent. La maîtresse m'a regardé avec des gros yeux, elle a fait un soupir et elle a dit:

— Bien. Que celui qui a la boîte de Nicolas la lui rende.

Geoffroy s'est levé et m'a rendu la boîte. Et moi, j'ai regardé dedans, et il manquait des tas de crayons.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? m'a demandé la maîtresse.

— Il manque des crayons, je lui ai expliqué.

— Que celui qui a les crayons de Nicolas les lui rende, a dit la maîtresse.

Alors, tous les copains se sont levés pour venir m'apporter les crayons. La maîtresse s'est mise ataper sur son bureau avec sa règle et elle nous a donné des punitions à tous ; nous devons conjuguer le verbe: «Je ne dois pas prendre prétexte des crayons de couleur pour interrompre le cours et semer le désordre dans la classe. » Le seul qui n'a pas été puni, à part Agnan qui est le chouchou de la maîtresse et qui était absent parce qu'il a les oreillons, c'est Clotaire, qui était interrogé au tableau. Lui, il a été privé de récré, comme d'habitude chaque fois qu'il est interrogé.

Quand la récré a sonné, j'ai emmené ma boîte de crayons de couleur avec moi, pour pouvoir en parler avec les copains, sans risquer d'avoir des punitions. Mais dans la cour, quand j'ai ouvert la boîte, j'ai vu qu'il manquait le crayon jaune.

— Il me manque le jaune! j'ai crié. Qu'on me rende le jaune !

— Tu commences à nous embêter, avec tes crayons, a dit Geoffroy. A cause de toi, on a été punis!

Alors, là, je me suis mis drôlement en colère.

— Si vous n'aviez pas fait les guignols, il ne serait rien arrivé, j'ai dit. Ce qu'il y a, c'est que vous êtes tous des jaloux! Et si je ne retrouve pas le voleur, je me plaindrai!

— C'est Eudes qui a le jaune, a crié Rufus, il est tout rouge !... Eh ! vous avez entendu, les gars ? J'ai fait une blague : j'ai dit qu'Eudes avait volé le jaune parce qu'il était tout rouge!

Et tous se sont mis à rigoler, et moi aussi, parce qu'elle était bonne celle-là, et je la raconterai à Papa. Le seul qui n'a pas rigolé, c'est Eudes, qui est allé vers Rufus et qui lui a donné un coup de poing sur le nez.

— Alors, c'est qui le voleur? a demandé Eudes, et il a donné un coup de poing sur le nez de Geoffroy.

— Mais je n'ai rien dit, moi! a crié Geoffroy, qui n'aime pas recevoir des coups de poing sur le nez, surtout quand c'est Eudes qui les donne. Moi, ça m'a fait rigoler, le coup de Geoffroy qui recevait un coup de poing sur le nez quand il ne s'y attendait pas! Et Geoffroy a couru vers moi, et il m'a donné une claque, en traître, et ma boîte de crayons de couleur est tombée et nous nous sommes battus. Le Bouillon — c'est notre surveillant — il est arrivé en courant, il nous a séparés, il nous a traités de bande de petits sauvages, il a dit qu'il ne voulait même pas savoir de quoi il s'agissait et il nous a donné cent lignes à chacun.

— Moi, j'ai rien à voir là-dedans, a dit Alceste, j'étais en train de manger ma tartine.

— Moi non plus, a dit Joachim, j'étais en train de demander à Alceste de m'en donner un bout.

— Tu peux toujours courir! a dit Alceste.

Alors, Joachim a donné une baffe à Alceste, et le Bouillon leur a donné deux cents lignes à chacun.

Quand je suis revenu à la maison pour déjeuner, j'étais pas content du tout ; ma boîte de crayons de couleur était démolie, il y avait des crayons cassés et il me manquait toujours le jaune. Et je me suis mis à pleurer dans la salle à manger, en expliquant à Maman le coup des punitions. Et puis Papa est entré, et il a dit:

— Allons, je vois que je ne m'étais pas trompé, il y a eu des catastrophes avec ces crayons de couleur!

— Il ne faut rien exagérer, a dit Maman.

Et puis on a entendu un grand bruit : c'était Papa qui venait de tomber en mettant le pied sur mon crayon jaune, qui était devant la porte de la salle à manger.

Les campeurs

— Eh! les gars, nous a dit Joachim en sortant de l'école, si on allait camper demain?

— C'est quoi, camper? a demandé Clotaire, qui nous fait bien rigoler chaque fois, parce qu'il ne sait jamais rien de rien.

— Camper? C'est très chouette, lui a expliqué Joachim. J'y suis allé dimanche dernier avec mes parents et des amis à eux. On va en auto, loin dans la campagne, et puis on se met dans un joli coin près d'une rivière, on monte les tentes, on fait du feu pour la

cuisine, on se baigne, on pêche, on dort sous la tente, il y a des moustiques, et quand il se met à pleuvoir on s'en va en courant.

— Chez moi, a dit Maixent, on ne me laissera pas aller faire le guignol, tout seul, loin dans la campagne. Surtout s'il y a une rivière.

— Mais non, a dit Joachim, on fera semblant! On va camper dans le terrain vague!

— Et la tente ? Tu as une tente, toi? a demandé Eudes.

— Bien sûr! a répondu Joachim. Alors, c'est d'accord?

Et jeudi, nous étions tous dans le terrain vague. Je ne sais pas si je vous ai dit que dans le quartier, tout près de ma maison, il y a un terrain vague terrible, où on trouve des caisses, des papiers, des pierres, des vieilles boîtes, des bouteilles, des chats fâchés et surtout une vieille auto qui n'a plus de roues, mais qui est drôlement chouette quand même.

C'est Joachim qui est arrivé le dernier avec une couverture pliée sous le bras.

— Et la tente ? a demandé Eudes.

— Ben, la voilà, a répondu Joachim en nous montrant la couverture, qui était vieille avec des tas de trous et des taches partout.

— C'est pas une vraie tente, ça ! a dit Rufus.

— Tu crois pas que mon papa allait me prêter sa tente toute neuve, non ? a dit Joachim. Avec la couverture, on fera semblant.

Et puis Joachim nous a dit qu'on devait tous monter dans l'auto, parce que, pour camper, il faut y aller en auto.

— C'est pas vrai! a dit Geoffroy. Moi, j'ai un cousin qui est boy-scout, et il y va toujours à pied

— Si tu veux aller à pied, tu n'as qu'à y aller, a dit Joachim. Nous, on y va en auto et on sera arrivés bien avant toi.

— Et qui c'est qui va conduire? a demandé Geoffroy.

— Moi, bien sûr, a répondu Joachim.

— Et pourquoi, je vous prie? a demandé Geoffroy.

— Parce que c'est moi qui ai eu l'idée d'aller camper, et aussi parce que la tente, c'est moi qui l'ai apportée, a dit Joachim.

Geoffroy n'était pas très content, mais comme on était pressés d'arriver pour camper, on lui a dit de ne pas faire d'histoires. Alors, on est tous montés dans l'auto, on a mis la tente sur le toit et puis on a tous fait « vroom vroom », sauf Joachim qui conduisait et qui criait: « Gare-toi, eh papa ! Va donc, eh chauffard! Assassin! Vous avez vu comment que je l'ai doublé, celui-là, avec sa voiture sport? » Ça va être un drôle de conducteur, Joachim, quand il sera grand ! Et puis il nous a dit:

— Ce coin me paraît joli. On s'arrête.

Alors, on a tous cessé de faire « vroom » et on est descendus de l'auto, et Joachim a regardé autour de lui, content comme tout.

— Très bien. Amenez la tente, on a la rivière tout près.

— Où est-ce que tu vois une rivière, toi? a demandé Rufus.

— Ben, là! a dit Joachim. On fait semblant, quoi!

Et puis on a amené la tente, et pendant qu'on la montait, Joachim a dit à Geoffroy et à Clotaire d'aller chercher de l'eau à la rivière et puis de faire semblant d'allumer du feu pour cuire le déjeuner.

Ça n'a pas été facile de monter la tente, mais on a mis des caisses les unes sur les autres et on a mis la couverture par-dessus. C'était très chouette.

— Le déjeuner est prêt ! a crié Geoffroy.

Alors on a tous fait semblant de manger, sauf Alceste qui mangeait vraiment, parce qu'il avait apporté des tartines à la confiture de chez lui.

— Très bon, ce poulet! a dit Joachim, en faisant « miam, miam ».

— Tu me passes un peu de tes tartines? a demandé Maixent à Alceste.

— T'es pas un peu fou? a répondu Alceste. Est-ce que je te demande du poulet, moi? Mais comme Alceste c'est un bon copain, il a fait semblant de donner une de ses tartines à Maixent.

— Bon, maintenant il faut éteindre le feu, a dit Joachim, et enterrer tous les papiers gras et les boîtes de conserve.

— T'es malade, a dit Rufus. Si on doit enterrer tous les papiers gras et toutes les boîtes du terrain vague, on sera encore là dimanche !

— Mais que t'es bête ! a dit Joachim. On fait semblant ! Maintenant, on va tous se mettre sous la tente pour dormir.

Et là, c'était rigolo comme tout, sous la tente ; on était drôlement serrés et il faisait chaud, mais on s'amusait bien. On n'a pas dormi vraiment, bien sûr, parce qu'on n'avait pas sommeil, et puis parce qu'il n'y avait pas de place. On était là sous la couverture depuis un moment, quand Alceste a dit:

— Et qu'est-ce qu'on fait maintenant?

— Ben, rien, a dit Joachim. Ceux qui veulent, peuvent dormir, les autres peuvent aller se baigner dans la rivière. Quand on campe, chacun fait ce qu'il veut. C'est ça qui est chouette.

— Si j'avais apporté mes plumes, a dit Eudes, on aurait pu jouer aux Indiens, sous la tente.

— Aux Indiens ? a dit Joachim. Où est-ce que tu as vu des Indiens camper, imbécile?

— C'est moi, l'imbécile ? a demandé Eudes.

— Eudes a raison, a dit Rufus, on s'embête sous ta tente !

— Parfaitement, c'est toi l'imbécile, a dit Joachim, et il a eu tort, parce qu'avec Eudes, il ne faut pas rigoler; il est très fort et bing! il a donné un coup de poing sur le nez de Joachim, qui s'est fâché et qui a commencé à se battre avec Eudes. Comme il n'y avait pas beaucoup de place sous la tente, on recevait tous des baffes, et puis les caisses sont tombées et on a eu du mal à sortir de dessous la couverture; c'était drôlement rigolo. Joachim, lui, n'était pas content et il piétinait la couverture en criant:

« Puisque c'est comme ça, sortez tous de ma tente! Je vais camper tout seul ! »

— T'es fâché pour de vrai, ou tu fais semblant? a demandé Rufus.

Alors, on a tous rigolé, et Rufus rigolait avec nous en demandant:

— Qu'est-ce que j'ai dit de drôle, les gars? Hein ? Qu'est-ce que j'ai dit de drôle?

Et puis Alceste a dit qu'il se faisait tard et qu'il fallait rentrer pour dîner.

— Oui, a dit Joachim. D'ailleurs, il pleut ! Vite ! Vite ! Ramassez toutes les affaires et courons à la voiture!

Ça a été très chouette de camper, et chacun de nous est revenu à sa maison fatigué mais content. Même si nos papas et nos mamans nous ont grondés, parce qu'on était arrivés si tard.

Et ce n'est pas juste, parce que ce n'est tout de même pas de notre faute si on a été pris dans un embouteillage terrible pour le retour!

On a parlé dans la radio

Ce matin, en classe, la maîtresse nous a dit:

« Mes enfants, j'ai une grande nouvelle avous annoncer: dans le cadre d'une grande enquête menée parmi les enfants des écoles, des reporters de la radio vont venir vous interviewer. »

Nous, on n'a rien dit parce qu'on n'a pas compris, sauf Agnan; mais lui, ce n'est pas malin, parce qu'il est le chouchou de la maîtresse et le premier de la classe. Alors, la maîtresse nous a expliqué que des messieurs de la radio viendraient nous poser des questions, qu'ils faisaient ça dans toutes les écoles de la ville, et qu'aujourd'hui c'était notre tour.

— Et je compte sur vous pour être sages et pour parler d'une façon intelligente, a dit la maîtresse.

Nous, ça nous a énervés comme tout de savoir qu'on allait parler à la radio, et la maîtresse a dû taper avec sa règle sur son bureau plusieurs fois pour pouvoir continuer à nous faire la leçon de grammaire.

Et puis, la porte de la classe s'est ouverte, et le directeur est entré avec deux messieurs, dont l'un portait une valise.

— Debout! a dit la maîtresse.

— Assis ! a dit le directeur. Mes enfants, c'est un grand honneur pour notre école de recevoir la visite de la radio, qui, par la magie des ondes, et grâce au génie de Marconi, répercutera vos paroles dans des milliers de foyers. Je suis sûr que vous serez sensibles à cet honneur, et que vous serez habités par un sentiment de responsabilité. Autrement, je vous préviens, je punirai les fantaisistes! Monsieur, ici, vous expliquera ce qu'il attend de vous.

Alors, un des messieurs nous a dit qu'il allait nous poser des questions sur les choses que nous aimions faire, sur ce que nous lisions et sur ce que nous apprenions à l'école. Et puis, il a pris un appareil dans sa main et il a dit: «Ceci est un micro. Vous parlerez là-dedans, bien distinctement, sans avoir peur; et ce soir, à huit heures précises, vous pourrez vous écouter, car tout ceci est enregistré. »

Et puis le monsieur s'est tourné vers l'autre monsieur qui avait ouvert sa valise sur le bureau de la maîtresse, et dans la valise il y avait des appareils, et qui avait mis sur ses oreilles des machins pour écouter. Comme les pilotes dans un film que j'ai vu; mais la radio ne marchait pas, et comme c'était plein de brouillard, ils n'arrivaient plus à retrouver la ville où ils devaient aller, et ils tombaient dans l'eau, et c'était un film vraiment très chouette. Et le premier monsieur a dit à celui qui avait les choses sur les oreilles :

— On peut y aller, Pierrot?

— Ouais, a dit M. Pierrot, fais-moi un essai de voix.

— Un, deux, trois, quatre, cinq; ça va? a demandé l'autre monsieur.

— C'est parti, mon Kiki, a répondu M. Pierrot.

— Bon, a dit M. Kiki, alors, qui veut parler en premier?

— Moi ! Moi ! Moi! nous avons tous crié.

M. Kiki s'est mis à rire et il a dit: « Je vois que nous avons beaucoup de candidats; alors je vais demander à mademoiselle de me désigner l'un d'entre vous. »

Et la maîtresse, bien sûr, elle a dit qu'il fallait interroger Agnan, parce que c'était le premier de la classe. C'est toujours la même chose avec ce chouchou, c'est vrai, quoi, à la fin

Agnan est allé vers M. Kiki, et M. Kiki lui a mis le micro devant sa figure, et elle était toute blanche, la figure d'Agnan.

— Bien, veux-tu me dire ton nom, mon petit? a demandé M. Kiki.

Agnan a ouvert la bouche et il n'a rien dit. Alors, M. Kiki a dit:

— Tu t'appelles Agnan, n'est-ce pas?

Agnan a fait oui avec la tête.

— Il paraît, a dit M. Kiki, que tu es le premier de la classe. Ce que nous aimerions savoir, c'est ce que tu fais pour te distraire, tes jeux préférés... Allons, réponds! Il ne faut pas avoir peur, voyons!

Alors Agnan s'est mis à pleurer, et puis il a été malade, et la maîtresse a dû sortir en courant avec lui.

M. Kiki s'est essuyé le front, il a regardé M. Pierrot, et puis il nous a demandé:

— Est-ce qu'il y a un de vous qui n'a pas peur de parler devant le micro?

— Moi ! Moi ! Moi! on a tous crié.

— Bon, a dit M. Kiki, le petit gros, là, viens ici. C'est ça... Alors, on y va... Comment t'appelles-tu, mon petit?

— Alceste, a dit Alceste.

— Alchechte ? a demandé M. Kiki tout étonné.

— Voulez-vous me faire le plaisir de ne pas parler la bouche pleine ? a dit le directeur.

— Ben, a dit Alceste, j'étais en train de manger un croissant quand il m'a appelé.

— Un crois... Alors on mange en classe maintenant? a crié le directeur. Eh bien, parfait ! Allez au piquet. Nous réglerons cette question plus tard; et laissez votre croissant sur la table !

Alors Alceste a fait un gros soupir, il a laissé son croissant sur le bureau de la maîtresse, et il est allé au piquet, où il a commencé à manger la brioche qu'il a sortie de la poche de son pantalon, pendant que M. Kiki essuyait le micro avec sa manche.

— Excusez-les, a dit le directeur, ils sont très jeunes et un peu dissipés.

— Oh! nous sommes habitués, a dit M. Kiki en rigolant. Pour notre dernière enquête, nous avons interviewé les dockers grévistes. Pas vrai, Pierrot?

— C'était le bon temps, a dit M. Pierrot.

Et puis, M. Kiki a appelé Eudes.

— Comment t'appelles-tu, mon petit? il a demandé.

— Eudes! a crié Eudes, et M. Pierrot a enlevé les choses qu'il avait sur les oreilles.

— Pas si fort, a dit M. Kiki. C'est pour ça qu'on a inventé la radio ; pour se faire entendre très loin sans crier. Allez, on recommence... Comment t'appelles-tu, mon petit ?

— Ben, Eudes, je vous l'ai déjà dit, a dit Eudes.

— Mais non, a dit M. Kiki. Il ne faut pas me dire que tu me l'as déjà dit. Je te demande ton nom, tu me le dis, et c'est tout. Prêt, Pierrot ?... Allez, on recommence... Comment t'appelles-tu, mon petit?

— Eudes, a dit Eudes.

— On le saura, a dit Geoffroy.

— Dehors, Geoffroy! a dit le directeur.

— Silence! a crié M. Kiki.

— Eh! Préviens quand tu cries! a dit M. Pierrot, qui a enlevé les choses qu'il avait sur les oreilles. M. Kiki s'est mis la main sur les yeux, il a attendu un petit moment, il a enlevé sa main, et il a demandé à Eudes ce qu'il aimait faire pour se distraire.

— Je suis terrible au foot, a dit Eudes. Je les bats tous.

— C'est pas vrai, j'ai dit, hier t'étais gardien de but, et qu'est-ce qu'on t'a mis!

— Ouais ! a dit Clotaire.

— Rufus avait sifflé hors-jeu ! a dit Eudes.

— Bien sûr, a dit Maixent, il jouait dans ton équipe. Moi, j'ai toujours dit qu'un joueur ne pouvait pas être en même temps arbitre, même si c'est lui qui a le sifflet.

— Tu veux mon poing sur le nez? a demandé Eudes, et le directeur l'a mis en retenue pour jeudi. Alors, M. Kiki a dit que c'était dans la boîte, M. Pierrot a tout remis dans la valise, et ils sont partis tous les deux.

A huit heures, ce soir, à la maison, à part Papa et Maman, il y avait M. et Mme Blédurt ; M. et Mme Courteplaque, qui sont nos voisins; M. Barlier qui travaille dans le même bureau que mon Papa; il y avait aussi tonton Eugène, et nous étions tous autour de la radio pour m'écouter parler. Mémé avait été prévenue trop tard et elle n'avait pas pu venir, mais elle écoutait la radio chez elle, avec des amis. Mon Papa était très fier, et il me passait la main sur les cheveux, en faisant: « Hé, hé ! » Tout le monde était bien content!

Mais je ne sais pas ce qui s'est passé, à la radio; à huit heures, il n'y a eu que de la musique.

Ça m'a surtout fait de la peine pour M. Kiki et M. Pierrot. Ils ont dû être drôlement déçus !

Marie-Edwige

Maman m'a permis d'inviter des copains de l'école venir goûter à la maison, et j'ai aussi invité Marie-Edwige. Marie-Edwige a des cheveux jaunes, des yeux bleus, et c'est la fille de M. et Mme Courteplaque, qui habitent dans la maison à côté de la nôtre.

Quand les copains sont arrivés, Alceste est tout de suite allé dans la salle à manger, pour voir ce qu'il y avait pour le goûter et, quand il est revenu, il a demandé: « Il y a encore quelqu'un qui doit venir ? J'ai compté les chaises, et ça fait une part de gâteau en plus. » Alors, moi, j'ai dit que j'avais invité Marie-Edwige, et je leur ai expliqué que c'était la fille de M. et Mme Courteplaque, qui habitent la maison à côté de la nôtre.

— Mais c'est une fille! a dit Geoffroy.

— Ben oui, quoi, je lui ai répondu.

— On joue pas avec les filles, nous, a dit Clotaire ; si elle vient, on ne lui parle pas et on ne joue pas avec elle ; non, mais, sans blague...

— Chez moi, j'invite qui je veux, j'ai dit, et si ça ne te plaît pas, je peux te donner une baffe.

Mais je n'ai pas eu le temps pour le coup de la baffe, parce qu'on a sonné à la porte et Marie-Edwige est entrée.

Elle avait une robe faite dans le même tissu que celui des doubles rideaux du salon, Marie-Edwige, mais en vert foncé, avec un col blanc tout plein de petits trous sur les bords. Elle était très chouette, Marie-Edwige; mais, ce qui était embêtant, c'est qu'elle avait amené une poupée.

— Eh bien, Nicolas, m'a dit Maman, tu ne présentes pas ta petite amie à tes camarades ?

— Ça, c'est Eudes, j'ai dit; et puis il y a Rufus, Clotaire, Geoffroy et puis Alceste.

— Et ma poupée, a dit Marie-Edwige, elle s'appelle Chantal ; sa robe est en tussor.

Comme plus personne ne parlait, Maman nous a dit que nous pouvions passer à table, que le goûter était servi.

Marie-Edwige était assise entre Alceste et moi. Maman nous a servi le chocolat et les parts de gâteau ; c'était très bon, mais personne ne faisait de bruit; on se serait cru en classe, quand vient l'inspecteur. Et puis Marie-Edwige s'est tournée vers Alceste et elle lui a dit:

— Ce que tu manges vite! Je n'ai jamais vu quelqu'un manger aussi vite que toi ! C'est formidable!

Et puis elle a remué les paupières très vite, plusieurs fois.

Alceste, lui, il ne les a plus remuées du tout, les paupières; il a regardé Marie-Edwige, il a avalé le gros tas de gâteau qu'il avait dans la bouche, il est devenu tout rouge et puis il a fait un rire bête.

— Bah! a dit Geoffroy, moi je peux manger aussi vite que lui, même plus vite si je veux!

— Tu rigoles, a dit Alceste.

— Oh! a dit Marie-Edwige, plus vite qu'Alceste, ça m'étonnerait.

Et Alceste a fait de nouveau son rire bête. Alors Geoffroy a dit:

— Tu vas voir!

Et il s'est mis à manger à toute vitesse son gâteau. Alceste ne pouvait plus faire la course, parce qu'il avait fini sa part de gâteau, mais les autres s'y sont mis.

— J'ai gagné ! a crié Eudes, en envoyant des miettes partout.

— Ça vaut pas, a dit Rufus; il ne t'en restait presque plus de gâteau, dans ton assiette.

— Sans blague ! a dit Eudes, j'en avais plein !

— Ne me fais pas rigoler, a dit Clotaire; c'est moi qui avais le morceau le plus grand, alors celui qui a gagné c'est moi !

J'avais bien envie, de nouveau, de lui donner une baffé, à ce tricheur de Clotaire; mais Maman est entrée et elle a regardé la table avec de grands yeux.

— Comment! elle a demandé, vous avez déjà fini le gâteau?

— Moi, pas encore, a répondu Marie-Edwige, qui mange par petits bouts, et ça prend longtemps, parce qu'avant de les mettre dans sa bouche, les petits morceaux de gâteau, elle les offre à sa poupée ; mais la poupée, bien sûr, elle n'en prend pas.

— Bon, a dit Maman, quand vous aurez fini, vous pourrez aller jouer dans le jardin ; il fait beau.

Et elle est partie.

— T'as le ballon de foot ? m'a demandé Clotaire.

— Bonne idée, a dit Rufus, parce que pour avaler des morceaux de gâteau, vous êtes peut-être très forts; mais pour le foot, c'est autre chose. Là, je prends le ballon et je dribble tout le monde!

— Ne me fais pas rigoler, a dit Geoffroy.

— Celui qui est terrible pour les galipettes, c'est Nicolas, a dit Marie-Edwige.

— Les galipettes? a dit Eudes. Je suis le meilleur pour les galipettes. Ça fait des années que je fais des galipettes.

— Tu as un drôle de culot, j'ai dit; tu sais bien que pour les galipettes, le champion, c'est moi!

— Je te prends ! a dit Eudes.

Et nous sommes tous sortis dans le jardin, avec Marie-Edwige, qui avait enfin fini son gâteau.

Dans le jardin, Eudes et moi nous nous sommes mis tout de suite à faire des galipettes. Et puis Geoffroy a dit qu'on ne savait pas, et il en a fait aussi, des galipettes. Rufus, lui, il n'est vraiment pas très bon, et Clotaire a dû s'arrêter très vite, parce qu'il a perdu dans l'herbe une bille qu'il avait dans sa poche. Marie-Edwige, elle faisait des applaudissements, et Alceste, d'une main, il mangeait une brioche qu'il avait amenée de chez lui pour après le goûter, et de l'autre il tenait Chantal, la poupée de Marie-Edwige. Ce qui m'a étonné, c'est qu'Alceste offrait des bouts de brioche à la poupée; d'habitude, il n'offre jamais rien, même aux copains.

Clotaire, qui avait retrouvé sa bille, a dit:

— Et ça, vous savez le faire?

Et il s'est mis à marcher sur les mains.

— Oh ! a dit Marie-Edwige, c'est formidable !

Le truc de marcher sur les mains, c'est plus difficile que de faire des galipettes ; j'ai essayé, mais je retombais chaque fois. Eudes, il fait ça assez bien et il est resté sur les mains plus longtemps que Clotaire. C'est peut-être parce que Clotaire a dû se remettre à chercher sa bille, qui était tombée encore une fois de sa poche.

— Marcher sur les mains, ça ne sert à rien, a dit Rufus. Ce qui est utile, c'est de savoir grimper aux arbres.

Et Rufus s'est mis à grimper à l'arbre ; et je dois dire que notre arbre n'est pas facile, parce qu'il n'y a pas tellement de branches, et les branches qu'il y a sont tout en haut, près des feuilles.

Alors nous, on a rigolé, parce que Rufus il tenait l'arbre avec les pieds et les mains, mais il n'avancait pas très vite.

— Pousse-toi, je vais te montrer, a dit Geoffroy.

Mais Rufus ne voulait pas lâcher l'arbre; alors, Geoffroy et Clotaire ont essayé de grimper les deux à la fois, pendant que Rufus criait:

— Regardez-moi ! Regardez-moi ! Je monte!

C'est une veine que Papa n'ait pas été là, parce qu'il n'aime pas tellement qu'on fasse les guignols avec l'arbre du jardin. Eudes et moi, comme il n'y avait plus de place sur l'arbre, on faisait des galipettes, et Marie-Edwige comptait pour voir qui en faisait plus.

Et puis Mme Courteplaque a crié de son jardin:

— Marie-Edwige! Viens! C'est l'heure de ta leçon de piano!

Alors, Marie-Edwige a repris sa poupée des bras d'Alceste, elle nous a fait au revoir de la main et elle est partie.

Rufus, Clotaire et Geoffroy ont lâché l'arbre, Eudes a cessé de faire des galipettes et Alceste a dit:

— Il se fait tard, je m'en vais.

Et ils sont tous partis.

C'était une chouette journée et on a drôlement rigolé; mais je me demande si Marie-Edwige s'est amusée.

C'est vrai, on n'a pas été très gentils avec Marie-Edwige. On ne lui a presque pas parlé et on a joué entre nous, comme si elle n'avait pas été là.

Philatélies

Rufus est arrivé drôlement content, ce matin, à l'école. Il nous a montré un cahier tout neuf qu'il avait, et sur la première page, en haut à gauche, il y avait un timbre collé. Sur les autres pages, il n'y avait rien.

— Je commence une collection de timbres, nous a dit Rufus.

Et il nous a expliqué que c'était son Papa qui lui avait donné l'idée de faire une collection de timbres ; que ça s'appelait faire de la philatélie, et puis que c'était drôlement utile, parce qu'on apprendait l'histoire et la géographie en regardant les timbres. Son Papa lui avait dit aussi qu'une collection de timbres, ça pouvait valoir des tas et des tas d'argent, et qu'il y avait eu un roi d'Angleterre qui avait une collection qui valait drôlement cher.

— Ce qui serait bien, nous a dit Rufus, c'est que vous fassiez tous collection de timbres ; alors, on pourrait faire des échanges. Papa m'a dit que c'est comme ça qu'on

arrive à faire des collections terribles. Mais il ne faut pas que les timbres soient déchirés, et puis surtout il faut qu'ils aient toutes leurs dents.

Quand je suis arrivé à la maison pour déjeuner, j'ai tout de suite demandé à Maman de me donner des timbres.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette invention-là? a demandé Maman. Va te laver les mains et ne me casse pas la tête avec tes idées saugrenues.

— Et pourquoi veux-tu des timbres, bonhomme? m'a demandé Papa. Tu as des lettres à écrire?

— Ben non, j'ai dit, c'est pour faire des philatélies, comme Rufus.

— Mais c'est très bien ça ! a dit Papa. La philatélie est une occupation très intéressante ! En faisant collection de timbres, on apprend des tas de choses, surtout l'histoire et la géographie. Et puis tu sais, une collection bien faite, ça peut valoir très cher. Il y a eu un roi d'Angleterre qui avait une collection qui valait une véritable fortune!

— Oui, j'ai dit. Alors, avec les copains, on va faire des échanges, on aura des collections terribles, avec des timbres pleins de dents.

— Ouais... a dit Papa. En tout cas, j'aime mieux te voir collectionner des timbres que ces jouets inutiles qui encombrant tes poches et toute la maison. Alors, maintenant tu vas obéir à Maman, tu vas aller te laver les mains, tu vas venir à table, et après déjeuner je vais te donner quelques timbres.

Et après manger, Papa a cherché dans son bureau, et il a trouvé trois enveloppes, d'où il a déchiré le coin où il y avait les timbres.

— Et te voila en route pour une collection formidable ! m'a dit Papa en rigolant.

Et moi je l'ai embrassé, parce que j'ai le Papa le plus chouette du monde.

Quand je suis arrivé à l'école, cet après-midi, on était plusieurs copains à avoir commencé des collections; il y avait Clotaire qui avait un timbre, Geoffroy qui en avait un autre et Alceste qui en avait un, mais tout déchiré, minable, plein de beurre, et il y manquait des tas de dents. Moi, avec mes trois timbres, j'avais la collection la plus chouette. Eudes n'avait pas de timbres et il nous a dit qu'on était tous bêtes et que ça ne servait à rien; que lui, il aimait mieux le foot.

— C'est toi qui es bête, a dit Rufus. Si le roi d'Angleterre avait joué au foot au lieu de faire collection de timbres, il n'aurait pas été riche. Peut-être même qu'il n'aurait pas été roi.

Il avait bien raison, Rufus, mais comme la cloche a sonné pour entrer en classe, on n'a pas pu continuer à faire des philatélies.

A la récré, on s'est tous mis à faire des échanges.

— Qui veut mon timbre ? a demandé Alceste.

— Tu as un timbre qui me manque, a dit Rufus à Clotaire, je te le change.

— D'accord, a dit Clotaire. Je te change mon timbre contre deux timbres.

— Et pourquoi je te donnerais deux timbres pour ton timbre, je vous prie? a demandé Rufus. Pour un timbre, je donne un timbre.

— Moi, je changerais bien mon timbre contre un timbre, a dit Alceste.

Et puis le Bouillon s'est approché de nous. Le Bouillon, c'est notre surveillant, et il se méfie quand il nous voit tous ensemble, et comme nous sommes toujours ensemble, parce qu'on est un chouette tas de copains, le Bouillon se méfie tout le temps.

— Regardez-moi bien dans les yeux, il nous a dit, le Bouillon. Qu'est-ce que vous manigancez encore, mauvaise graine?

— Rien m'sieur, a dit Clotaire. On fait des philatélies, alors on échange des timbres. Un timbre contre deux timbres, des trucs comme ça, pour faire des chouettes collections.

— De la philatélie? a dit le Bouillon. Mais c'est très bien, ça ! Très bien ! Très instructif, surtout en ce qui concerne l'histoire et la géographie ! Et puis, une bonne collection, ça peut arriver à valoir cher...

Il y a eu un roi, je ne sais plus au juste de quel pays, et je ne me souviens pas de son nom, qui avait une collection qui valait une fortune !... Alors, faites vos échanges, mais soyez sages.

Le Bouillon est parti et Clotaire a tendu sa main avec le timbre dedans vers Rufus.

— Alors, c'est d'accord? a demandé Clotaire.

— Non, a répondu Rufus.

— Moi, c'est d'accord, a dit Alceste.

Et puis Eudes s'est approché de Clotaire, et hop! il lui a pris le timbre.

— Moi aussi, je vais commencer une collection! a crié Eudes en rigolant.

Et il s'est mis à courir. Clotaire, lui, il ne rigolait pas, et il courait après Eudes en lui criant de lui rendre son timbre, espèce de voleur. Alors Eudes, sans s'arrêter, il a léché le timbre et il se l'est collé sur le front.

— Hé, les gars! a crié Eudes. Regardez! Je suis une lettre ! Je suis une lettre par avion !

Et Eudes a ouvert les bras et il s'est mis à courir en faisant: « Vraom vraom », mais Clotaire a réussi à lui faire un croche-pied, et Eudes est tombé, et ils ont commencé à se battre drôlement, et le Bouillon est revenu en courant.

— Oh ! je savais bien que je ne pouvais pas vous faire confiance, a dit le Bouillon; vous êtes incapables de vous distraire intelligemment ! Allez vous deux, marchez au piquet... Et puis vous, Eudes, vous allez me faire le plaisir de décoller ce timbre ridicule que vous avez sur le front!

— Oui, mais dites-lui de faire attention de ne pas déchirer les dents, a dit Rufus. C'est un de ceux qui me manquent.

Et le Bouillon l'a envoyé au piquet avec Clotaire et Eudes.

Comme collectionneurs, il ne restait plus que Geoffroy, Alceste et moi.

— Hé, les gars ! Vous voulez pas mon timbre ? a demandé Alceste.

— Je te change tes trois timbres contre mon timbre, m'a dit Geoffroy.

— T'es pas un peu fou ? je lui ai demandé. Si tu veux mes trois timbres, donne-moi trois timbres, sans blague ! Pour un timbre je te donne un timbre.

— Moi, je veux bien changer mon timbre contre un timbre, a dit Alceste.

— Mais ça m'avance à quoi? m'a dit Geoffroy. Ce sont les mêmes timbres!

— Alors, vous n'en voulez pas, de mon timbre? a demandé Alceste.

— Moi, je suis d'accord pour te donner mes trois timbres, j'ai dit à Geoffroy, situ me les échanges contre quelque chose de chouette.

— D'accord! a dit Geoffroy.

— Eh bien, puisque personne n'en veut, de mon timbre, voila ce que j'en fais! a crié Alceste, et il a déchiré sa collection.

Quand je suis arrivé à la maison, content comme tout, Papa m'a demandé:

— Alors, jeune philatéliste ça marche, cette collection?

— Drôlement, je lui ai dit.

Et je lui ai montré les deux billes que m'avait données Geoffroy.

Maixent, le magicien

Les copains, nous sommes invités à goûter chez Maixent, et ça nous a étonnés, parce que Maixent n'invite jamais personne chez lui. Sa maman ne veut pas, mais il nous a expliqué que son oncle, celui qui est marin, mais moi je crois que c'est de la blague et

qu'il n'est pas marin du tout, lui a fait cadeau d'une boîte de magie, et faire de la magie ce n'est pas drôle s'il n'y a personne pour regarder, et c'est pour ça que la maman de Maixent lui a permis de nous inviter.

Quand je suis arrivé, tous les copains étaient déjà là, et la maman de Maixent nous a servi le goûter: du thé au lait et des tartines; pas terrible. Et on regardait tous Alceste, qui mangeait les deux petits pains au chocolat qu'il avait amenés de chez lui, et c'est inutile de lui en demander, parce qu'Alceste, qui est un très bon copain, vous prêterait n'importe quoi, à condition que ça ne se mange pas.

Après le goûter, Maixent nous a fait entrer dans le salon, où il avait mis des chaises en rang, comme chez Clotaire quand son papa nous a fait le guignol; et Maixent s'est mis derrière une table, et sur la table il y avait la boîte de magie. Maixent a ouvert la boîte; c'était plein de choses là-dedans, et il a pris une baguette et un gros dé.

— Vous voyez ce dé, a dit Maixent. A part qu'il est très gros, il est comme tous les dés...

— Non, a dit Geoffroy, il est creux, et à l'intérieur il y a un autre dé.

Maixent a ouvert la bouche et il a regardé Geoffroy.

— Qu'est-ce que tu en sais ? a demandé Maixent.

— Je le sais parce que j'ai la même boîte de magie à la maison, a répondu Geoffroy; c'est mon papa qui me l'a donnée quand j'ai fait douzième en orthographe.

— Alors, il y a un truc ? a demandé Rufus.

— Non, monsieur, il n'y a pas de truc! a crié Maixent. Ce qu'il y a, c'est que Geoffroy est un sale menteur!

— Parfaitement qu'il est creux, ton dé, a dit Geoffroy, et répète que je suis un sale menteur, et tu auras une baffé!

Mais ils ne se sont pas battus, parce que la maman de Maixent est entrée dans le salon. Elle nous a regardés, elle est restée un moment, et puis elle est partie en faisant un soupir et en emportant un vase qui était sur la cheminée. Moi, le coup du dé creux, ça m'a intéressé, alors je me suis approché de la table pour voir.

— Non! a crié Maixent. Non! Retourne à ta place, Nicolas ! tu n'as pas le droit de voir de près!

— Et pourquoi, je vous prie ? j'ai demandé.

— Parce qu'il y a un truc, c'est sûr, a dit Rufus.

— Ben oui, a dit Geoffroy, le dé est creux, alors, quand tu le mets sur la table, le dé qui est dedans...

— Si tu continues, a crié Maixent, tu retournes chez toi !

Et la maman de Maixent est entrée dans le salon, et elle est ressortie avec une petite statue qui était sur le piano.

Alors, Maixent a laissé le dé et il a pris une espèce de petite casserole.

— Cette casserole est vide, a dit Maixent en nous la montrant.

Et il a regardé Geoffroy, mais Geoffroy était occupé à expliquer le coup du dé creux à Clotaire qui n'avait pas compris.

— Je sais, a dit Joachim, la casserole est vide, et tu vas en faire sortir un pigeon tout blanc.

— S'il y arrive, a dit Rufus, c'est qu'il y a un truc.

— Un pigeon? a dit Maixent, mais non! D'où est-ce que tu veux que je sorte un pigeon, imbécile ?

— J'ai vu à la télé un magicien, et il sortait des tas de pigeons de partout, imbécile toi-même! a répondu Joachim.

— D'abord, a dit Maixent, même si je voulais, je n'aurais pas le droit de sortir un pigeon de la casserole; ma maman ne veut pas que j'aie des animaux à la maison; la

fois où j'ai amené une souris, ça a fait des histoires. Et qui est un imbécile, je vous prie?

— C'est dommage, a dit Alceste ; c'est chouette, les pigeons! C'est pas gros, mais avec des petits pois, c'est terrible! On dirait du poulet.

— C'est toi, l'imbécile, a dit Joachim à Maixent; voila qui est l'imbécile.

Et la maman de Maixent est entrée; moi je me demande si elle n'écoutait pas derrière la porte, et elle nous a dit d'être sages et de faire attention à la lampe qui était dans le coin.

Quand elle est partie, elle avait l'air drôlement inquiète, la maman de Maixent...

— La casserole, a demandé Clotaire, c'est comme le dé, elle est creuse?

— Pas toute la casserole, a dit Geoffroy, seulement dans le fond.

— C'est un truc, quoi, a dit Rufus.

Alors, Maixent s'est fâché, il nous a dit que nous n'étions pas des copains et il a fermé sa boîte de magie et il nous a dit qu'il ne nous ferait plus de tours. Et il s'est mis à bouder, et plus personne n'a rien dit. Alors, la maman de Maixent est entrée en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ici? elle a crié. Je ne vous entends plus.

— C'est eux, a dit Maixent; ils ne me laissent pas faire des tours!

— Ecoutez, les enfants, a dit la maman de Maixent. Je veux bien que vous vous amusiez, mais il faut que vous soyez sages. Sinon, vous rentrerez chez vous. Maintenant, je dois sortir faire une course, je compte sur vous pour être de grands garçons très raisonnables; et faites attention à la pendule qui est sur la commode.

Et la maman de Maixent nous a regardés encore un coup, et elle est partie en bougeant la tête comme pour faire non, avec les yeux vers le plafond.

— Bon, a dit Maixent. Vous voyez cette boule blanche ? Eh bien, je vais la faire disparaître.

— C'est un truc? a demandé Rufus.

— Oui, a dit Geoffroy, il va la cacher et la mettre dans sa poche.

— Non, monsieur! a crié Maixent; non, monsieur ! Je vais la faire disparaître. Parfaitement

— Mais non, a dit Geoffroy, tu ne la feras pas disparaître, puisque je te dis que tu vas la mettre dans ta poche!

— Alors, il va la faire disparaître, ou non, sa boule blanche ? a demandé Eudes.

— Parfaitement que je pourrais la faire disparaître, la boule, a dit Maixent, si je voulais; mais je ne veux pas, parce que vous n'êtes pas des copains, et voila tout! Et maman a raison de dire que vous êtes des tas de vandales!

— Ah! Qu'est-ce que je disais, a crié Geoffroy; pour faire disparaître la boule, il faudrait être un vrai magicien, et pas un minable!

Alors, Maixent s'est fâché et il a couru vers Geoffroy pour lui donner une claque, et Geoffroy, ça ne lui a pas plu, alors il a jeté la boîte de magie par terre, il s'est mis très en colère, et avec Maixent ils ont commencé à se donner des tas de baffes. Nous, on rigolait bien, et puis la maman de Maixent est entrée dans le salon. Elle n'avait pas l'air contente du tout.

— Tous chez vous ! Tout de suite ! elle nous a dit la maman de Maixent.

Alors, nous sommes partis, et moi j'étais assez déçu, même si on a passé un chouette après-midi, parce que j'aurais bien aimé voir Maixent faire ses tours de magie.

— Bah! a dit Clotaire, moi je crois que Rufus a raison ; Maixent, ce n'est pas comme les vrais magiciens de la télé ; lui, ce n'est que des trucs.

Et le lendemain à l'école, Maixent était encore fâché avec nous, parce qu'il paraît que quand il a ramassé sa boîte de magie, il a vu que la boule blanche avait disparu.

La pluie

Moi, j'aime bien la pluie quand elle est très, très forte, parce qu'alors je ne vais pas à l'école et je reste à la maison et je joue au train électrique. Mais aujourd'hui, il ne pleuvait pas assez et j'ai dû aller en classe.

Mais vous savez, avec la pluie, on rigole quand même; on s'amuse à lever la tête et à ouvrir la bouche pour avaler des gouttes d'eau, on marche dans les flaques et on y donne des grands coups de pied pour éclabousser les copains, on s'amuse à passer sous les gouttières, et ça fait froid comme tout quand l'eau vous rentre dans le col de la chemise, parce que, bien sûr, ça ne vaut pas de passer sous les gouttières avec l'imperméable boutonné jusqu'au cou. Ce qui est embêtant, c'est que pour la récré, on ne nous laisse pas descendre dans la cour pour qu'on ne se mouille pas.

En classe, la lumière était allumée, et ça faisait tout drôle, et une chose que j'aime bien, c'est de regarder sur les fenêtres les gouttes d'eau qui font la course pour arriver jusqu'en bas. On dirait des rivières. Et puis la cloche a sonné, et la maîtresse nous a dit: «Bon, c'est la récréation ; vous pouvez parler entre vous, mais soyez sages. »

Alors, on a tous commencé à parler à la fois, et ça faisait un drôle de bruit ; il fallait crier fort pour se faire écouter et la maîtresse a fait un soupir, elle s'est levée et elle est sortie dans le couloir, en laissant la porte ouverte, et elle s'est mise à parler avec les autres maîtresses, qui ne sont pas aussi chouettes que la nôtre, et c'est pour ça qu'on essaie de ne pas trop la faire enrager.

— Allez, a dit Eudes. On joue à la balle au chasseur?

— T'es pas un peu fou? a dit Rufus. Ça va faire des histoires avec la maîtresse, et puis c'est sûr, on va casser une vitre !

— Ben, a dit Joachim, on n'a qu'à ouvrir les fenêtres !

Ça, c'était une drôlement bonne idée, et nous sommes tous allés ouvrir les fenêtres, sauf Agnan qui repassait sa leçon d'histoire en la lisant tout haut, les mains sur les oreilles. Il est fou, Agnan. Et puis, on a ouvert la fenêtre; c'était chouette parce que le vent soufflait vers la classe et on s'est amusés à recevoir l'eau sur la figure, et puis on a entendu un grand cri: c'était la maîtresse qui venait d'entrer.

— Mais vous êtes fous ! elle a crié, la maîtresse. Voulez-vous fermer ces fenêtres tout de suite !

— C'est à cause de la balle au chasseur, mademoiselle, a expliqué Joachim.

Alors, la maîtresse nous a dit qu'il n'était pas question que nous jouions à la balle, elle nous a fait fermer les fenêtres et elle nous a dit de nous asseoir tous. Mais ce qui était embêtant, c'est que les bancs qui étaient près des fenêtres étaient tout mouillés, et l'eau, si c'est chouette de la recevoir sur la figure, c'est embêtant de s'asseoir dedans. La maîtresse a levé les bras, elle a dit que nous étions insupportables et elle a dit qu'on s'arrange pour nous caser sur les bancs secs. Alors, ça a fait un peu de bruit, parce que chacun cherchait où s'asseoir, et il y avait des bancs où il y avait cinq copains, et à plus de trois copains on est très serrés sur les bancs. Moi, j'étais avec Rufus, Clotaire et Eudes. Et puis la maîtresse a frappé avec sa règle sur son bureau et elle a crié : «Silence ! » Plus personne n'a rien dit, sauf Agnan qui n'avait pas entendu et qui continuait à repasser sa leçon d'histoire. Il faut dire qu'il était tout seul sur son banc, parce que personne n'a envie de s'asseoir à côté de ce sale chouchou, sauf pendant les compositions. Et puis Agnan a levé la tête, il a vu la maîtresse et il s'est arrêté de parler.

— Bien, a dit la maîtresse. Je ne veux plus vous entendre. A la moindre incartade, je sévirai! Compris? Maintenant, répartissez-vous un peu mieux sur les bancs, et en silence !

Alors, on s'est tous levés, et sans rien dire nous avons changé de place ; ce n'était pas le moment de faire les guignols, elle avait l'air drôlement fâchée, la maîtresse! Je me suis assis avec Geoffroy, Maixent, Clotaire et Alceste, et on n'était pas très bien parce qu'Alceste prend une place terrible et il fait des miettes partout avec ses tartines. La maîtresse nous a regardés un bon coup, elle a fait un gros soupir et elle est sortie de nouveau parler aux autres maîtresses.

Et puis Geoffroy s'est levé, il est allé vers le tableau noir, et avec la craie il a dessiné un bonhomme amusant comme tout, même s'il lui manquait le nez, et il a écrit: «Maixent est un imbécile.» Ça, ça nous a tous fait rigoler, sauf Agnan qui s'était remis à son histoire et Maixent qui s'est levé et qui est allé vers Geoffroy pour lui donner une claque. Geoffroy, bien sûr, s'est défendu, mais on était à peine tous debout en train de crier, que la maîtresse est entrée en courant, et elle était toute rouge, avec de gros yeux; je ne l'avais pas vue aussi fâchée depuis au moins une semaine. Et puis, quand elle a vu le tableau noir, ça a été pire que tout.

— Qui a fait ça? a demandé la maîtresse.

— C'est Geoffroy, a répondu Agnan.

— Espèce de sale cafard ! a crié Geoffroy, tu vas avoir une baffé, tu sais !

— Ouais! a crié Maixent. Vas-y, Geoffroy!

Alors, ç'a été terrible. La maîtresse s'est mise drôlement en colère, elle a tapé avec sa règle des tas de fois sur son bureau. Agnan s'est mis à crier et à pleurer, il a dit que personne ne l'aimait, que c'était injuste, que tout le monde profitait de lui, qu'il allait mourir et se plaindre à ses parents, et tout le monde était debout, et tout le monde criait ; on rigolait bien.

— Assis ! a crié la maîtresse. Pour la dernière fois, assis! Je ne veux plus vous entendre! Assis!

Alors, on s'est assis. J'étais avec Rufus, Maixent et Joachim, et le directeur est entré dans la classe.

— Debout ! a dit la maîtresse.

— Assis ! a dit le directeur.

Et puis il nous a regardés et il a demandé à la maîtresse :

— Que se passe-t-il ici? On entend crier vos élèves dans toute l'école ! C'est insupportable ! Et puis, pourquoi sont-ils assis à quatre ou cinq par banc, alors qu'il y a des bancs vides? Que chacun retourne à sa place !

On s'est tous levés, mais la maîtresse a expliqué au directeur le coup des bancs mouillés. Le directeur a eu l'air étonné et il a dit que bon, qu'on revienne aux places que nous venions de quitter. Alors, je me suis assis avec Alceste, Rufus, Clotaire, Joachim et Eudes ; on était drôlement serrés. Et puis le directeur a montré le tableau noir du doigt et il a demandé:

— Qui a fait ça ? Allons, vite!

Et Agnan n'a pas eu le temps de parler, parce que Geoffroy s'est levé en pleurant et en disant que ce n'était pas de sa faute.

— Trop tard pour les regrets et les pleurnicheries, mon petit ami, a dit le directeur. Vous êtes sur une mauvaise pente: celle qui conduit au bain; mais moi je vais vous faire perdre l'habitude d'utiliser un vocabulaire grossier et d'insulter vos condisciples ! Vous allez me copier cinq cents fois ce que vous avez écrit sur le tableau. Compris ?... Quant à vous autres, et bien que la pluie ait cessé, vous ne descendrez pas dans la cour de récréation aujourd'hui. Ça vous apprendra un peu le respect de la discipline : vous resterez en classe sous la surveillance de votre maîtresse !

Et quand le directeur est parti, quand on s'est rassis, avec Geoffroy et Maixent, à notre banc, on s'est dit que la maîtresse était vraiment chouette, et qu'elle nous aimait bien,

nous qui, pourtant, la faisons quelquefois enrager. C'était elle qui avait l'air la plus embêtée de nous tous quand elle a su qu'on n'aurait pas le droit de descendre dans la cour aujourd'hui!

Les échecs

Dimanche, il faisait froid et il pleuvait, mais moi ça ne me gênait pas, parce que j'étais invité à goûter chez Alceste, et Alceste c'est un bon copain qui est très gros et qui aime beaucoup manger et avec Alceste on rigole toujours, même quand on se dispute. Quand je suis arrivé chez Alceste, c'est sa maman qui m'a ouvert la porte, parce qu'Alceste et son papa étaient déjà à table et ils m'attendaient pour goûter.

— T'es en retard, m'a dit Alceste.

— Ne parle pas la bouche pleine, a dit son papa, et passe-moi le beurre.

Pour le goûter, on a eu chacun deux bols de chocolat, un gâteau à la crème, du pain grillé avec du beurre et de la confiture, du saucisson, du fromage, et quand on a eu fini, Alceste a demandé à sa maman si on pouvait avoir un peu de cassoulet qui restait de midi, parce qu'il voulait me le faire essayer; mais sa maman a répondu que non, que ça nous couperait l'appétit pour le dîner, et que d'ailleurs il ne restait plus de cassoulet de midi. Moi, de toute façon, je n'avais plus très faim.

Et puis on s'est levés pour aller jouer, mais la maman d'Alceste nous a dit qu'on devrait être très sages, et surtout ne pas faire de désordre dans la chambre, parce qu'elle avait passé toute la matinée à ranger.

— On va jouer au train, aux petites autos, aux billes et avec le ballon de foot, a dit Alceste.

— Non, non et non! a dit la maman d'Alceste. Je ne veux pas que ta chambre soit un fouillis. Trouvez des jeux plus calmes

— Ben quoi, alors ? a demandé Alceste.

— Moi j'ai une idée, a dit le papa d'Alceste. Je vais vous apprendre le jeu le plus intelligent qui soit ! Allez dans votre chambre, je vous rejoins.

Alors, nous sommes allés dans la chambre d'Alceste, et c'est vrai que c'était drôlement bien rangé, et puis son papa est arrivé avec un jeu d'échecs sous le bras.

— Des échecs? a dit Alceste. Mais on ne sait pas y jouer !

— Justement, a dit le papa d'Alceste, je vais vous apprendre ; vous verrez, c'est formidable

Et c'est vrai que c'est très intéressant, les échecs! Le papa d'Alceste nous a montré comment on range les pièces sur le damier (aux dames, je suis terrible!), il nous a montré les pions, les tours, les fous, les chevaux, le roi et la reine, il nous a dit comment il fallait les faire avancer, et ça c'est pas facile, et aussi comment il fallait faire pour prendre les pièces de l'ennemi.

— C'est comme une bataille avec deux armées, a dit le papa d'Alceste, et vous êtes les généraux.

Et puis le papa d'Alceste a pris un pion dans chaque main, il a fermé les poings, il m'a donné à choisir, j'ai eu les blanches et on s'est mis à jouer. Le papa d'Alceste, qui est très chouette, est resté avec nous pour nous donner des conseils et nous dire quand on se trompait. La maman d'Alceste est venue, et elle avait l'air content de nous voir assis autour du pupitre d'Alceste en train de jouer. Et puis le papa d'Alceste a bougé un fou et il a dit en rigolant que j'avais perdu.

— Bon, a dit le papa d'Alceste, je crois que vous avez compris. Alors, maintenant, Nicolas va prendre les noires et vous allez jouer tout seuls.

Et il est parti avec la maman d'Alceste en lui disant que le tout c'était de savoir y faire, et est-ce que vraiment il ne restait pas un fond de cassoulet.

Ce qui était embêtant avec les pièces noires, c'est qu'elles étaient un peu collantes, à cause de la confiture qu'Alceste a toujours sur les doigts.

— La bataille commence, a dit Alceste. En avant! Baoum !

Et il a avancé un pion. Alors moi j'ai fait avancer mon cheval, et le cheval, c'est le plus difficile à faire marcher, parce qu'il va tout droit et puis après il va de côté, mais c'est aussi le plus chouette, parce qu'il peut sauter.

— Lancelot n'a pas peur des ennemis ! j'ai crié.

— En avant ! Vroum boum boum, vroum boum! a répondu Alceste en faisant le tambour et en poussant plusieurs pions avec le dos de la main.

— Hé ! j'ai dit. T'as pas le droit de faire ça!

— Défends-toi comme tu peux, canaille ! a crié Alceste, qui est venu avec moi voir un film plein de chevaliers et de châteaux forts, dans la télévision, jeudi, chez Clotaire. Alors, avec les deux mains, j'ai poussé mes pions aussi, en faisant le canon et la mitrailleuse, ratatatata, et quand mes pions ont rencontré ceux d'Alceste, il y en a des tas qui sont tombés.

— Minute, m'a dit Alceste, ça vaut pas, ça! Tu as fait la mitrailleuse, et dans ce temps-là il n'y en avait pas. C'est seulement le canon, boum! ou les épées, tchaf, tchaf! Si c'est pour tricher, c'est pas la peine de jouer.

Comme il avait raison, Alceste, je lui ai dit d'accord, et nous avons continué à jouer aux échecs. J'ai avancé mon fou, mais j'ai eu du mal, à cause de tous les pions qui étaient tombés sur le damier, et Alceste avec son doigt, comme pour jouer aux billes, bing! il a envoyé mon fou contre mon cheval, qui est tombé. Alors moi j'ai fait la même chose avec ma tour, que j'ai envoyée contre sa reine.

— Ça vaut pas, m'a dit Alceste. La tour, ça avance tout droit, et toi tu l'as envoyée de côté, comme un fou!

— Victoire ! j'ai crié. Nous les tenons! En avant, braves chevaliers! Pour le roi Arthur! Boum! Boum!

Et avec les doigts, j'ai envoyé des tas de pièces; c'était terrible.

— Attends, m'a dit Alceste. Avec les doigts, c'est trop facile ; si on faisait ça avec des billes? Les billes, ça serait des balles, boum, boum!

— Oui, j'ai dit, mais on n'aura pas de place sur le damier.

— Ben, c'est bien simple, a dit Alceste. Toi, tu vas te mettre d'un côté de la chambre et moi je me mettrai à l'autre bout. Et puis ça vaut de cacher les pièces derrière les pattes du lit, de la chaise et du pupitre.

Et puis Alceste est allé chercher les billes dans son armoire, qui était moins bien rangée que sa chambre; il y a des tas de choses qui sont tombées sur le tapis, et moi j'ai mis un pion noir dans une main et un pion blanc dans l'autre, j'ai fermé les poings et j'ai donné à choisir à Alceste, qui a eu les blanches. On a commencé à envoyer les billes en faisant «boum ! » chaque fois, et comme nos pièces étaient bien cachées, c'était difficile de les avoir.

— Dis donc, j'ai dit, si on prenait les wagons de ton train et les petites autos pour faire les tanks?

Alceste a sorti le train et les autos de l'armoire, on a mis les soldats dedans et on a fait avancer les tanks, vroum, vroum.

Mais, a dit Alceste, on n'arrivera jamais à toucher les soldats avec les billes, s'ils sont dans les tanks.

— On peut les bombarder, j'ai dit.

Alors, on a fait les avions avec les mains pleines de billes, on faisait vraoum, et puis quand on passait au-dessus des tanks, on lâchait les billes, boum Mais les billes, ça ne leur faisait rien, aux wagons et aux autos; alors, Alceste est allé chercher son ballon de foot et il m'a donné un autre ballon, rouge et bleu, qu'on lui avait acheté pour aller à la plage, et on a commencé à jeter nos ballons contre les tanks et c'était formidable ! Et puis Alceste a shooté trop fort, et le ballon de foot est allé frapper contre la porte, il est revenu sur le pupitre où il a fait tomber la bouteille d'encre, et la maman d'Alceste est entrée.

Elle était drôlement fâchée, la maman d'Alceste Elle a dit à Alceste que ce soir, pour le dîner, il serait privé de reprendre du dessert, et elle m'a dit qu'il se faisait tard et que je ferais mieux de rentrer chez ma pauvre mère. Et quand je suis parti, ça criait encore chez Alceste, qui se faisait gronder par son papa.

C'est dommage qu'on n'ait pas pu continuer, parce que c'est très chouette le jeu d'échecs ! Dès qu'il fera beau, nous irons y jouer dans le terrain vague.

Parce que, bien sûr, ce n'est pas un jeu pour jouer à l'intérieur d'une maison, les échecs, vroum, boum, boum!

Les docteurs

Quand je suis entré dans la cour de l'école, ce matin, Geoffroy est venu vers moi, l'air tout embêté. Il m'a dit qu'il avait entendu les grands dire que des docteurs allaient venir pour nous faire des radios. Et puis les autres copains sont arrivés.

— C'est des blagues, a dit Rufus. Les grands racontent toujours des blagues.

— Qu'est-ce qui est des blagues? a demandé Joachim.

— Que des docteurs vont venir ce matin nous faire des vaccinations, a répondu Rufus.

— Tu crois que c'est pas vrai? a dit Joachim, drôlement inquiet.

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai? a demandé Maixent.

— Que des docteurs vont venir nous faire des opérations, a répondu Joachim.

— Mais je veux pas, moi! a crié Maixent.

— Qu'est-ce que tu veux pas? a demandé Eudes.

— Je veux pas qu'on m'enlève l'appendicite, a répondu Maixent.

— C'est quoi, l'appendicite? a demandé Clotaire.

— C'est ce qu'on m'a enlevé quand j'étais petit, a répondu Alceste; alors, vos docteurs, moi, ils me font bien rigoler. Et il a rigolé.

Et puis le Bouillon — c'est notre surveillant — a sonné la cloche et on s'est mis en rangs. On était tous très embêtés, sauf Alceste qui rigolait et Agnan qui n'avait rien entendu parce qu'il repassait ses leçons. Quand nous sommes entrés en classe, la maîtresse nous a dit:

— Mes enfants, ce matin, des docteurs vont venir pour...

Et elle n'a pas pu continuer, parce qu'Agnan s'est levé d'un coup.

— Des docteurs? a crié Agnan. Je ne veux pas aller chez les docteurs ! Je n'irai pas chez les docteurs ! Je me plaindrai ! Et puis je ne peux pas aller chez les docteurs, je suis malade !

La maîtresse a tapé avec sa règle sur son bureau, et pendant qu'Agnan pleurait, elle a continué :

— Il n'y a vraiment pas de raison de s'alarmer, ni d'agir comme des bébés. Les docteurs vont tout simplement vous passer à la radio, ça ne fait pas mal du tout et...

— Mais, a dit Alceste, moi on m'a dit qu'ils venaient pour enlever les appendicites !

Les appendicites je veux bien, moi, mais les radios, je ne marche pas

— Les appendicites? a crié Agnan, et il s'est roulé par terre.

La maîtresse s'est fâchée, elle a tapé encore avec sa règle sur son bureau, elle a dit à Agnan de se tenir tranquille s'il ne voulait pas qu'elle lui mette un zéro en géographie (c'était l'heure de géographie) et elle a dit que le premier qui parlerait encore, elle le ferait renvoyer de l'école. Alors, plus personne n'a rien dit, sauf la maîtresse:

— Bien, elle a dit. La radio, c'est tout simplement une photo pour voir si vos poumons sont en bon état. D'ailleurs, vous êtes déjà sûrement passés à la radio, et vous savez ce que c'est. Donc, inutile de faire des histoires ; ça ne servirait à rien.

— Mais, mademoiselle, a commencé Clotaire, mes poumons...

— Laissez vos poumons tranquilles et venez plutôt au tableau nous dire ce que vous savez au sujet des affluents de la Loire, lui a dit la maîtresse.

Clotaire avait fini d'être interrogé, et il était apeine allé au piquet, que le Bouillon est entré.

C'est au tour de votre classe, mademoiselle, a dit le Bouillon.

— Parfait, a dit la maîtresse. Debout, en silence, et en rangs.

— Même les punis? a demandé Clotaire.

Mais la maîtresse n'a pas pu lui répondre, parce qu'Agnan s'était remis à pleurer et à crier qu'il n'irait pas, et que si on l'avait prévenu il aurait amené une excuse de ses parents, et qu'il en amènerait une demain, et il se tenait des deux mains à son banc, et il donnait des coups de pied partout. Alors, la maîtresse a fait un soupir et elle s'est approchée de lui.

— Ecoute, Agnan, lui a dit la maîtresse. Je t'assure qu'il n'y a pas de quoi avoir peur. Les docteurs ne te toucheront même pas; et puis tu verras, c'est amusant: les docteurs sont venus dans un grand camion, et on entre dans le camion en montant un petit escalier. Et dans le camion, c'est plus joli que tout ce que tu as vu. Et puis, tiens: situ es sage, je te promets de t'interroger en arithmétique.

— Sur les fractions ? a demandé Agnan.

La maîtresse lui a répondu que oui, alors Agnan a lâché son banc et il s'est mis en rang avec nous en tremblant drôlement et en faisant «hou hou hou »tout bas et tout le temps.

Quand nous sommes descendus dans la cour, nous avons croisé les grands qui retournaient en classe.

— Hé ! Ça fait mal ? leur a demandé Geoffroy.

— Terrible! a répondu un grand. Ça brûle, et ça pique, et ça griffe, et ils y vont avec des grands couteaux et il y a du sang partout !

Et tous les grands sont partis en rigolant, et Agnan s'est roulé par terre et il a été malade, et il a fallu que le Bouillon vienne le prendre dans ses bras pour l'emmener à l'infirmerie. Devant la porte de l'école, il y avait un camion blanc, grand comme tout, avec un petit escalier pour monter à l'arrière et un autre pour descendre, sur le côté, en avant. Très chouette. Le directeur parlait avec un docteur qui avait un tablier blanc.

— Ce sont ceux-là, a dit le directeur, ceux dont je vous ai parlé.

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur le Directeur, a dit le docteur, nous sommes habitués; avec nous, ils marcheront droit. Tout va se passer dans le calme et le silence. Et puis on a entendu des cris terribles ; c'était le Bouillon qui arrivait en traînant Agnan par le bras.

— Je crois, a dit le Bouillon, que vous devriez commencer par celui-ci ; il est un peu nerveux.

Alors, un des docteurs a pris Agnan dans ses bras, et Agnan lui donnait des tas de coups de pied en disant qu'on le lâche, qu'on lui avait promis que les docteurs ne le toucheraient pas, que tout le monde mentait et qu'il allait se plaindre à la police. Et puis le docteur est entré dans le camion avec Agnan, on a encore entendu des cris et

puis une grosse voix qui a dit: «Cesse de bouger! Si tu continues à gigoter, je t'emmène à l'hôpital ! » Et puis il y a eu des «hou, hou, hou », et on a vu descendre Agnan par la porte de côté, avec un grand sourire sur la figure, et il est rentré dans l'école en courant.

— Bon, a dit un des docteurs en s'essuyant la figure. Les cinq premiers, en avant! Comme des petits soldats !

Et comme personne n'a bougé, le docteur en a montré cinq du doigt.

— Toi, toi, toi, toi et toi, a dit le docteur.

— Pourquoi nous et pas lui? a demandé Geoffroy en montrant Alceste.

— Ouais! nous avons dit, Rufus, Clotaire, Maixent et moi.

— Le docteur a dit toi, toi, toi, toi et toi, a dit Alceste. Il n'a pas dit moi. Alors, c'est à toi d'y aller, et à toi, et à toi, et à toi, et à toi ! Pas à moi

— Oui ? Eh ben si toi t'y vas pas, ni lui, ni lui, ni lui, ni lui, ni moi n'y allons ! a répondu Geoffroy.

— C'est pas un peu fini ? a crié le docteur. Allez, vous cinq, montez ! Et en vitesse!

Alors, nous sommes montés: c'était très chouette dans le camion; un docteur a inscrit nos noms, on nous a fait enlever nos chemises, on nous a mis l'un après l'autre derrière un morceau de verre et on nous a dit que c'était fini et qu'on remette nos chemises.

— Il est chouette, le camion! a dit Rufus.

— T'as vu la petite table ? a dit Clotaire.

— Pour faire des voyages, ça doit être terrible! j'ai dit.

— Et ça, ça marche comment? a demandé Maixent.

— Ne touchez à rien! a crié un docteur. Et descendez ! Nous sommes pressés ! Allez, ouste... Non ! Pas par-derrière ! Par là ! Par là !

Mais comme Geoffroy, Clotaire et Maixent étaient allés derrière pour descendre, ça a fait un drôle de désordre avec les copains qui montaient. Et puis le docteur qui était à la porte de derrière a arrêté Rufus qui avait fait le tour et qui voulait remonter dans le camion, et il lui a demandé s'il n'était pas déjà passé à la radio.

— Non, a dit Alceste, c'est moi qui suis déjà passé à la radio.

— Tu t'appelles comment? a demandé le docteur.

— Rufus, a dit Alceste.

— Ça me ferait mal! a dit Rufus.

— Vous, là-bas! ne montez pas par la porte de devant ! a crié un docteur.

Et les docteurs ont continué à travailler avec des tas de copains qui montaient et qui descendaient, et avec Alceste qui expliquait à un docteur que lui c'était pas la peine, puisqu'il n'avait plus d'appendicite. Et puis le chauffeur du camion s'est penché et il a demandé s'il pouvait y aller, qu'ils étaient drôlement en retard.

— Vas-y! a crié un docteur dans le camion. Ils sont tous passés sauf un: Alceste, qui doit être absent!

Et le camion est parti, et le docteur qui discutait avec Alceste sur le trottoir s'est retourné, et il a crié : «Hé ! Attendez-moi ! attendez-moi ! » Mais ceux du camion ne l'ont pas entendu, peut-être parce qu'on criait tous.

Il était furieux, le docteur; et pourtant, les docteurs et nous, on était quittes, puisqu'ils nous avaient laissé un de leurs docteurs, mais qu'ils avaient emporté un de nos copains: Geoffroy, qui était resté dans le camion.

La nouvelle librairie

Il y a une nouvelle librairie qui s'est ouverte, tout près de l'école, là où il y avait la blanchisserie avant, et à la sortie, avec les copains, on est allé voir.

La vitrine de la librairie est très chouette, avec des tas de revues, de journaux, de livres, de stylos, et nous sommes entrés et le monsieur de la librairie, quand il nous a vus, il a fait un gros sourire et il a dit:

— Tiens, tiens! Voici des clients. Vous venez de l'école à côté ? Je suis sûr que nous deviendrons bons amis. Moi, je m'appelle M. Escarbille.

— Et moi, Nicolas, j'ai dit.

— Et moi, Rufus, a dit Rufus.

— Et moi, Geoffroy, a dit Geoffroy.

— Vous avez la revue *Problèmes économique-sociologiques du monde occidental*? a demandé un monsieur qui venait d'entrer.

— Et moi, Maixent, a dit Maixent.

— Oui, euh... c'est très bien, mon petit, a dit M. Escarbille... Je vous sers tout de suite, monsieur; et il s'est mis à chercher dans un tas de revues, et Alceste lui a demandé:

— Ces cahiers, là, vous les vendez à combien?

— Hmm ? Quoi ? a dit M. Escarbille. Ah ! ceux-là ? Cinquante francs, mon petit.

— A l'école, on nous les vend trente francs, a dit Alceste.

M. Escarbille s'est arrêté de chercher la revue du monsieur, il s'est retourné et il a dit:

— Comment, trente francs? Les cahiers quadrillés à 100 pages ?

— Ah! non, a dit Alceste; ceux de l'école ont 50 pages. Je peux le voir, ce cahier?

— Oui, a dit M. Escarbille, mais essuie-toi les mains; elles sont pleines de beurre à cause de tes tartines.

— Alors, vous l'avez ou vous ne l'avez pas, ma revue *Problèmes économique-sociologiques du monde occidental*? a demandé le monsieur.

— Mais oui, monsieur, mais oui, je la trouve tout de suite, a dit M. Escarbille. Je viens de m'installer et je ne suis pas encore bien organisé... Qu'est-ce que tu fais là, toi?

Et Alceste, qui était passé derrière le comptoir, lui a dit:

— Comme vous étiez occupé, je suis allé le prendre moi-même, le cahier où vous dites qu'il y a 100 pages.

— Non! Ne touche pas! Tu vas faire tout tomber ! a crié M. Escarbille. J'ai passé toute la nuit arranger... Tiens, le voila, le cahier, et ne fais pas de miettes avec ton croissant.

Et puis M. Escarbille a pris une revue et il a dit:

— Ah! voila les *Problèmes économique-sociologiques du monde occidental*. Mais comme le monsieur qui voulait acheter la revue était parti, M. Escarbille a poussé un gros soupir et il a remis la revue à sa place.

— Tiens! a dit Rufus en mettant son doigt sur une revue, ça, c'est la revue que lit maman toutes les semaines.

— Parfait, a dit M. Escarbille; eh bien, maintenant, ta maman pourra l'acheter ici, sa revue.

— Ben non, a dit Rufus. Ma maman, elle ne l'achète jamais, la revue. C'est Mme Boitafleur, qui habite à côté de chez nous qui donne la revue amaman, après qu'elle l'a lue. Et Mme Boitafleur, elle ne l'achète pas non plus, la revue ; elle la reçoit par la poste toutes les semaines.

M. Escarbille a regardé Rufus sans rien dire, et Geoffroy m'a tiré par le bras et il m'a dit: «Viens voir. » Et je suis allé, et contre le mur il y avait des tas et des tas d'illustrés. Terrible ! On a commencé à regarder les couvertures, et puis on a tourné

les couvertures pour voir l'intérieur, mais on ne pouvait pas bien ouvrir, à cause des pinces qui tenaient les revues ensemble. On n'a pas osé enlever les pinces, parce que ça n'aurait peut-être pas plu aM. Escarbille, et nous ne voulons pas le déranger.

— Tiens, m'a dit Geoffroy, celui-là, je l'ai. C'est une histoire avec des aviateurs, vroummm. Il y en a un, il est très brave, mais chaque fois, il y a des types qui veulent faire des choses à son avion pour qu'il tombe; mais quand l'avion tombe, c'est pas l'aviateur qui est dedans, mais un copain. Alors, tous les autres copains croient que c'est l'aviateur qui a fait tomber l'avion pour se débarrasser de son copain, mais c'est pas vrai, et l'aviateur, après, il découvre les vrais bandits. Tu ne l'as pas lue?

— Non, j'ai dit. Moi, j'ai lu l'histoire avec le cow-boy et la mine abandonnée, tu sais? Quand il arrive, il y a des types masqués qui se mettent à tirer sur lui. Bang ! bang ! bang ! bang!

— Qu'est-ce qui se passe? a crié M. Escarbille, qui était occupé à dire à Clotaire de ne pas s'amuser avec la chose qui tourne, là où on met les livres pour que les gens les choisissent et les achètent.

— Je lui explique une histoire que j'ai lue, j'ai dit à M. Escarbille.

— Vous ne l'avez pas ? a demandé Geoffroy.

— Quelle histoire? a demandé M. Escarbille, qui s'est repeigné avec les doigts.

— C'est un cow-boy, j'ai dit, qui arrive dans une mine abandonnée. Et dans la mine, il y a des types qui l'attendent, et...

— Je l'ai lue! a crié Eudes. Et les types se mettent à tirer: Bang ! bang ! bang!

— ... Bang! Et puis le shérif, il dit: «Salut, étranger », j'ai dit : «nous n'aimons pas les curieux, ici... ».

— Oui, a dit Eudes, alors le cow-boy, il sort son revolver, et bang ! bang ! bang!

— Assez ! a dit M. Escarbille.

— Moi, j'aime mieux mon histoire d'aviateur, a dit Geoffroy. Vroumm ! baoumm!

— Tu me fais rigoler, avec ton histoire d'aviateur, j'ai dit. A côté de mon histoire de cow-boy, elle est drôlement bête, ton histoire d'aviateur

— Ah ! oui ? a dit Geoffroy, eh bien, ton histoire de cow-boy, elle est plus bête que tout, tiens

— Tu veux un coup de poing sur le nez? a demandé Eudes.

— Les enfants !... a crié M. Escarbille.

Et puis on a entendu un drôle de bruit, et toute la chose avec les livres est tombée par terre.

— J'y ai presque pas touché ! a crié Clotaire, qui était devenu tout rouge.

M. Escarbille n'avait pas l'air content du tout, et il a dit:

— Bon, ça suffit! Ne touchez plus à rien. Vous voulez acheter quelque chose, oui ou non?

— 99... 100! a dit Alceste. Oui, il y a bien 100 pages dans votre cahier, c'était pas des blagues. C'est formidable ; moi je l'achèterais bien.

M. Escarbille a pris le cahier des mains d'Alceste, et ça a été facile parce que les mains d'Alceste glissent toujours ; il a regardé dans le cahier et il a dit:

— Petit malheureux! Tu as souillé toutes les pages avec tes doigts! Enfin, tant pis pour toi. C'est cinquante francs.

— Oui, a dit Alceste. Mais je n'ai pas de sous. Alors, à la maison, pendant le déjeuner, je vais demander à mon papa s'il veut bien m'en donner. Mais n'y comptez pas trop, parce que j'ai fait le guignol hier, et papa a dit qu'il allait me punir.

Et comme il était tard, nous sommes tous partis, en criant: «Au revoir, monsieur Escarbille ! »

M. Escarbille ne nous a pas répondu; il était occupé à regarder le cahier qu'Alceste va peut-être lui acheter.

Moi, je suis content avec la nouvelle librairie, et je sais que maintenant nous y serons toujours très bien reçus. Parce que, comme dit Maman: «Il faut toujours devenir amis avec les commerçants; comme ça, après, ils se souviennent de vous et ils vous servent bien. »

Rufus est malade

On était en classe, en train de faire un problème d'arithmétique très difficile, où ça parlait d'un fermier qui vendait des tas d'oeufs et de pommes, et puis Rufus a levé la main.

— Oui, Rufus? a dit la maîtresse.

— Je peux sortir, mademoiselle? a demandé Rufus ; je suis malade.

La maîtresse a dit à Rufus de venir jusqu'à son bureau; elle l'a regardé, elle lui a mis la main sur le front et elle lui a dit:

— Mais c'est vrai que tu n'as pas l'air bien. Tu peux sortir; va à l'infirmerie et dis-leur qu'ils s'occupent de toi.

Et Rufus est parti tout content, sans finir son problème. Alors, Clotaire a levé la main et la maîtresse lui a donné à conjuguer le verbe : «Je ne dois pas faire semblant d'être malade, pour essayer d'avoir une excuse afin d'être dispensé de faire mon problème d'arithmétique. » A tous les temps et à tous les modes.

A la récré, dans la cour, nous avons trouvé Rufus et nous sommes allés le voir.

— Tu es allé à l'infirmerie ? j'ai demandé.

— Non, m'a répondu Rufus. Je me suis caché jusqu'à la récré.

— Et pourquoi t'es pas allé à l'infirmerie? a demandé Eudes.

— Je ne suis pas fou, a dit Rufus. La dernière fois que je suis allé à l'infirmerie, ils m'ont mis de l'iode sur le genou et ça m'a piqué drôlement.

Alors, Geoffroy a demandé à Rufus s'il était vraiment malade, et Rufus lui a demandé s'il voulait une baffé, et ça, ça a fait rigoler Clotaire, et je ne me rappelle plus très bien ce que les copains ont dit et comment ça s'est passé, mais très vite on était tous en train de se battre autour de Rufus qui s'était assis pour nous regarder et qui criait: «Vas-y ! Vas-y ! Vas-y! »

Bien sûr, comme d'habitude, Alceste et Agnan ne se battaient pas. Agnan, parce qu'il repassait ses leçons et parce qu'à cause de ses lunettes on ne peut pas lui taper dessus; et Alceste, parce qu'il avait deux tartines à finir avant la fin de la récré.

Et puis M. Mouchabière est arrivé en courant.

M. Mouchabière est un nouveau surveillant qui n'est pas très vieux et qui aide le Bouillon, qui est notre vrai surveillant, à nous surveiller. Parce que c'est vrai: même si nous sommes assez sages, surveiller la récré, c'est un drôle de travail.

— Eh bien, a dit M. Mouchabière, qu'est-ce qu'il y a encore, bande de petits sauvages? Je vais vous donner à tous une retenue

— Pas à moi, a dit Rufus ; moi je suis malade.

— Ouais, a dit Geoffroy.

— Tu veux une baffé? a demandé Rufus.

— Silence! a crié M. Mouchabière. Silence, ou je vous promets que vous serez tous malades

Alors, on n'a plus rien dit et M. Mouchabière a demandé à Rufus de s'approcher.

— Qu'est-ce que vous avez? lui a demandé M. Mouchabière.

Rufus a dit qu'il ne se sentait pas bien.

— Vous l'avez dit à vos parents? a demandé M. Mouchabière.

— Oui, a dit Rufus, je l'ai dit à ma maman ce matin.

— Et alors, a dit M. Mouchabière, pourquoi vous a-t-elle laissé venir à l'école, votre maman?

— Ben, a expliqué Rufus, je le lui dis tous les matins, à ma maman, que je ne me sens pas bien. Alors, bien sûr elle ne peut pas savoir. Mais cette fois-ci, ce n'est pas de la blague.

M. Mouchabière a regardé Rufus, il s'est gratté la tête et lui a dit qu'il fallait qu'il aille à l'infirmerie.

— Non, a crié Rufus.

— Comment, non? a dit M. Mouchabière. Si vous êtes malade, vous devez aller à l'infirmerie. Et quand je vous dis quelque chose, il faut m'obéir!

Et M. Mouchabière a pris Rufus par le bras, mais Rufus s'est mis à crier : «Non! non! J'irai pas ! j'irai pas ! » et il s'est roulé par terre en pleurant.

— Le battez pas, a dit Alceste, qui venait de finir ses tartines ; vous voyez pas qu'il est malade ?

M. Mouchabière a regardé Alceste avec de grands yeux.

— Mais je ne le..., il a commencé à dire, et puis il est devenu tout rouge et il a crié à Alceste de se mêler de ce qui le regardait, et lui a donné une retenue.

— Ça, c'est la meilleure ! a crié Alceste. Alors, moi je vais avoir une retenue parce que cet imbécile est malade?

— Tu veux une baffe? a demandé Rufus, qui s'est arrêté de pleurer.

— Ouais, a dit Geoffroy.

Et on s'est tous mis à crier ensemble et à discuter; Rufus s'est assis pour nous regarder, et le Bouillon est arrivé en courant.

— Eh bien, monsieur Mouchabière, a dit le Bouillon, vous avez des ennuis?

— C'est à cause de Rufus qui est malade, a dit Eudes.

— Je ne vous ai rien demandé, a dit le Bouillon. Monsieur Mouchabière, punissez cet élève, je vous prie.

Et M. Mouchabière a donné une retenue à Eudes, ce qui a fait plaisir à Alceste, parce qu'en retenue c'est plus rigolo quand on est avec des copains.

Et puis M. Mouchabière a expliqué au Bouillon que Rufus ne voulait pas aller à l'infirmerie et qu'Alceste s'était permis de lui dire de ne pas battre Rufus et qu'il n'avait jamais battu Rufus et qu'on était insupportables, insupportables, insupportables. Il a dit ça trois fois, M. Mouchabière, avec sa voix à la dernière fois qui ressemblait à celle de maman quand je la fais enrager.

Le Bouillon s'est passé la main sur le menton, et puis il a pris M. Mouchabière par le bras, il l'a emmené un peu plus loin, il lui a mis la main sur l'épaule et il lui a parlé longtemps tout bas. Et puis le Bouillon et M. Mouchabière sont revenus vers nous.

— Vous allez voir, mon petit, a dit le Bouillon avec un gros sourire sur la bouche.

Et puis, il a appelé Rufus avec son doigt.

— Vous allez me faire le plaisir de venir avec moi à l'infirmerie, sans faire de comédie. D'accord?

— Non! a crié Rufus. Et il s'est roulé par terre en pleurant et en criant: «Jamais ! Jamais! Jamais! »

— Faut pas le forcer, a dit Joachim.

Alors, ça a été terrible. Le Bouillon est devenu tout rouge, il a donné une retenue à Joachim et une autre à Maixent qui riait. Ce qui m'a étonné, c'est que le gros sourire, maintenant, il était sur la bouche de M. Mouchabière.

Et puis le Bouillon a dit à Rufus:

— A l’infirmerie! Tout de suite! Pas de discussion!

Et Rufus a vu que ce n’était plus le moment de rigoler, et il a dit que bon, d’accord, il voulait bien y aller, mais à condition qu’on ne lui mette pas de l’iode sur les genoux.

— De l’iode? a dit le Bouillon. On ne vous mettra pas de l’iode. Mais quand vous serez guéri, vous viendrez me voir. Nous aurons un petit compte à régler. Maintenant, allez avec M. Mouchabière.

Et nous sommes tous allés vers l’infirmerie, et le Bouillon s’est mis à crier:

— Pas tous! Rufus seulement! L’infirmerie n’est pas une cour de récréation ! Et puis votre camarade est peut-être contagieux

Ça, ça nous a fait tous rigoler, sauf Agnan, qui a toujours peur d’être contagié par les autres.

Et puis après, le Bouillon a sonné la cloche et nous sommes allés en classe, pendant que M. Mouchabière raccompagnait Rufus chez lui. Il a de la chance, Rufus ; on avait classe de grammaire.

Et pour la maladie, ce n’est pas grave du tout, heureusement.

Rufus et M. Mouchabière ont la rougeole.

Les athlètes

Je ne sais pas si je vous ai déjà dit que dans le quartier, il y a un terrain vague où des fois nous allons jouer avec les copains.

Il est terrible, le terrain vague! Il y a de l’herbe, des pierres, un vieux matelas, une auto qui n’a plus de roues mais qui est encore très chouette et elle nous sert d’avion, vroum, ou d’autobus, ding ding; il y a des boîtes et aussi, quelquefois, des chats; mais avec eux, c’est difficile de rigoler, parce que quand ils nous voient arriver, ils s’en vont.

On était dans le terrain vague, tous les copains, et on se demandait à quoi on allait jouer, puisque le ballon de foot d’Alceste est confisqué jusqu’à la fin du trimestre.

— Si on jouait à la guerre ? a demandé Rufus.

— Tu sais bien, a répondu Eudes, que chaque fois qu’on veut jouer à la guerre, on se bat parce que personne ne veut faire l’ennemi.

Moi, j’ai une idée, a dit Clotaire. Si on faisait une réunion d’athlétisme?

Et Clotaire nous a expliqué qu’il avait vu ça à la télé, et que c’était très chouette. Qu’il y avait des tas d’épreuves, que tout le monde faisait des tas de choses en même temps, et que les meilleurs c’étaient les champions et qu’on les faisait monter sur un escabeau et qu’on leur donnait des médailles.

— Et l’escabeau et les médailles, a demandé Joachim, d’où tu vas les sortir?

— On fera comme si, a répondu Clotaire.

Ça, c’était une bonne idée, alors on a été d’accord.

— Bon, a dit Clotaire, la première épreuve, ça sera le saut en hauteur.

— Moi, je saute pas, a dit Alceste.

— Il faut que tu sautes, a dit Clotaire. Tout le monde doit sauter!

— Non, monsieur, a dit Alceste. Je suis en train de manger, et si je saute je vais être malade, et si je suis malade, je ne pourrai pas finir mes tartines avant le dîner. Je ne saute pas.

— Bon, a dit Clotaire. Tu tiendras la ficelle pardessus laquelle nous devons sauter. Parce qu’il nous faut une ficelle.

Alors, on a cherché dans nos poches, on a trouvé des billes, des boutons, des timbres et un caramel, mais pas de ficelle.

— On n’a qu’à prendre une ceinture, a dit Geoffroy.

— Ben non, a dit Rufus. On peut pas sauter bien s'il faut tenir son pantalon en même temps.

— Alceste ne saute pas, a dit Eudes. Il n'a qu'à nous prêter sa ceinture.

— Je n'ai pas de ceinture, a dit Alceste. Mon pantalon, il tient tout seul.

— Je vais chercher par terre, voir si je ne trouve pas un bout de ficelle, a dit Joachim. Maixent a dit que chercher un bout de ficelle dans le terrain vague, c'était un drôle de travail, et qu'on ne pouvait pas passer l'après-midi à chercher un bout de ficelle, et qu'on devrait faire autre chose.

— Hé, les gars! a crié Geoffroy. Si on faisait un concours sur celui qui marche le plus longtemps sur les mains ? Regardez-moi ! Regardez-moi!

Et Geoffroy s'est mis à marcher sur les mains, et il fait ça très bien; mais Clotaire lui a dit qu'il n'avait jamais vu des épreuves de marcher sur les mains dans les réunions d'athlétisme, imbécile.

— Imbécile? Qui est un imbécile? a demandé Geoffroy en s'arrêtant de marcher.

Et Geoffroy s'est remis à l'endroit et il est allé se battre avec Clotaire.

— Dites, les gars, a dit Rufus, si c'est pour se battre et pour faire les guignols, ce n'est pas la peine de venir dans le terrain vague ; on peut très bien faire ça à l'école.

Et comme il avait raison, Clotaire et Geoffroy ont cessé de se battre, et Geoffroy a dit à Clotaire qu'il le prendrait où il voudrait, quand il voudrait et comment il voudrait.

— Tu me fais pas peur, Bill, a dit Clotaire. Au ranch, nous savons comment les traiter, les coyotes de ton espèce.

— Alors, a dit Alceste, on joue aux cow-boys, ou vous sautez?

— T'as déjà vu sauter sans ficelles? a demandé Maixent.

— Ouais, garçon, a dit Geoffroy. Dégaine!

Et Geoffroy a fait pan! pan! avec son doigt comme revolver, et Rufus s'est attrapé le ventre avec les deux mains, il a dit: «Tu m'as eu, Tom! » et il est tombé dans l'herbe.

— Puisqu'on ne peut pas sauter, a dit Clotaire, on va faire des courses.

— Si on avait de la ficelle, a dit Maixent, on pourrait faire des courses de haies.

Clotaire a dit alors que puisqu'on n'avait pas de ficelle, eh bien, on ferait un 100 mètres, de la palissade jusqu'à l'auto.

— Et ça fait 100 mètres, ça? a demandé Eudes.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? a dit Clotaire. Le premier qui arrive à l'auto a gagné le 100 mètres, et tant pis pour les autres.

Mais Maixent a dit que ce ne serait pas comme les vraies courses de 100 mètres, parce que dans les vraies courses, au bout, il y a une ficelle, et le gagnant casse la ficelle avec la poitrine, et Clotaire a dit à Maixent qu'il commençait à l'embêter avec sa ficelle, et Maixent lui a répondu qu'on ne se met pas à organiser des réunions d'athlétisme quand on n'a pas de ficelle, et Clotaire lui a répondu qu'il n'avait pas de ficelle, mais qu'il avait une main et qu'il allait la mettre sur la figure de Maixent. Et Maixent lui a demandé d'essayer un peu, et Clotaire aurait réussi si Maixent ne lui avait pas donné un coup de pied d'abord.

Quand ils ont fini de se battre, Clotaire était très fâché. Il a dit que nous n'y connaissions rien à l'athlétisme, et qu'on était tous des minables, et puis on a vu arriver Joachim en courant, tout content:

— Hé, les gars! Regardez! J'ai trouvé un bout de fil de fer !

Alors Clotaire a dit que c'était très chouette et qu'on allait pouvoir continuer la réunion, et que comme on en avait tous un peu assez des épreuves de saut et de course, on allait jeter le marteau. Clotaire nous a expliqué que le marteau, ce n'était pas un vrai marteau, mais un poids, attaché à une ficelle, qu'on faisait tourner très vite

et qu'on lâchait. Celui qui lançait le marteau le plus loin, c'était le champion. Clotaire a fait le marteau avec le bout de fil de fer et une pierre attachée au bout.

— Je commence, parce que c'est moi qui ai eu l'idée, a dit Clotaire. Vous allez voir ce jet!

Clotaire s'est mis à tourner sur lui-même des tas de fois avec le marteau, et puis il l'a lâché.

On a arrêté la réunion d'athlétisme et Clotaire disait que c'était lui le champion. Mais les autres disaient que non; que puisqu'ils n'avaient pas jeté le marteau, on ne pouvait pas savoir qui avait gagné.

Mais moi je crois que Clotaire avait raison. Il aurait gagné de toute façon, parce que c'est un drôle de jet, du terrain vague jusqu'à la vitrine de l'épicerie de M. Compani !

Le code secret

Vous avez remarqué que quand on veut parler avec les copains en classe, c'est difficile et on est tout le temps dérangé ? Bien sûr, vous pouvez parler avec le copain qui est assis à côté de vous ; mais même si vous essayez de parler tout bas, la maîtresse vous entend et elle vous dit : «Puisque vous avez tellement envie de parler, venez au tableau, nous verrons si vous êtes toujours aussi bavard! » et elle vous demande les départements avec leurs chefs-lieux, et ça fait des histoires. On peut aussi envoyer des bouts de papier où on écrit ce qu'on a envie de dire ; mais là aussi, presque toujours, la maîtresse voit passer le papier et il faut le lui apporter sur son bureau, et puis après le porter chez le directeur, et comme il y a écrit dessus «Rufus est bête, faites passer»ou «Eudes est laid, faites passer», le directeur vous dit que vous deviendrez un ignorant, que vous finirez au bain, que ça fera beaucoup de peine à vos parents qui se saignent aux quatre veines pour que vous soyez bien élevé. Et il vous met en retenue !

C'est pour ça qu'à la première récré, ce matin, on a trouvé terrible l'idée de Geoffroy.

— J'ai inventé un code formidable, il nous a dit Geoffroy. C'est un code secret que nous serons seuls à comprendre, ceux de la bande.

Et il nous a montré ; pour chaque lettre on fait un geste. Par exemple : le doigt sur le nez, c'est la lettre « a », le doigt sur l'oeil gauche, c'est « b », le doigt sur l'oeil droit, c'est « c ». Il y a des gestes différents pour toutes les lettres: on se gratte l'oreille, on se frotte le menton, on se donne des tapes sur la tête, comme ça jusqu'à « z », où on louche. Terrible !

Clotaire, il n'était pas tellement d'accord ; il nous a dit que pour lui, l'alphabet c'était déjà un code secret et que, plutôt que d'apprendre l'orthographe pour parler avec les copains, il préférerait attendre la récré pour nous dire ce qu'il avait à nous dire. Agnan, lui, bien sûr, il ne veut rien savoir du code secret. Comme c'est le premier et le chouchou, en classe il préfère écouter la maîtresse et se faire interroger. Il est fou, Agnan!

Mais tous les autres, on trouvait que le code était très bien. Et puis, un code secret, c'est très utile quand on est en train de se battre avec des ennemis, on peut se dire des tas de choses, et eux ils ne comprennent pas, et les vainqueurs, c'est nous.

Alors, on a demandé à Geoffroy de nous l'apprendre, son code. On s'est tous mis autour de Geoffroy et il nous a dit de faire comme lui; il a touché son nez avec son doigt et nous avons tous touché nos nez avec nos doigts; il s'est mis un doigt sur l'oeil et nous nous sommes tous mis un doigt sur l'oeil. C'est quand nous louchions tous que M. Mouchabière est venu. M. Mouchabière est un nouveau surveillant, qui est un

peu plus vieux que les grands, mais pas tellement plus, et il paraît que c'est la première fois qu'il fait surveillant dans une école.

— Ecoutez, nous a dit M. Mouchabière. Je ne commettrai pas la folie de vous demander ce que vous manigancez avec vos grimaces. Tout ce que je vous dis, c'est que si vous continuez, je vous colle tous en retenue jeudi. Compris?

Et il est parti.

— Bon, a dit Geoffroy, vous vous en souviendrez, du code ?

— Moi, ce qui me gêne, a dit Joachim, c'est le coup de l'oeil droit et de l'oeil gauche, pour «b» et «c ». Je me trompe toujours avec la droite et la gauche; c'est comme maman, quand elle conduit l'auto de papa.

— Ben, ça fait rien, a dit Geoffroy.

— Comment! ça fait rien? a dit Joachim. Si je veux te dire «Imbécile » et je te dis «Imcébile », c'est pas la même chose.

— A qui tu veux dire « Imbécile », imbécile? a demandé Geoffroy.

Mais ils n'ont pas eu le temps de se battre, parce que M. Mouchabière a sonné la fin de la récré. Elles deviennent de plus en plus courtes, les récrés, avec M. Mouchabière. On s'est mis en rang et Geoffroy nous a dit:

— En classe, je vais vous faire un message, et ala prochaine récré, on verra ceux qui ont compris. Je vous préviens: pour faire partie de la bande, il faudra connaître le code secret

— Ah! bravo, a dit Clotaire; alors Monsieur a décidé que si je ne connais pas son code qui ne sert à rien, je ne fais plus partie de la bande ! Bravo!

Alors, M. Mouchabière a dit à Clotaire:

— Vous me conjuguerez le verbe «Je ne dois pas parler dans les rangs, surtout quand j'ai eu le temps pendant toute la récréation pour raconter des histoires niaises». A l'indicatif et au subjonctif.

— Si t'avais utilisé le code secret, t'aurais pas été puni, a dit Alceste, et M. Mouchabière lui a donné le même verbe à conjuguer. Alceste, il nous fera toujours rigoler !

En classe, la maîtresse nous a dit de sortir nos cahiers et de recopier les problèmes qu'elle allait écrire au tableau, pour que nous les fassions à la maison. Moi, ça m'a bien embêté, ça, surtout pour Papa, parce que quand il revient du bureau, il est fatigué et il n'a pas tellement envie de faire des devoirs d'arithmétique. Et puis, pendant que la maîtresse écrivait sur le tableau, on s'est tous tournés vers Geoffroy, et on a attendu qu'il commence son message. Alors, Geoffroy s'est mis à faire des gestes; et je dois dire que ce n'était pas facile de le comprendre, parce qu'il allait vite, et puis il s'arrêtait pour écrire dans son cahier, et puis comme on le regardait, il se mettait à faire des gestes, et il était rigolo, là, à se mettre les doigts dans les oreilles et ase donner des tapes sur la tête.

Il était drôlement long, le message de Geoffroy, et c'était embêtant, parce qu'on ne pouvait pas recopier les problèmes, nous. C'est vrai, on avait peur de rater des lettres du message et de ne plus rien comprendre; alors on était obligé de regarder tout le temps Geoffroy, qui est assis derrière, au fond de la classe.

Et puis Geoffroy a fait « i » en se grattant la tête, «t » en tirant la langue, il a ouvert des grands yeux, il s'est arrêté, on s'est tous retournés et on a vu que la maîtresse n'écrivait plus et qu'elle regardait Geoffroy.

— Oui, Geoffroy, a dit la maîtresse. Je suis comme vos camarades: je vous regarde faire vos pitreries. Mais ça a assez duré, n'est-ce pas? Alors, vous allez au piquet, vous serez privé de récréation, et pour demain, vous écrirez cent fois « Je ne dois pas faire le clown en classe et dissiper mes camarades, en les empêchant de travailler ».

Nous, on n'avait rien compris au message. Alors, à la sortie de l'école, on a attendu Geoffroy, et quand il est arrivé, on a vu qu'il était drôlement fâché.

— Qu'est-ce que tu nous disais, en classe? j'ai demandé.

— Laissez-moi tranquille! a crié Geoffroy. Et puis le code secret, c'est fini ! D'ailleurs, je ne vous parle plus, alors !

C'est le lendemain que Geoffroy nous a expliqué son message. Il nous avait dit:

« Ne me regardez pas tous comme ça ; vous allez me faire prendre par la maîtresse. »

L' anniversaire de Marie-Edwige

Aujourd'hui, j'ai été invité à l'anniversaire de Marie-Edwige. Marie-Edwige est une fille, mais elle est très chouette; elle a des cheveux jaunes, des yeux bleus, elle est toute rose et elle est la fille de M. et Mme Courteplaque, qui sont nos voisins. M. Courteplaque est chef du rayon des chaussures aux magasins du Petit Epargnant et Mme Courteplaque joue du piano et elle chante toujours la même chose: une chanson avec des tas de cris qu'on entend très bien de chez nous, tous les soirs.

Maman a acheté un cadeau pour Marie-Edwige : une petite cuisine avec des casseroles et des passoires, et je me demande si on peut vraiment rigoler avec des jouets comme ça. Et puis Maman m'a mis le costume bleu marine avec la cravate, elle m'a peigné avec des tas de brillantine, elle m'a dit que je devais être très sage, un vrai petit homme, et elle m'a accompagné jusqu'à chez Marie-Edwige, juste à côté de la maison. Moi, j'étais content, parce que j'aime bien les anniversaires et j'aime bien Marie-Edwige. Bien sûr, on ne trouve pas à tous les anniversaires des copains comme Alceste, Geoffroy, Eudes, Rufus, Clotaire, Joachim ou Maixent, qui sont mes copains de l'école, mais on arrive toujours à s'amuser; il y a des gâteaux, on joue aux cow-boys, aux gendarmes et aux voleurs, et c'est chouette.

C'est la maman de Marie-Edwige qui a ouvert la porte, et elle a poussé des cris comme si elle était étonnée de me voir arriver, et pourtant c'est elle qui a téléphoné à Maman pour m'inviter. Elle a été très gentille, elle a dit que j'étais un chou, et puis elle a appelé Marie-Edwige pour qu'elle voie le beau cadeau que j'avais apporté. Et Marie-Edwige est venue, drôlement rose, avec une robe blanche qui avait plein de petits plis, vraiment très chouette. Moi, j'étais bien embêté de lui donner le cadeau, parce que j'étais sûr qu'elle allait le trouver moche, et j'étais bien d'accord avec Mme Courteplaque quand elle a dit à Maman que nous n'aurions pas dû. Mais Marie-Edwige a eu l'air très contente de la cuisine ; c'est drôle, les filles ! Et puis Maman est partie en me disant de nouveau d'être très sage.

Je suis entré dans la maison de Marie-Edwige, et là il y avait deux filles, avec des robes pleines de petits plis. Elles s'appelaient Mélanie et Eudoxie, et Marie-Edwige m'a dit que c'étaient ses deux meilleures amies. On s'est donné la main et je suis allé m'asseoir dans un coin, sur un fauteuil, pendant que Marie-Edwige montrait la cuisine à ses meilleures amies, et Mélanie a dit qu'elle en avait une comme ça, en mieux ; mais Eudoxie a dit que la cuisine de Mélanie n'était sûrement pas aussi bien que le service de table qu'elle avait reçu pour sa fête. Et elles ont commencé à se disputer toutes les trois.

Et puis on a sonné à la porte, plusieurs fois, et des tas de filles sont entrées, toutes avec des robes pleines de petits plis, avec des cadeaux bêtes, et il y en avait une ou deux qui avaient amené leurs poupées. Si j'avais su, j'aurais amené mon ballon de foot. Et puis Mme Courteplaque a dit:

— Eh bien, je crois que tout le monde est là; nous pouvons passer à table pour le goûter.

Quand j'ai vu que j'étais le seul garçon, j'ai eu bien envie de rentrer à la maison, mais je n'ai pas osé, et j'avais très chaud à la figure quand nous sommes entrés dans la salle à manger. Mme Courteplaque m'a fait asseoir entre Léontine et Bertille, qui elles aussi, m'a dit Marie-Edwige, étaient ses deux meilleures amies.

Mme Courteplaque nous a mis des chapeaux en papier sur la tête ; le mien était un chapeau pointu, de clown, qui tenait avec un élastique. Toutes les filles ont rigolé en me voyant et moi j'ai eu encore plus chaud à la figure et ma cravate me serrait drôlement.

Le goûter n'était pas mal: il y avait des petits biscuits, du chocolat, et on a apporté un gâteau avec des bougies et Marie-Edwige a soufflé dessus et elles ont toutes applaudi. Moi, c'est drôle, je n'avais pas très faim. Pourtant, à part le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner, c'est le goûter que je préfère. Presque autant que le sandwich qu'on mange à la récré.

Les filles, elles, elles mangeaient bien, et elles parlaient tout le temps, toutes à la fois ; elles rigolaient, et elles faisaient semblant de donner du gâteau à leurs poupées.

Et puis Mme Courteplaque a dit que nous allions passer au salon, et moi je suis allé m'asseoir dans le fauteuil du coin.

Après, Marie-Edwige, au milieu du salon, les bras derrière le dos, a récité un truc qui parlait de petits oiseaux. Quand elle a fini, nous avons tous applaudi et Mme Courteplaque a demandé si quelqu'un d'autre voulait faire quelque chose, réciter, danser, ou chanter.

— Nicolas, peut-être ! a demandé Mme Courteplaque. Un gentil petit garçon comme ça connaît sûrement une récitation.

Moi, j'avais une grosse boule dans la gorge et j'ai fait non avec la tête, et elles ont toutes rigolé, parce que je devais avoir l'air d'un guignol, avec mon chapeau pointu. Alors, Bertille a donné sa poupée à garder à Léocadie et elle s'est mise au piano pour jouer quelque chose en tirant la langue, mais elle a oublié la fin et elle s'est mise à pleurer. Alors, Mme Courteplaque s'est levée, elle a dit que c'était très bien, elle a embrassé Bertille, elle nous a demandé d'applaudir et elles ont toutes applaudi.

Et puis Marie-Edwige a mis tous ses cadeaux au milieu du tapis, et les filles ont commencé à pousser des cris et des tas de rires, et pourtant il y avait pas un vrai jouet dans le tas: ma cuisine, une autre cuisine plus grande, une machine à coudre, des robes de poupée, une petite armoire et un fer à repasser.

— Pourquoi tu ne vas pas jouer avec tes petites camarades ? m'a demandé Mme Courteplaque.

Moi, je l'ai regardée sans rien dire. Alors, Mme Courteplaque a battu des mains et elle a crié:

— Je sais ce que nous allons faire! Une ronde! Moi je vais jouer du piano, et vous, vous allez danser

Je ne voulais pas y aller, mais Mme Courteplaque m'a pris par le bras, j'ai dû donner la main à Blandine et à Eudoxie, nous nous sommes mis tous en rond, et pendant que Mme Courteplaque jouait sa chanson au piano, nous nous sommes mis à tourner. J'ai pensé que si les copains me voyaient, il faudrait que je change d'école.

Et puis on a sonné à la porte, et c'était Maman qui venait me chercher; j'étais drôlement content de la voir.

— Nicolas est un chou, a dit Mme Courteplaque à Maman. Je n'ai jamais vu un petit garçon aussi sage. Il est peut-être un peu timide, mais de tous mes petits invités, c'est le mieux élevé !

Maman a eu l'air un peu étonnée, mais contente. A la maison, je me suis assis dans un fauteuil, sans rien dire, et quand Papa est arrivé, il m'a regardé et il a demandé à Maman ce que j'avais.

— Il a que je suis très fière de lui, a dit Maman. Il est allé à l'anniversaire de la petite voisine, il était le seul garçon invité, et Mme Courteplaque m'a dit que c'était lui le mieux élevé

Papa s'est frotté le menton, il m'a enlevé mon chapeau pointu, il a passé sa main sur mes cheveux, il s'est essuyé la brillantine avec son mouchoir et il m'a demandé si je m'étais bien amusé. Alors, moi je me suis mis à pleurer.

Papa a rigolé, et le soir même il m'a emmené voir un film plein de cow-boys qui se tapaient dessus et qui tiraient des tas de coups de revolver.